



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





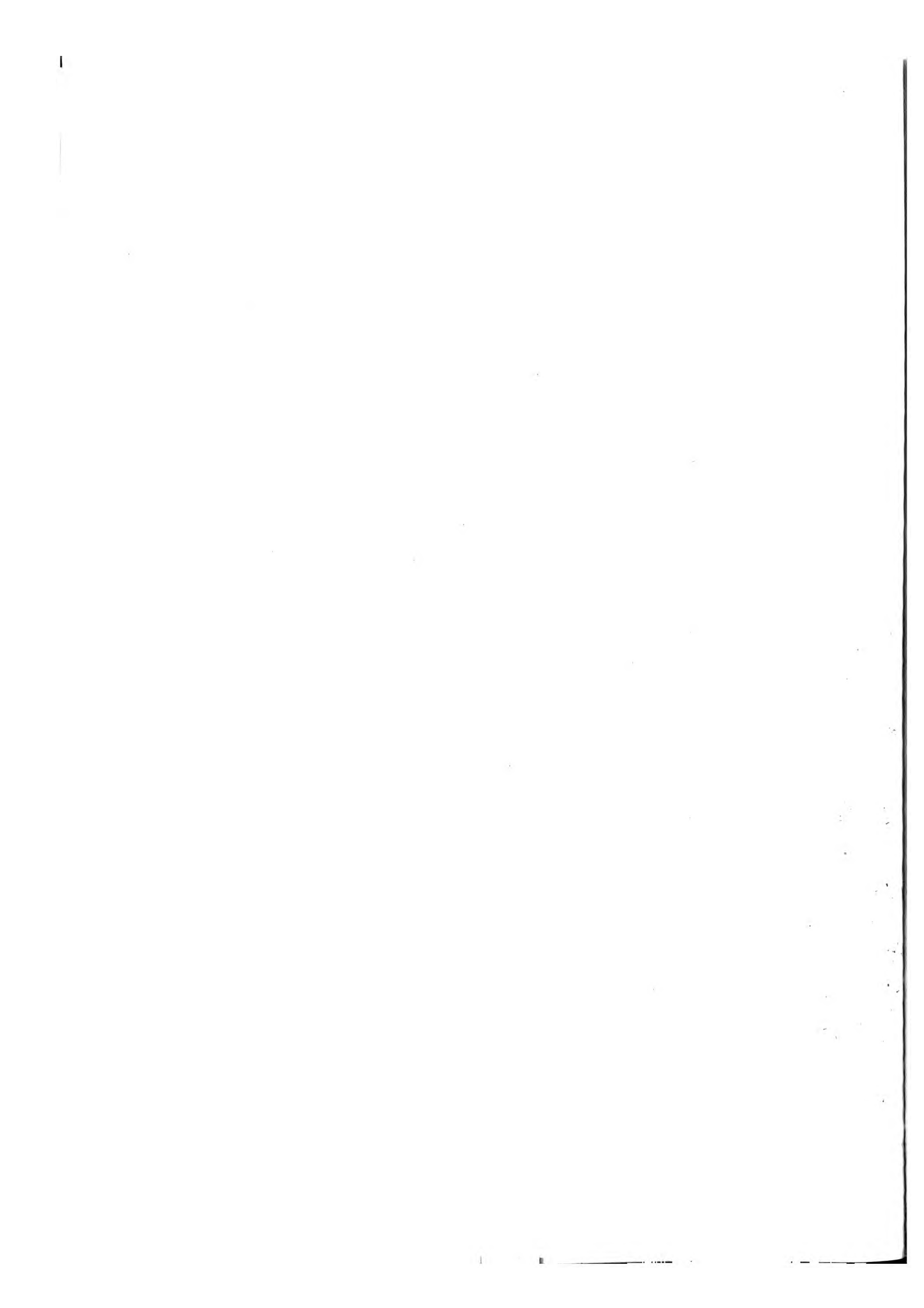
X. OUT. B. 5

~~Vol. fr. II c 197~~









1 Jan. 45-

LA VIE MILITAIRE

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
29 JUL 1968
OF OXFORD
LIBRARY

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

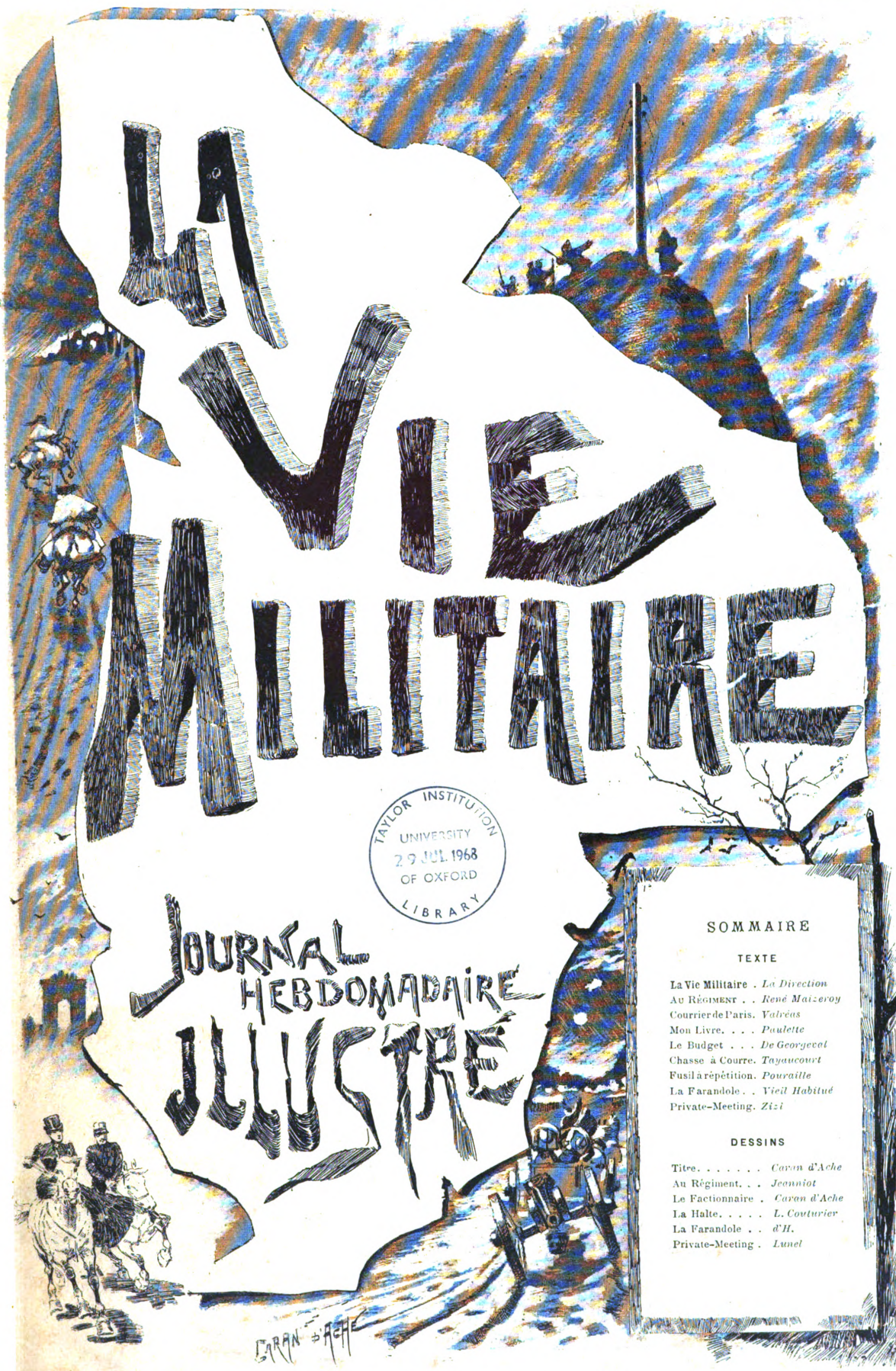
SOMMAIRE

TEXTE

La Vie Militaire . . . *La Direction*
 Au Régiment . . . *René Mai-eroy*
 Courrier de Paris. *Valréas*
 Mon Livre. *Poulette*
 Le Budget *De Georgeval*
 Chasse à Courre. *Tayaucourt*
 Fusil à répétition. *Pouraille*
 La Farandole . . . *Vieil Habitué*
 Private-Meeting. *Zi:i*

DESSINS

Titre. *Cavan d'Ache*
 Au Régiment. . . *Jeanniot*
 Le Factionnaire . *Cavan d'Ache*
 La Halte. *L. Couturier*
 La Farandole . . . *d'H.*
 Private-Meeting . *Lunel*



CARAN d'ACHE

ADMINISTRATION ET REDACTION : 27, rue Richelieu, Paris.

Vel. Fr III C. 1883

LA VIE MILITAIRE

Notre titre dit notre programme et notre but.

L'armée est notre principal objectif. L'armée sans exceptions ni catégories, l'armée tout entière, depuis son avant-garde, l'*active*, jusqu'à son arrière-garde, la *territoriale*.

Nous voulons créer une sorte de lien entre la vie militaire et la vie civile, particulièrement la vie élégante, artistique et lettrée à laquelle notre corps d'officiers d'aujourd'hui, véritable élite du pays, se mêle plus volontiers et avec plus de succès encore qu'autrefois.

La *Vie Militaire*, tout en donnant la première place aux choses de l'Armée, fera très large la part des Lettres et des Arts, c'est-à-dire de ce qui contribue le plus puissamment à la grandeur d'un pays après la gloire des armes.

Notre cadre, on le voit, est singulièrement large; nous sommes en état de le remplir. La direction de la *Vie Militaire* a réuni tous les éléments nécessaires pour assurer le succès de l'entreprise, et principalement celui qu'on nomme pour toutes les spéculations, militaires ou non : le nerf de la guerre.

La *Vie Militaire* a su grouper autour d'elle de jeunes talents, commandés par un état-major dans lequel figurent, aux premiers rangs, MM. René Maizeroy, Guy de Maupassant, le comte de Villiers de l'Isle-Adam, Robert Vallier, etc., etc., dont le concours effectif et assidu est assuré à notre journal. Dès aujourd'hui, d'ailleurs, nous commençons sous ce titre : *Au régiment*, la publication d'une série d'études prises sur le vif, qui ne pourra manquer d'intéresser, au plus haut degré, nos lecteurs, et dans lesquelles on retrouvera toutes les qualités de style, de verve, d'observation et de sentiment de la modernité, qui ont placé M. René Maizeroy, l'auteur des *Souvenirs d'un Saint-Cyrien* et de *Celles qui osent*, en si haut rang parmi nos jeunes écrivains en vogue.

Le *Courrier de Paris* sera comme un résumé vécu de la vie mondaine et artistique; nous avons eu la bonne fortune de nous assurer, pour cette partie du journal, la collaboration d'une femme

d'infiniment d'esprit, qui n'en est pas à ses débuts dans la carrière littéraire. Sous le pseudonyme de Valréas, elle sera plus à l'aise pour cacher les mille petites inscriptions qu'elle veut bien nous promettre pour le plus grand plaisir de nos lecteurs, et nous sommes certains que ces causeries sur la ville et le théâtre, sur les hommes et les femmes en vue, sur tous les favoris de la mode, seront pour eux un très bon et très piquant régal.

Les questions spéciales, concernant les choses de l'armée, les différents sports, et particulièrement l'escrime, seront traitées dans chaque numéro de la *Vie Militaire* par des écrivains autorisés.

Nous étudions le moyen de donner d'une façon pratique les nominations et promotions ainsi que tous les documents officiels émanant du ministère de la guerre; cette partie *officielle*, nous la compléterons par une partie *officieuse* qui ne sera pas un des moindres attraits de notre journal et dont tous les éléments seront puisés, nous pouvons le dire, à bonne source.

La *Vie Militaire* aura un éclat artistique véritablement exceptionnel, et digne du public choi à auquel nous voulons nous adresser.

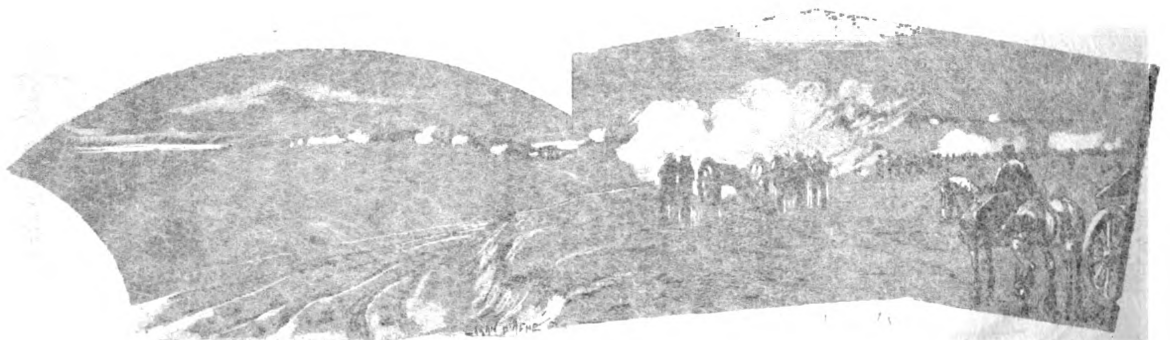
Il nous suffira de citer les noms de MM. Jeannot, Couturier, H. Pille, Caran-d'Ache, Chaperon-Léonnet, Tîret-Boguet, Lunel, Villette, Héri-Somm, de Grigny, Bourguin, etc., etc.

Avons-nous besoin, en terminant, de faire une profession de foi? D'affirmer notre ardent patriotisme, notre inébranlable confiance en l'avenir, notre passion pour l'armée, notre respect pour tous les nobles sentiments qui font sa grandeur et sa force, et l'incomparable rayonnement de son honneur sans tache!

On nous verra à l'œuvre et l'on nous jugera.

LA DIRECTION.

P.-S. — Par suite d'une entente avec M. Georges Bastard, le très sympathique directeur et rédacteur en chef de la *Gazette Illustrée*, la *Vie Militaire* sera servie aux abonnés de cette élégante publication qu'avaient encouragé les ouvrages de tous les hommes de goût.



50 Centimes le Numéro

ANNONCES :

La ligne 2 fr.
Réclames 5 fr.

ON TRAITE A FORFAIT

Pour les Annonces illustrées

LA

VIE MILITAIRE

Journal hebdomadaire illustré

ABONNEMENTS :

PARIS, DÉPARTEMENTS
ALGÉRIE

Un an 30 fr. »
Six mois . . . 16 fr. »
Trois mois . . 8 fr. 50
Etranger, le port en sus.

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

DIRECTEUR : ED. DESTAINES

Des conditions spéciales sont faites, pour l'abonnement, à MM. les Officiers de l'armée active, de la réserve et de la territoriale, ainsi qu'à MM. les Officiers en retraite. A la condition de s'adresser directement à l'Administration de *LA VIE MILITAIRE*, sans passer par l'intermédiaire d'un libraire ou d'un courtier, l'abonnement d'un an leur sera servi à raison de 25 fr. au lieu de 30 fr., et celui de 6 mois, à raison de 14 fr. au lieu de 16 francs.

Les mêmes conditions sont faites aux Cercles militaires et aux Bibliothèques de régiment.

Il ne sera pas fait de réduction pour les abonnements de 3 mois.

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Rédaction & Administration

PARIS — 27, RUE RICHELIEU, 27 — PARIS

VENTE EN GROS : STRAUSS, RUE DU CROISSANT, 5

67605658

grand style, se rapproche du Panî, qui complètement vanné, culbute au dernier tobis; et, Sainte-Hypothèse, agneau tout seul. On lui fait un télégraphe.

Le prix du Pauvre-Tendon semble une victoire sûre pour d'Embryon. Il a réussi à trouver un cheval tellement taré, qu'il loit de la décharge maxima et part à 30 kilos. Ce bon Aazoux porte, du reste, guillardement ses talcs. Tatoué, le flux innombrables, artistement mis en tait ou en pointes, il doit à ses quâtrés bien connues d'embléer d'être dans une condition très supérieure aux autres. Le débte avant le départ donne lieu aux réflexions les plus amusantes, car jamais champ ne réunit une collection plus complète de tates curieuses.

« OUI! OUI! » d'Embryon même, embaudé par Aazoux, qui marche à tombeau ouvert. Il égrène ses concurrents, et quand il arrive au talus du marais, tous sont tombés, débâchés ou en détresse. Aazoux, toujours le nez au vent, saute sans s'écaper des obstacles, accroche, se raccroche, et arrive au milieu d'une explosion de bravos frenétiques.

On n'a pu trouver que deux concurrents pour l'Aliboron-Stakes. C'est la mère Gracie, la marchande de fromages asservie de l'École, qui les a provoqués. Coquettement pansés et harnachés, montés par deux jockeys irréprochables dans leurs casaquez neuves, avec leurs ecottes de Tauts et leurs favoris à la Goater, ils se rendent au poteau le départ. On nomme leurs cavaliers, de Topo et d'Anglemort, si bien grimés, qu'on ne peut les reconnaître.

Ils sont partis, mais au prix de quels efforts! Le starter a d'abord baissé magistralement son drapeau, ce qui a effrayé les âmes; ceux-ci, avec un ensemble parfait, ont fait demi-tour, et il a fallu que le starter abaissât de nouveau, à plusieurs reprises et à tour de bras, le drapeau sur leur croupe, pour les obliger à reprendre la piste. Ils s'avancent au pas, se contentant de secouer les oreilles aux sollicitations les plus énergiques de leurs jockeys jusqu'au tagot qu'il faut partir, et, là, témoignent d'une répugnance invincible pour ce genre de sport. Alors, lorsque de Topo et d'Anglemort, épuisés à force d'avoir tapé, n'ont plus en main qu'un bouignon de cravache, tout le monde cavalote à piste, pressées à coups de canne, de moustique, de fourreau de sabre, ahurées par les fûtes et les cris, les malheureuses bêtes tournent, ruent, s'écourent et arrivent au poteau à reculons. C'est d'Anglemort qui gigote d'un demi-croupe.

Le Dérou des Sapins était le clou de la journée, car il promettrait les incidents les plus burlesques. D'Embryon avait en effet décidé, à grand renfort de promesses, trois automédons participants à lancer leur char au milieu des hâsards de cette course folle. Fortement « emballés » par de nombreuses litatons, le chapeau recouvert d'une immense coiffe en papier de couleur distinctives, ils brandissent leur fouet d'un air de défi. C'est à qui s'écrasera dans les véhicules, mais les commissaires font respecter les conditions de la course et ne permettent pas plus de dix camarades par véhicule. Les sapins présentent l'aspect le plus réjouissant. Diamantés pairs de jambes sortent de toutes les portières, et Prédicteur on distingue un brouhaha qui n'a pris rien d'humain. Les cochers sont enchanterés.

Heureusement, le départ a lieu au sommet d'une cote; sans cela on ne pourrait pas démarrer. La descente s'effectue à une allure vertigineuse; les sapins ont des mouvements de tanguage et de roulis à faire frémir; mais, bientôt, ils arrivent sur le plat, et les malheureux chevaux, impossants à remuer en pareil poids, sont obligés de s'arrêter. Alors les voyageurs descendent, et pendant que les cochers frappent sur leurs bêtes en s'agitant comme des possédés et en leur prodiguant les épithètes les plus sales de leur repertoire, tout le monde pose aux totes. On les porte littéralement à l'arrivée. C'est le vieux Pierre, de la maison Finet, qui est déclaré vainqueur.

C'est fini. On vide une dernière coupe de champagne et on reprend sagement le chemin de Saumur. Il ne reste plus que quelques camarades de ménage cherchant à travers la lande à rattraper les chevaux qui ne sont pas revenus au pesage ou à l'École après leur chute. Les bons bêtes se hâtent d'approcher, puis, lancant une raude d'air moqueur, s'en vont plus loin mordre à une touffe de bruyère.

C'est si bon, un peu de liberté, quand on est condamné au

Carreau. Et si l'on part semaine! Dans un coin, la Broussaille, ivre-mort, assis et appuyé au mur du desast, sonne un hallali par terre, et Palu raconte, pour la dixième fois, à ses servants, l'histoire de sa bataille avec le Roumain qui lui avait bu, pendant son cours, pour dix-huit cents francs de Châteauf.

Ce soir, la fête se termine chez Boan, où les vainqueurs doivent traiter les vaincus. Ah! l'on n'est jeune que le fois! C'est à Saumur surtout qu'on croit à la pensée de Descartes.

« Je dépense, donc je suis », et quand on a vingt ans, cet âge heureux où l'on aime du même amour son bon maître, son épaulette et sa matre se, quand on a moié pendant toute la semaine la rude vie de l'École, il est bien permis de ne pas se reposer le dimanche.

Zola.



LIVRES A LIRE



Voici donc où les Bleus arrivent au régiment! Et vous rappelez-vous l'époque où vous-mêmes... Ah! les bons souvenirs au temps où l'on se réveille sous cet immense qu'on porte aujourd'hui avec tant d'aisance. Et tenez, si vous voulez raviver ces vieux souvenirs, voici un volume écrit tout exprès d'une plume alerte et vive, et la s'appelle: *Deux ans aux dragons* et comme sous-titre: *Souvenirs d'un volontaire*. N'attendez pas de trouver là des aventures extraordinaires. Non, c'est la vie du soldat, depuis son arrivée au régiment jusqu'au moment où il le quitte, à regret, mais tout de même raconté par M. Camille Gellier avec un entrain, un gaillard et une délicatesse de touche qui font que ce volume est volontaire à la première page et qu'on le regrette à la dernière. A côté de *Deux ans aux dragons*, placez aussi dans votre bibliothèque le *145^e Régiment* de Maxime Aubray. L'auteur a dédié son livre à feu Jules Nougé. A ce point, vous voulez aller au devant du reproche, qu'on ne lui reprocherait pas de lui faire d'être le *piré du 101^e Régiment*? Et que le reproche serait donc injuste! Entre les deux ouvrages, je ne vois guère qu'en point commun: l'esprit des auteurs; et qu'il y en a dans le *145^e Régiment*! Lisez le cours de géographie:

- Sergent-major Loliveau, combien connaissez-vous de bassins?
- Sept, mon lieutenant.
- Je croyais cependant qu'il n'y en avait que six.
- Il me semblait que... mon lieutenant...
- Qu'est-ce que vous avez à rire, le voisin de Loliveau. Ah bon, je comprends... Alors le septième bassin, c'est... le sergent-major, vous aurez huit jours de salle de police.
- Rompez!



COURRIER DE PARIS

Samedi.

Il ne sont pas les amandiers dont les branches fleuries argentent les allées désertes des jardins comme du flottement léger de fines dentelles blanches; ce ne sont pas les pelouses où dans les herbes jeunes pointent déjà les boutons d'or; ce ne sont pas les bourgeons à peine teintés de vert qui éclatent, les roucoulements des ramiers qui se poursuivent d'arbre en arbre, à travers le Luxembourg,

les odorantes charretées de violettes et de coucou qui longent les trottoirs, glissant au cœur la tentation des bois éveillés, des chemins étroits traversés de coups d'ailes où l'on se serre l'un contre l'autre, où les baisers sont plus doux qu'au fond d'une alcôve; ce ne sont pas les jours qui s'allongent, cette tiédeur molle de l'atmosphère, ces après-midi trempés de soleil où l'on se sent les paresseux, la langueur malade d'un convalescent

qui se traîne cahin-caha au bras d'une amie très adorée; ce n'est pas le ciel bleu dans lequel se découpent vigoureusement les toits, les cheminées d'usines, les coupôles des églises, les drapeaux qui frissonnent au faite des monuments et l'Arc de Triomphe élargissant à l'horizon sa lumineuse trouée; ce ne sont pas les matins délicieux où la Seine roule dans sa nappe verte des paillettes d'or, où la brume violette estompe les lointains; ce ne sont pas les toilettes claires de femmes qui apparaissent, les squares emplis de babies bruyants, toute la joie, toute la gaité des façades qui luisent, des fenêtres qui s'ouvrent, des cheminées qui s'éteignent; ce n'est pas le retour des hirondelles — ce thème odieux de chansons sentimentales que bêlent les vieux cabots dans les cafés-concerts: ce n'est pas tout cela qui annonce l'enterrement de l'hiver.

Ce sont les petites chaises de zinc à trois sous, les chaises fraîchement repeintes, échelonnées le long des boulevards entre les kiosques de journaux et les colonnes Morris, qui ressemblent de loin à des rouleaux d'aquarelles japonaises.

Elles ont fait aujourd'hui leur entrée en scène sans prévenir personne, lassées des magasins obscurs où elles dormaient empilées, dans un silence triste.

Elles sont revenues à leur endroit familier, attirées par le beau soleil, par le brouhaha de la foule qui bruissait tumultueusement de la Madeleine à la Bastille. Elles sont revenues, les petites chaises à trois sous, sur lesquelles, la nuit, éreintées de leurs faméliques processions, les mendiants d'amour s'assoient, n'en pouvant plus, les jambes cassées, avides de s'étendre, de dormir. Ces chaises où s'étaient, dans le jour, des bourgeois ventrus qui lisent leur journal, des nourrices aux bonnets enrubannés qui surveillent de rachitiques enfants.

Ah! qu'elles en entendent de drôles, les petites chaises à trois sous! Quelles plaintes farouches crachées rageusement des lèvres fardées, quelles ordurières histoires racontées dans cet argot de trottoir si brutalement imagé; quelles prières étranges qui commencent comme un appel tendre d'amoureux et se meurent en une insulte amère! Quels lambeaux de conversations brusques, brèves, hachées, terminées par un oui ou un non glacé!





Qu'elles en entendent et qu'elles en voient dans les veillées nocturnes où le gaz éclair l'asphalte de blêmes lueurs, où les fenêtres des restaurants rayonnent, comme illuminées ! Et qu'elles connaissent mieux que tous les sales dessous de cette vie cabriolante qui nous tient comme une glu mauvaise !

Bonjour donc aux petites chaises de zinc qui nous ramènent le printemps, — le printemps de Paris plus doux que le printemps des champs, — l'exquise saison où, sur les terrasses des cafés qui débordent au dehors comme des corbeilles trop pleines, il fait bon écouter des rires de femmes qui sonnent dans l'air vibrant, ou bien rêvasser tout seul sur un banc d'avenue, tandis que les voitures montent du Bois ainsi qu'une cohue bruyante, que le soleil s'effondre dans le ciel décoloré comme une braise rouge et que tout flotte au milieu d'une poussière blonde qui sent on ne sait quoi...

Bonjour aux petites chaises à trois sous.

Dimanche.

Faut-il vous parler du baptême de Mlle Nevada qui trouva son chemin de Damas dans les coulisses de M. Carvalho, de la dissolution prochaine du petit club — le meilleur moyen d'en finir avec cette lamentable histoire de cartes marquées et d'enquêtes inutiles, — ou de cette pauvre petite reine de Taïti qui, la cigarette aux lèvres, est venue voir sur les lieux où en était le divorce et si elle aurait bientôt le droit de se débarrasser d'un mari trop volage ?

Faut-il mentionner un duel assez dramatique qui a remis pour la millième fois sur le tapis l'éternel chapitre de la vie à trois, le cas subtil que le collaborateur malheureux de M. de Corvin a cru résoudre par l'absurde et brutale phrase : « Tue-la », dont les vaudevillistes firent, jadis, de si plaisants couplets de revue ; le banquet avorté de cet encaisseur de banknotes qui veut se faire passer pour un artiste, et le splendide bal donné à l'Hôtel Continental par l'Union des Femmes de France, cette œuvre admirable que bénissent en ce moment, au Tonkin, nos braves soldats blessés ?

Faut-il raconter la fin de cet Opéra populaire que le conseil municipal soutenait, on ne sait pourquoi, d'une grosse subvention pour ramasser les doublures de Carpentras ou de Tarbes et emprunter aux orgues de Barbarie un répertoire usé et ennuyeux comme la pluie ? Quelle représentation renouvelée du *Voyage comique* que cette première de je ne sais quel trioleur du Conservatoire, et qu'on s'y est amusé, surtout pendant les entr'actes où Mlle Hadamard et une horizontale quelconque se sont arraché les crins en piaillant pour distraire les malheureux soiristes qui bâillaient à fendre le cœur !

Va-t-on enfin rétablir un véritable théâtre lyrique dont les artistes seront soigneusement triés sur le volet, où l'on jouera des œuvres inédites de nos vaillants musiciens français, qui luttent quand même, malgré les obstacles croissants, et en sont réduits à exporter leurs œuvres en Belgique ou en Russie, comme des articles de bazar ?

Est-ce que M. Lamoureux ne remplacerait pas avantageusement l'impresario de boutiques foraines que les collègues du nommé Joffrin ont pris sous leur égide et soutiennent avec l'argent des contribuables ?

Il ne m'en chaut d'ailleurs pas plus que du procès perdu par Dumas et de l'Exposition inutile des « peintresses », et j'aime mieux lire, les pieds sur les chenets, le nouveau livre de notre collaborateur René Maizeroy, qui fait tant de bruit dans le monde où l'on s'amuse. Ah ! le voilà foaillé comme il convient, ce « duc Mignon », ce séducteur pour rire qui a des taches rouges sur ses élégantes jaquettes de Poole, et il faudrait être du Kamtchatka pour ne pas mettre tout de suite un nom connu sur le fantoche que le romancier hardi de « *Celles qui osent* » a

étudié avec sa sensualité habituelle et sa connaissance profonde des dessous mondains d'aujourd'hui. C'est le second volume d'une curieuse collection intitulée : *les Amours défendues*, et qui sera comme les mémoires secrets de notre époque décadente et affolée de jouissances. Pas très morale, par exemple, et l'auteur pourrait dire comme Théophile Gautier :

Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
Dont on coupe le pain en tartines !

Voici aussi sur ma table une œuvre bien émouvante de M. Georges Bastard, « *la Défense de Bazailles* », où revit le souvenir de cette tuerie horrible, des incendies implacables qu'alluma l'ennemi victorieux. Il est bon de ne pas laisser les dates amères sombrer dans l'oubli, de tracer à nouveau en des pages indignées et toutes vibrantes d'un souffle tragique le mal que nous firent les Allemands et la dette qu'ils auront à nous payer un jour, quand les clairons sonneront à pleine gorge la revanche impatientement attendue. Cela vaut mieux que les vers de mirlitons de M. Deroulède et les flonflons ridicules des Tyrtées d'occasion dont nous sommes assourdis. Les superbes illustrations de ce livre vraiment patriotique sont signées par Neuville et Sergent. Qu'on en juge par les trois croquis de ces pages !

Lundi.

...Si l'on cherchait un titre à cette véridique histoire, il faudrait, comme un conte graveleux du siècle dernier, l'intituler : « *La partie carrée... malgré eux !* »

Les personnages de la comédie, vous les connaissez tous. Monsieur, un comte très authentique, — mettons qu'il soit des Pommes de terre et n'en parlons plus — a possédé une écurie de courses bien tenue, mais malchanceuse sans trêve ; cent cinquante mille livres de rente ; laideur distinguée ; assez d'esprit pour ne pas paraître bête. Madame, une blonde adorable qui fit retourner bien des têtes et battre bien des cœurs au fameux bal de la princesse de Stallanche, quand elle entra déshabillée en *Diane chasseresse* avec un croissant de diamants étincelants dans ses cheveux d'or relevés comme un casque d'amazone antique, et un péplos hyacinthe qui moulait à miracle ses formes sensuelles de déesse. Vingt ans, un âge d'ingénue qui suce timidement son petit doigt lorsqu'on lui parle d'amoureuses choses, comme dans les opérettes des Bouffes et pourtant aussi curieuse de toutes les voluptés, aussi dépravée que si tous les barons Hulot du monde étaient passés par là. Le portrait est-il ressemblant ?

C'était donc la semaine passée. Le ménage était à peine réinstallé dans sa coquette bonbonnière de l'avenue Hoche, lorsque le comte Horace — ai-je dit Horace ? — annonça à son amour de petite femme qu'il partait à nouveau pour la campagne, où des procès de mur mitoyen, d'importantes expériences agricoles, un comice auquel il ne pouvait manquer, nécessitaient sa présence immédiate.

— Le temps est si mauvais, les procès sont interminables avec nos bons villageois, marmonna-t-il avec un aplomb superbe, et je crains bien, chère amie, d'être enterré longtemps, très longtemps à Trois-Etoiles. Pourquoi n'en profiteriez-vous pas pour aller surprendre votre mère ?

La comtesse se lamenta un peu, comme il convient à une femme qui sait son rôle, implora son mari du bout des lèvres et, promptement consolée, elle accompagna Horace à la gare d'Orléans. Adieux très tendres. Etreintes passionnées. Promesses de s'écrire. Rien ne manqua au vaudeville.

Et — le lendemain — la blonde Ariane, heureuse comme un écolier lâché qui prend la clef des champs, filait sans bonjour ni bonsoir pour Monte-Carlo, ac-



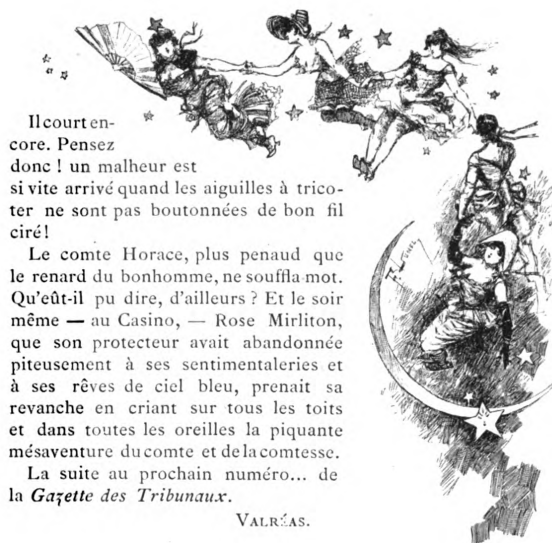
compagnée d'un ami bien-aimé auquel elle n'avait jamais rien su refuser.

C'est ici que la pièce se corse.

Le mari n'avait pas dépassé Etampes et était revenu, par le premier train, sonner chez Mlle Rose Mirliton, une jolie marcheuse du corps de ballet qui ira très loin si les vieilles-gardes la protègent toujours et si elle se guérit de la maladie des cabots. La belle s'ennuyait dans son entresol de la rue Taitbout et rêvait de ciel bleu, de mer bleue, de palmiers secoués par la brise marine comme de grands éventails, de tout ce qu'on chante enfin sur des airs pleurards, dans les romances sentimentales à quatre sous...

Le comte Horace fut trop content d'offrir son bras à Rose. Et deux jours après, ils arrivèrent à leur tour à Monte-Carlo. Ici une parenthèse obligatoire pour affirmer très haut l'existence de la Providence, cette excellente institution qui ne plait point à Mlle Hubertine Auclert et à sa fidèle compagne Louise Michel. Par un malheureux hasard, comme le chantent les carabiniers légendaires des *Brigands*, les deux couples en maraude avaient caché leurs amours défendus dans le même hôtel.

On se rencontra bientôt. Comment en eût-il été autrement? Les miracles ne courent pas les rues, et encore moins les hôtels meublés, où les contrats se lacèrent à beaux coups de canif. On se rencontra donc. Le chevalier servant de la comtesse, qui déteste les mauvaises affaires, n'attendit pas les explications.



Il court encore. Pensez donc ! un malheur est si vite arrivé quand les aiguilles à tricoter ne sont pas boutonnées de bon fil ciré !

Le comte Horace, plus penaud que le renard du bonhomme, ne souffla mot. Qu'eût-il pu dire, d'ailleurs? Et le soir même — au Casino, — Rose Mirliton, que son protecteur avait abandonnée piteusement à ses sentimentaleries et à ses rêves de ciel bleu, prenait sa revanche en criant sur tous les toits et dans toutes les oreilles la piquante mésaventure du comte et de la comtesse.

La suite au prochain numéro... de la *Gazette des Tribunaux*.

VALÉRIAS.

AU RÉGIMENT

AQUARELLES MILITAIRES

A Marcel Frescaly.

IX. — LE POMPIER MALHEUREUX

A Saint-Cyr, bien qu'il eût souvent la « moyenne » de sortie, Anselme Bourriol jetait négligemment sa permission au fond de sa fausse manche comme un vieux papier inutile. Et pendant ces longs après-midi interminables et moroses du dimanche où les vastes études sont presque vides, où les malchanceux qui n'ont pu suivre les camarades bâillent, dorment, ne savent comment tuer les heures monotones, indifférent aux joies extérieures, aux multiples tentations de Paris qu'il connaissait à peine comme un voyageur affairé qui a traversé une grande ville sans s'arrêter, sans badauder curieusement de droite et de gauche, il préparait la colle prochaine de « barbette », la tête courbée sur ses cahiers de cours, ou fignolait hachures par hachures ses épures topographiques.

Pondéré avant l'âge, il ne songeait qu'au classement de fin d'année, il étiquetait déjà ses rêves d'un numéro d'ancienneté et il avait demandé un régiment abandonné dans un trou perdu, où l'on ne comptait que trois ou quatre officiers sortis de l'École.

Il était laid. Un grand sec aux pommettes saillantes, un peu myope, n'osant pas regarder les gens en face et embarrassé de ses pieds énormes et de ses mains gourdes.

Il écoutait plus qu'il ne parlait, s'effaçait dans l'ombre, évitait de se compromettre par une phrase équivoque ou une opinion hardie. Il recevait de temps en temps des lettres chargées. A quoi employait-il cet argent? On ne lui connaissait aucun vice. Ni le jeu, ni l'amour. Il semblait ignorer l'enchantement bienheureux des baisers, l'émoi du cœur qui s'éveille en respirant l'odeur subtile d'une nuque blonde, en entendant une voix claire de femme, en cherchant on ne sait quel aveu dans un regard qui s'alanguit ou des lèvres qui sourient.

Et malgré ses allures placides, son dos courbé, ce labeur continu qui l'absorbait, qui l'usait, qui donnait des teintes terreuses à ses joues, les officiers le harcelaient, le criblaient de notes médiocres, l'avaient classé dans la catégorie dérisoire des « pompiers malheureux », des déshérités qui usent en vain leurs forces en un travail opiniâtre et entêté, qui ne feront jamais leur trou, qui sont marqués au front comme par une maladie originelle pour servir de cible aux moqueries cruelles des autres...

Pendant les dures années du « Bahut », les désillusions qui l'accablèrent coup sur coup n'ont guéri le pauvre diable. Depuis qu'il est au régiment, il se prépare à l'École de guerre avec une résignation patiente, et ses échecs successifs dont on se moque tout haut à la pension des lieutenants ne le rebutent pas, ne parviennent pas à le décourager.

Il a loué dans une rue déserte une petite chambre garnie où, lorsqu'il n'est pas de semaine, il travaille jour et nuit sans interrompre un instant cette âpre besogne même pour allumer une cigarette, même pour s'accouder à la fenêtre et reluquer les petites modistes qui reviennent en bandes de leurs ateliers. Les murs sont tapissés de cartes et de circulaires ministérielles. La table, recouverte d'un vieux tapis de serge tacheté de plaques d'encre, disparaît sous un amoncellement de cahiers et de bouquins frangés aux marges.

Le lieutenant Bourriol ne fait de visites qu'au jour de l'an. Il va rarement au café, en passant — avant l'appel. Il n'est pas propre et use ses vieilles tuniques jusqu'à la corde.

Quand il sort, on lui donnerait deux sous comme à un mendiant de rue, tant il est mi-



nable et ridicule avec les pellicules jaunâtres qui saupoudrent son col, le liseré graisseux de son képi et ses pantalons repris. Il marche, les bras ballants, les genoux pliés ainsi qu'un convalescent malingre qui n'a pas encore repris sa vigueur première et il ne s'arrête que devant les étalages des deux libraires qui jalonnent la rue Cardinale. Les livres militaires l'attirent, le retiennent le front collé contre la vitrine. Il ne voit ni les soldats qui le saluent, en passant, de leur main écarquillée contre la visière du shako, ni les lourdes charrettes à bœufs qui cahotent sur les galets aigus, ni les gamines en cheveux qui l'effleurent d'un coup de coude.

Et le colonel, qui a servi autrefois dans la garde et qui aime la piaffe comme un sabreur du vieux temps, le gourmande perpétuellement et l'a noté sur le registre du personnel de cette mention brève et dédaigneuse :

« *Officier travailleur, mais peu intelligent. Physique ingrat. Fera un excellent lieutenant de recrutement.* »

X. — MUSIQUE MILITAIRE

Le soleil, qui décline lentement à l'horizon derrière les feuillages dentelés des platanes, accroche d'aveuglantes lueurs aux instruments des musiciens et le bras du chef qui se démène, qui rythme le morceau commencé d'une mimique incessante, domine les shakos immobiles et se profile en une ombre drôle qui danse sur la pelouse roussie du jardin public.

La chaleur s'apaise comme s'il tombait une fraîcheur des montagnes aperçues au loin où la neige se colore des teintes du couchant. Les accords stridents des cuivres se prolongent dans l'air léger où tournoient des essaims de moucherons roux.

A droite, renversées sur les chaises, balançant leurs ombrelles qui mettent des taches claires sur le vert sombre des massifs, endimanchées en des toilettes trop voyantes, quelques femmes bavardent et rient très fort. Leurs voix couvrent par instants le bruit de la musique. On surprend des lambeaux de conversations heurtées, de potins méchants de petite ville. Mme d'Aygues-Bénites raconte avec un accent mielleux l'aventure de la petite baronne Rose, qui s'est égarée au dernier « rallye-paper » en même temps que le lieutenant Montalvin. Une autre se moque du chapeau que la sous-préfète a arboré au concours agricole. La femme du receveur d'enregistrement, une blonde dont les yeux brai-

silent, écoute en souriant, comme si elle croquait une friandise défendue, les prières amoureuses que lui murmure à l'oreille un sous-lieutenant sanglé dans son dolman. Plus loin, des dévotes pressent de questions le secrétaire de l'évêché — un abbé poupin qui semble s'être échappé d'une gravure du dix-huitième siècle — et s'occupent du reposoir qu'on élèvera, le jour de la Fête-Dieu, dans la rue des Grands-Fossés.

Une poussière impalpable qui s'imprègne d'une odeur musquée de roses enveloppe les promeneurs qui vont et viennent autour des musiciens. Des nourrices, dont les coques démesurées de rubans se gonflent comme des ailes de grand papillon, lisent, bouche bée, le programme affiché contre une pancarte de bois. Les uniformes tranchent dans la cohue des blouses neuves d'ouvriers et des redingotes noires des boutiquiers.

Et loin de la foule dont elle semble avoir peur, dans une allée écartée, déjà envahie par l'ombre, toute seule, une pauvre petite vieille écoute le concert qui vient de là-bas, adouci et voilé par l'épaisseur des branches. Elle s'accote de ses mains tremblotantes contre un banc de bois et ne bouge pas, comme en une extase de tout l'être. Coiffée d'une de ces capotes qu'on portait sous la Restauration, vêtue de loques déteintes, rapiécées mais très propres, cassée en deux ainsi qu'un bâton sur lequel on s'est trop longtemps appuyé, on dirait une fée de conte bleu qui, clopin-clopinant, descendait sur la terre par les fantastiques nuits de lune. Le visage ridé, tanné comme un antique parchemin, garde parmi ses plis une douceur attendrie, la calme expression des aïeules qui croient encore aux chimères. Le nez et le menton se touchent presque. Est-ce la veuve d'un ancien officier qui vient chercher des souvenirs et un peu de joie dans cette musique qui lui rappelle la fortune passée, les heures douces du bonheur? A quoi pense-t-elle avec ses yeux fixes et luisants comme ces trous où l'eau dort dans la nuit? Va-t-elle pleurer ou rire? Et tandis qu'elle rêve ainsi de choses disparues, les arbres de Judée secoués par les souffles du crépuscule se défleurissent, encadrent sa silhouette ratatinée et lamentable en une pluie rose qui flotte, qui s'éparpille, qui vire et vole comme une passée d'innombrables papillons qui hésitent avant de se poser...

RENÉ MAIZEROT.



G. TRET-BONNET.

LA DERNIÈRE PENSÉE DE WEBER

— Ponchour, ma lieutenant, c'est bas la beine, il n'y a rien.

C'était le brave Weber qui prévenait ainsi le lieutenant d'Emballay, pour lui éviter la peine d'appliquer son œil en pure perte au guichet de la porte du manège.

Il n'en disait pas autant à tout le monde, le père Weber; il avait ses amis, et il était enchanté lorsqu'un indifférent, après avoir regardé dans l'intérieur du temple, s'en allait, dépité de n'avoir rien vu. Il faut bien se distraire un peu.

Et puis, ce cerbère du manège des Écuvers était devenu un peu fiérol, depuis que d'Emballay, qui aimait beaucoup, pendant la *tarade*, faire jaser le garde-manège, lui avait dit: « Il n'y a qu'un manège comme celui-là en Europe: par conséquent, père Weber, il n'y a qu'un seul fonctionnaire de votre espèce. *Comptez-vous un et soyez-en fier.* »

— Ah! ma lieutenant, si fus aviez le temps, dit-il un matin à d'Emballay, je fus gouterais le rêve que j'ai fait la nuit dernière, un sonche de revenants.

— Conte bien vite, Weber, mon ami, répondit le lieutenant, enchanté de cette bonne aubaine.

Et voilà ce qu'il entendit:

Les cavaliers de manège venaient d'amener une reprise de pur sang en grande tenue. Les chevaux, harnachés comme pour le carrousel, étaient superbes avec leur crinière nattée, leurs tapis de couleur et leurs nœuds de rubans.

Quelle fête était-ce donc?

Au milieu du manège, un homme au geste bref, aux traits énergiques, en culotte blanche, frac et petit chapeau, disait devant un groupe nombreux:

— Puisque vous voulez bien m'en prier, messieurs, j'accepte avec plaisir l'honneur de commander la reprise des élus de l'équitation. Et tout d'abord, moi, le comte d'Aure, je propose un triple hurrah pour le général L'Hotte, auquel nous devons de lire ici nos noms gravés sur le marbre et transmis à la postérité.

— Hip! hip! hurrah pour le général L'Hotte! crièrent à l'envi tous les assistants, à l'exception d'un seul, qui murmurait amèrement: Vive le général L'Hotte! oui, mais hurrah!... jamais! Mort à l'anglomanie!

Plus tard, quand on l'appela, je sus que c'était M. Baucher.

— Messieurs, reprit le comte d'Aure, ainsi qu'il me l'a été demandé, nous laisserons ici, comme trace de notre passage, un procès-verbal de la séance. Plusieurs d'entre vous ont, je le sais, des réclamations à produire.

Voici des chevaux dressés d'une façon uniforme, d'après la méthode de mon élève et ami Duthilh. Je vais vous les désigner, en commençant par nos aimables invités: nul doute que vous n'en tiriez tous un bon parti, grâce à l'excellence de vos procédés.

A ce moment, au milieu des élus, tous diversement costumés, le comte d'Aure aperçut un homme d'une allure magnifique, mais trop simplement vêtu d'un casque et d'un baudrier, auquel pendait un glaive de dimension respectable.

— Ah diable! M. Xénophon, vous ne pouvez monter ainsi. Il peut venir des dames à la tribune. Tenez, à deux pas d'ici, chez Jalambic, vous trouverez de quoi vous habiller d'une façon plus... moderne. En dix minutes, vous serez transformé en général de division, en sauto-cyrien ou en artilleur, à votre choix.

— Je veux bien essayer, répondit Xénophon, quoique je sois persuadé à l'avance de l'impossibilité d'endurer ces instruments de supplice que vous appelez des culottes et des bottes. Mais auparavant, je désire qu'on insère au procès-verbal l'expression de mon regret de ne pouvoir intenter un procès à Dumaine, lequel réédite mes œuvres sous les titres les plus divers, notamment sous celui de Règlement de 1876.

— Cela sera fait, assura le comte d'Aure, qui continua:

— M. César Fiaschi, veuillez monter *Voyageur*.

— Mais je ne vois pas les musiciens? interrogea le noble Italien; comme le dit mon compatriote Grisone, le cheval, *equus*, veut dire juste. Il faut donc des airs de manège correspondant à toutes les demandes du cavalier. Sans orchestre, pas de reprise possible.

— M. Frédéric Grisone... *Rabagas*.

— Permettez-moi de prendre d'abord cette cravache, répondit Grisone, en s'opposant d'une immense cravache des piliers: il faut qu'un cheval ne soit pas lasche de col et je veux pouvoir lui faire abaisser bas le mufle.

— M. Pignatelli... *Badsworth*.

— Je désirerais, observa celui-ci, ne pas me séparer de mes élèves, MM. de la Broue et de Pluvinel, afin de prouver notre parfaite entente dans les doublés par trois.

— M. d'Eisenberg... *Le Chat*.

— Qu'est ceci? remarqua le baron allemand en montrant la bouche de son cheval, embouche avec un Pelham. Qu'on me le change! Un bon mors doit avoir des branches d'un pied de long au moins.

— Marquis de Newcastle... *Hunter*.

— Quel est l'instrument placé sur le dos de ce cheval? interrogea le très haut et puissant seigneur.

— C'est une selle, la selle française, répondit le comte d'Aure,

et je suis sûr que M. de la Guérinière, ici présent, sera enchanté de vous faire une conférence sur ce sujet, tout à l'heure.

— Jamais je ne monterai là-dessus, répliqua l'entêté marquis. J'ai écrit pour les maîtres l'art de dresser les chevaux, lequel, avant moi, n'avait jamais été connu. Or, le moyen de dresser un cheval en étant assis? C'est une grave erreur de croire que la nature les ait faites pour s'asseoir dessus? Je réclame un cavesson et une selle à piquer.

— Vous allez être satisfait, répondit le comte d'Aure, qui appela:

— M. de la Broue... *Gentleman*.

— Une petite réclamation en passant, fit M. de la Broue: ma théorie de la transmission des forces sur une ligne parallèle au sol a été débaptisée et s'appelle maintenant: Traité de la similitude des angles, du général Morris.

— M. de Pluvinel... *Louqsor*.

M. de Pluvinel se dirigea gravement vers le cheval qui lui avait été désigné, et le cavalier de manège qui tenait *Louqsor* ne fut pas peu surpris de s'entendre dire:

— Qu'il plaise à Votre Majesté de remarquer que pour monter à cheval il faut placer son pied dans l'étrier.

— M. Gaspard Saulnier... *Neuville*.

— M. de la Guérinière... *Raoul*.

— M. de Solleysel...

— Je suis exempt de cheval et je vais monter à la tribune, répondit un petit homme qui semblait marcher péniblement.

— C'est un carottier, dit tout bas M. de Nestier à Dupaty de Clam. Il a été toute sa vie exempt de cheval et s'est excoié dans son cabinet en pillant l'*Hipposcopique* de Cimon d'Athènes, dont il a fait le *Parfait Mareschal*.

— M. de Lubersac...

— J'ai des principes, répondit celui-ci, et je ne fais galoper un cheval qu'après l'avoir monté pendant dix-huit mois au pas. Je vais donc accompagner M. de Solleysel.

Le comte d'Aure appela encore MM. d'Abzac et de Bohan, qui depuis longtemps déjà discutaient dans un coin sur la supériorité de Saumur sur Versailles et de Versailles sur Saumur, puis MM. Dauvergne, Mottin de la Balme, Melfort, Rousselet, Cordier, Baucher et Duthilh.

Comme il finissait l'appel, Xénophon revenait. Il avait gardé son casque et son glaive, et avait complété sa tenue par une veste et un pantalon de spahi.

— Comment! c'est ici que nous allons travailler? s'écria-t-il. Moi, je suis pour l'école de campagne. Mon ami Socrate l'a écrit: *Feras-tu venir ton ennemi sur le sol labouré du manège?* Non. Je propose un sceppe à Verrie.

— Plus tard, répondit le comte d'Aure, qui commanda enfin: A vos rênes! — Marchez à main droite!

Mais au commandement: Marchez au galop! il se produisit un indescriptible tumulte.

César Fiaschi avait entonné d'une magnifique voix de ténor la cavatine en *ut* correspondant au départ sur le pied droit, mais au même moment il avait reçu un terrible coup de pied de son voisin Grisone, lequel avait planté ses deux éperons dans le ventre de *Rabagas* en même temps qu'il lui assénait sur la tête un furieux coup de cravache destiné à lui faire abaisser bas le mufle.

Le Chat, surpris par le mors horriblement dur qu'avait demandé Eisenberg, s'était débarrassé du baron en se cabrant; *Hunter*, mis en colère par le coup de cavesson dont le marquis de Newcastle avait cru devoir se servir, en avait fait autant, et les deux chevaux qui ne pouvaient pas se sentir se dévoraient à belles dents.

Xénophon, excité par la vue de cette lutte, chargeait dans tous les sens, appelant l'ennemi à grands cris; Gaspard Saulnier, de l'université de Leyde, jeté à terre par *Neuville*, appelait au secours pendant que le cheval, qui s'était mis à genoux sur lui, mangeait gloutonnement son chapeau.

Seuls, au milieu du tumulte, les maîtres de l'École française étaient partis juste. Calmes, admirablement placés, ils continuaient malgré tout leur reprise, quand Xénophon, complètement ivre de fureur, les prenant pour des ennemis, se mit à les menacer.

— Ouvrez les portes du manège, cria le comte d'Aure qui avait en vain, à coups de chambrière, cherché à désarçonner ce forcené.

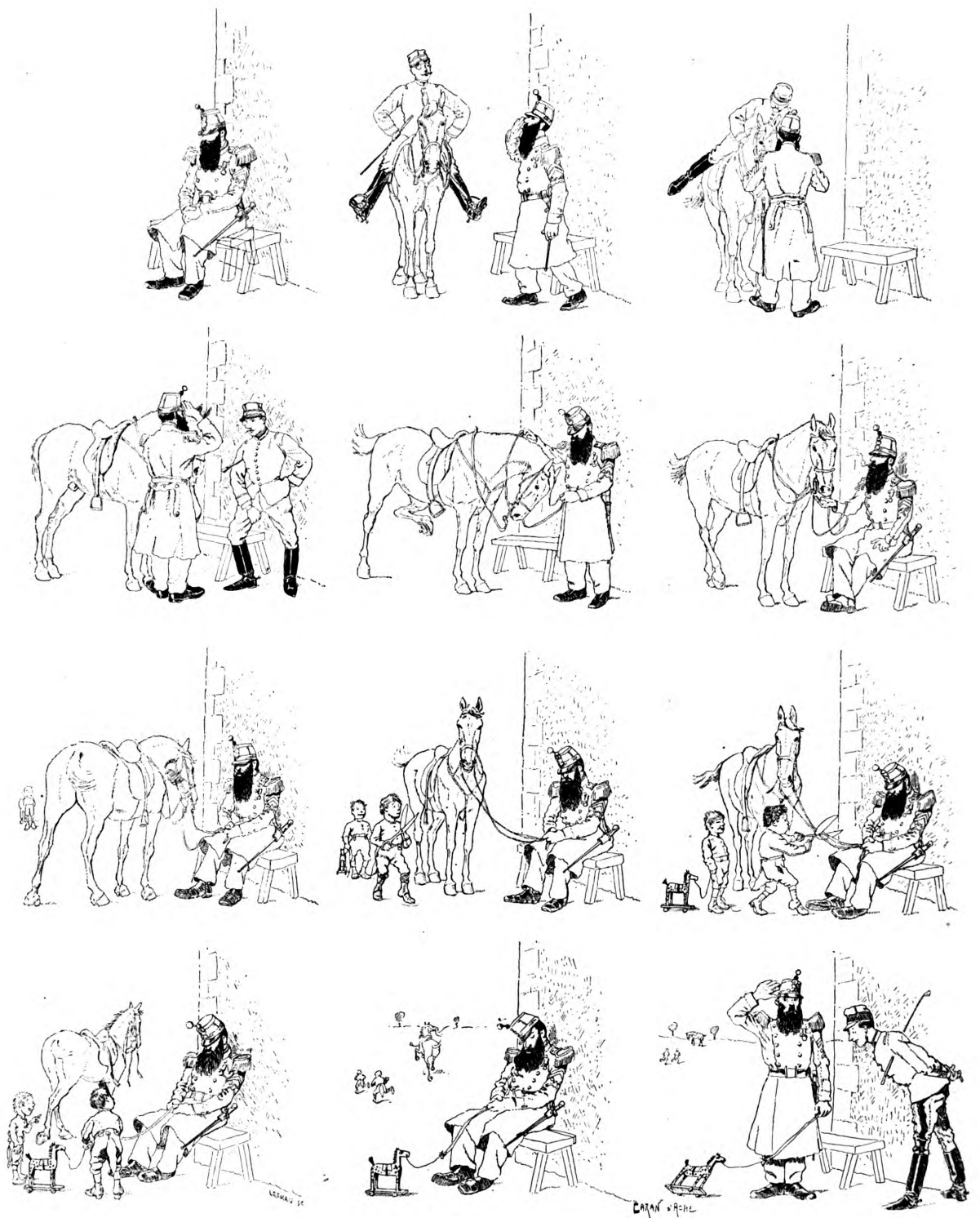
Alors, passant comme un furieux au milieu des cavaliers de manège qui entraient pour séparer les chevaux et ramasser les blessés, Xénophon brandissant son glaive, sautant les lisses, se mit à massacher tous les mannequins du Chardonnet.

— Foyez-fus, ma lieutenant, termina le père Weber, mon rêve il m'a inspiré cette réflexion: « Il n'y a qu'une école au monde, c'est l'école française. »

Telle fut la *Dernière pensée de Weber*.

Paroles et musique de

FANCY.



Un Miracle. — Dessin de Caran d'Ache.



Voici encore de l'encre falsifiée...!

L'HÉRITAGE

PAR GUY DE MAUPASSANT

I

Bien qu'il ne fût pas encore dix heures, les employés arrivaient comme un flot sous la grande porte du Ministère de la marine, venus en hâte de tous les coins de Paris, car on approchait du jour de l'an, époque de zèle et d'avancements. Un bruit de pas pressés emplissait le vaste bâtiment tortueux comme un labyrinthe et que sillonnaient d'inextricables couloirs, percés par d'innombrables portes donnant entrée dans les bureaux.

Chacun pénétrait dans sa case, serrait la main du collègue arrivé déjà, enlevait sa jaquette, passait le vieux vêtement de travail et s'asseyait devant sa table où des papiers entassés l'attendaient. Puis on allait aux nouvelles dans les bureaux voisins. On s'informait d'abord si le chef était là, s'il avait l'air bien luné, si le courrier du jour était volumineux.

Le commis d'ordre du « matériel général », M. Cachelin, un ancien sous-officier d'infanterie de marine, devenu commis principal par la force du temps, enregistrait sur un grand livre toutes les pièces que venait d'apporter l'huissier du cabinet. En face de lui l'expéditionnaire, le père Savon, un vieil abruti célèbre dans tout le ministère par ses malheurs conjugaux, transcrivait, d'une main lente, une dépêche du chef, et s'appliquait, le corps de côté, l'œil oblique, dans une posture roide de copiste méticuleux.

M. Cachelin, un gros homme dont les cheveux blancs et courts se dressaient en brosse sur le crâne, parlait tout en accomplissant sa besogne quotidienne : « Trente-deux dépêches de Toulon. Ce port-là nous en donne autant que les quatre autres réunis. » Puis il posa au père Savon la question qu'il lui adressait tous les matins : « Eh bien, mon père Savon, comment va madame ? »

Le vieux, sans interrompre sa besogne, répondit : « Vous savez bien, monsieur Cachelin, que ce sujet m'est fort pénible. »

Et le commis d'ordre se mit à rire, comme il riait, tous les matins, en entendant cette même phrase.

La porte s'ouvrit et M. Maze entra. C'était un beau garçon brun, vêtu avec une élégance exagérée, et qui se jugeait déclassé, estimant son physique et ses manières au-dessus de sa position. Il portait de grosses bagues, une grosse chaîne de montre, un monocle, par chic, car il l'enlevait pour travailler, et il avait un fréquent mouvement des poignets pour mettre bien en vue ses manchettes ornées de gros boutons luisants.

Il demanda, dès la porte : « Beaucoup de besogne aujourd'hui ? » M. Cachelin répondit : « C'est toujours Toulon qui donne. On voit bien que le jour de l'an approche ; ils font du zèle, là-bas. »

Mais un autre employé, farceur et bel esprit, M. Pitolet, apparut à son tour et demanda en riant : « Avec ça que nous n'en faisons pas, du zèle ? »

Puis, tirant sa montre, il déclara : « Dix heures moins sept minutes, et tout le monde au poste ! Mazette ! comment appelez-vous ça ? Et je vous parie bien que Sa Dignité M. Lesable était arrivé à neuf heures en même temps que notre illustre chef. »

Le commis d'ordre cessa d'écrire, posa sa plume sur son oreille, et s'accoudant au pupitre : « Oh ! celui-là, par exemple, s'il ne réussit pas, ce ne sera point faute de peine ! »

Et M. Pitolet, s'asseyant sur le coin de la table et balançant la jambe, répondit : « Mais il réussira, papa Cachelin, il réussira, soyez-en sûr. Je vous parie vingt francs contre un sou qu'il sera chef avant dix ans ? »

M. Maze, qui roulait une cigarette en se chauffant les cuisses au feu, prononça : « Zut ! quant à moi, j'aimerais mieux rester toute ma vie à deux mille quatre que de me décarcasser comme lui. »

Pitolet pivota sur ses talons, et, d'un ton goguenard : « Ce qui n'empêche, mon cher, que vous êtes ici, aujourd'hui 20 décembre, avant dix heures. »

Mais l'autre haussa les épaules d'un air indifférent : « Parbleu ! je ne veux pas non plus que tout le monde me passe sur le dos ! Puisque vous venez ici voir lever l'aurore, j'en fais autant, bien que je déplore votre empressement. De là à appeler le chef « cher maître », comme fait Lesable, et à partir à six heures et demie, et à emporter de la besogne à domicile, il y a loin. D'ailleurs, moi, je suis du monde, et j'ai d'autres obligations qui me prennent du temps. »

M. Cachelin avait cessé d'enregistrer et il demeurait songeur, le regard perdu devant lui. Enfin il demanda : « Croyez-vous qu'il ait encore son avancement cette année ? »

Pitolet s'écria : « Je te crois, qu'il l'aura, et plutôt dix fois qu'une. Il n'est pas roublard pour rien. »

Et on parla de l'éternelle question des avancements et des gratifications qui, depuis un mois, affolait cette grande ruche de bureaucrates du rez-de-chaussée jusqu'au toit.

On supputait les chances, on supposait les chiffres, on balançait les titres, on s'indignait d'avance des injustices prévues. On recommençait sans fin des discussions soutenues la veille et qui devaient revenir invariablement le lendemain avec les mêmes raisons, les mêmes arguments et les mêmes mots.

Un nouveau commis entra, petit, pâle, l'air malade, M. Boissel, qui vivait comme dans un roman d'Alexandre Dumas père. Tout pour lui devenait aventure extraordinaire, et il racontait chaque matin à Pitolet, son compagnon, ses rencontres étranges de la veille au soir, les drames supposés de sa maison, les cris poussés dans la rue qui lui avaient fait ouvrir sa fenêtre à trois heures vingt de la nuit. Chaque jour il avait séparé des combattants, arrêté des chevaux, sauvé des femmes en danger, et bien que d'une déplorable faiblesse physique, il citait, sans cesse, d'un ton trainard et convaincu, des exploits accomplis par la force de son bras.

Dès qu'il eut compris qu'on parlait de Lesable, il déclara : « A quelque jour je lui dirai son fait à ce morveux-là ; et, s'il me passe jamais sur le dos, je le secourrai d'une telle façon que je lui enlèverai l'envie de recommencer ! »

Maze, qui fumait toujours, ricana : « Vous feriez bien,

dit-il, de commencer dès aujourd'hui, car je sais de source certaine que vous êtes mis de côté cette année pour céder la place à Lesable. »

Boissel leva la main : « Je vous jure que si... »

La porte s'était ouverte encore une fois et un jeune homme de petite taille, portant des favoris d'officier de marine ou d'avocat, un col droit très haut, et qui précipitait ses paroles comme s'il n'eût jamais pu trouver le temps de terminer tout ce qu'il avait à dire, entra vivement d'un air préoccupé. Il distribua des poignées de main en homme qui n'a pas le loisir de flâner, et s'approchant du commis d'ordre : « Mon cher Cachelin, voulez-vous me donner le dossier Chapelou, fil de caret, Toulon, A. T. V. 1875 ? »

L'employé se leva, atteignit un carton au-dessus de sa tête, prit dedans un paquet de pièces enfermées dans une chemise bleue, et le présentant : « Voici, monsieur Lesable, vous n'ignorez pas que le chef a enlevé hier trois dépêches dans ce dossier ? »

— Oui. Je les ai, merci. »

Et le jeune homme sortit d'un pas pressé.

A peine fut-il parti, Maze déclara : « Hein ! quel chic ! On jurerait qu'il est déjà chef. »

Et Pitolet repiqua : « Patience ! patience ! il le sera avant nous tous. »

M. Cachelin ne s'était pas remis à écrire. On eût dit qu'une pensée fixe l'obsédait. Il demanda encore : « Il a un bel avenir, ce garçon-là ! » Et Maze murmura d'un ton dédaigneux : « Pour ceux qui jugent le ministère une carrière — oui. — Pour les autres — c'est peu... » Pitolet l'interrompit : « Vous avez peut-être l'intention de devenir ambassadeur ? »

L'autre fit un geste impatient : « Il ne s'agit pas de moi. Moi, je m'en fiche ! Cela n'empêche que la situation de chef de bureau ne sera jamais grand-chose dans le monde. »

Le père Savon, l'expéditionnaire, n'avait point cessé de copier. Mais depuis quelques instants, il trempait coup sur coup sa plume dans l'encrier, puis l'essuyait obstinément sur l'éponge imbibée d'eau qui entourait le godet, sans parvenir à tracer une lettre. Le liquide noir glissait le long de la pointe de métal et tombait, en pâtés ronds, sur le papier. Le bonhomme, effaré et désolé, regardait son expédition qu'il lui faudrait recommencer, comme tant d'autres depuis quelque temps, et il dit, d'une voix basse et triste :

« Voici encore de l'encre falsifiée... ! »

Un éclat de rire violent jaillit de toutes les bouches. Cachelin secouait la table avec son ventre ; Maze se courbait en deux comme s'il allait entrer à reculons dans la cheminée ; Pitolet tapait du pied, toussait, agitait sa main droite comme si elle eût été mouillée, et Boissel lui-même étouffait, bien qu'il prit généralement les choses plutôt au tragique qu'au comique.

Mais le père Savon, essuyant enfin sa plume au pan de sa redingote, reprit : « Il n'y a pas de quoi rire. Je suis obligé de refaire deux ou trois fois tout mon travail. »

Il tira de son buvard une autre feuille, ajusta dedans son transparent et recommença l'en-tête « Monsieur le ministre et cher collègue... » La plume maintenant gardait l'encre et traçait les lettres nettement. Et le vieux reprit sa pose oblique et continua sa copie.

Les autres n'avaient point cessé de rire. Ils s'étrangeaient. C'est que depuis bientôt six mois on continuait la même farce au bonhomme, qui ne s'apercevait de rien. Elle consistait à verser quelques gouttes d'huile sur l'éponge mouillée pour dégraisser les plumes. L'acier, se trouvant ainsi enduit de liquide gras, ne prenait plus l'encre ; et l'expéditionnaire passait des heures à s'étonner et à se désoler, usait des boîtes de plumes et des bouteilles d'encre, et déclarait enfin que les fournitures de bureau étaient devenues tout à fait défectueuses.

Alors la charge avait tourné à l'obsession et au supplice. On mêlait de la poudre de chasse au tabac du vieux, on versait des drogues dans sa carafe d'eau, dont il buvait un verre de temps en temps, et on lui avait fait croire que, depuis la Commune, la plupart des matières d'un usage courant avaient été falsifiées ainsi par les socialistes, pour faire du tort au gouvernement et amener une révolution.

Il en avait conçu une haine effroyable contre les anarchistes,

qu'il croyait embusqués partout, cachés partout, et une peur mystérieuse d'un inconnu voilé et redoutable.

Mais un coup de sonnette brusque tinta dans le corridor. On le connaissait bien, ce coup de sonnette rageur du chef, M. Torchebeuf; et chacun s'élança vers la porte pour regagner son compartiment.

Cachelin se remit à enregistrer, puis il posa de nouveau sa plume et prit sa tête dans ses mains pour réfléchir.

Il mûrissait une idée qui le tracassait depuis quelque temps. Ancien sous-officier d'infanterie de marine réformé après trois blessures reçues, une au Sénégal et deux en Cochinchine, et entré au ministère par faveur exceptionnelle, il avait eu à endurer bien des misères, des duretés et des déboires dans sa longue carrière d'infime subordonné : aussi considérait-il l'autorité, l'autorité officielle, comme la plus belle chose du monde. Un chef de bureau lui semblait un être d'exception, vivant dans une sphère supérieure, et les employés dont il entendait dire : « C'est un malin, il arrivera vite » lui apparaissaient comme d'une autre race, d'une autre nature que lui.

Il avait donc pour son collègue Lesable une considération supérieure qui touchait à la vénération, et il nourrissait le désir secret, le désir obstiné de lui faire épouser sa fille.

Elle serait riche un jour, très riche. Cela était connu du ministère tout entier, car sa sœur à lui, Mlle Cachelin, possédait un million, un million net, liquide et solide, acquis par l'amour, disait-on, mais purifié par une dévotion tardive.

La vieille fille, qui avait été galante, s'était retirée avec quatre cent mille francs, qu'elle avait plus que doublés en dix-huit ans, grâce à une économie féroce et à des habitudes de vie plus que modestes. Elle habitait depuis longtemps chez son frère, demeuré veuf avec une fillette, Coralie, mais elle ne contribuait que d'une façon insignifiante aux dépenses de la maison, gardant et accumulant son or, et répétant sans cesse à Cachelin : « Ça ne fait rien, puisque c'est pour ta fille, mais marie-la vite, car je veux voir mes petits-neveux. C'est elle qui me donnera cette joie d'embrasser un enfant de notre sang. »

La chose était connue dans l'administration ; et les prétendants ne manquaient point. On disait que Maze lui-même, le beau Maze, le lion du bureau, tournait autour du père Cachelin avec une intention visible. Mais l'ancien sergent, un roublard qui avait roulé sous toutes les latitudes, voulait un garçon d'avenir, un garçon qui serait chef et qui reverse-rait de la considération sur lui, Cachelin, le vieux sous-off. Lesable faisait admirablement son affaire, et il cherchait depuis longtemps un moyen de l'attirer chez lui.

Tout d'un coup, il se dressa en se frottant les mains. Il avait trouvé.

Il connaissait bien le faible de chacun. On ne pouvait prendre Lesable que par la vanité, la vanité professionnelle. Il irait lui demander sa protection comme on va chez un sénateur ou chez un député, comme on va chez un haut personnage.

N'ayant point eu d'avancement depuis cinq ans, Cachelin se considérait comme bien certain d'en obtenir un cette année. Il ferait donc semblant de croire qu'il le devait à Lesable et l'inviterait à dîner comme remerciement.

Aussitôt son projet conçu, il en commença l'exécution. Il décrocha dans son armoire son veston de rue, ôta le vieux, et, prenant toutes les pièces enregistrées qui concernaient le service de Lesable, il se rendit au bureau que cet employé occupait tout seul, par faveur spéciale, en raison de son zèle et de l'importance de ses attributions.

Le jeune homme écrivait sur une grande table, au milieu de dossiers ouverts et de papiers épars, numérotés avec de l'encre rouge ou bleue.

Dès qu'il vit entrer Cachelin, il demanda, d'un ton familier où perçait une considération : « Eh bien, mon cher, m'apportez-vous beaucoup d'affaires ? »

— Oui, pas mal. Et puis je voudrais vous parler.

— Asseyez-vous, mon ami, je vous écoute.

Cachelin s'assit, toussota, prit un air troublé, et, d'une voix mal assurée : « Voici ce qui m'amène, monsieur Lesable. Je n'irai pas par quatre chemins. Je serai franc comme un vieux soldat. Je viens vous demander un service.

— Lequel ?

— En deux mots. J'ai besoin d'obtenir mon avancement cette année. Je n'ai personne pour me protéger, moi, et j'ai pensé à vous. »

Lesable rougit un peu, étonné, content, plein d'une orgueilleuse confusion. Il répondit cependant :

« Mais je ne suis rien ici, mon ami. Je suis beaucoup moins que vous qui allez être commis principal. Je ne puis rien. Croyez que..... »

Cachelin lui coupa la parole avec une brusquerie pleine de respect : « Tra la la. Vous avez l'oreille du chef : et si vous lui dites un mot pour moi, je passe. Songez que j'aurai droit à ma retraite dans dix-huit mois, et cela me fera cinq cents de moins si je n'obtiens rien au premier janvier. Je sais bien qu'on dit : « Cachelin n'est pas gêné, sa sœur a un million. » Ça, c'est vrai, que ma sœur a un million, mais il fait des petits son million, et elle n'en donne pas. C'est pour ma fille, c'est encore vrai ; mais, ma fille et moi, ça fait deux. Je serai bien avancé, moi, quand ma fille et mon gendre rouleront carrosse, si je n'ai rien à me mettre sous la dent. Vous comprenez la situation, n'est-ce pas ? »

Lesable opina du front : « C'est juste, très juste ce que vous dites là. Votre gendre peut n'être pas parfait pour vous. Et on est toujours bien aise d'ailleurs de ne rien devoir à personne. Enfin je vous promets de faire mon possible, je parlerai au chef, je lui exposerai le cas, j'insisterai s'il le faut. Comptez sur moi ! »

Cachelin se leva, prit les deux mains de son collègue, les serra en les secouant d'une façon militaire ; il bredouilla : « Merci, monsieur Lesable, comptez que si je rencontre jamais l'occasion..... Si je peux jamais..... » Il n'acheva pas, ne trouvant point de fin pour sa phrase, et il s'en alla en faisant retentir par le corridor son pas rythmé d'ancien troupié.

Mais il entendit de loin une sonnette irritée qui tintait, et il se mit à courir, car il avait reconnu le timbre. C'était le chef, M. Torchebeuf, qui demandait son commis d'ordre.

Huit jours plus tard, Cachelin trouva un matin sur son bureau une lettre cachetée qui contenait ceci :

« Mon cher collègue, je suis heureux de vous annoncer que le ministre, sur la proposition de notre directeur et de notre chef, a signé hier votre nomination de commis principal. Vous en recevrez demain la notification officielle. Jusque-là vous ne savez rien, n'est-ce pas ? »

» Bien à vous,

» LESABLE. »

Cachelin courut aussitôt au bureau de son jeune collègue, le remercia, s'excusa, offrit son dévouement, se confondit en gratitude.

On apprit, en effet, le lendemain que MM. Lesable et Cachelin avaient chacun un avancement. Les autres employés attendraient une année meilleure et toucheraient, comme compensation, une gratification qui variait entre cent cinquante et trois cents francs.

M. Boissel déclara qu'il guetterait Lesable au coin de sa rue, à minuit, un de ces soirs, et qu'il lui administrerait une rossée à le laisser sur place. Les autres employés se turent.

Le lundi suivant, Cachelin, dès son arrivée, se rendit au bureau de son protecteur, entra avec solennité et d'un ton cérémonieux : « J'espère, monsieur Lesable, que vous voudrez bien me faire l'honneur de venir dîner chez nous à l'occasion des Rois. Vous choisirez vous-même le jour. »

Le jeune homme, un peu surpris, leva la tête et planta ses yeux dans les yeux de son collègue, puis il répondit, sans détourner son regard pour bien lire la pensée de l'autre : « Mais, mon cher, c'est que... tous mes soirs sont promis d'ici quelque temps. »

Cachelin insista, d'un ton bonhomme : « Voyons, monsieur Lesable, ne nous faites pas le chagrin de nous refuser après le service que vous m'avez rendu. Je vous en prie, au nom de ma famille et au mien. »

Lesable, perplexe, hésitait. Il avait compris, mais il ne savait que répondre, n'ayant pas eu le temps de réfléchir et de peser le pour et le contre. Enfin, il pensa : « Je ne m'engage à rien en allant dîner, » et il accepta d'un air satisfait en choisissant le samedi suivant. Il ajouta, souriant : « pour n'avoir pas à me lever trop tôt le lendemain. »

(A suivre.)

GUY DE MAUPASSANT.

RABASTENS DE SAINT-GAUDENS



LORS vous ne connaissez pas Rabastens de Saint-Gaudens ? Que si, vous le connaissez. C'est le cousin germain de Tartarin de Tarascon ; seulement, s'il n'est pas aussi célèbre que celui-ci, c'est qu'Alphonse Daudet n'a pas écrit son histoire, té, pardi ! *Autrement*, il n'en craindrait pas pour la comparaison.

Et je voudrais, avec l'aspect du pays où poussent les petits pois en avril et les hyperboles en toute saison, je voudrais, en effet, avoir

seul plaisir de vous raconter le cas étrange de Rabastens ; de ce méridional accompli, ou du moins qui aurait pu l'être, sans l'affection qui avait si fâcheusement déteint sur son caractère.

— Quel bon garçon ce serait, s'il n'était pas si mauvais coucheur ! disaient ses compatriotes.

Dans le Midi, de semblables associations d'idées ne choquent personne, et, au fond, celle-là n'avait rien de trop contradictoire. Aussi vrai qu'il n'aurait pas fallu lui frotter le poil à l'envers, Rabastens n'aurait pas fait de mal à une mouche.

Dame ! ce n'était pas sa faute, à ce brave Rabastens, si la plus orde, vile, abominable et désolante des infirmités l'avait changé, lui mouton, en porc-épic. Depuis trente ans, depuis sa prime enfance, un feu intestinal, que semblait attiser le soufflet de Tubalcaïn, dévorait cette ardente nature et faisait de Rabastens un homme qui ne ressemblait pas à la plupart des hommes. A l'heure, variable mais généralement quotidienne, où le commun des mortels, soumis à la servitude des digestions, procède à une expropriation forcée, Rabastens, comme tout le monde, se retirait dans une solitude propice, mais, hélas ! il revenait toujours bredouille. Aucune hygiène, aucun régime n'avaient pu vaincre l'obstination ou la jalousie de ses entrailles.

L'application fréquente des conseils inspirés par la lecture de Molière était restée vaine ; de longs séjours à Aulus, à Pullna, à Carlsbad, à Sedlitz, n'avaient fait que lui prouver son incurable impuissance. Rhubarbe, magnésie, citrates et sulfates, il avait tout défilé, tout usé, tout discrédité. Les laxatifs les plus énergiques battirent en retraite devant le rempart inexpugnable de cette constipation. Enfin, tout en déconsidérant leur marchandise, Rabastens avait fait la fortune des trois apothicaires de sa ville natale, lesquels, partis de rien, avaient doté leurs filles et s'étaient retirés des affaires !

Vous savez combien le moindre trouble digestif a d'influence sur notre moral. Alors, ne soyez pas surpris si ce pauvre Rabastens était d'une humeur de dogue. Il en avait le droit, et en usait jusqu'à l'abus, avec cette conviction factice que les méridionaux mettent en toutes choses, et cette tendance à chercher un soulagement à leurs douleurs dans l'exagération même de leurs plaintes. Du premier janvier au trente-un décembre, il ne dérangeait pas.

Son cas étant populaire dans Saint-Gaudens, on le plaignait, on se montrait pour lui plein d'indulgence. Il entraînait même un peu de vanité locale dans cette sympathie. Saint-Gaudens — qui n'est, en somme, qu'une petite sous-préfecture — était fier de posséder dans ses murs un homme exceptionnel, un phénomène. Quand un touriste passait par la « localité » et demandait des renseignements sur les curiosités de la ville et des environs, on lui citait l'église, la promenade, les colonnes de Bonnefont et... Rabastens, cet homme extraordinaire qui n'avait pas... oui, monsieur, depuis plus de trente ans et, qui sait ? peut-être jamais de sa vie !

Au printemps de 1870, Rabastens était devenu féroce. Il avait les yeux injectés. La fièvre lui plaquait des taches rouges sur les tempes ; toute sa peau était dévorée par un prurit de feu. Le pauvre homme faisait peine à voir. « Il finira, disait-on, par éclater comme un volcan. » Il y eut une « consultation » de tous les médecins de Saint-Gaudens. Ils déclarè-

rent à l'unanimité qu'il y avait lieu d'abandonner tout remède physique et de conseiller au malade un dérivatif moral.

— S'il pouvait, dit un docteur homœopathe, « porter sa colère » sur quelqu'un ou sur quelque chose, ça lui dégagerait le foie de toute la bile qui s'y est amassée.

Saint-Gaudens, où l'on a beaucoup d'imagination, accueillit avec empressement cette théorie transcendante. Oui, mais comment l'appliquer ? C'est ce que Rabastens lui-même se demandait avec les plus honnêtes scrupules. En conscience, il ne pouvait pas se livrer à des agressions sur ses concitoyens qui lui témoignaient un intérêt si touchant, ni rudoyer sa servante qui était aux petits soins pour lui, ni même battre son chien, animal inoffensif et merveilleusement attaché à son maître.

Terrible ironie du sort ! Rabastens n'avait pas un ennemi.

Sur le conseil de quelques voisins, il s'en prit à des objets insensibles. « Quand vous aurez des accès, lui dit-on, cassez quelque chose, ça vous soulagera. » Tout son mobilier y passa, mais Rabastens ne fut pas soulagé.

Au commencement de l'été, qui fut très chaud cette année-là, Rabastens était arrivé au paroxysme de sa maladie, et l'on s'attendait à le voir devenir hydrophobe, quand, tout à coup, la guerre contre la Prusse éclata.

Ah ! mes amis, quelle émotion dans Saint-Gaudens ! Rabastens, qui était d'ordinaire l'objet de toutes les conversations, fut oublié momentanément. On ne parlait que des Prussiens et de ce Bismarck.

— Té, disait-on, il en a du toupet, ce Bismarck ! Quelle tripotée on va y flanquer, *bondious* !

Puis vinrent les déceptions, et la volte-face du destin qui changea la guerre offensive en guerre défensive. Saint-Gaudens s'occupa sérieusement d'organiser la résistance à l'invasion et parla d'établir un camp retranché au nord de la ville. Du côté de l'Espagne on n'avait rien à craindre : on était protégé par les Pyrénées.

Les choses ne se décidèrent pas toutes seules, et il y eut plus d'une discussion au club des *Vengeurs de la Patrie*. Les uns voulaient qu'on établît le camp sur la Garonne ; les autres étaient d'avis d'utiliser les travaux exécutés depuis longtemps par l'administration militaire dans la plaine de Lannemezan. Jamais on n'aurait pu s'entendre si, un soir, au milieu d'un fameux tapage, quelqu'un n'avait fait irruption dans la salle en criant d'une voix de tonnerre : « Malheureux ! Catilina est à vos portes, et vous délibérez ! »

C'était Rabastens, en costume de franc-tireur, armé jusqu'aux dents et roulant des yeux effroyables.

Tout le monde se tut. Rabastens ajouta :

— Organisez-vous comme vous voudrez. Faites un camp ou n'en faites pas. Moi, je pars demain en éclaireur.

Et, en effet, le lendemain, Rabastens *partit*, laissant derrière lui Saint-Gaudens stupéfait.

Quand Saint-Gaudens put parler, il n'y eut qu'une voix pour dire : « Rabastens est parti ? Gare à *eusses* ! »

Eusses, c'étaient les Prussiens.

Ah ! ce serait terrible. Pensez donc ! un homme qui avait tant de bile dans le foie ! Il allait donc pouvoir se débonder. Pour tout l'or du monde on n'aurait pas voulu se trouver dans la peau du premier Prussien que Rabastens rencontrerait. Aïe !

Et Saint-Gaudens, avec une anxiété patriotique, se mit à suivre de loin son téméraire enfant gâté volant à la gloire ou à la mort.

— Si Rabastens est tué, disait-on, il ne souffrira plus, *le povero* ! Mais il lui vendra chèrement sa vie, à ce Bismarck !

Et pendant que Saint-Gaudens compte par les jours les victoires hypothétiques de son héros, celui-ci s'avance à petites journées sur le chemin de fer d'Orléans. A chaque station, il interpelle les employés :

— Où sont-ils ?

— Qui ?

— Les Prussiens, parbleu !

Et comme on ne lui répond pas, Rabastens s'exaspère.



Au pays du Soleil. — Dessin de F. Lunel.

Arrivé à Clermont-Ferrand :
— Maintenant que je suis dans le Nord, pense-t-il, ils ne doivent plus être bien loin.

Mais il pousse jusqu'à Nevers sans avoir vu la pointe d'un casque.

— Ah ça ! dit Rabastens, ils se cachent donc ?

A Clamecy, même déception.

— Décidément ils se cachent, dit en ricanant Rabastens.

Et il était sur le point de s'en retourner, lorsqu'il rencontra une compagnie de francs-tireurs, les *Belluaires du Forez*, qui s'apprétaient à descendre la Loire, dans la direction d'Orléans.

On devait rencontrer les Prussiens dans les parages de cette ville. Rabastens ne fit ni une ni deux, il s'enrôla parmi les *Belluaires du Forez*.

Après huit jours de marche, la compagnie se trouvait aux environs de Marchenoir, et suivait, par une belle journée de soleil, un petit chemin bien battu côtoyant la lisière d'un bois taillis. On était content, quoique ému, et l'on fredonnait un pas redoublé pour se donner du cœur à la fatigue. Seul, Rabastens, toujours d'une humeur massacrant, pestait et jurait contre la flamme intérieure qui consumait sa force et son courage. Tandis que ses compagnons marchaient d'un pas léger, lui, le malheureux, il traînait avec accablement le poids de trente années de continence, et il sentait arriver le moment où il succomberait sous ce fardeau.

Tout à coup, la petite troupe s'arrêta. Un bruit de cavaliers dont le galop faisait craquer les branches des arbustes venait d'être entendu à deux ou trois cents mètres de profondeur dans le bois taillis.

— Les uhlands ! Attention ! dit le capitaine.

Quelques secondes après, quatre uhlands, bride abattue, débouchaient du bois, traversaient le petit chemin, effleurant du pied de leurs chevaux les panaches des francs-tireurs, et disparaissaient en suivant un terrain décliné de l'autre côté de la route.

Pan ! pan ! cinq ou six balles furent échangées dans ce rapide passage, mais personne ne fut touché.

Cependant Rabastens se tâta, et, horriblement pâle :

— Serais-je blessé ? se demanda-t-il.

Il se déshabilla, pour voir, et constata qu'il n'avait rien.

— C'est curieux tout de même, fit-il, j'aurais juré que j'étais blessé.

Rabastens était de bonne foi. Il venait d'éprouver dans la région abdominale une sensation nouvelle pour lui, quelque chose comme une commotion suivie d'un écroulement. Et, mystère indéchiffrable, ce phénomène qu'il attribuait à une blessure pouvant amener la mort, lui causait une espèce de bien-être qu'il n'avait jamais ressenti.

Il en était encore à se questionner sur ce changement imprévu et bizarre, lorsque la petite troupe fut traversée par une bande de paysans qui fuyaient éperdus. On les questionna. Ils répondirent :

— Sauvez-vous ! Les Prussiens sont à deux kilomètres. Ils viennent par ici avec du canon. Vous n'êtes pas en force.

Les belluaires du Forez battirent en retraite et s'enfoncèrent dans les bois, s'éparpillant, après s'être donné rendez-vous au même endroit lorsque l'ennemi serait passé.

Quand les Prussiens furent passés, la phalange des francs-tireurs se reconstitua. Un seul homme manqua à l'appel : Rabastens. On l'attendit longtemps, mais enfin il fallut partir sans lui.

Quelque mauvais effet que produisit cette défection parmi les belluaires du Forez, il n'y avait pas de la faute de ce pauvre Rabastens. Dans la position critique où il était, adossé contre un arbre, au plus profond du bois, position dans laquelle il resta — qui sait ? — vingt-quatre heures peut-être, il lui eût été impossible de répondre présent à l'appel de ses compagnons.

Mais quand il sortit du fourré, Rabastens n'était plus l'homme sur lequel Saint-Gaudens s'était apitoyé pendant trente ans. Léger comme une plume, gai comme un pinson, il ne se reconnaissait plus lui-même et murmurait chantant :

— C'est miraculeux ! miraculeux !

Quinze jours plus tard, il revenait à Saint-Gaudens, après s'être fait précéder de ce télégramme, éloquent et modeste dans son laconisme : « Je suis guéri ! »

On le porta en triomphe, et, le soir, on disait sur les cours :

— Pour qu'il ne lui reste plus ça de bile, faut-il qu'il en ait tué tout de même, de ces Prussiens !...

LE CHASTELLIER DE GHÉRARD.



Il était une fois... — se mit à conter le vieux brigadier Malancel — un sapeur irrésistible.

Et comment ne l'eût-il pas été ?

Un physicien étourdissant ! Deux yeux énormes au milieu d'un bonnet à poil, ce qui avait inspiré au tambour-major, un poète à ses heures, le quatrain suivant :

Quand Duparfum, ce Jupiter sapeur,
Chez la cantinière il s'abreuve
D'un mêlé-cass' qui ne lui fait pas peur,
Il semble l'estatue d'un fleuve.

Et des manières donc ? Il fallait le voir s'avancer aux Tuileries ou au Bois de Boulogne, se dandinant agréablement, une petite badine, à la main et fixant sur le sesque ses yeux fascinateurs. Il avait une façon d'aborder les particulières, à laquelle aucune n'avait pu résister.

Naturellement, nourrices et bonnes d'enfants se sentaient violemment émues en voyant cet hercule s'avancer... *bu* vers elles, et elles étaient délicieusement charmées, lorsque Duparfum, cet homme magnifique qui paraissait si fort, leur disait avec une voix qu'il essayait de rendre douce :

— Qué jamais un objet, mademoiselle, il ne m'a semblé enchanteur comme votre visage, foi de Duparfum. Qué je le jure par ma barbe du côté de laquelle est la toute-puissance, à ce qu'a dit un ancien, et cependant si je saurais qu'elle vous dépluse, je préférerais l'immoler à vos pieds, pour rester toute ma vie *imbarbe* comme un vulgaire riz-pain-sel.

Et ce n'est pas tout. Duparfum était pétri de talents de société, qu'il avait acquis à la suite d'un long exercice. Afin d'amadouer les bétés qui le prenaient pour Croquemitaine lorsqu'il s'approchait de leurs bonnes, le sapeur s'était exercé à imiter le chant du coq, le gloussement de la poule, le braiment de l'âne, les cris du chien pincé dans une porte. Il faisait à s'y méprendre, avec ses lèvres, le bourdonnement de la mouche, la retraite du tambour, déchirait des mouchoirs, et sciait des bûches. Mais entre tous ces talents, celui qui lui avait le plus attiré l'admiration de ses camarades, c'était l'art avec lequel il couvrait de tatouages mirobolants ceux qui voulaient bien lui livrer leur bras ou leur torse.

En un quart d'heure, il vous dessinait avec une égale facilité une rose ou l'autel de l'hyméné, un prévôt d'armes ou un dragon à cheval, une cantinière ou Napoléon 1^{er}. Il était lui-même illustré de la tête aux pieds.

Il avait sur le bras gauche un trophée magnifique avec cette devise : *Honneur aux armes, respect aux dames* ; sur le bras droit, une énorme tête de femme, sa première passion, avec cette inscription menteuse : *A toi pour toujours* ; sur la poitrine deux haches croisées, et enfin, tout autour du corps, un serpent, un énorme boa bleu et rouge qui semblait faire craquer dans ses anneaux le corps du sapeur et finissait sur son cœur dans lequel il plongeait un dard fantastique.

Duparfum était très fier de la célébrité qu'il s'était acquise, et jamais il ne se séparait de son encre et de ses aiguilles à tatouer.

Un jour, mieux astiqué encore que d'ordinaire, sa splendide barbe imprégnée de fleur d'orange, son parfum favori, il sortait de la caserne d'un air vainqueur.

Il avait enfin obtenu un rendez-vous de Mademoiselle Victoire, une nourrice superbe dont il faisait le siège depuis une quinzaine.

Victoire la vertueuse, Victoire qui répondait toujours lorsque

le galant Duparfum lui proposait des excursions dans les massifs du Bois: « Y pensez-vous, monsieur Duparfum? Et ce pauvre chéri qu'on me volerait pour en faire un petit saltimbanque! Ça se voit tous les jours des accidents pareils », Victoire lui avait promis de le recevoir en l'absence de ses maîtres.

Mais à peine était-il entré, à peine avait-il offert à la planteuse Normande un bouquet de fleurs artificielles en lui disant: « qu'elles sont comme mon amour et ne se faneront jamais » que celle-ci se souvint d'une commission importante ordonnée par sa maîtresse au moment de son départ.

— Je vous confie Bébé, monsieur Duparfum, lui dit-elle. Veillez bien sur ce cher amour: je reviens dans un quart d'heure.

Resté seul avec le nourrisson, le sapeur eut une idée sublime:

— Ah! mademoiselle Victoire a peur qu'on te vole pour faire de toi un jeune paillasse, se dit-il: mais les saltimbanques ont compté sans l'ami Duparfum. Attends un peu et je vais te marquer de façon qu'on puisse te reconnaître dans cent ans.

Une demi-heure après, quand la nourrice rentra, elle trouva Duparfum berçant le bébé qui criait comme un jeune paon. D'un air triomphant, le sapeur lui présentait le pauvre petit sur le bras duquel s'étalait, marqué d'une encre bleue indélébile, un cœur percé d'une flèche avec cette inscription:

A VÉNUSSE

FOLARÇON.

CONCOURS HIPPIQUE

Il est trois heures.

Elles sont toutes là, attentives, plus jolies encore, les yeux plus brillants, la joue plus rosée, et, pendant que les trompes sonnent joyeusement fanfare, elles frappent gentiment leurs petites mains l'une contre l'autre, avec enthousiasme.

Il a si bien sauté!

Les courses d'obstacles sont en effet la grande attraction du concours. Les femmes aiment l'émotion du danger, et bien qu'on puisse compter les chutes graves depuis des années, bien que toutes les précautions soient prises dans l'aménagement des obstacles, pour qu'on ne puisse guère prendre la forte tape, elles adorent ces épreuves dans lesquelles nos *horsemen*, habits rouges ou officiers, rivalisent de cranerie, de correction et de tenue.

Et n'allez pas croire que le vrai jury, ce jury composé des fondateurs de la Société hippique, le duc de Vicence en tête, cote mieux qu'elles.

Non seulement le petit crayon d'or marque avec impartialité les fautes, les demi-fautes et les quarts, mais encore il y a toujours une note parfaitement juste qui résume la silhouette, l'intelligence et le style du cavalier.

Elles ont leurs favoris, de vieilles connaissances: et, quand on ouvre la barrière à Florentine ou à Niniche, par exemple, c'est avec un murmure sympathique qu'elles accueillent la vaillante bête et son cavalier.

De leur côté, nos cavaliers militaires attendent avec une légitime impatience la brillante quinzaine.

Pourquoi? Les sceptiques répondent: « Cherchez la femme. » Les grinceux vont même jusqu'à dire qu'ils ne comprennent pas cette *exhibition*, mais on sait où le bât les blesse.

Non, ce n'est pas pour le plaisir de venir récolter quelques applaudissements ou un joli sourire que nos officiers engagent leurs chevaux au concours: ils aimeraient mieux aborder les gros obstacles de la Croix-de-Berny que le mur en bois ou le lavabo du Palais de l'Industrie; mais notre système actuel de remonte permet à peine à quelques-uns d'affronter un Military de province, car il est impossible de songer à galoper avec nos *half-bred*.

Alors, quand on aime le cheval et l'excitation, il faut bien se rejeter sur le steeple en chambre.

Aussi bien, il y a là de bonnes leçons à prendre, et, à la façon dont nos officiers de cavalerie et d'artillerie se présentent depuis quelques années, à la condition parfaite de leurs chevaux qui sont amenés non seulement dans une excellente forme, mais encore remarquablement droits et adroits sur l'obstacle, on reconnaît que leur entraînement et leur dressage ont été confiés à des cavaliers d'une expérience consommée.

Quant à l'énergie et à la vigueur, nos cavaliers militaires sortent

tous de l'École de cavalerie, et c'est tout dire. Les vieilles traditions françaises y sont religieusement conservées, et les anciens élèves du regretté commandant Duthill, MM. de Bellegarde, aujourd'hui écuyer en chef, de Piolant, de Vaulogé, de Canisy, de Cahouët, etc., etc., sont les maîtres avec lesquels on passe partout quand ils sont en tête d'une reprise.

On n'a pas oublié le vainqueur de la Coupe en 1883, Palissandre, un cheval ayant du caractère, monté par M. de Quincey, sous-lieutenant au 21^e dragons. Le cheval avait sauté tous les obstacles dans un style remarquable: il était au dernier tournant, quand tout à coup il veut rentrer à l'écurie, s'arrête et fait un tête-à-queue foudroyant. Son cavalier perd ses étriers, mais se remet bien vite et ramène instantanément Palissandre, qui saute la double haie *off and off*.

La première partie du concours est réservée aux habits rouges et aux épreuves des sous-officiers.

Nous allons voir reparaitre là tous nos sympathiques sportsmen: MM. Gaston de la Motte, d'Andigné, Thorn, Torrance, Deschamps, de Saint-André et les autres.

Les épreuves des officiers commencent le 2 avril. Nous y retrouvons tous nos amis: de Sainte-Hypothèse et d'Embryon, de Sonhaut et d'Emballay, d'Anglemort et de Topo. Et le capitaine Verdegry lui-même et son ami le capitaine du Vieujeu viendront voir sauter les jeunes et leur crier: Bravo!

En attendant, nous vous disons: *Good luck, old men!*

ÉTENDARD.





Le printemps nous revient avec tous ses charmes et tous ses inconvénients. On l'accueille assez mal, en général, non parce qu'il arrive trop tôt, mais parce qu'il arrive trop vite. Il y a huit jours à peine on s'enveloppait de fourrures et puis, soudain, le soleil se montre et les magasins arborent les chapeaux de paille, les robes légères, et tous nos chiffons de l'été prochain. Tout cela sans crier gare ! Les robes d'hiver seront bientôt ridicules et on n'osera plus les porter.

Les fleurs commencent à envahir Paris, les petites charrettes croulent sous le poids des violettes et des giroflées. Adieu l'hiver, adieu la boue.

Sur nos chapeaux les petites fleurettes de saison se campent fièrement sur leurs tiges délicates et minces. Elles se présentent en bouquets touffus variant leurs tons et mélangées d'herbes luisantes et vertes qui se redressent au soleil.

Les insectes auront un très grand succès cet été : libellules, scarabées, papillons, voltigent et se faufilent sur les capotes, mélangeant leurs teintes diaprées et leurs ailes moirées aux dentelles et aux rubans sombres. On voit jusqu'à sept ou huit papillons sur une même touffe. Cela repose des plumes dont on s'est tant servi et qui sont tombées maintenant un peu dans le commun.

Des tout petits ou des très grands, voici pour les chapeaux. La capote restera toujours le chapeau habillé et nécessaire dans bien des circonstances. Puis le grand chapeau de paille sombre Marie Leczinska, qui sied tant aux têtes jeunes et blondes. Le Directoire, de forme fantaisiste, toujours si joli et si commode : des fleurs pour celui-ci, d'énormes bottes épinglées bien en haut de la passe, des anémones de préférence, la fleur à la mode avec la giroflée et les coquelicots.

Les épingles à chapeaux deviennent autant de précieux bijoux en or ou en platine, elles fixent la coiffure et l'on a enfin renoncé à ces affreux caoutchoucs qui coupaient en deux la nuque des femmes, tirant l'oreille et les cheveux follets. De petites épées à la poignée finement ciselée incrustées de perles ou composées de différents ors, des couronnes de baronne, de marquise et de comtesse. Des flèches

et la grande épingle modeste et bien portée, fermée d'un côté par une grosse perle blanche ou grise.

Dans les cheveux des poignards d'écaïlle, la fantaisie peut s'y donner libre cours ; les affreuses épingles de laiton noires et rudes sont reléguées parmi les vieilles détroques. On en fait en écaïlle de toutes les grandeurs, aussi légères et aussi minces qu'on le veut.

Les robes à grands ramages, qui ne vont pas à tout le monde, redeviennent à la mode. Les dessins de cette année sont de larges feuillages, bigarrures et fleurs de tons cependant légers et discrets. Cela est une revanche naturelle : depuis quelques années on tend tous les appartements avec des étoffes de robes.

A dire vrai on a raison, car en fait de mode rien n'est plus monotone et ennuyeux que le soi-disant bon goût. C'est comme une abstinence continuelle. Une belle étoffe de couleur sobre est tout de suite choisie. On saute dessus. Les choses très distinguées ne sont pas très variées, tandis que les choses mirifiques et bizarres, au contraire, sont incuisables. Elles offrent à l'imagination des ressources infinies. Il faut rendre justice aux modes extravagantes, elles sont beaucoup plus ingénieuses et beaucoup plus amusantes que les autres.

A propos des robes à ramage. On en fait quelquefois de bien jolis meubles. Lorsqu'elle est lasse de l'avoir porté, une femme un tantinet trouveuse peut tirer des ressources inouïes d'un vieux costume. Que de jolis coussins, de poufs, voire même de paravents on peut faire ! Ces robes portées trois ou quatre fois aux bains de mer ou à la campagne ont déjà fait figure ; elles datent bien vite et, de cette façon, elles vous restent, vous redeviennent utiles. Quelle est la femme qui n'a pas un brin d'attachement pour ses chiffons ?

Je ne puis comprendre les mondaines qui font porter à leurs femmes de chambre leurs costumes démodés, qui s'en débarrassent souvent à vil prix en les envoyant trainer on ne sait où.

Avec le printemps recommencent les chevauchées matinales au Bois, poussées quelquefois jusqu'aux environs. Les courses en plein air si hygiéniques qui vous fardent les joues et font circuler plus vivement le sang fatigué et appauvri par les veillées du dernier Carnaval.

Le costume de cheval se porte de plus en plus court avec la botte montant aux genoux ou la guêtre anglaise. Le pantalon descendant jusqu'à la cheville est complètement abandonné ; seule la petite culotte collante de peau ou de drap est admise. Le corsage est court et collant, fermé, sans revers, jusqu'au cou. Quelques gilets cependant, avec la petite jaquette flottante pour les femmes un peu fortes et dont les hanches sont trop saillantes.

Un simple jonc noir et très court remplace le fouet de chasse et la cravache. Au cou, fermant le col très haut, trois brins de la fleur préférée, à l'anglaise, ou une épingle bien masculine.

BRÉZETTE.

P.-S. — Nous recommandons spécialement à nos lectrices la maison Louvel et Cie, 65, rue Montmartre, dont les ravissantes toilettes printanières sont du dernier « pschutt » et seront très remarquées aux courses et aux bains de mer.

EN BOURSE

La prise de Bac-Ninh !

Voilà ce qui passionne aujourd'hui la spéculation. On ne parle que de ça, on n'entend que ça... Et nos boursiers, d'humeur ordinairement paisible, en sont arrivés à discuter guerre et combats, tandis que les gens de *la-bas* se cassent la tête.

Tout comme dans *Faust*.

Béniissions cette fièvre patriotique : malgré son origine essentiellement pécuniaire, elle a bien son bon côté. On ne saurait trouver mauvais de voir nos financiers, loups-cerviers et autres, s'intéresser aux choses militaires. Qui sait ? Peut-être y prendront-ils assez goût pour devenir légèrement chauvins, ce dont nous ne nous plairions nullement.

Bref, le marché reste très ferme, car on compte sur le succès de nos troupiers, appréciation très gentille et assez inattendue de la part des Allemands ou *rustaquistères* encombrant le péristyle.

Des cours tenus, mais peu d'affaires ; sur nos Rentes : 4 1/2 0/0, 106 fr. 42 ; 3 0/0, 76 fr. 55 ; Amortissable, 77 fr. 35.

Du calme sur nos grandes valeurs : Banque de France, 5135 fr. ; Crédit Foncier, 1237 fr. ; Comptoir d'Escompte, 931 fr. 25.

Nos Chemins clôturent aux cours suivants : Est, 740 fr. ; Lyon, 1247 fr. ; Midi, 1135 fr. ; Nord, 1710 fr. ; Orléans, 1325 fr. ; Ouest, 815 fr.

On baisse sur l'Italien, qui finit à 93 fr. 60. Le Turc cote 8 fr. 83 et l'Egyptienne Unifiée, 342 fr.

BANKNOTE.

Voyages à prix réduits entre la France et l'Angleterre.

1° Paris et l'Ouest de la France en communication directe avec Bristol, Liverpool, Manchester, Birmingham et l'Ouest de l'Angleterre, par un

service quotidien (dimanches exceptés) entre Cherbourg et Weymouth.

Billets simples, valables pour sept jours. — Billets d'aller et retour, valables pour un mois. 2° Paris à Londres, par Dieppe et Newhaven. Service quotidien (dimanches compris).

Billets simples, valables pour sept jours : 1^{re} cl., 41 fr. 25 ; 2^{me} cl., 30 fr. ; 3^{me} cl., 21 fr. 25. Billets d'aller et retour, valables pour un mois : 1^{re} cl., 68 fr. 75 ; 2^{me} cl., 48 fr. 75 ; 3^{me} cl., 37 fr. 50.

ANCIENNE MAISON ROUART

JULES MARIA ^{IND} Successeur

14, rue du 4-Septembre, 14

PARIS

Equipements, Habillements et Harnachements militaires

Maison de premier Ordre

Le Gérant : PAUL GENAY.

PARIS. — IMPRIMERIE CHARLES BLOI, RUE BRÛLÉ, 7.



« Voilà un personnage avec qui je ferai volontiers connaissance. »

Dessin de G. TIRET-BOGNET

L'HÉRITAGE

PAR GUY DE MAUPASSANT

II

M. Cachelin habitait dans le haut de la rue Rochecouart, au cinquième étage, un petit appartement avec terrasse, d'où l'on voyait tout Paris. Il avait trois chambres, une pour sa sœur, une pour sa fille, une pour lui ; la salle à manger servait de salon.

Pendant toute la semaine il s'agita en prévision de ce dîner. Le menu fut longuement discuté pour composer en même temps un repas bourgeois et distingué. Il fut arrêté ainsi : un consommé aux œufs, des hors-d'œuvre, crevettes et saucisson, un homard, un beau poulet, des petits pois conservés, un pâté de foie gras, une salade, une glace, et du dessert.

Le foie gras fut acheté chez le charcutier voisin avec re-

(Suite.)

commandation de le fournir de première qualité. La terrine coûtait d'ailleurs trois francs cinquante. Quant au vin, Cachelin s'adressa au marchand du coin qui lui fournissait au litre le breuvage rouge dont il se désaltérait d'ordinaire. Il ne voulut pas aller dans une grande maison, par suite de ce raisonnement : « Les petits débitants trouvent peu d'occasions de vendre des vins fins. De sorte qu'ils les conservent très longtemps en cave et qu'ils les ont excellents. »

Il rentra de meilleure heure le samedi pour s'assurer que tout était prêt. Sa bonne, qui vint lui ouvrir, était plus rouge qu'une tomate, car son fourneau, allumé depuis midi, par crainte de ne pas arriver en temps, lui avait rôti la figure tout le jour, et l'émotion aussi l'agitait.

Il entra dans la salle à manger pour tout vérifier. Au milieu de la petite pièce, la table ronde faisait une grande tache

blanche, sous la lumière vive de la lampe coiffée d'un abat-jour vert.

Les quatre assiettes, couvertes d'une serviette pliée en bonnet d'évêque par Mlle Cachelin, la tante, étaient flanquées des couverts de métal blanc et précédées de deux verres, un grand et un petit. Cachelin trouva cela insuffisant comme coup d'œil, et il appela : « Charlotte ! » La porte de gauche s'ouvrit, et une courte vieille parut. Plus âgée que son frère de dix ans, elle avait une étroite figure qu'encadraient des frisons de cheveux blancs obtenus au moyen de papillotes. Sa voix mince semblait trop faible pour son petit corps courbé, et elle allait d'un pas un peu trainant, avec des gestes endormis.

On disait d'elle, au temps de sa jeunesse : « Quelle mignonne créature ! » Elle était maintenant une maigre vieille, très propre par suite d'habitudes anciennes, volontaire, entêtée, avec un esprit étroit, méticuleux, et facilement irritable. Devenue très dévote, elle semblait avoir totalement oublié les aventures des jours passés.

Elle demanda : « Qu'est-ce que tu veux ? »

Il répondit : « Je trouve que deux verres ne font pas grand effet. Si on donnait du champagne... Cela ne me coûtera jamais plus de trois ou quatre francs, et on pourrait mettre tout de suite les flûtes. On changerait tout à fait l'aspect de la salle. »

Mlle Charlotte reprit : « Je ne vois pas l'utilité de cette dépense. Enfin, comme c'est toi qui payes, cela ne me regarde pas. »

Il hésitait, cherchant à se convaincre lui-même : « Je t'assure que cela fera mieux. Et puis, pour le gâteau des Rois, ça animera. » Cette raison l'avait décidé. Il prit son chapeau et redescendit l'escalier, puis revint au bout de cinq minutes avec une bouteille qui portait au flanc, sur une large étiquette blanche ornée d'armoiries énormes : « Grand vin mousseux de Champagne du comte de Chatel-Rénovau. »

Et Cachelin déclara : « Il ne me coûte que trois francs, et il paraît qu'il est exquis. »

Il prit lui-même les flûtes dans une armoire et les plaça devant les convives.

La porte de droite s'ouvrit. Sa fille entra. Elle était grande, grasse et rose, une belle fille de forte race, avec des cheveux châtain et des yeux bleus. Une robe simple dessinait sa taille ronde et souple ; sa voix forte, presque une voix d'homme, avait des notes graves qui font vibrer les nerfs. Elle s'écria : « Dieu ! du champagne ! quel bonheur ! » en battant des mains d'une manière enfantine.

Cachelin lui dit : « Surtout sois aimable pour ce monsieur qui m'a rendu beaucoup de services. »

Elle se mit à rire, d'un rire sonore qui disait : « Je sais. »

Le timbre du vestibule tinta, des portes s'ouvrirent et se fermèrent. Lesable parut. Il portait un habit noir, une cravate blanche et des gants blancs. Il fit un effet. Cachelin s'était élançé, confus et ravi : « Mais, mon cher, c'était entre nous ; voyez, moi, je suis en veston. »

Le jeune homme répondit : « Je sais, vous me l'aviez dit, mais j'ai l'habitude de ne jamais sortir le soir sans mon habit. » Il saluait, le claque sous le bras, une fleur à la boutonnière. Cachelin lui présenta : « Ma sœur, Mlle Charlotte, — ma fille, Coralie, que nous appelons familièrement Cora. »

Tout le monde s'inclina. Cachelin reprit : « Nous n'avons pas de salon. C'est un peu gênant, mais on s'y fait. » Lesable répliqua : « C'est charmant ! » Puis on le débarrassa de son chapeau qu'il voulait garder. Et il se mit aussitôt à retirer ses gants.

On s'était assis ; on se regardait de loin, à travers la table, et on ne disait plus rien. Cachelin demanda : « Est-ce que le chef est resté tard ? Moi, je suis parti de bonne heure pour aider ces dames. »

Lesable répondit, d'un ton dégagé : « Non. Nous sommes sortis ensemble parce que nous avions à parler de la solution des toiles à prélerats de Brest. C'est une affaire fort compliquée qui nous donnera bien du mal. »

Cachelin crut devoir mettre sa sœur au courant, et se tournant vers elle : « Toutes les questions difficiles au bureau, c'est monsieur Lesable qui les traite. On peut dire qu'il double le chef. »

La vieille fille salua poliment en déclarant : « Oh ! je sais que monsieur a beaucoup de capacités. »

La bonne entra, poussant la porte du genou et tenant en l'air, des deux mains, une grande soupière. Et Cachelin cria : « Allons, à table ! Mettez-vous là, monsieur Lesable, entre ma sœur et ma fille. Je pense que vous n'avez pas peur des dames. » Et le dîner commença.

Lesable faisait l'aimable, avec un petit air de suffisance, presque de condescendance, et il regardait de coin la jeune fille, s'étonnant de sa fraîcheur, de sa belle santé appétissante. Mlle Charlotte se mettait en frais, sachant les intentions de son frère, et elle soutenait la conversation banale accrochée à tous les lieux communs. Cachelin, radieux, parlait haut, plaisantait, versait le vin acheté une heure plus tôt chez le marchand du coin : « Un verre de ce petit Bourgogne, monsieur Lesable. Je ne vous dis pas que ce soit un grand cru, mais il est bon, il a de la cave et il est naturel ; quant à ça, j'en réponds. Nous l'avons par des amis qui sont propriétaires là-bas. »

La jeune fille ne disait rien, un peu rouge, un peu timide, gênée par le voisinage de cet homme dont elle soupçonnait les pensées.

Quand le homard apparut, Cachelin déclara : « Voilà un personnage avec qui je ferai volontiers connaissance. » Lesable souriant raconta qu'un écrivain avait appelé le homard « le cardinal des mers », ne sachant pas qu'avant d'être cuit cet animal était noir. Cachelin se mit à rire de toute sa force en répétant : « Ah ! ah ! ah ! elle est bien drôle. » Mais Mlle Cachelin, devenue sérieuse, prononça : « Je ne vois pas quel rapport on a pu faire. Ce monsieur-là était déplacé. Moi je comprends toutes les plaisanteries, toutes, mais je m'oppose à ce qu'on ridiculise le clergé devant moi. »

Lesable, qui voulait plaire à la vieille fille, profita de l'occasion pour faire une profession de foi catholique. Il parla des gens de mauvais goût qui traitent avec légèreté les grandes vérités. Et il conclut : « Moi, je respecte et je vénère la religion de mes pères, j'y ai été élevé, j'y resterai jusqu'à ma mort. »

Cachelin ne riait plus. Il roulait des boulettes de pain en murmurant : « C'est juste, c'est juste. » Puis il changea la conversation, qui l'ennuyait, et par une pente d'esprit naturelle à tous ceux qui accomplissent chaque jour la même besogne, il demanda : « Le beau Maze a-t-il dû rager de n'avoir pas son avancement, hein ? »

Lesable sourit : « Que voulez-vous ? à chacun suivant ses actes ! » Et on causa du ministère, ce qui passionnait tout le monde, car les deux femmes connaissaient les employés presque autant que Cachelin lui-même, à force d'entendre parler d'eux chaque soir. Mlle Charlotte s'occupait beaucoup de Boissel, à cause des aventures qu'il racontait et de son esprit romanesque, et Mlle Cora s'intéressait secrètement au beau Maze. Elles ne les avaient jamais vus, d'ailleurs.

Lesable parlait d'eux avec un ton de supériorité, comme aurait pu le faire un ministre jugeant son personnel. On l'écoutait : « Maze ne manque point d'un certain mérite ; mais quand on veut arriver, il faut travailler plus que lui. Il aime le monde, les plaisirs. Tout cela apporte un trouble dans l'esprit. Il n'ira jamais loin, par sa faute. Il sera sous-chef, peut-être, grâce à des influences, mais rien de plus. Quant à Pitolet il rédige bien, il faut le reconnaître, il a une élégance de forme qu'on ne peut nier, mais pas de fond. Chez lui tout est en surface. C'est un garçon qu'on ne pourrait mettre à la tête d'un service important, mais qui peut être utilisé par un chef intelligent qui lui mâcherait la besogne. »

Mlle Charlotte demanda : « Et M. Boissel ? »

Lesable haussa les épaules : « Un pauvre sire, un pauvre sire. Il ne voit rien dans les proportions exactes. Il se figure des histoires à dormir debout. Pour nous, c'est une non-valeur. »

Cachelin se mit à rire et déclara : « Le meilleur, c'est le père Savon. » Et tout le monde rit.

Puis on parla des théâtres et des pièces de l'année. Lesable jugea avec la même autorité la littérature dramatique, classant les auteurs nettement, déterminant le fort et le faible de chacun avec l'assurance ordinaire aux hommes qui se sentent infaillibles et universels.



On avait fini le rôti. Cachelin maintenant décoiffait la terrine de foie gras avec des précautions délicates qui faisaient bien juger du contenu. Il dit : « Je ne sais pas si celle-là sera réussie. Mais généralement elles sont parfaites. Nous les recevons d'un cousin qui habite Strasbourg. »

Et chacun mangea avec une lenteur respectueuse la charcuterie enfermée dans le pot de terre jaune.

Quand la glace apparut, ce fut un désastre. C'était une sauce, une soupe, un liquide clair flottant dans un compotier. La petite bonne avait prié le garçon pâtissier, venu dès sept heures, de la sortir du moule lui-même, dans la crainte de ne pas savoir s'y prendre.

Cachelin, désolé, voulait la faire reporter, puis il se calma à la pensée du gâteau des Rois, qu'il partagea avec mystère comme s'il eût enfermé un secret de premier ordre. Tout le monde fixait les regards sur cette galette symbolique et on la fit passer en recommandant à chacun de fermer les yeux pour prendre son morceau.

Qui aurait la fève ? Un sourire niais errait sur les lèvres. M. Lesable poussa un petit « Ah ! » d'étonnement et montra entre son pouce et son index un gros haricot blanc encore couvert de pâte. Et Cachelin se mit à applaudir, puis il cria : « Choisissez la reine ! choisissez la reine ! »

Une courte hésitation eut lieu dans l'esprit du roi. Ne ferait-il pas un acte politique en choisissant Mlle Charlotte ? Elle serait flattée, gagnée, acquise ! Puis il réfléchit qu'en vérité c'était pour Mlle Cora qu'on l'invitait et qu'il aurait l'air d'un sot en prenant la tante. Il se tourna donc vers sa jeune voisine, et lui présentant le pois souverain : « Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous l'offrir ? » Et ils se regardèrent en face pour la première fois. Elle dit : « Merci, monsieur ! » et reçut le gage de grandeur.

Il pensait : « Elle est vraiment jolie, cette fille. Elle a des yeux superbes. Et c'est une gaillarde, matin ! »

Une détonation fit sauter les deux femmes. Cachelin venait de déboucher le champagne, qui s'échappait avec impétuosité de la bouteille et coulait sur la nappe. Puis les verres furent emplis de mousse, et Cachelin déclara : « Il est de bonne qualité, on le voit. » Mais comme Lesable allait boire pour empêcher encore son verre de déborder, le maître de maison s'écria : « Le roi boit ! le roi boit ! le roi boit ! » Et Mlle Charlotte, émoussillée aussi, glapit de sa voix aiguë : « Le roi boit ! le roi boit ! »

Lesable vida son verre avec assurance, et le reposant sur la table : « Vous voyez que j'ai de l'aplomb ! » puis, se tournant vers Mlle Cora : « A vous, mademoiselle ! » Elle voulut boire ; mais tout le monde ayant crié : « La reine boit ! la reine boit ! » elle rougit, se mit à rire et reposa la flûte devant elle.

La fin du dîner fut pleine de gaieté, le roi se montrant empressé et galant pour la reine. Puis, quand on eut pris les liqueurs, Cachelin déclara : « On va desservir pour nous faire de la place. S'il ne pleut pas, nous pouvons passer une minute sur la terrasse. » Il tenait à montrer la vue, bien qu'il fit nuit.

On ouvrit donc la porte vitrée. Un souffle humide entra. Il faisait tiède dehors, comme au mois d'avril ; et tous montèrent le pas qui séparait la salle à manger du large balcon. On ne voyait rien qu'une lueur vague planant sur la grande ville, comme ces couronnes de feu qu'on met au front des saints ; de place en place cette clarté semblait plus vive, et Cachelin se mit à expliquer : « Tenez, là-bas, c'est l'Eden qui brille comme ça. Voici la ligne des boulevards. Hein ! comme on les distingue. Dans le jour, c'est splendide, la vue d'ici. Vous auriez beau voyager, vous ne verriez rien de mieux. »

Lesable s'était accoudé sur la balustrade de fer, à côté de Cora qui regardait dans le vide, muette, distraite, saisie tout à coup par une de ces langueurs mélancoliques qui engourdissent parfois les âmes. Mlle Charlotte rentra dans la salle par crainte de l'humidité. Cachelin continuait à parler le bras tendu, indiquant les directions où se trouvaient les Invalides, le Trocadéro, l'arc de triomphe de l'Etoile.

Lesable, à mi-voix, demanda : « Et vous, mademoiselle Cora, aimez-vous regarder Paris de là-haut ? »

Elle eut une petite secousse, comme s'il l'avait réveillée, et répondit : « Moi ?... oui, le soir surtout. Je pense à tout

ce qui se passe là, devant nous. Combien il y a de gens heureux et de gens malheureux dans toutes ces maisons ! Si on pouvait tout voir, combien on apprendrait de choses ! »

Il s'était rapproché jusqu'à ce que leurs coudes et leurs épaules se touchassent : « Par les clairs de lune, ça doit être féérique ! »

Elle murmura : « Je crois bien. On dirait une gravure de Gustave Doré. Quel plaisir on éprouverait à pouvoir se promener au-dessus sur les toits. »

Alors il la questionna sur ses goûts, sur ses rêves, sur ses plaisirs. Et elle répondait sans embarras, en fille réfléchie, sensée, pas plus songeuse qu'il ne faut. Il la trouvait pleine de bon sens, et il se disait qu'il serait vraiment doux de pouvoir passer son bras autour de cette taille ronde et ferme et d'embrasser longuement à petits baisers lents, comme on boit à petits coups de très bonne eau-de-vie, cette joue fraîche, auprès de l'oreille, qu'éclairait un reflet de lampe. Il se sentait attiré, ému par cette sensation de la femme si proche, par cette soif de la chair mûre et vierge, et par cette séduction délicate de la jeune fille. Il lui semblait qu'il serait demeuré là pendant des heures, des nuits, des semaines, toujours, accoudé près d'elle, à la sentir près de lui, pénétré par le charme de son contact. Et quelque chose comme un sentiment poétique soulevait son cœur en face du grand Paris étendu devant lui, illuminé, vivant sa vie nocturne, sa vie de plaisir et de débauche. Il lui semblait qu'il dominait la ville énorme, qu'il planait sur elle ; et il sentait qu'il serait délicieux de s'accouder chaque soir sur ce balcon auprès d'une femme, et de s'aimer, de se baiser les lèvres, de s'étreindre au-dessus de la vaste cité, au-dessus de toutes les amours qu'elle enfermait, au-dessus de toutes les satisfactions vulgaires, au-dessus de tous les désirs communs, tout près des étoiles.

Il est des soirs où les âmes les moins exaltées se mettent à rêver, comme s'il leur poussait des ailes. Il était peut-être un peu gris.

Cachelin, parti pour chercher sa pipe, revint en l'allumant : « Je sais, dit-il, que vous ne fumez pas, aussi je ne vous offre point de cigarettes. Il n'y a rien de meilleur que d'en griller une ici. Moi, s'il me fallait habiter en bas, je ne vivrais pas. Nous le pourrions, car la maison appartient à ma sœur ainsi que les deux voisines, celle de gauche et celle de droite. Elle a là un joli revenu. Ça ne lui a pas coûté cher dans le temps, ces maisons-là. » Et, se tournant vers la salle, il cria : « Combien donc as-tu payé les terrains d'ici, Charlotte ? »

Alors la voix pointue de la vieille fille se mit à parler. Lesable n'entendait que des lambeaux de phrase.... En mil huit cent soixante-trois.... trente-cinq francs.... bâti plus tard.... les trois maisons.... un banquier.... revendu au moins cinq cent mille francs....

Elle racontait sa fortune avec la complaisance d'un vieux soldat qui dit ses campagnes. Elle énumérait ses achats, les propositions qu'on lui avait faites depuis, les plus-values, etc.

Lesable, tout à fait intéressé, se retourna, appuyant maintenant son dos à la balustrade de la terrasse. Mais comme il ne saisissait encore que des bribes de l'explication, il abandonna brusquement sa jeune voisine et rentra pour tout entendre ; et s'asseyant à côté de Mlle Charlotte, il s'entretint longtemps avec elle de l'augmentation probable des loyers et de ce que peut rapporter l'argent bien placé, en valeurs ou en biens-fonds.

Il s'en alla vers minuit, en promettant de revenir.

Un mois plus tard, il n'était bruit dans tout le ministère que du mariage de Jacques-Léopold Lesable avec Mlle Cécile-Coralie Cachelin.

(A suivre.)

GUY DE MAUPASSANT.





S. méd.

NE semaine où les Parisiennes ont couru les ateliers de Montmartre et de l'avenue de Villiers comme des curieuses qu'elles sont de tout ce qui est inédit. Ne doit-on pas griffonner ses impressions sur son « block-note » comme on inscrit des noms de

danseurs sur son carnet de bal ? Ne faut-il pas, si on est un peu dans le train, comme dit notre spirituel confrère Aurélien Scholl, pouvoir prendre au milieu des bons amis des airs importants de critique, détailler avant le Salon les nymphes d'Henner, les portraits de Carolus Duran ou les petites femmes d'Heilbuth, hocher la tête, donner d'avance les médailles, jouer enfin ce joli rôle de mouche du coche, qui est la moitié de la vie féminine ?

C'est le dernier jour fixé pour les envois de tableaux. Devant le vaste portail du Palais de l'Industrie, comme un reflux houleux qui roule et s'engouffre tumultueusement dans la trouée béante où les larges escaliers de pierre apparaissent éclairés d'un demi-jour faux, les mauvaises voitures de déménagement, les haquets à bras, les carrioles ridicules, les fiacres se poussent, se bousculent, s'entassent, chargés de tableaux, de cadres vides.

On se croirait dans quelque ville de province, à la veille d'une foire, quand les forains déballent leurs marchandises et que les saltimbanques accrochent aux flancs des tréteaux de flamboyantes enseignes.

Le soleil éclabousse de fauves lueurs les couleurs blêmes étalées sur les toiles. Il papillonne sur les dorures neuves des cadres, sur la cohue qui grouille, inquiète, affairée, déchargeant les tableaux, piétinant dans la poussière épaisse, allant, venant ainsi qu'un troupeau bruyant. Les plaques de cuivre des commissionnaires, les bâches vernissées des voitures de déménagement, les plates-formes des fiacres, les vitraux diaprés de la façade luisent, se renvoient comme des miroirs métalliques l'éblouissante joie d'un ciel de printemps.

On monte à la queue leu leu l'escalier monumental, heurté, étourdi, comme dans les coulisses d'un théâtre où les machinistes changent un décor. — Gare dessus ! Gare dessous ! Les marines font le voyage en compagnie des bonshommes Renaissance. Les tryptiques de saints suivent des enlacements de nymphes blanches. Les portraits des droïsses et les portraits d'évêques se touchent fraternellement. Il semble que ce soit une mascarade plaisante organisée par des rapins rigoleurs.

Là-haut, le grand déballage commence.

Les salles vides aux papiers éraillés, marqués d'inscriptions à la craie, avec leurs plafonds mouvants qui tamisent la clarté crue des verrières, avec la planche nue, crasseuse de la cimaise, les désertes salles sont encombrées d'un amas de tableaux retournés les uns sur les autres contre la cloison. L'envers des toiles, encrassé, barré de linteaux, taché parfois de quatre traits d'esquisse informe, a je ne sais quelle tristesse honteuse qui ennuie.

Autour du bureau, où trois paperassiers griffonnent la liste des œuvres présentées au jury, un à un les tableaux défilent en procession.

Le brouhaha grandit. Une rumeur assourdissante de foule travailleuse monte, éclate des quatre coins du palais. Les charpentiers restaurent les planchers. Les encadreurs clouent, à grands coups de marteau, les panneaux des cadres. Les gros souliers ferrés des commissionnaires sonnent lourdement à droite et à gauche. Les éclats de rire, les brocards gouailleurs des rapins, les exclamations des modèles répondent aux commandements enroués des agents qui veulent faire respecter leur consigne.

Les peintres circulent de groupe en groupe, nerveux, fatigués encore du coup de feu de la fin. Ils stationnent, ils gesticulent, regardant le tableau des camarades, surveillant leurs encadreurs, surprenant au vol les critiques toutes chaudes de la première impression. On entend dans les conversations des mots qui reviennent :

— Epatant de modernité !... Joliment torché !... Le grand pétard de l'année !... Vidé !... Une révélation !...

Ils sont venus accompagner leur « cadavre », comme ils disent. Dans l'atelier, parmi les bibelots familiers, au milieu des cordiales paroles d'amis, ils étaient heureux, ils croyaient en leur œuvre. Ils l'aimaient. Ils vivaient comme en un rêve traversé de visions douces, illuminé de gloire. Et maintenant, dans ce jour brutal qui balaye maladroitement la toile, qui ternit les fonds, qui détruit les effets cherchés, à côté de ces badauds indifférents qui jacassent, qui blaguent bêtement tout, qui tournent en dérision les plus belles choses, les pauvres artistes doutent. Ils souffrent cruellement comme d'une blessure que tourmente un scalpel. Ils se demandent avec une amertume désespérée s'il ne vaudrait pas mieux emporter le cher tableau, le cacher à ces regards moqueurs et renoncer à jamais à l'art, cette bêtise divine. Les plus blasés se sentent au cœur avant la lutte ces défaillances furtives.

Le déballage continue.

Cependant, au fond, tout au fond de l'immense bazar aux images, dans une étroite salle, perchés sur des échelles, accroupis sur des pliants, quelques artistes atardés donnent le dernier coup de brosse à leurs tableaux, retouchent des coins ratés, travaillent, enfiévrés par la besogne hâtive. Et l'un d'eux, qui achève une pantagruélique nature morte, a posé sur des journaux chiffonnés une énorme raie dont l'odeur fade empuante lentement l'atelier improvisé.

Dimanche.

Petit catalogue du Salon avant la lettre. D'abord les peintres militaires :

A. DE NEUVILLE, *M. de Carayon-Latour à la tête de ses mobiles* (campagne de l'Est, 1870). L'officier, sabre au poing, s'élanche dans la direction des lignes prussiennes, qu'on aperçoit tout au fond, à gauche. Grandes herbes au premier plan. Un obus éclate auprès de M. de Carayon-Latour. L'horizon est masqué par les Vosges couvertes de neige.

E. DETAILLE, *Le soir de Rezonville* (16 août 70). Six mètres de long sur deux de haut : le champ de bataille vers sept heures. Le soleil couchant rougit, comme d'une traînée de sang, les crêtes des maisons sur toute l'étendue de la toile. Au milieu, le village de Rezonville. De la grande route, qui se perd dans la direction de Mars-la-Tour où se trouve l'artillerie de la garde, on distingue

Gravelotte et le bois des Oignons. Sur la gauche, le maréchal Canrobert avec son état-major, où l'on reconnaît : le général Henry, mort récemment; le capitaine Randal, le colonel Borson, les commandants Caffarel et Lonclas, aujourd'hui généraux; le colonel Aubry devenu lieutenant-colonel à la Place. Le général Bourbaki s'avance vers le maréchal, escorté par le général d'Auvergne, les commandants Leperche, Chenevières, Denègre et Grillet, le capitaine de Beaumont, des dragons de la garde, le lieutenant de Sancy-Parabère, des lanciers, les capitaines Pagès, de la Calle, etc. Sur la droite, on transporte vers une ambulance le commandant Bousenard, le bras emporté par un boulet, et le lugubre cortège défile devant un groupe de prisonniers du 7^e cuirassiers et du 16^e uhlands de la brigade Bredow. L'œuvre est d'un grand effet à la fois dramatique et émouvant.

GEORGES JEANNIOT, *Une Patrouille rampante*. Dans un paysage où flotte la lumière figée de ces minutes brèves où le soleil disparu éclaire encore le ciel, trois soldats se glissent à pas prudents à travers les champs et se cachent derrière les hautes herbes de blé qu'on vient de moissonner. Il y a dans ce petit tableau une étonnante intensité de vie et de réelles qualités de coloriste.

H. DUPRAY. Renonce cette année à ses amusants petits troupiers et expose presque une page d'histoire. *La Fuite de l'Impératrice au 4 septembre*. Très pâle, comme effarée, la Majesté tombée quitte la maison du docteur Evans sur l'avenue des Champs-Élysées et se dispose à monter dans la voiture qui va la conduire à la gare du Nord et de là en exil. Le docteur et Mme Conneau font leurs adieux à l'ex-souveraine avec une tristesse profonde.

JULIEN LE BLANT, *Le Dîner de l'équipage dans la batterie*, où l'on retrouve toutes les qualités du jeune peintre des *Chouans*.

JULES GIRARDET, *Une Scène de la Révolution*: Le girondin Louvet et son amie Lodoïska réfugiés chez des paysans bretons.

FRANCK LAMI, *Le Conseil de révision*. Dans une froide salle de mairie, les conscrits nus jusqu'à la ceinture attendent l'examen du major.

BEAUMETZ, *La bataille de Champigny*.

PROTAIS, *En reconnaissance*.

Beaucoup de portraits, dont plusieurs sont très remarquables : celui de la pauvre vieille Mme Drouet, par Bastien Lepage; de la Zucchi, l'incomparable ballerine de l'Eden, par Clairin; de la « belle Mme Gauthereau » (voir les clichés mondains depuis une dizaine d'années), par Sargent; de Ferdinand de Lesseps, par Mlle Abbema; de la baptisée d'hier, Mlle Névada, par un peintre yankee, M. A. G. Heaton; d'Alfred Stevens, par Gervex, qui n'exposera pas l'*Ève* dont on avait tant parlé. Comme parisienneries, les *Anarchistes*, de Jean Béraud, qui auront un grand succès de curiosité; le « *Five o'clock tea* », de Stewart, bien élégant et bien vécu; l'*Abrevoir*, de J.-J. Forain, le joyeux caricaturiste, et le *Sommeil de Bébé*, de Roger Jourdain. Mentionnons enfin les curieuses marines du comte Lepic, le *Vaisseau-Fantôme* et la *Bataille d'Ouessant*; un tableau religieux de Duez, qui est tout imprégné de souvenirs mystiques de la légende dorée et vaut presque son fameux triptyque de *Saint Cuthbert*; les *Vendanges*, de Lhermitte, ce petit neveu du grand Millet; les paysages si vigoureux de Guillemet; le *Christ mort*, d'Henner, qui commence à se répéter un peu, et une anecdote moyenâgeuse que J.-P. Laurens a relatée avec sa lourdeur habituelle, le *Pape Clément V*, contemplant dans une des salles de son palais d'Avignon les cadavres saignants des cardinaux coupables qu'il a fait assassiner; la *Crievise de vert*, de Roll, et enfin les claires études des environs de Nice par Marcelin Desboutin, un revenant qui est un fier artiste de race.

Lundi.

On en a conté de toutes les couleurs sur ce bas-bleu déteint de Julie Montal. Mais voici, je crois, la plus comique aventure qui lui soit arrivée et qui ne sera probablement pas dans ses Mémoires. En ce temps-là, nous étions encore en nourrice. Je parle pour ceux qui ont le bonheur d'avoir vingt ans, et il n'y avait eu encore ni grandes rues, ni grands ministères. Feu Viollet-Leduc, l'architecte préféré de la cour, qui depuis changea si sceptiquement de casaque, restaurait, avec une science prestigieuse, les vieilles baraques éparses aux quatre coins de la province. Le moyen âge n'avait aucun secret pour lui. Et de ce feuillettement perpétuel de manuscrits jaunés, de l'étude des donjons et des oubliettes, il gardait certains goûts romantiques d'un ridicule achevé. Cependant l'architecture n'empêchait pas d'aimer les jolies femmes, et le bonhomme oubliait parfois ses ruines aux genoux de la blonde gâcheuse d'encre qui n'était alors que Julie Montal et ne pensait mie à épouser de gros personnages. Ils s'adoraient aussi tendrement que les pigeons de la fable.

D'abord on se rencontra, de ci, de là, entre deux portes, ainsi que les « honnêtes » dames du seigneur de Brantôme. Entrevues furtives, mais exquises, qui ressemblent au parfum d'un bouquet respiré en passant.

Bientôt ces bouts de rôle parurent insuffisants à nos amoureux, et le galant architecte jugea très sagement qu'à l'encontre de Mahomet on pouvait bien faire venir à soi la montagne. Il habitait une rue presque déserte, une longue rue qui dégringole des Ternes et, contre les murs de son hôtel, s'étendait un vaste jardin abandonné depuis des années. Il acheta le jardin et y fit construire une délicieuse petite maison — une vraie maison du siècle dernier — comme les traitants en offraient aux demoiselles de l'Opéra.

Ce fut dans ce nid capitonné et tiède qu'il installa sa belle amie.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des logis. Les amants pouvaient se voir à toute heure, sans craindre les commérages indiscrets et les propos médisants. L'architecte, en effet, se souvenant que je ne sais plus quel château de Gascogne communique par un souterrain avec les ruines délabrées d'un ancien couvent de Franciscaines, avait machiné les deux maisons comme un théâtre de féerie. Le boudoir de madame et le cabinet de monsieur se reliaient par une sorte de couloir creusé en forme de croissant. Sur cette double pente étaient posés des rails et, sur ces rails, un fauteuil à roulettes dissimulé par une tapisserie flamande. Anne Radcliffe eût pris là des notes pour ses descriptions de manoirs fantastiques. Monsieur désirait-il roucouler quelques instants, se sentait-il une brusque fringale de tendresses, il s'installait tranquillement dans le fauteuil, pressait un ressort et, crac! se trouvait en cinq secondes à la porte du boudoir. Cette application ingénieuse du moyen âge aux choses d'amour aurait mérité une récompense honnête de l'Académie!

C'est ici que l'histoire se corse. Un jour, le malheureux architecte fut envoyé par ordre ministériel à cinq cents lieues de Paris pour examiner un clocher gothique qui s'effondrait pierre par pierre. On se quitta — c'était la première fois — avec des baisers désespérés, des larmes, des serments d'écrire, toute la comédie habituelle des adieux. Je vous laisse à penser si le clocher malade eut vite son ordonnance. Et ravi de la surprise que son arrivée imprévue causerait à Julie Montal, l'architecte revint, sans crier gare, plus tôt qu'on ne l'attendait chez sa belle voisine.

Il est vrai qu'Offenbach n'avait point encore, dans une de ses plus folles opérettes, formulé le code du galant homme qui « doit prévenir sa femme, lorsqu'il revient de voyage, dans la crainte de trouver quelque importun fâcheux. » S'installer dans le fauteuil et presser le ressort d'une main impatiente fut l'affaire d'un instant, et le meuble docile le conduisit silencieusement jusqu'à la porte du boudoir. Il l'ouvrit, et, marchant sur la pointe des pieds, se dirigea vers la chambre de l'adorée.

— Ouais! dit-il, s'arrêtant brusquement avec une épouvantable grimace. Est-ce que je rêve?

Et il écouta un duo d'extrême joie que chantaient fort tranquillement l'un de ses aimables confrères du ministère et la jolie Julie Montal. Jouer les Othellos eût été grotesque. Il se contenta de poser sa carte au milieu de la cheminée et d'y griffonner au crayon avec un P. P. C. de circonstance: *Je n'aime pas les restes, surtout ceux de M. Trois-Etoiles! A bon entendeur...*

Le lendemain, tandis que, les pieds allongés sur les chenets, il maudissait mélancoliquement les femmes en général et l'infidèle Montal en particulier, son valet de chambre vint le prévenir qu'un monsieur demandait à lui parler de la part de M. Trois-Etoiles. L'architecte crut aussitôt à une provocation, et boutonnant son veston, il répondit de fort mauvaise humeur:

— C'est bien, faites entrer ces messieurs!

— Pardon, monsieur, ce monsieur est seul.

— N'importe, faites entrer!

Le quidam entra en saluant gravement.

— Vous venez de la part de M. Trois-Etoiles? dit l'architecte.

— Oui, monsieur.

— Très bien; vous pouvez lui répondre que je suis tout à ses ordres, et que j'accepte toutes ses conditions!

— Alors, monsieur, nous disons deux cent mille francs. Le chiffre vous paraît-il convenable?

— Je ne comprends pas, interrompit l'architecte, et cette plaisanterie me paraît déplacée en pareille circonstance.

— Quelle plaisanterie, monsieur?... M. Trois-Etoiles, dont je suis l'avoué, ayant entendu dire que vous vouliez vendre votre hôtel, m'a chargé de vous en proposer deux cent mille francs, et je ne peux m'expliquer ce qui...

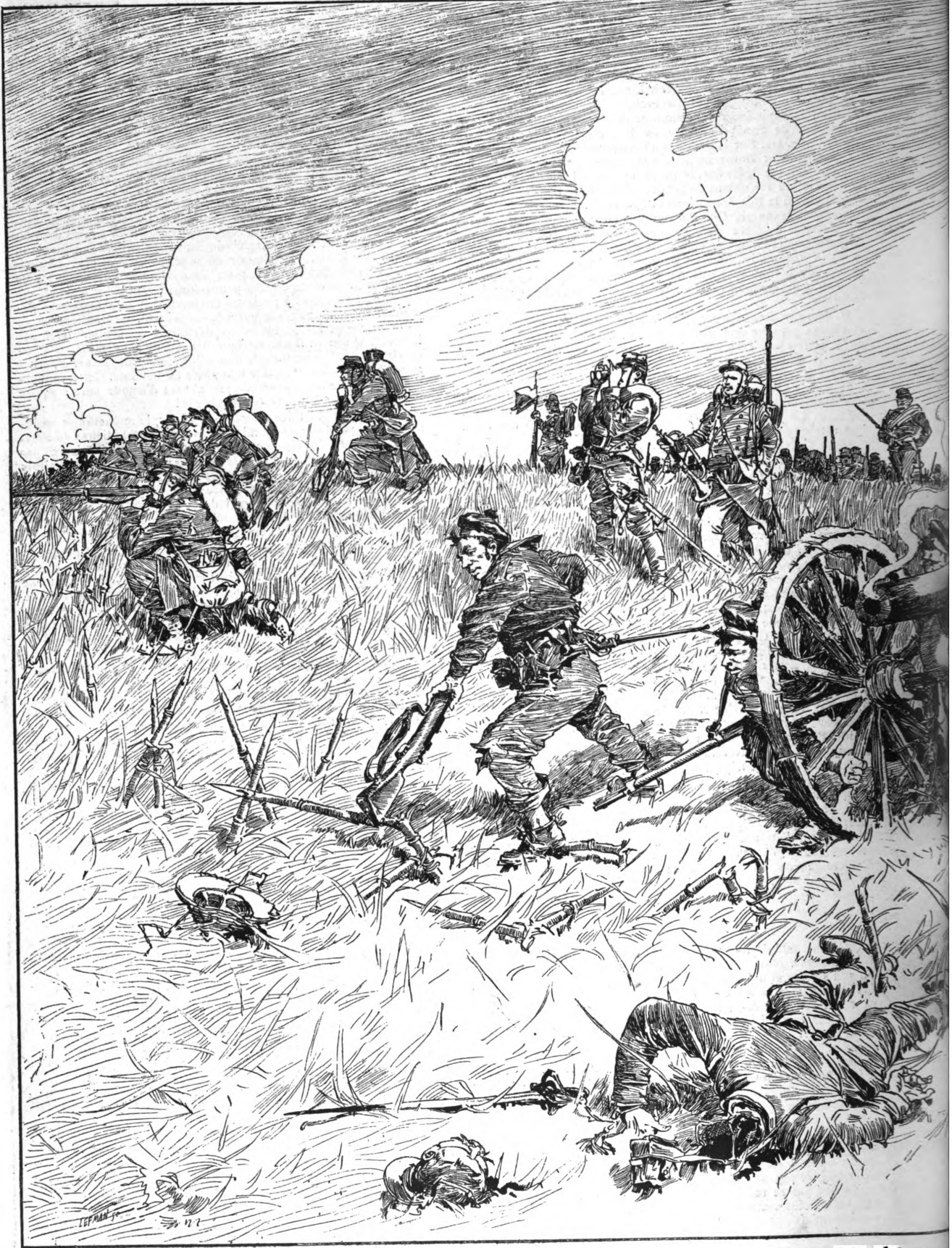
L'architecte réfléchit un instant; puis haussant les épaules avec un joyeux éclat de rire:

— Parbleu! dit-il, j'accepte volontiers. Cela me guérira plus vite de cette sottise passion!

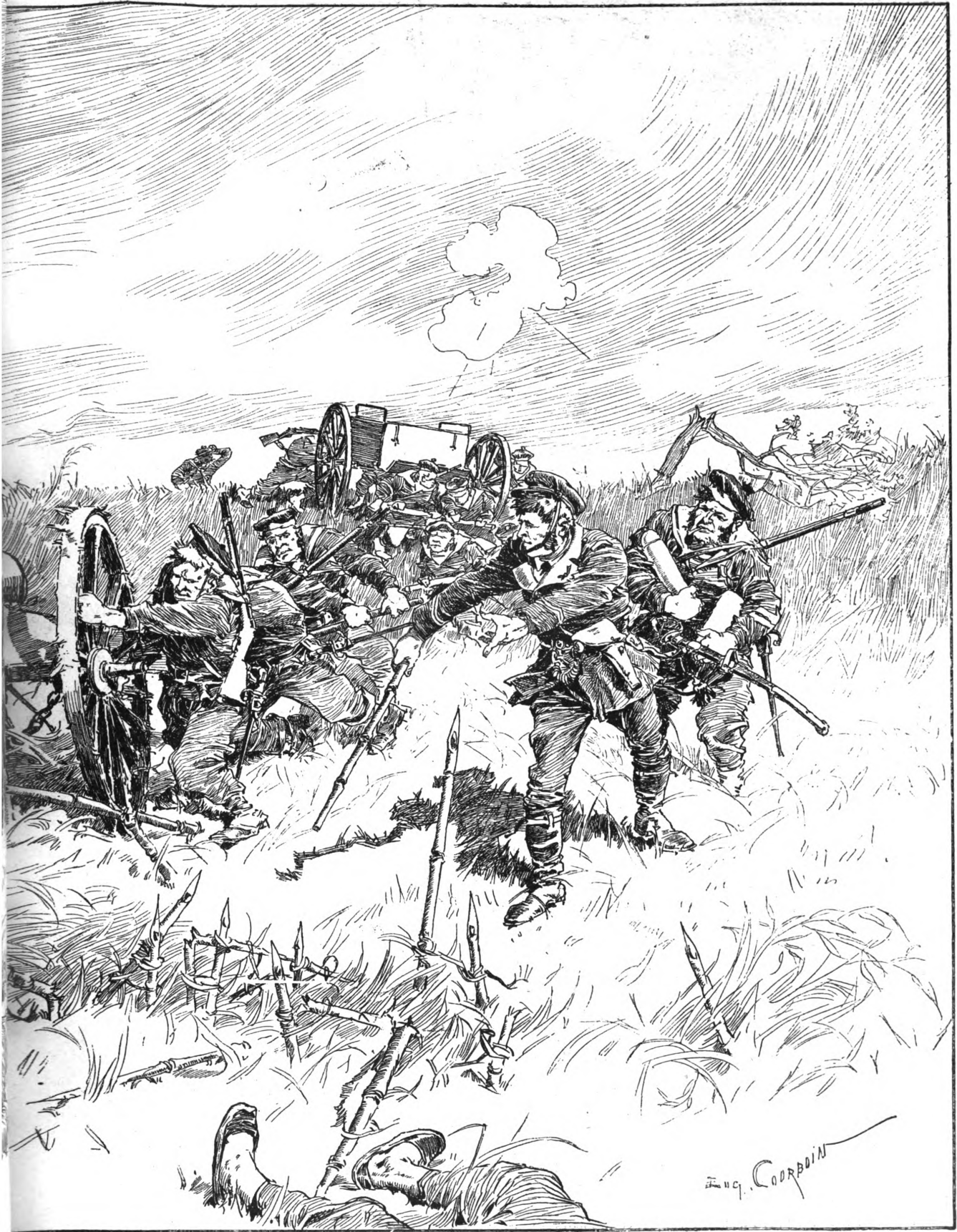
Et, ayant soulevé la tapisserie, il ajouta gouailleusement:

— J'accepte!... et, comme épingles du marché, je lègue à M. Trois-Etoiles ce précieux fauteuil. Puisse-t-il ne pas lui attirer la même déconvenue qu'à son inventeur!

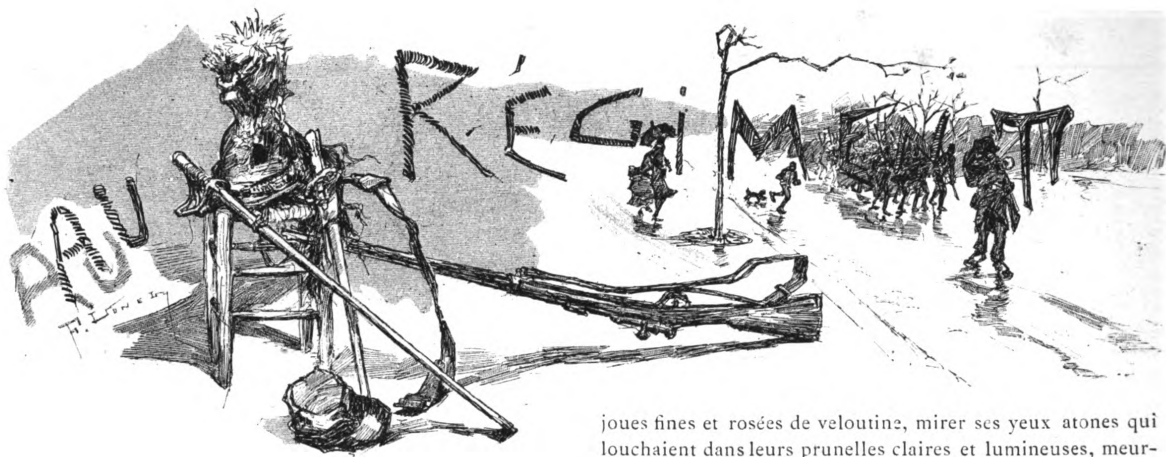
L'histoire n'ajoute pas si ce souhait bienveillant s'est réalisé!



Au Tonkin.



de Courboin.



LE TEMPS DES CERISES

Au baron de Vaux.

Le lieutenant Diouxaïde était-il heureux ?

Voyait-il quelque chose — le coin de soleil où l'on se reposera plus tard après le labeur fini ou le but que l'on poursuit avec des espérances persistantes contre lesquelles tout se brise, — rêvait-il un lendemain au delà du service monotone qui use peu à peu les forces, qui accoutume à ne pas penser, à ne plus avoir de volonté, à se laisser couler à vau-l'eau comme une vieille péniche abandonnée au courant d'une rivière lente ?

Aucun avancement à attendre. Trop vieux. La guerre l'avait ramassé dans un dépôt où il croupissait comme sergent de recrutement et en avait fait un officier, déjà avec du ventre qui débordait de la tunique, des rides aux tempes et de rares mèches de cheveux gris. De ceux auxquels on ne donne que des notes vagues et banales et dont le colonel guette impatiemment le départ.

Il usait les effets du gouvernement depuis son enfance. Son père avait été tué quelque part en Kabylie ou au Maroc, dans le rang, et sa mère, qui était cantinière au troisième léger, était morte depuis des années et des années. Il croyait avoir encore des parents éloignés dans un village de l'Argonne, mais n'en était pas sûr. Pas d'amis. Les camarades le harcelaient de leurs moqueries incessantes comme ces mouches bleues qui s'acharnent dans les chaudes journées d'été sur la carcasse inerte d'une pauvre vieille rosse attachée au milieu d'une lande d'ajoncs. On ne lui accordait aucune trêve. On arrivait même parfois à exaspérer jusqu'à la colère rouge cette nature débonnaire et irrémédiablement lasse.

Quand il essayait, à la pension, de commencer une histoire, toute la table l'interrompait, lui coupait la parole : « Allons ! voilà le « patriarche » qui va nous raconter la prise de Constantine ! » Aussi, se taisait-il les trois quarts du temps, timide, craignant sans cesse quelque algarade nouvelle, quelque méchant tour. Son grand bonheur était de lire les journaux entassés sur la table du café. Il les emportait sournoisement dans un coin d'ombre et la tête penchée, immobile, les parcourait ligne par ligne du premier article aux annonces. Il ne prenait son mazagran que deux fois par semaine pour ne pas avoir de dettes et éviter des parties où l'on peut perdre toute une colonne de soucoupes entassées.

Pas d'amour. Les femmes l'épeuraient avec leurs lèvres prêtes aux rires querelleurs, leurs regards hardis, leur beauté ensorceleuse qui fait commettre toutes les folies. Il se sentait si loin d'elles dans sa gaucherie d'homme laid et vieux et n'osait pas frotter sa peau rude d'ancien troupier contre leurs

joues fines et rosées de veloutine, mirer ses yeux atones qui louchaient dans leurs prunelles claires et lumineuses, meurtrir leur gorge souple avec le gros linge rugueux qu'il achetait au magasin d'habillement.

Il somnolait ainsi sans un battement de cœur, sans une émotion, sans rien désirer ou croire, lorsqu'il eut brusquement une poussée d'orgueil qui alluma comme une vie nouvelle en tout son être. Pour fêter le retour d'un bataillon qui arrivait de Tunisie après de longs mois d'absence, les officiers du régiment avaient donné au cercle une réception superbe avec des trophées d'armes dans la salle et la musique dans la cour du café. On chanta des refrains rigoleurs d'étapes et des couplets d'opérette tandis que le punch flambait dans les grandes soupières de métal. Diouxaïde, qui avait bu trop de bocks et qu'enhardissaient cette demi-griserie et les appels répétés des camarades, se leva à son tour et très sérieux, avec des gestes, commença une romance sentimentale où il était question de petits oiseaux et de ciel bleu :

Quand nous chanterons le temps des cerises,
Et gais rossignols et merles moqueurs
Seront tous en fête.
Les belles auront la folie en tête
Et les amoureux du soleil au cœur !

Ce fut lamentablement comique.

Cette pauvre vieille voix cassée, éraillée chevrotait, agonisait en des râles rauques, se relevait en des éclats bruyants, n'avait plus aucune sonorité distincte, ressemblait à un bêlement sourd de mouton malade ou à une clownerie de jocrisse qui fait la parade. Il mettait toutes ses forces, toute son âme dans cette fade musique. Il suait à grosses gouttes. La laideur de sa figure parcheminée de rides s'accroissait dans ces efforts comme un masque que d'invisibles mains eussent tirillé et déformé. Et le trou noir de la bouche, les yeux par instants levés vers le plafond, l'ombre des bras dansant le long du mur, la gravité de ce vieux qui s'emballait, qui ne remarquait pas les coups de coude des uns aux autres, les rires étouffés derrière la main, les haussements d'épaules, qui continuait imperturbablement sa romance, augmentait la drôlerie navrante de ce spectacle.

A la fin, on l'applaudit comme un acteur aimé, on le hissa sur la table et il dut recommencer les derniers couplets au milieu des acclamations, des heurts de cuillères qui battaient la mesure contre les soucoupes, des trépignements de pieds. Diouxaïde était ému, avait presque des larmes aux yeux. N'était-ce pas la première fois de sa vie qu'on s'occupait de lui, qu'on le saluait, qu'il avait un succès ? Il croyait à ces ovations dérisoires et inclementes. Il ne s'apercevait pas que tous les camarades se moquaient de lui, lui faisaient jouer un rôle de pitre auquel on a envie de jeter des poignées de gros sous. Le lieutenant-colonel Pastoureau — un gros jovial qui aimait à rire aux dépens des autres — ne lui avait-il pas dit, en lui secouant la main : « Savez-vous, Diouxaïde, que

vous avez une voix comme j'en ai peu entendu jusqu'ici. Vous devriez cultiver cela, sacrebleu ! »

Le vieux n'en dormit pas et dès le lendemain — dans sa mauvaise chambre garnie qui s'ouvrait sur une cour — tout heureux d'être sorti de son obscurité, il acheta — lui qui ne faisait jamais une dépense inutile — des cahiers de romances et de chansonnettes nouvelles, il chercha dans la ville un professeur de solfège. Mais les prix des croque-notes l'épouvantèrent pour sa maigre bourse de lieutenant et il se rabattit sur le chef de musique qui lui envoya son second trombone.

Le musicien arrivait tous les jours après la soupe et ensemble — l'un serinant note par note l'air dans son instrument, l'autre s'éberluant à couvrir de sa voix affaiblie les sons cuivrés du trombone, à suivre la mesure, à apprendre les refrains — ils travaillaient d'ahan sans s'interrompre même pour boire un petit verre d'eau-de-vie, jusqu'à l'heure du diner. Il arrivait maintenant en retard à la pension presque chaque soir et on le gourmandait : « Eh bien, Diouxaide ! où ça en est-il le « Nid du bon Dieu » et le « Secret de Fatmah » ?... Tu veux nous épater la prochaine fois, vieux méfiant ! » Diouxaide souriait d'un bon sourire placide, s'excusait, racontait naïvement ses progrès. Et à toutes les réceptions, il amusait les camarades, il dégoulinait ses romances une à une — en se faisant prier, avec des coquetteries surannées de cabot qui connaît sa valeur et se redresse et prend des poses avant de chanter. Diouxaide s'entêtait dans ses illusions, soignait sa tenue, rajeunissait comme si on lui eût transfusé dans les veines du sang nouveau.

Cependant les anciens du régiment — les brisquards, qui se serrent les coudes et n'aiment pas que les « jeunes » tirailent dans leurs jambes, — trouvaient que la farce se prolongeait trop longtemps et que le ridicule croissant du « copain » rejaillissait sur eux comme une éclaboussure d'eau sale. Et à l'exercice, un matin, le lieutenant de la deuxième du trois aborda Diouxaide durant une pause et lui dit brutalement :

— Je ne comprends pas, Diouxaide, que tu t'embrouilles

si bêtement dans les feux de file et que tu n'aies pas encore vu que tous ces clampins se foutent de toi !

Le vieux ne répondit pas. D'abord, il haussa les épaules, il s'imagina qu'on le jalousait, qu'on cherchait à l'enfoncer à nouveau dans l'ombre d'où il était inopinément sorti. Il pensa à autre chose. Puis, peu à peu, cette idée morne qu'on le raillait, qu'on le traitait comme un mauvais pitre forain, qu'il avait été bête et crédule, qu'on riait de lui, partout, même à la table des sous-officiers, même dans les chambrées. Quelque chose se cassa en lui, comme le ressort d'une horloge qui éclate et se brise en pièces. Il s'enferma chez lui. Il brûla ses cahiers de musique. Il ne parlait plus à personne. Ses yeux craintifs se baissaient comme s'il avait eu peur de voir des rires entr'ouvrir les lèvres des autres. Il s'absorbait dans une sorte d'hébétude fixe pour ne pas entendre ce qu'on disait autour de lui. Son cerveau se décomposait lentement. Il n'avait plus d'énergie, plus de forces. Il s'en allait vers le vide comme un aveugle égaré qui tâtonne, qui ne trouve plus sa route dans la vaste solitude des champs. On le transporta bientôt à l'hôpital. Il ne bougeait pas de son lit, prostré, immobile, comme n'ayant plus aucune lueur vitale au fond des paupières et sur ses joues pâles, envahies par les poils drus de la barbe. Et de temps en temps seulement on l'entendait marmonner entre ses dents les lambeaux de la tendre romance des cerises :

Quand nous chanterons le temps des cerises...
Les belles auront la folie en tête
Et les amoureux du soleil au cœur !

Cela dura à peine quelques semaines, puis il s'éteignit comme une chandelle aux trois quarts consumée et qu'a tourmentée un coup de bise trop forte. Et à son enterrement, le colonel qui ne mâchait pas ses mots — pendant que le piquet présentait les armes une dernière fois devant la fosse et déchirait l'air humide d'un cliquetis sonore d'acier heurté — ne trouva à dire que cette brève oraison funèbre :

— Encore une vieille ganache de moins !

RENÉ MAIZEROT.



AU TEMPS JADIS



ÉTAIT au mess. Chacun venait de raconter un épisode plus ou moins dramatique de sa vie. Restait le capitaine de Bléry qui, seul, n'avait pas pris la parole et n'avait pas réclamé son tour.

Nous le priâmes de s'exécuter. C'était un homme instruit et plein d'imagination, fort capable d'improviser quelque aventure émouvante

si, par hasard, les souvenirs de sa carrière ne lui en fournissaient aucune.

Tout d'abord il se recusa.

— Messieurs, nous dit-il, je ne vois rien dans ma vie qui vaille la peine d'être raconté, si ce n'est les campagnes que la plupart d'entre vous ont faites avec moi et où nous avons partagé les mêmes dangers et les mêmes périls. Au surplus, si vous voulez mon opinion bien franche, je trouve que toutes vos histoires se ressemblent un peu; et il serait difficile qu'il en fût autrement. A notre époque, la vie du soldat est trop étroitement enfermée entre le travail et les obligations de la discipline pour qu'elle puisse laisser un champ bien large aux aventures. Ah! jadis, au beau temps de la guerre en habit de velours et de soie; des hostilités courtoises qui se faisaient des politesses sur le champ de bataille; des traditions galantes et belliqueuses qui entouraient le militaire d'un prestige, sinon disparu aujourd'hui, du moins considérablement modifié; alors, dis-je, l'existence du soldat tournait facilement au roman, et les officiers de fortune n'étaient pas rares qui portaient dans leur « giberne » le château de la Dame blanche. Les autres, les privilégiés, venaient au monde avec le brevet de colonel, et l'Histoire leur gardait une page blanche sur laquelle, à moins d'être des sots ou de parfaits incapables, ils n'avaient qu'à écrire leur nom du bout de leur épée. Aujourd'hui, c'est bien différent! Nous ne formons qu'une grande phalange anonyme, appelée l'Armée; nous sommes une institution qui embrasse et oblige l'universalité des citoyens et qui, ayant le nombre pour base fondamentale, ne laisse plus de place appréciable à la valeur individuelle. Il y aurait peut-être encore des chevaliers d'Assas, mais ils deviennent impossibles avec l'artillerie à longue portée. Que vous dirai-je enfin? L'obéissance passive, rigoureuse, à tous les degrés, fait de nous des pièces d'échiquier, des chiffres, et non des hommes; les régiments sont des quantités numérotées, et la guerre est une équation.

— Bon! fit le commandant Troisville, voilà le capitaine sur son dada favori. Dieu me pardonne! s'il était ministre de la guerre, il rétablirait les carabins, les cheval-légers, les arquebusiers, les gentilshommes - à - bec - de - corbin, les croates, la garde écossaise, la garde suisse et tout l'attirail empanaché de la vieille France militaire; il appellerait notre régiment Royal-Pompon, et confierait le service du recrutement à des racleurs.

Le capitaine de Bléry se laissa plaisanter et reprit :

— Vous vous trompez, messieurs, si vous me croyez un esprit aussi rétrospectif. Mes regrets seraient bien chimeriques, pour ne pas dire puérils, si j'en avais. Je ne regrette rien, je constate. Or vous reconnaîtrez de bonne foi que le métier de soldat

devait être jadis infiniment plus séduisant et plus agréable qu'aujourd'hui. Dans la carrière où nos aïeux se comportaient en brillants égoïstes, nous avons pour premier devoir, nous autres soldats modernes, l'abnégation.

Tout le monde approuva ces paroles, et notre conversation se mit à rouler sur le terrain où le capitaine de Bléry l'avait engagée à l'improviste. On parla des gloires de la vieille armée, et chacun cita le héros pour lequel il se sentait des préférences. L'un aurait voulu être Turenne; l'autre, Condé; un troisième, Catinat.

— Et vous, capitaine de Bléry?

— Moi, répondit Bléry, la destinée que j'aurais le plus enviée, c'est celle de Saint-Preuil.

Il y eut un étonnement général.

— Vous oubliez que Saint-Preuil a été décapité?

— Pas le moins du monde. Connaissez-vous bien cette histoire?

Nous nous écriâmes en chœur :

— Racontez, capitaine.

Et il se fit un grand silence, au milieu duquel le capitaine de Bléry commença :

« C'eût été une belle matière pour les romanciers de l'école d'Alexandre Dumas que la vie de Saint-Preuil, et je m'étonne qu'aucun d'eux n'y ait songé. Pour moi, je ne connais pas de carrière qui ait été à la fois plus rapide, plus glorieuse et plus tragique.

» Saint-Preuil était de l'école d'Henry IV et de Bassompierre, grand batailleur, vert-galant et casse-cou. Un de ces voluptueux auxquels il n'aurait pas fallu demander de théories sur le Devoir, cette idée se confondant absolument avec celle de Plaisir dans leurs natures admirablement organisées pour la guerre et pour l'amour. Ils faisaient la guerre comme ils faisaient l'amour, et ils faisaient l'amour comme ils faisaient la guerre. Le sentiment de cette époque nous échappe. Nous ne comprenons pas Condé passant à l'ennemi; et si nous l'absolvons, c'est parce que nous savons que ses contemporains furent les premiers à l'absoudre. Aujourd'hui, nous traiterions Condé comme un simple Bazaine; il serait même jugé plus sévèrement, ayant pris les armes contre son pays. Tandis que l'idée de Patrie se développait dans les masses et se personnifiait dans quelques grands hommes de guerre ou d'Etat qui restèrent à jamais glorieux, le commun des héros s'inquiétait moins de faire preuve de patriotisme que de bravoure, et, dans tous les chemins où les poussaient leurs belliqueux caprices, ils étaient sûrs d'être suivis par les applaudissements de la foule.

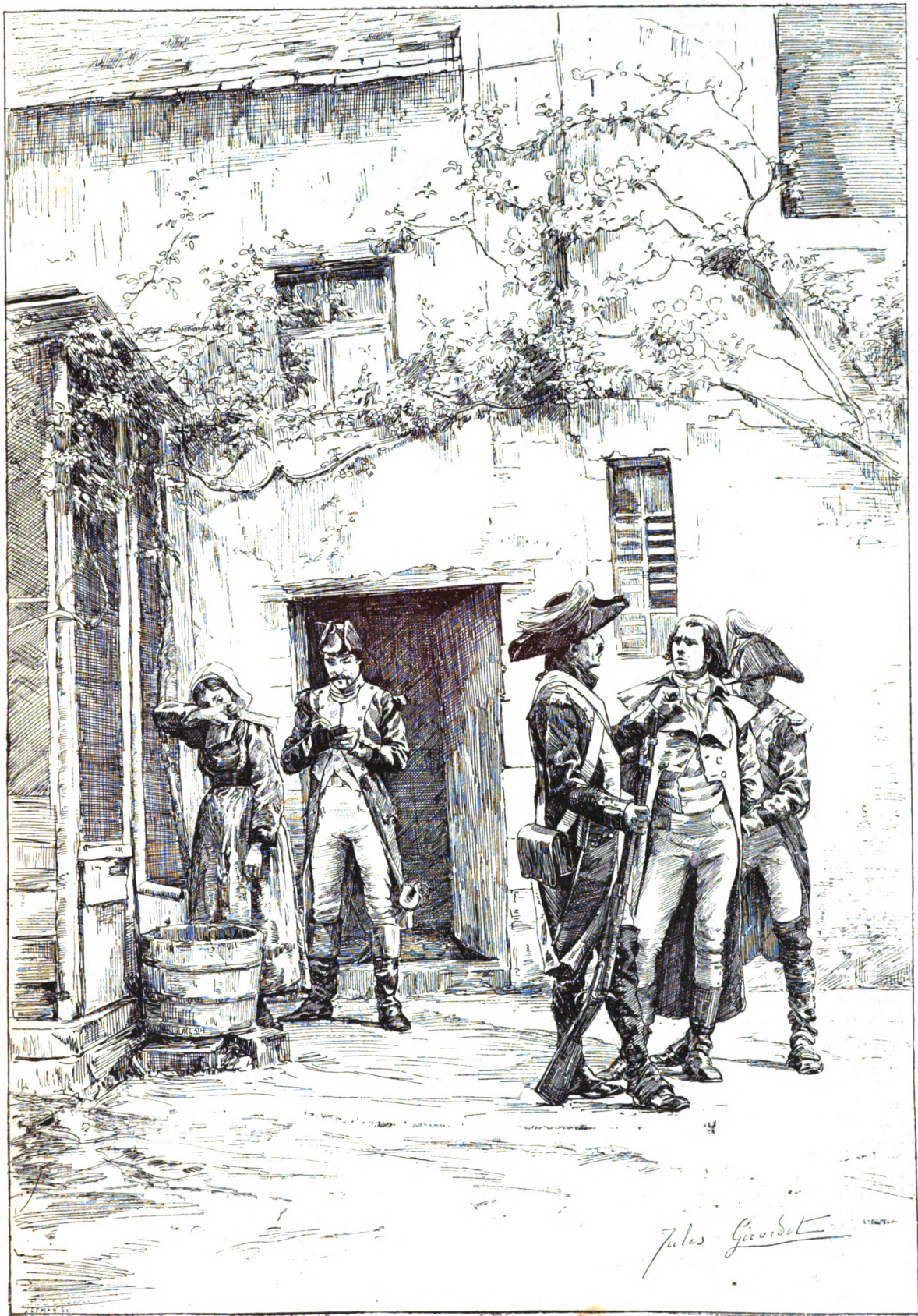
» Saint-Preuil, d'abord capitaine au régiment des gardes, était déjà célèbre après la journée de Castelnaudary, où il se battit comme un lion sous les ordres de Schomberg et fit prisonnier le duc de Montmorency. Il n'en fallait pas davantage pour faire bonne figure dans le monde de la place Royale et pour braver l'édit du cardinal contre le duel. Il se battit donc pour un ruban de femme, et eut tout juste le temps de gagner la frontière de Flandre; quelques heures plus tard, il serait tombé dans les mains des estafiers lancés à sa poursuite.

» Cet exil ne tarda pas à lui peser. Que de fois il fut tenté de rompre son ban! Mais il savait trop ce qui l'attendait : le cardinal serait impitoyable.

» Un jour, il apprend que son régiment—son régiment qui l'adorait—était dans Corbie, menacé par les Espagnols. Il n'y tient plus. Il repasse la frontière, traverse les lignes du siège, entre dans Corbie, prend, au mépris de toute discipline, le commandement de la garnison, flanque une volée à l'ennemi, dégage la place et dépêche un courrier à M. le cardinal pour lui apprendre ce qu'il vient de faire. Connaissez-vous un plus beau trait de valeur, une aventure plus hardie?...

» L'Eminence n'osa pas sévir, et Saint-Preuil, maître du pays, fut nommé successivement gouverneur d'Ardes et de Doullens, puis maréchal de camp, et enfin gouverneur des ville et comté d'Arras.





L'arrestation. — Dessin de Jules Girardet.

» Dans ces diverses situations, il fit à l'Espagnol la guerre la plus acharnée, la plus implacable, la plus habile, la plus rusée, la plus foudroyante dont les chroniques militaires aient gardé le souvenir. Cette tête, baisée par tant de belles amoureuses et que devait trancher le couperet de Richelieu, l'ennemi harcelé, épuisé, vaincu, l'appelait la *tête de fer*. Pendant quelques années, Saint-Preuil goûta toutes les ivresses du pouvoir, de la gloire et de l'amour. Les femmes le suivaient au camp, et plus d'une, déguisée en soldat, voulut combattre à ses côtés. Eh bien ! messieurs, qu'est-ce que vous dites de cette existence ?

— Que c'eût été charmant sans l'incident de l'échafaud, dit le commandant Troisville.

— J'y arrive, reprit Bléry, et vous allez voir que le dénouement de cette belle vie d'aventures est peut-être ce qu'elle nous offre de plus enviable.

» Saint-Preuil fut perdu par les intrigues du maréchal de la Meilleraye, son rival malheureux en amour. Tous deux aimaient la même femme ; mais celle-ci, éperdument éprise de Saint-Preuil, professait une fidélité bien rare dans ce siècle de galanterie. La Meilleraye se vengea lâchement. Exploitant l'impétuosité de Saint-Preuil, il lui tendit un piège en le faisant, pendant la nuit, diriger une vive attaque contre un corps d'Espagnols qui venait de se rendre.

» Ici, messieurs, voyez encore combien l'esprit militaire d'autrefois était différent de celui de nos jours. Aujourd'hui, la méprise du vaillant Saint-Preuil serait accueillie par l'indulgence universelle. Mais alors, dans ce temps de guerres chevaleresques, ce fut un scandale effroyable. L'opinion toute entière se souleva contre Saint-Preuil, tous les services rendus furent oubliés, et la rancune du cardinal, étouffée provisoirement, fit une soudaine et terrible explosion. Le général qui avait, disait-on, manqué de loyauté envers l'ennemi, fut accablé d'accusations de toutes sortes ; on lui intenta le plus odieux des procès, et, le 9 novembre 1641, au milieu d'une place publique d'Amiens, la tête de fer tomba sous la hache du bourreau !

» Jusqu'ici, j'en conviens, cette mort peut vous sembler le plus triste des drames ; mais tout n'était pas fini, l'injustice de la fortune allait être réparée par l'héroïsme de l'amour. La tête coupée de Saint-Preuil fut recueillie par une jeune femme qui la fit embaumer et enfermer dans un sachet de satin. Et pendant de longues années, raconte la légende, deux lèvres, d'abord roses et, peu à peu, devenues pâles, s'usèrent sur l'enveloppe de cette pieuse relique.

» Quant à l'opinion publique, elle ne tarda pas à réhabiliter la victime de la Meilleraye.

» Telle est l'histoire de Saint-Preuil. Je ne sais pas ce que vous en pensez ; mais moi, qui crois profondément en l'immortalité de l'âme, j'estime que mon héros a dû être plus heureux encore après sa mort que pendant sa vie. »

Ce singulier Bléry avait fini par nous impressionner, et nous restions rêveurs quoique depuis quelques instants il eût cessé de parler, lorsqu'il reprit, d'une voix où il entraît une espèce d'émotion nerveuse :

— La tête de Saint-Preuil est aujourd'hui sous verre au musée d'Amiens. Cette *curiosité* a été léguée par le dernier descendant de la famille où je vous ai dit comment elle était entrée. Camarroque, l'aquafortiste, en a fait une estampe admirable dont je possède un exemplaire accroché au mur de ma chambre. Je la contemple très souvent, cette tête de mort effrayante, dont les trous noirs, à la place des yeux, semblent me regarder avec étonnement, et, dans le rictus de sa mâchoire fracassée par la hache, je crois voir l'éclat de rire muet des brillants soldats de jadis méprisant nos humbles destins.

— Capitaine, dit tout à coup le commandant Troisville, vous êtes un visionnaire. Voulez-vous savoir mon opinion ? Je ne conteste pas la bravoure de Saint-Preuil, mais j'estime qu'un petit pioupiou qui ne lâche pas pied sous le feu d'une batterie de canons Krupp est tout aussi crâne que lui. Votre héros était brillant et sans doute fort bien embouché, mais je lui préfère cent fois celui qui me sert d'idéal.

— Lequel est-il, mon commandant ?

— Cambronne !

LE CHASTELIER DE GHÉRAND.



Il était une fois... — raconta ce soir-là le brigadier Malancel — un chass-d'af. qui était un carottier fini.

Au reste, un beau gas, instruit et *bien de chez lui*, que son père, vieux paysan normand richissime, avait fait engager pour avoir un fils officier.

Je le vois encore arriver au régiment, avec sa grosse tête blonde de poupon. Timide, ne buvant jamais, ne voulant pas de ses bons de tabac ; quand il parlait, c'était toujours des brigadier par-ci, brigadier par-là. Il m'avait emboîté, quoi, cet animal-là !

Seulement, ses airs craintifs n'allaient pas au maréchal des logis Corbineau.

— Faut me dégourdir cet empoté de Ladoucette, qu'il me dit un jour.

Et, crac ! voilà qu'il lui flanque comme camarade de lit cette pratique de Duchambard.

Au bout d'un mois, le bleu, entièrement transformé, sacrait comme le capitaine Verdegry, fumait des brûle-gueule et tirait des bordées.

Va-t-en voir s'ils viennent, les beaux galons !

Toutes les semaines, le nom de Ladoucette revenait régulièrement à la décision pour des allongements de croupière. Attrape !

Pendant ce temps-là, le père Ladoucette recevait des épîtres étonnantes, dictées par Duchambard, annonçant une nomination prochaine, et se terminant naturellement par des appels de fonds.

Ladoucette fils avait ainsi tiré à Ladoucette père toutes les carottes réglementaires.

Il avait successivement perdu l'os à moelle pour graisser les armes, la clé du terrain de manœuvres et le point de direction ; il avait cassé la planche à guillemets, la gourmète du cheval Auzoux et le pivot de la conversion, toutes choses très coûteuses à remplacer.

Le papa, très docile d'abord, rechignait de plus en plus, et terminait maintenant ses réponses par cette phrase : « T'as la main trop maladrète, ça doit être ça qui t'empêche d' passer brigadier. »

Et Duchambard et Ladoucette se tordaient en faisant danser les écus du vieux.

Le Mardi-Gras approchait, et les deux inséparables, qui avaient projeté la grande fête traditionnelle, faisaient admirablement leur métier depuis quelques jours, afin de pouvoir demander la permission de la nuit.

Seulement, il fallait obtenir du vieux Normand « un peu de ce vil métal, de cette argent grâce à laquelle, disait Duchambard, deux simples chasseurs peuvent se procurer les orgies du cœur et des sens, tout comme ces cuistres de mercantis. »

— Nous allons procéder du simple au composé, lui dit Ladoucette, afin de ne pas effrayer mon auteur. Tu vas voir !

Et il écrivit :

« Mon cher père,

» C'est à croire qu'on m'a jeté un sort ! Je devais être nommé brigadier à la fin de la semaine, quand justement on m'envoie à la place chercher le *mot d'ordre*. Ce n'est point le premier venu qu'on choisit pour de semblables missions. On voulait m'éprouver.

» Je revenais donc tout fier, à cheval, lorsque ma monture, effrayée par je ne sais quoi, s'emballa. Je me cramponne aux rênes, serrant contre moi mon précieux fardeau, ne voulant le lâcher à aucun prix. Malheureusement, mon cheval se dirige contre une lourde voiture. Le *mot d'ordre* ou la vie ! Je laisse tomber le premier avec un pleur de rage, je passe, j'arrête enfin mon cheval

et je reviens. Je cherche, j'interroge. Hélas ! la précieuse trouvaille était tombée en des mains déloyales.

» Si j'avais eu seulement sur moi les 20 francs que cela coûte, j'aurais télégraphié au Baudoin d'Alger et personne ne s'en fût aperçu. Mais où prendre ces 25 francs ? J'avais bien pensé à emprunter cette petite somme de 35 francs à mon capitaine commandant : mais quelle opinion se fût-il faite d'un élève brigadier qui ne possède même pas 40 pauvres francs ? Ne pas passer brigadier pour une misère de 50 francs, c'est du guignon ! Si seulement je les avais dans huit jours, ces 60 francs, j'aurais encore de l'espoir. Je compte donc sur toi, mon cher père, pour me tirer de là. Vite 80 francs et me voilà brigadier, c'est-à-dire au premier échelon de la grande hiérarchie. J'entrevois bientôt l'épaulette, cette belle épaulette d'or que je ne puis décrocher si tu ne m'envoies pas, par le retour du courrier, cette modeste somme de 100 francs.

» Je me porte bien et t'embrasse.

» Ton fils qui sera bientôt le
brigadier LADOUCETTE. »

Huit jours après, les deux acolytes lisaient tristement la réponse suivante du madré Caennasson :

« Mon chair fils,

» Je met la main à la plum pour t'envoyer les 100 francs que tu a besoin afin de remplacer ce que tu as perdu.

» Il ne sera padit qu'un Ladoucette ne sera papassé brigadier pour une bêtise ed' 80 francs. Dieu merci nous ons core queuque-z-écus luisants au soleil et ça n'est point 60 francs qui nous métront en affront. T'as besoin ed' 50 francs, fallait pa t'géné, mon gas, et t'a bien fait de m'demandé ces 40 franc-là. J'ten ai déjà envoyé acé pour que je ne réchigne point pour 30 francs. T'auras tes galons. 20 francs c'est pour rien et la mère a dit tout d'suite : Faut l'y envoyé ses 10 francs au petit. Tu trouveras donc dans ma laitre le mandat de cinq franc que tu demande.

» Achète un mot d'ordre, mon fieu, et une conduite s'il te raiste queuque chose.

» Ton père pour la vie,
Isidore LADOUCETTE. »

— Akarbi, s'écria Duchambard, juste de quoi manger un-n-hareng saur ! Mais ça ne fait rien, mon vieux lapin, je te réponds que tu es bien le fils de ton père.

FOLARÇON.

PREMIÈRE MONTURE

— Veinard !!! avaient crié déjà les lieutenants et sous-lieutenants qui déjeunaient au mess, lorsque le brigadier fourrier avait lu ce passage de la décision du jour :

« Monsieur le vétérinaire en premier est autorisé à mettre le feu à la jument Batachrèse, n° m^{le} 709. »

— Veinard !!! reprirent-ils en chœur, lorsqu'ils eurent entendu :

« Monsieur le sous-lieutenant d'Embryon présentera au colonel, samedi prochain, à l'issue du rapport, le cheval qu'il désire prendre à titre de première monture. »

— En attendant que vous annonciez le crack de votre choix, avait prononcé le lieutenant d'Emballay, qui présidait la table, vous n'ignorez pas l'article du règlement concernant ceux qui ont la chance insigne de voir leur nom figurer à la décision. Nous allons donc porter un toast à vos succès futurs sur les turfs les plus divers. Au cheval X, messieurs, par *Inconnu* et *Matricule* !

Le grand moment était enfin arrivé. D'Embryon était déjà depuis un mois au 20^e hussards, et il n'avait pas encore pu se remonter.

Cet excellent colonel de Verlhuron lui avait dit le jour de sa présentation :

— Vous n'avez pas de chevaux à vous, mon jeune camarade ? Prenez votre temps, cherchez, et montez-vous à votre idée.

Et d'Embryon avait cherché, et, malgré les assurances de l'Évangile, il n'avait rien trouvé.

D'abord, le capitaine Lapanade, qui commandait son escadron, lui avait affirmé :

— J'ai votre affaire, justement dans votre peloton. C'est le cheval

Cacatoès. Voilà un beau cheval ! Belle robe, allures douces, et fort, et tranquille. Ah ! il vous portera longtemps, celui-là !

Aussitôt, le sous-lieutenant s'était précipité vers les écuries pour y découvrir la perle signalée par le capitaine Lapanade. On lui avait présenté une sorte de mastodonte, lymphatique, l'œil couvert, avec une queue de cheval à mécanique.

— Ah çà, mon cher, voudriez-vous monter une boucherie hippopagique ? lui avait demandé le lieutenant de la Piaffe. Qui diable vous a enseigné ce cheval-là ? Guigneriez-vous déjà la succession du capitaine d'habillement ? Il faut un cheval qui ait du nerf quand on a vingt ans, pas de corset et toutes ses dents. Essayez Bayard, Barbarie et Bégueule. Voilà des chevaux qui vous feront valoir.

D'Embryon avait essayé Bayard, mais il lui avait fallu une demi-heure et l'accompagnement d'une demi-douzaine de chambrières pour sortir du quartier. Il avait monté Barbarie, et il était descendu éreinté. La bête avait croupionné pendant deux heures et avait failli casser une jambe au capitaine Lapanade, en passant. Quant à Bégueule, elle l'avait emballé pendant deux kilomètres et ne s'était arrêtée qu'en plein marché, après avoir renversé plusieurs marchandes de beurre et écrasé cent douzaines d'œufs.

Alors d'Embryon s'était adressé au capitaine Verdegry, auquel il avait été recommandé, et celui-ci lui avait déclaré :

— Jeune homme, il y a trois choses que je n'ai jamais refusées : un rendez-vous d'amour, un bon conseil et un coup d'épée ; trois choses que j'ai toujours refusées : ma bourse, mon cheval et ma femme. Vous me demandez un bon conseil, je vous le donne. Ne prenez pas un jeune cheval. Choisissez un vieux serviteur connaissant les ficelles du métier et sachant ses manœuvres depuis A jusqu'à Z.

Puis il lui avait remis une longue liste que d'Embryon avait épousée, non sans récolter force quolibets.

— Vous avez donc la passion des chevaux-spectres ? avait dit le capitaine de Badernot. Voilà bien les jeunes gens d'aujourd'hui. Il leur faut des chevaux tout dressés. De mon temps, on avait plus que cela l'amour de la sabretache, mille tonnerres ! On s'attaquait aux jeunes femmes, aux jeunes chevaux, à tout ce qu'il y avait de plus vert et de plus frétillant ; on montait dessus, et aïe donc ! aïe donc !

D'Embryon, ne sachant plus auquel entendre, s'était mis à chercher tout seul. Pendant huit jours, il avait assisté au défilé des chevaux allant à l'abreuvoir, il avait pris en note les silhouettes qui l'avaient frappé, et chaque matin il s'était livré à un examen approfondi des chevaux qui lui avaient plu.

Mais quand il était allé aux renseignements, on lui avait répondu : « Celui-ci est le second cheval du lieutenant Huntel, qui y tient beaucoup ; celui-là est le cheval de dressage du lieutenant d'Emballay, qui le monte encore souvent ; cet autre est le cheval du camarade de lit de l'ordonnance du lieutenant de Sonhaut... »

C'était à désespérer. Cependant d'Embryon cherchait toujours et continuait ses examens et ses expériences.

Quand il demandait à un capitaine commandant l'autorisation d'essayer un cheval de son escadron, la permission lui était toujours gracieusement accordée, mais jamais sans commentaires : ou bien c'était une claquette, ou bien un grand décousu, ou bien un cornard, ou bien un cheval qui ne se nourrissait pas.

Un matin même, au moment où d'Embryon regardait une jument dont l'aspect l'avait séduit, le commandant de la Bryme lui avait dit : « Belle bête, c'est grand dommage qu'elle ait un éparvin. »

— En effet, mon commandant, » avait cru devoir répondre le sous-lieutenant.

Et le commandant s'était mis à rire en disant : « Retenez-la, elle est bien bonne et ne rate jamais : il n'y a pas de jarrets plus sains que ceux-là. »

— Décidément, finit par se dire d'Embryon, le colonel avait raison. Il ne faut demander l'avis de personne et



faire à sa guise. Direction : le Tattersall ; point intermédiaire, Chéri.

Le samedi suivant, d'Embryon présentait au colonel un cheval de pur-sang que, grâce à l'originalité de sa physionomie, il avait eu pour cinquante louis, un morceau de pain.

Pendant le rapport tout le monde examinait la fameuse acquisition et les appréciations les plus bizarres se croisaient.

— Balzanes quatre, cheval à abattre ! disait le capitaine de Badernot.

— Cheval pleurard, reprenait ce la Piaffe ; voyez, il a son mouchoir sur la figure.

— Atteint de calvitie de la queue, ricanait de Sonhaut. Il faudra lui faire mettre une perruque.

— Queue de rat n'a jamais laissé son maître dans l'embarras, affirmait le capitaine Verdegry.

Enfin le colonel parut, et après avoir lancé au cheval un regard de connaisseur :

— Je vous fais mon compliment, dit-il à d'Embryon. C'est un vrai cheval de gravure anglaise que vous avez trouvé là. Beaucoup de blanc, mais grande tournure. Ligne de dessus courte, ligne de dessous longue, la bosse du saut, de gros os, les genoux et les jarrets près de terre : c'est parfait. Vous pouvez le présenter à la commission de remonte du corps.

— Le cheval s'appelle *Royal-Panache*, disait le lendemain d'Embryon au trésorier qui lui remboursait le prix de l'animal.

— *Royal-Panache* ! répétait celui-ci stupéfait. C'est impossible, monsieur. Il y a une règle. Nous en sommes à la lettre l pour le baptême des chevaux nouvellement arrivés au corps.

Et voilà pourquoi nous verrons courir à la Croix-de-Berny le cheval « *Insaponifiable* », ex-*Royal-Panache*.

FANCY.



Déshabillés.

Le dernier mot de l'art d'être Parisienne qui, si elle sait s'habiller, sait encore mieux se déshabiller. Toute une science celle-ci et qui n'est pas exempte de rouerie. Que de trompe-l'œil dans les fanfreluches chiffonnées si habilement par nos meilleures faiseuses ! Les chemises de nuit sont devenues de véritables costumes en surah voyant, enjolivé de bouillonnés savants, de draperies et de dentelles — autant de « cachez-moi ce qui est laid », comme disait je ne sais plus qui. Beaucoup trop, hélas ! de ces étoffes épaisses et énervantes.

Pendant un instant il a semblé que l'on abandonnerait la soie pour revenir à la batiste transparente si discrète et de si bon ton. Mais

peu de femmes — quelques raffinées seulement sûres d'elles-mêmes et de leur beauté — lui sont restées fidèles après avoir sacrifié à la mode.

La peau rose la batiste de sa fraîcheur naturelle. La toile s'imprègne mieux que n'importe quelle étoffe du parfum préféré. De hautes dentelles encadrent la gorgerette et voilent de leur treillis vaporeux les contours révélés indiscrètement.

Mode de maigres et de mal bâties que le surah. Un peu plus et on mettra des postiches et des tournures pour dormir. Ne sommes-nous pas assez malheureuses d'être contraintes à trainer, le jour, ces lourdes machines de fer que l'on s'accroche au bas du dos comme si nous ne devions pas nous contenter de ce que la nature nous a octroyé. Mais il est dit qu'il faut souffrir pour être belle. Nous souffrons, c'est évident : à peine pouvons-nous nous asseoir et en sommes-nous vraiment embellies ?

Décrivons pour nos lectrices, comme le modèle du genre, un déshabillé entrevu parmi le trousseau princier de Mlle de T..., qui s'est mariée la semaine passée. Je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus réussi et de plus joli.

Lefond de la chemise de nuit est en batiste transparente unie, le devant et le dos sont légèrement coulisés au cou et intercalés d'entre-deux de Valenciennes descendant jusqu'au bas ; dans le dos, les plis sont réunis à la taille par un léger coulisé ; sur le devant, ils sont étagés en éventail jusque dessous la gorge, où un ruban de surah feuille de rose vient se nouer en longs pans ; une haute dentelle froncée de chaque côté forme jabot et descend en entourant toute la chemise et formant volant dans le bas. Les manches, à bandes d'entre-deux dans leur longueur, sont très courtes, un peu au-dessus du coude, avec un papillon de ruban pareil sur le dessus du bras ; au cou, même ruban qu'à la taille ; ruban noué à la Javotte dans les cheveux.

Quelques femmes lassées de la forme traditionnelle ont adopté la chemise russe tout comme en portent ces messieurs. Cela donne l'air garçonnier avec la large bande unie brodée de différents tons fermant à gauche, et entourant le col comme un faux-col. Je ne la conseille pas aux femmes grassouillettes, car il faut autant que possible que la chemise tombe droite devant.

On peut les faire faire beaucoup plus élégantes, en pongé, par exemple, mais nous retombons dans la soie.

Les broderies rouges et les initiales ou les couronnes brodées très grandes à droite, bien en travers.

Remarquons aussi dans le trousseau dont il est question plus haut, un chef-d'œuvre de chemise de jour : celle-ci accompagnant la toilette de la jeune épousée. Si fine, si fine, qu'elle aurait pu passer par le trou d'une bague, comme dans le conte de Peau-d'Ane.

La chemise est en batiste de Valenciennes unie : au bas, un large entre-deux et volant de vieux Bruges. Une gorgerette très haute en vieux Venise emprisonne en montant la gorge, et sur cet entre-deux merveilleux court en danse toute une noce. Le ménétrier en tête ouvre la marche, le marié et la mariée suivent, les parents, les amis, puis viennent les petits par rang de taille, le dernier si petit, avec le pan de chemise traditionnel qui dépasse la culotte, et enfin le chien de la maison, la queue en trompette et le nez au vent. Un arbre au feuillage fantastique étend sur les personnages ses branches où des oiseaux curieux sont perchés, tendant le cou pour regarder passer le cortège.

BRÉZETTE.

EN BOURSE

Bac-Ninh est pris !

Nos braves troupiers se sont bravement comportés au milieu de la pluie et des rizières. Négrier a poursuivi et chassé les fuyards de la forteresse chinoise. Le Fils du Ciel va sûrement entrer en composition avec les fils de la Terre qui gouvernent la France. Enfin, nous touchons à une solution dans cette affaire du Tonkin, dont les baissiers s'étaient ait une arme.

Eh bien ! le croirait-on ? on n'a salué la chose qu'avec quelques centimes de hausse : un moment même, on a baissé.

C'est à ne pas y croire !

Je veux bien admettre que les gens de finance

soient, de nature, peu accessibles au sentiment patriotique. Mais, que diable ! nous sommes en face de résultats. On paraît en avoir fini avec cette guerre, peut-être un peu trop lointaine, mais bien menée, après tout. Que demandent-ils de plus ?...

Enregistrons les cours, et attendons. L'avenir est un grand maître.

3 0/0, 76 fr. 65 ; 4 1/2 0/0, 106 fr. 57 ; Amortissable, 77 fr. 50.

Bonne attitude de nos établissements de crédit : Banque de France, 5140 fr. ; Crédit Foncier, 1243 fr. ; Comptoir d'Escompte, 930 fr.

De la fermeté sur les actions de nos grandes lignes : Est, 740 fr. ; Lyon, 1245 fr. ; Midi, 1155 fr. ; Nord, 1690 fr. ; Orléans, 4330 fr. ; Ouest, 815 fr.

Les fonds étrangers ont une tenue assez médiocre : Italien, 93 fr. 75 ; Turc, 8 fr. 60 ; Egyptienne unifiée, 340 fr.

BANENOTE.

ANCIENNE MAISON ROUART

JULES MARIA Successeur

14, rue du 4-Septembre, 14

PARIS

Equipements, Habillements

et Harnachements militaires

Maison de premier Ordre

Le Gérant : PAUL GENAY.

PARIS. — IMPRIMERIE CHARLES BLOT, RUE BLEUE, 7.



C'est fait! On n'entend plus rien.

Dessin de G. TIRET-BOGNET

L'HÉRITAGE

PAR GUY DE MAUPASSANT

(Suite.)

III

Le jeune ménage s'installa sur le même palier que Cachelin et Mlle Charlotte, dans un logement pareil au leur, et dont on expulsa le locataire.

Une inquiétude, cependant, agitait l'esprit de Lesable : Mlle Charlotte n'avait voulu assurer son héritage à Cora par aucun acte définitif. Elle avait consenti cependant à jurer « devant Dieu » que son testament était fait et déposé chez M^e Belhomme, notaire. Elle avait promis, en outre, que toute sa fortune reviendrait à sa nièce, sous réserve d'une condition. Pressée de révéler cette condition elle refusa de s'expliquer, mais elle avait encore juré avec un petit sourire bienveillant que c'était facile à remplir.

Devant ces explications et cet entêtement de vieille dévote Lesable crut devoir passer outre, et comme la jeune fille lui

plaisait beaucoup, son désir triomphant de ses incertitudes, il s'était rendu aux efforts obstinés de Cachelin.

Maintenant il était heureux, bien que harcelé toujours par un doute. Et il aimait sa femme qui n'avait en rien trompé ses attentes. Sa vie s'écoulait, tranquille et monotone. Il s'était fait d'ailleurs en quelques semaines à sa nouvelle situation d'homme marié, et il continuait à se montrer l'employé accompli de jadis.

L'année s'écoula. Le jour de l'an revint. Il n'eut pas, à sa grande surprise, l'avancement sur lequel il comptait. Maze et Pitolet passèrent seuls au grade au-dessus ; et Boissel déclara confidentiellement à Cachelin qu'il se promettait de flanquer une roulée à ses deux confrères, un soir, en sortant, en face de la grande porte, devant tout le monde. Il n'en fit rien.

Pendant huit jours Lesable ne dormit pas d'angoisse de n'avoir pas été promu, malgré son zèle. Il faisait pourtant

une besogne de chien ; il remplaçait indéfiniment le sous-chef, M. Rabot, malade neuf mois par an à l'hôpital du Val-de-Grâce ; il arrivait tous les matins à huit heures et demie ; il partait tous les soirs à six heures et demie. Que voulait-on de plus ? Si on ne lui savait pas gré d'un pareil travail et d'un semblable effort, il ferait comme les autres ; voilà tout. A chacun suivant sa peine. Comment donc M. Torchebeuf, qui le traitait ainsi qu'un fils, avait-il pu le sacrifier ? Il voulait en avoir le cœur net. Il irait trouver le chef et s'expliquerait avec lui.

Donc, un lundi matin, avant la venue de ses confrères, il frappa à la porte de ce potentat.

Une voix aiguë cria : « Entrez ! » Il entra.

Assis devant une grande table couverte de paperasses, tout petit avec une grosse tête qui semblait posée sur son buvard, M. Torchebeuf écrivait. Il dit, en apercevant son employé préféré : « Bonjour, Lesable ; vous allez bien ? »

Le jeune homme répondit : « Bonjour, cher maître, fort bien, et vous-même ? »

Le chef cessa d'écrire et fit pivoter son fauteuil. Son corps mince, frêle, maigre, serré dans une redingote noire de forme sérieuse, semblait tout à fait disproportionné avec le grand siège à dossier de cuir. Une rosette d'officier de la Légion d'honneur, énorme, éclatante, mille fois trop large aussi pour la personne qui la portait, brillait comme un charbon rouge sur la poitrine étroite, écrasée sous un crâne considérable, comme si l'individu tout entier se fût développé en dôme, à la façon des champignons.

La mâchoire était pointue, les joues creuses, les yeux saillants et le front démesuré, couvert de cheveux blancs rejetés en arrière.

M. Torchebeuf prononça : « Asseyez-vous, mon ami, et dites-moi ce qui vous amène. »

Pour tous les autres employés il se montrait d'une rudesse militaire, se considérant comme un capitaine à son bord, car le ministère représentait pour lui un grand navire, le vaisseau amiral de toutes les flottes françaises.

Lesable, un peu ému, un peu pâle, balbutia : « Cher maître, je viens vous demander si j'ai démerité en quelque chose. »

— Mais non, mon cher, pourquoi me posez-vous cette question-là ?

— C'est que j'ai été un peu surpris de ne pas recevoir d'avancement cette année comme les années dernières. Permettez-moi de m'expliquer jusqu'au bout, cher maître, en vous demandant pardon de mon audace. Je sais que j'ai obtenu de vous des faveurs exceptionnelles et des avantages inespérés. Je sais que l'avancement ne s'obtient, en général, que tous les deux ou trois ans ; mais permettez-moi encore de vous faire remarquer que je fournis au bureau à peu près quatre fois la somme de travail d'un employé ordinaire et deux fois au moins la somme de temps. Si donc on mettait en balance le résultat de mes efforts comme labeur et le résultat comme rémunération, on trouverait certes celui-ci bien au-dessous de celui-là ! »

Il avait préparé avec soin sa phrase qu'il jugeait excellente.

M. Torchebeuf, surpris, cherchait sa réplique. Enfin, il prononça d'un ton un peu froid : « Bien qu'il ne soit pas admissible, en principe, qu'on discute ces choses entre chef et employé, je veux bien pour cette fois vous répondre eut égard à vos services très méritants. »

« Je vous ai proposé pour l'avancement, comme les années précédentes. Mais le directeur a écarté votre nom en se basant sur ce que votre mariage vous assure un bel avenir, plus qu'une aisance, une fortune que n'atteindront jamais vos modestes collègues. N'est-il pas équitable, en somme, de faire un peu la part de la condition de chacun ? Vous deviendrez riche, très riche. Trois cents francs de plus par an ne seront rien pour vous, tandis que cette petite augmentation comptera beaucoup dans la poche des autres. Voilà, mon ami, la raison qui vous a fait rester en arrière cette année. »

Lesable, confus et irrité, se retira.

Le soir, au dîner, il fut désagréable pour sa femme. Elle se montrait d'ailleurs gaie et d'humeur assez égale, mais volontaire ; et elle ne cédait jamais quand elle voulait bien une chose. Elle n'avait plus pour lui le charme sensuel des pre-

miers temps, et bien qu'il eût toujours un désir éveillé, car elle était fraîche et jolie, il éprouvait par moments cette désillusion si proche de l'écoeurement que donne bientôt la vie en commun de deux êtres. Les mille détails triviaux ou grotesques de l'existence, les toilettes négligées du matin, la robe de chambre en laine commune, vieille, usée, le peignoir fané, car on n'était pas riche, et aussi toutes les besognes nécessaires vues de trop près dans un ménage pauvre, lui dévernaissaient le mariage, fanaient cette fleur de poésie qui séduit, de loin, les fiancés.

Tante Charlotte lui rendait aussi son intérieur désagréable, car elle n'en sortait plus ; elle se mêlait de tout, voulait gouverner tout, faisait des observations sur tout, et comme on avait une peur horrible de la blesser, on supportait tout avec résignation, mais aussi avec une exaspération grandissante et cachée.

Elle allait à travers l'appartement de son pas trainant de vieille et sa voix grêle disait sans cesse : « Vous devriez bien faire ceci ; vous devriez bien faire cela. »

Quand les deux époux se retrouvaient en tête-à-tête, Lesable énérvé s'écriait : « Ta tante devient intolérable. Moi je n'en veux plus, entends-tu ? je n'en veux plus ! » Et Cora répondait avec tranquillité : « Que veux-tu que j'y fasse, moi ? »

Alors il s'emportait : « C'est odieux d'avoir une famille pareille ! »

Et elle répliquait, toujours calme : « Oui, la famille est odieuse, mais l'héritage est bon, n'est-ce pas ? Ne fais donc pas l'imbécile. Tu as autant d'intérêt que moi à ménager tante Charlotte. »

Et il se taisait, ne sachant que répondre.

La tante maintenant les harcelait sans cesse avec l'idée fixe d'un enfant. Elle poussait Lesable dans les coins et lui soufflait dans la figure : « Mon neveu, j'entends que vous soyez père avant ma mort. Je veux voir mon héritier. Vous ne m'en ferez pas accroire que Cora ne soit pas faite pour être mère. Il suffit de la regarder. Quand on se marie, mon neveu, c'est pour avoir de la famille, pour faire souche. Notre Sainte Mère l'Eglise défend les mariages stériles. Je sais bien que vous n'êtes pas riches et qu'un enfant cause de la dépense. Mais après moi vous ne manquerez de rien. Je veux un petit Lesable, je le veux, entendez-vous ! »

Comme, après quinze mois de mariage, son désir ne s'était point encore réalisé, elle conçut des doutes et devint pressante ; et elle donnait tout bas des conseils à Cora, des conseils pratiques, en femme qui a connu bien des choses, autrefois, et qui sait encore s'en souvenir à l'occasion.

Un matin elle ne put se lever, se sentant indisposée. Comme elle n'avait jamais été malade, Cache'in, très ému, vint frapper à la porte de son gendre : « Courez vite chez le docteur Barbette, et vous direz au chef, n'est-ce pas, que je n'irai point au bureau aujourd'hui, vu la circonstance. »

Lesable passa une journée d'angoisses, incapable de travailler, de rédiger et d'étudier les affaires. M. Torchebeuf, surpris, lui demanda : « Vous êtes distrait, aujourd'hui, monsieur Lesable ? » Et Lesable, nerveux, répondit : « Je suis très fatigué, cher maître, j'ai passé toute la nuit auprès de notre tante dont l'état est fort grave. »

Mais le chef reprit froidement : « Du moment que M. Cachelin est resté près d'elle, cela devrait suffire. Je ne peux pas laisser mon bureau se désorganiser pour des raisons personnelles à mes employés. »

Lesable avait placé sa montre devant lui sur sa table et il attendait cinq heures avec une impatience fébrile. Dès que la grosse horloge de la grande cour sonna, il s'enfuit, quittant, pour la première fois, le bureau à la minute réglementaire.

Il prit même un fiacre pour rentrer, tant son inquiétude était vive ; et il monta l'escalier en courant.

La bonne vint ouvrir, il balbutia : « Comment va-t-elle ? »

— Le médecin dit qu'elle est bien bas. »

Il eut un battement de cœur et demeura tout ému : « Ah ! vraiment. »

Est-ce que, par hasard, elle allait mourir ?

Il n'osait pas entrer maintenant dans la chambre de la malade et il fit appeler Cachelin qui la gardait.

Son beau-père apparut aussitôt, ouvrant la porte avec précaution. Il avait sa robe de chambre et son bonnet grec

comme lorsqu'il passait de bonnes soirées au coin du feu; et il murmura avec précaution : « Ça va mal, très mal. Depuis quatre heures elle est sans connaissance. On l'a même administrée dans l'après-midi. »

Alors Lesable sentit une faiblesse lui descendre dans les jambes, et il s'assit :

« Où est ma femme ? »

— Elle est auprès d'elle.

— Qu'est-ce que dit au juste le docteur ?

— Il dit que c'est une attaque. Elle en peut revenir, mais elle peut aussi mourir cette nuit.

— Avez-vous besoin de moi ? Si vous n'en avez pas besoin, j'aime mieux ne pas entrer. Cela me serait pénible de la revoir dans cet état.

— Non. Allez chez vous. S'il y a quelque chose de nouveau, je vous ferai appeler tout de suite. »

Et Lesable retourna chez lui. L'appartement lui parut changé, plus grand, plus clair. Mais comme il ne pouvait tenir en place, il passa sur le balcon.

On était alors aux derniers jours de juillet et le grand soleil, au moment de disparaître derrière les deux tours du Trocadéro, versait une pluie de flamme sur l'immense peuple des toits.

L'espace, d'un rouge éclatant à son pied, prenait plus haut des teintes d'or pâle, puis des teintes jaunes, puis des teintes vertes, d'un vert léger frotté de lumière, puis il devenait bleu, d'un bleu pur et frais sur les têtes.

Les hirondelles passaient, comme des flèches, à peine visibles, dessinant sur le fond vermeil du ciel le profil crochu et fuyant de leurs ailes. Et sur la foule infinie des maisons, sur la campagne lointaine, planait une nuée rose, une vapeur de feu dans laquelle montaient, comme dans une apothéose, les flèches des clochers, tous les sommets sveltes des monuments. L'Arc de Triomphe de l'Etoile apparaissait énorme et noir dans l'incendie de l'horizon, et le dôme des Invalides semblait un autre soleil tombé du firmament sur le dos d'un édifice.

Lesable tenait à deux mains la rampe de fer, buvant l'air comme on boit du vin, avec une envie de sauter, de crier, de faire des gestes violents, tant il se sentait envahi par une joie profonde et triomphante. La vie lui apparaissait radieuse, l'avenir plein de bonheur ! Qu'allait-il faire ? Et il rêva.

Un bruit, derrière lui, le fit tressaillir. C'était sa femme. Elle avait les yeux rouges, les joues un peu enflées, l'air fatigué. Elle tendit son front pour qu'il l'embrassât, puis elle dit : « On va dîner chez papa pour rester près d'elle. La bonne ne la quittera pas pendant que nous mangerons. »

Et il la suivit dans l'appartement voisin.

Cachelin était déjà à table, attendant sa fille et son gendre. Un poulet froid, une salade de pommes de terre et un compotier de fraises étaient posés sur le dressoir, et la soupe fumait dans les assiettes.

On s'assit. Cachelin déclara : « Voilà des journées comme je n'en voudrais pas souvent. Ça n'est pas gai. » Il disait cela avec un ton d'indifférence dans l'accent et une sorte de satisfaction sur le visage. Et il se mit à dévorer, en homme de grand appétit, trouvant le poulet excellent et la salade de pommes de terre tout à fait rafraîchissante.

Mais Lesable se sentait l'estomac serré et l'âme inquiète, et il mangeait à peine, l'oreille tendue vers la chambre voisine qui demeurerait silencieuse comme si personne ne s'y fût trouvé. Cora n'avait pas faim non plus, émue, larmoyante, s'essuyant un œil de temps en temps avec un coin de sa serviette.

Cachelin demanda : « Qu'est-ce qu'a dit le chef ? »

Et Lesable donna des détails, que son beau-père voulait minutieux, qu'il lui faisait répéter, insistant pour tout savoir comme s'il eût été absent du ministère pendant un an.

« Ça a dû faire une émotion quand on a su qu'elle était malade ? » Et il songeait à sa rentrée glorieuse quand elle serait morte, aux têtes de ses collègues ; il prononça pourtant, comme pour répondre à un remords secret : « Ce n'est pas que je lui désire du mal à la chère femme ! Dieu sait que je voudrais la conserver longtemps, mais ça fera de l'effet tout de même. Le père Savon en oubliera la Commune. »

On commençait à manger les fraises quand la porte de la

malade s'entr'ouvrit. La commotion fut telle chez les dîneurs qu'ils se trouvèrent, d'un seul coup, debout tous les trois, éfarés. Et la petite bonne parut, gardant toujours son air calme et stupide. Elle prononça tranquillement : « Elle ne souffle plus. » Et Cachelin, jetant sa serviette sur les plats, se précipita comme un fou ; Cora le suivit, le cœur battant ; mais Lesable demeura debout près de la porte, épiant de loin la tache pâle du lit à peine éclairé parla fin du jour. Il voyait le dos de son beau-père penché vers la couche, ne remuant plus, examinant ; et tout d'un coup il entendit sa voix qui lui parut venir de loin, de très loin, du bout du monde, une de ces voix qui passent dans les rêves et qui vous disent des choses surprenantes. Elle prononçait : « C'est fait ! on n'entend plus rien. » Il vit sa femme tomber à genoux le front sur le drap et sanglotant. Alors il se décida à entrer, et, comme Cachelin s'était relevé, il aperçut, sur la blancheur de l'oreiller, la figure de tante Charlotte, les yeux fermés, si creuse, si rigide, si blême, qu'elle avait l'air d'une bonne femme en cire.

Il demanda avec angoisse : « Est-ce fini ? »

Cachelin, qui contemplant aussi sa sœur, se tourna vers lui et ils se regardèrent. Il répondit « Oui » voulant forcer son visage à une expression désolée, mais les deux hommes s'étaient pénétrés d'un coup d'œil, et sans savoir pourquoi, instinctivement, ils se donnèrent une poignée de main, comme pour se remercier l'un l'autre de ce qu'ils avaient fait l'un pour l'autre.

Alors, sans perdre de temps, ils s'occupèrent avec activité de toutes les besognes que réclame un mort.

Lesable se chargea d'aller chercher le médecin et de faire, le plus vite possible, les courses les plus pressées.

Il prit son chapeau et descendit l'escalier en courant, ayant hâte d'être dans la rue, d'être seul, de respirer, de penser, de jouir solitairement de son bonheur.

Lorsqu'il eut terminé ses commissions, au lieu de rentrer il gagna le boulevard, poussé par le désir de voir du monde, de se mêler au mouvement, à la vie heureuse du soir. Il avait envie de crier aux passants : « J'ai cinquante mille livres de rentes ! » et il allait, les mains dans ses poches, s'arrêtant devant les magasins, examinant les riches étoffes, les bijoux, les meubles de luxe, avec cette pensée joyeuse : « Je pourrais me payer cela maintenant. »

Tout à coup il passa devant un magasin de deuil et une idée brusquement l'effleura : « Si elle n'était point morte ? S'ils s'étaient trompés ? »

Et il revint vers sa demeure, d'un pas plus pressé, avec ce doute flottant dans l'esprit.

En rentrant il demanda : « Le docteur est-il venu ? »

Cachelin répondit : « Oui. Il a constaté le décès, et il s'est chargé de la déclaration. »

Ils rentrèrent dans la chambre de la morte. Cora pleurait toujours, assise dans un fauteuil. Elle pleurait très doucement, sans peine, presque sans chagrin maintenant, avec cette facilité de larmes qu'ont les femmes.

Dès qu'ils se trouvèrent tous trois dans l'appartement, Cachelin prononça à voix basse : « A présent que la bonne est partie se coucher, nous pouvons regarder s'il n'y a rien de caché dans les meubles. »

Et les deux hommes aussitôt se mirent à l'œuvre. Ils vidaient les tiroirs, fouillaient dans les poches, dépliaient les moindres papiers. A minuit ils n'avaient rien trouvé d'intéressant. Cora s'était assoupie, et elle ronflait un peu, d'une façon régulière. Cachelin demanda : « Est-ce que nous allons rester ici jusqu'au jour ? » Lesable, perplexe, jugeait cela plus convenable. Alors le beau-père en prit son parti : « En ce cas, dit-il, apportons des fauteuils ; » et ils allèrent chercher les deux autres sièges capitonnés qui meublaient la chambre de jeunes époux.

Une heure plus tard, les trois parents dormaient avec des ronflements inégaux, devant le cadavre glacé dans son éternelle immobilité.

Ils se réveillèrent au jour comme la petite bonne entrait dans la chambre. Cachelin aussitôt avoua en se frottant les paupières : « Je me suis un peu assoupi depuis une demi-heure à peu près. »

Mais Lesable, qui avait aussitôt repris possession de lui, déclara : « Je m'en suis bien aperçu. Moi, je n'ai pas perdu.

connaissance une seconde : j'avais seulement fermé les yeux pour les reposer. »

Cora regagna son appartement.

Alors Lesable demanda avec une apparente indifférence : « Quand voulez-vous que nous allions chez le notaire prendre connaissance du testament ? »

— Mais... ce matin si vous voulez.

— Est-il nécessaire que Cora nous accompagne ?

— Ça vaut peut-être mieux puisqu'elle est l'héritière, en somme.

— En ce cas, je vais la prévenir de s'apprêter. »

Et Lesable sortit de son pas vif.

L'étude de maître Belhomme venait d'ouvrir ses portes quand Cachelin, Lesable et sa femme se présentèrent, en grand deuil, avec des visages désolés.

Le notaire les reçut aussitôt; les fit asseoir, Cachelin prit la parole : « Monsieur, vous me connaissiez : je suis le frère de Mlle Charlotte Cachelin. Voici ma fille et mon gendre. Ma pauvre sœur est morte hier ; nous l'enterrerons demain. Comme vous êtes dépositaire de son testament, nous venons vous demander si elle n'a pas formulé quelque volonté relative à son inhumation ou si vous n'avez pas quelque communication à nous faire. »

Le notaire ouvrit un tiroir, prit une enveloppe, la déchira, tira un papier, et prononça : « Voici, monsieur, un double de

ce testament dont je puis vous donner connaissance immédiatement. L'autre expédition, exactement pareille à celle-ci, doit rester entre mes mains. »

Et il lut :

« Je soussignée, Victorine-Charlotte Cachelin, exprime ici mes dernières volontés :

» Je laisse toute ma fortune, s'élevant à un million cent vingt mille francs environ, aux enfants qui naîtront du mariage de ma nièce Célestine-Coralie Cachelin, avec jouissance des revenus aux parents jusqu'à la majorité de l'aîné des descendants.

» Les dispositions qui suivent règlent la part afférente à chaque enfant et la part demeurant aux parents jusqu'à la fin de leurs jours.

» Dans le cas où ma mort arriverait avant que ma nièce eût un héritier, toute ma fortune demeurera entre les mains de mon notaire, pendant trois ans, pour ma volonté exprimée plus haut être accomplie si un enfant naît durant cette période.

» Mais dans le cas où Coralie n'obtiendrait point du Ciel un descendant pendant les trois années qui suivront ma mort, ma fortune sera distribuée, par les soins de mon notaire, aux pauvres et aux établissements de bienfaisance dont la liste suit. »

(A suivre.)

GUY DE MAUPASSANT.

LES MILITAIRES AU THÉÂTRE



AUTRE JOUR j'assistais, dans une ville de province, à la représentation d'un drame soi-disant militaire, *Kléber*, joué récemment à Paris; et je suis sorti du théâtre avec la conviction que le drame militaire a presque disparu de la scène française, pour faire place au drame politique, où l'action n'est qu'un cadre destiné à accompagner de monotones déclamations de principes, de transparentes allusions aux événements du jour.

Nous ne sommes plus au temps du Cirque-Impérial du boulevard du Temple, où se jouaient les

Martyrs de la Syrie, la *Prise de Pékin*, les *Premières pages d'une grande histoire*, la *Voie sacrée*, l'*Histoire d'un drapeau*, etc., etc..., grandes machines passionnantes dont la contexture était presque toujours la même. L'action se passait-elle sous la Révolution ou sous l'Empire? le *traître* était un émigré; le héros, un jeune prolétaire, simple soldat au 1^{er} acte, colonel au 5^{me}, et qui devenait l'heureux époux d'une jeune fille noble, complètement « emballée » par son courage et sa prestance. S'agissait-il d'une campagne sous le second Empire? l'intérêt se déplaçait; c'est au secours d'une famille française de Syrie, de Chine ou d'Italie que se portait l'armée, délivrant sur son passage les opprimés et les esclaves, au nom de l'humanité et pour la plus grande joie du « paradis », dont le public est essentiellement humanitaire.

Dans les deux cas, la partie comique était dévolue à deux soldats loustics, rivaux en amour, et que les communs dangers de la guerre transformaient en deux amis inséparables. Ces braves pioupious, que la cantinière ou la femme de

chambre objet de leurs rêves conduisait par le bout du nez, débitaient parfois des choses étonnantes. Dans l'*Histoire d'un drapeau*, je ne sais plus quel caporal, à la bataille des Pyramides (notez bien ce point), était sommé de se rendre par un chef de mamelucks : « Me rendre, s'écriait le Français; si Cambronne était là, il vous répondrait à ma place !!! » Et cet anachronisme hardi soulevait des tonnerres d'applaudissements; car, à travers ces intrigues enfantines, ces complications cousues de fil blanc, passait un grand souffle de patriotisme sincère, et l'on y respirait un immense amour du pantalon rouge et de la cocarde. Le public d'aujourd'hui est sceptique; il ne se contente plus de si peu.

Les pièces militaires de ces dix ou douze dernières années s'appellent *Masséna* ou *l'enfant chéri de la victoire*, *Hoche*, *Marceau* ou *les Enfants de la République*, *Desaix*, les *Muscadins*, *Kléber*, etc... Tous les généraux populaires y passeront, le titre et le héros lui-même n'étant que des prétextes. L'anachronisme y est moins sans-çon, mais il est singulièrement moins amusant. Les personnages n'y prononcent point les paroles historiques seize ans à l'avance, mais ils tiennent fort bien en 1795 le langage d'un député de l'Union républicaine de 1884; ils n'exaltent plus les armes françaises et les vertus militaires, mais ils célèbrent l'instruction obligatoire et flétrissent le cléricalisme. Si bien qu'on ne sait pas trop si c'est Kléber ou Paul Bert qui parle. C'est moins scénique, plus faux et plus ennuyeux; mais c'est le goût du jour.

Eh bien ! vrai, c'est dommage, et je regrette franchement les naïvetés dramatiques de mon vieux boulevard du Temple.

Je le regrette d'autant plus que, par suite de la disparition de ce théâtre bien français et bien patriotique, qu'il n'a pas été possible de reconstituer ailleurs, le patriotisme à la scène s'est déplacé et est allé s'échouer sur les tréteaux des beuglants.

Du jour où il n'y a plus eu de Cirque-Impérial, les cafés-concerts se sont emparés du monopole vacant et l'ont exploité en romances. La guerre de 70 acheva de donner le branle. Dès lors commença le défilé de ces élucubrations belliqueses et vengeresses, hurlées, entre une tyrolienne et l'*Amand* d'*Amanda*, par des barytons de malheur qui, sous le

frac et les gants blancs, trahissent une distinction native de garçons bouchers en rupture d'étal.

Ce ravalement du patriotisme va de pair avec la prostitution de la *Marseillaise*, hélas! mise à toutes les sauces; et — signe des temps qui achèverait de donner raison aux sceptiques, si les esprits justes et les vrais patriotes pouvaient se laisser abuser — nous descendons chaque jour d'un degré dans la coupable tolérance de cet abus. L'autre jour, au café-chantant, j'ai vu un saltimbanque qui a pour spécialité de tenir en équilibre sur son nez un immense drapeau tricolore et d'exécuter en même temps mille singeries, tandis que l'orchestre l'accompagne avec tout le répertoire des hymnes patriotiques. Personne dans la salle n'a protesté. Allez voir si, en Angleterre, on permettrait de faire cet affront au *God save the queen!*

Notre scepticisme ne s'est pas attaqué seulement aux enthousiasmes si sains d'autrefois; il a tué aussi le rire de nos pères, ce bon rire qui n'avait jamais d'écume aux lèvres et qui vibrait franchement comme une sonnerie de clairon. Tandis que je vois avec terreur venir le jour où l'on mettra sur la scène cette sinistre brute de Ramollot, je pense avec gaité au « vénérable Lagingeole » de Clairville, cette parodie exilarante (mais de bon aloi) du vieux troupier bénisseur de l'ancien mélodrame. — « Oh! la société! la société! » gémissait Lagingeole, tandis que la neige, simulée par des rognures de papier blanc, tombait droit sur sa tête et le suivait quand il se déplaçait. C'étaient là de franches bouffonneries qui passaient par-dessus la tête de l'armée et allaient frapper d'un trait satirique une école théâtrale condamnée par les délicats.

Cette école, dont le *Vieux caporal* peut être donné comme le type, avait du moins cela de bon, qu'elle faisait du militaire au théâtre l'incarnation pathétique de l'honneur, du dévouement, des vertus guerrières et même civiles. Il était le défenseur intrépide du faible et de l'opprimé. C'était lui qui arrachait l'orpheline aux mains des sbires; c'était lui qui, au cinquième acte, exhibait devant le traître confondu les papiers de l'innocente héritière et permettait à la fille de ses anciens maîtres d'épouser un jeune médecin plein d'avenir.

Jamais d'ailleurs, soit dans le drame, soit dans le vaudeville, soit dans la comédie, les écrivains de théâtre n'ont songé à faire jouer au militaire français un personnage odieux. Le public ne l'aurait pas souffert. On accepte un magistrat assassin — comme dans le *Petit Jacques*; on trépigne de plaisir quand on voit condamner au bagne un notaire ou un financier; et le prêtre lui-même n'a pas été toujours épargné par certains dramaturges habiles à exploiter les passions de la foule et l'esprit du temps. Quant aux avocats et aux médecins — aux médecins surtout, — il n'est pas de profession qui ait été plus maltraitée sur la scène française. Seul, le militaire est resté sacré. A lui les beaux rôles et les caractères sympathiques.

J'ai dit ce qu'était le militaire dans l'ancien mélodrame. Le vieux vaudeville était encore plus chauvin et ne le cédait à aucun genre sous le rapport de la naïveté :

En vous voyant sous l'habit militaire
J'ai deviné que vous étiez soldat.

Scribe, que l'Académie devait absoudre de tant d'audaces littéraires, alla plus loin que tous ses prédécesseurs dans le chauvinisme de l'expression. Rien n'égale la candeur de cet aphorisme resté célèbre :

Un vrai soldat doit souffrir et se taire
Sans murmurer.

Scribe a d'ailleurs beaucoup joué dans ses pièces du colonel et du général retraités.

L'opéra-comique a fait aussi une belle part aux militaires. Le brave Sulpice de la *Fille du régiment* vaut bien le Dagobert d'Eugène Sue, et même il n'est pas sans quelque

poésie. Sulpice, avec Max du *Chalet*, sont les meilleurs du genre. Ils réalisent l'idéal du troupiier avec sa rondeur, sa bonhomie et sa bravoure.

Le nombre des auteurs dramatiques qui ont mis le militaire en scène est considérable. Je n'entreprendrai pas de les dénommer. Seulement je signalerai aux curieux une étude des plus intéressantes à faire avec ce sujet qui, je pense, n'a été abordé par aucun critique.

Que l'érudit dont une pareille entreprise tenterait la plume n'oublie pas Pigault-Lebrun, qui est lui-même l'auteur dramatique le plus oublié. Il écrivait à l'apogée du drame militaire, et il est piquant de voir combien cet écrivain si licencieux dans ses romans, si léger dans la plupart de ses conceptions, était différent de lui-même quand il traitait à la scène le genre patriotique et *fraternitaire* qui avait le don exclusif de passionner la foule dans ces temps belliqueux. Veut-on un exemple de cet art bien spécial et bien toqué? Voici un curieux épisode des *Dragons en cantonnement* :

Deux dragons sortent pour se battre en duel. Le colonel les fait arrêter; on les amène devant le nouveau capitaine, qui va juger leur différend d'une façon que, malheureusement, on n'est guère disposé à imiter :

LE CAPITAINÉ. — Approchez, messieurs.

UN DRAGON. — Citoyens...

LE CAPITAINÉ. — Avant de vous rendre ce titre, je veux voir si vous le méritez. (*Au dragon.*) Tire ton sabre. (*A l'autre dragon.*) Tire le tien... Ils sont teints, l'un et l'autre, du sang des Autrichiens, et vous voulez les laver dans celui de votre frère! Insensés! est-ce pour vous déchirer entre vous que la Patrie vous met les armes à la main? Non! c'est pour battre ses ennemis. Vous l'avez fait jusqu'à présent, et vous vivez pour le faire encore. Qu'on s'embrasse, et qu'on ne pense plus à rien.

UN DRAGON. — Mais, mon capitaine...

LE CAPITAINÉ. — Votre capitaine vous ordonne de vous embrasser.

UN DRAGON. — Permettez-moi, du moins, de vous expliquer...

LE CAPITAINÉ. — Je ne veux rien entendre. Tu vas me parler d'affront, de point d'honneur et d'un tas de vieilles balivernes que j'ai connues avant toi, auxquelles j'ai eu la bêtise de croire, et que je méprise complètement aujourd'hui: Qu'on s'embrasse!

UN DRAGON. — Cependant, mon capitaine...

LE CAPITAINÉ. — Ah! tu fais le récalcitrant? Si tu n'obéis à l'instant, je te fais dégrader et déclarer indigne de servir la République! (*Les deux dragons s'embrassent.*) Je suis content de vous. Citoyens! je traite ce soir ma compagnie, et je vous invite au banquet. Nous trinquerons ensemble et nous nous préparerons gaiement à cueillir de nouveaux lauriers.

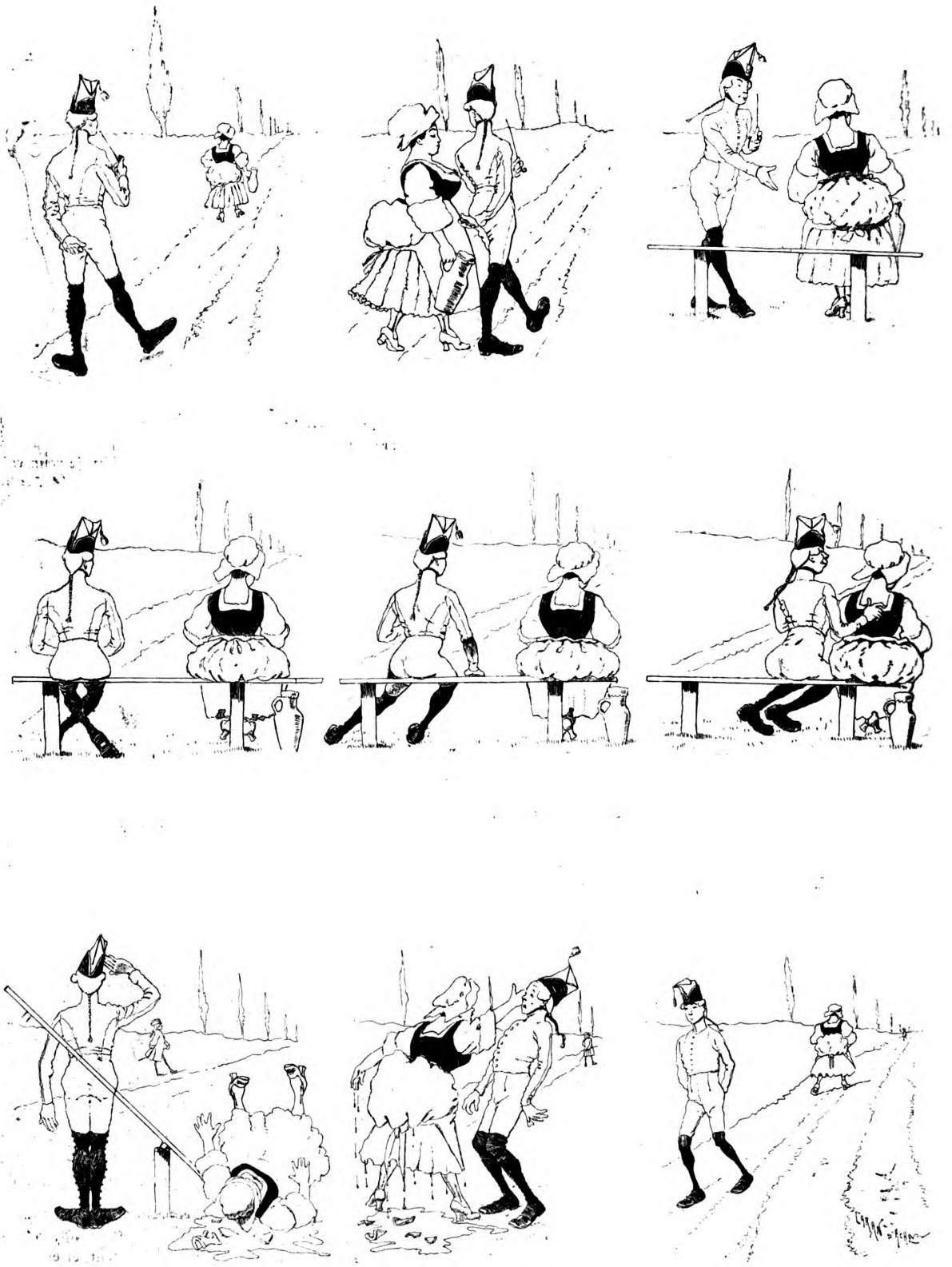
Quelle saveur! Et comme les temps où ces sentiments-là étaient professés sont moralement loin de nous! Quel abîme entre le *Kléber* dont je parlais en commençant et le théâtre militaire du temps de Pigault-Lebrun!...

Il est à remarquer que, de tous les auteurs dramatiques contemporains, celui qui a le plus glorifié le militaire au théâtre, c'est précisément le petit-fils de Pigault-Lebrun, Emile Augier, avec sa noble figure du colonel Guérin, ce parfait modèle d'honneur.

Plus rude est le Bernard Stamply de Jules Sandeau, à qui nous devons aussi, en collaboration avec Augier, la sympathique silhouette du duc de Montmeyran, simple caporal de tirailleurs algériens.

J'arrête là ces quelques notes sur le théâtre militaire et sur le militaire au théâtre, en exprimant une nouvelle fois le vœu que ce sujet soit traité par un homme compétent, et en suppliant les auteurs dramatiques de renoncer à tout jamais au genre faux qui est malheureusement en faveur auprès du public d'aujourd'hui.

LE CHASTELLIER DE GHÉRAND.



La Cruche cassée. — Dessin de Caran d'Ache.

COURRIER DE PARIS

Samedi.

st-il rien de plus joli que le Bois, par ces premières matinées de printemps ? Il est à peine dix heures, l'étroite allée des Poteaux s'emplit de mouvement et de bruit.

Le soleil éclabousse paresseusement de taches claires le sable piétiné par les sabots des chevaux. Sur les hautes herbes qui envahissent le chemin, planent et se poursuivent des tourbillonnantes envolées d'oiseaux. Et ces ailes qui palpitent, qui luisent sans trêve, mettent dans l'air vibrant une tendresse délicieuse d'amours inconstantes...



Comme au travers d'un treillage léger, s'entrevoient les silhouettes vagues des cavaliers qui passent sous les branches des acacias. Les robes sombres des amazones, les uniformes galonnés des officiers, les jaquettes grises des sportsmen transparaissent en une course fantasque, tantôt allumés d'un brusque coup de lumière, tantôt enveloppés de teintes fausses par l'ombre verte des feuilles.

On s'arrête, on se croise. Les mains se serrent d'une étreinte furtive. Les saluts s'échangent au galop. Quel joli chapitre parisien à écrire que le chapitre des saluts, et combien de romans commencèrent par le bonjour moqueur qu'une amazone blonde nous jeta — un matin — du bout des doigts, à demi retournée en arrière d'un geste charmant, et pliant son torse onduleux aux foulées rythmiques de son cheval.

La pipe aux dents, un cantonnier ratisse machinalement l'allée, et de ci de là, s'essuie le front. Il regarde avec une indifférence profonde les couples élégants qui l'effleurent au passage, les décavés qui trottent sur des rosses de manège, les vieux beaux qui redressent leur échine cassée, toute cette bohème qui pue la bêtise et parfois la dèche noire. En a-t-il vu déjà rouler devant lui, ce vieux-là, des « toutes sortes » et de ces rastaquouères qui piquent un beau jour leur tête en pleine boue et que l'on ne revoit jamais.

Les merles se répendent dans l'épaisseur des taillis. C'est comme un concert joyeux de flûtes invisibles, et le roulement assourdi des voitures qui traversent les allées lointaines couvre leurs trilles aigus.

Par instants tout se tait. Un silence recueilli de solitude s'étend sur le bois et l'on entend alors des éclats de rire qui sonnent on ne sait où, des phrases chuchotées hâtivement qui ont la saveur troublante et la tentation de quelque histoire étrange interrompue aux premières lignes...

Que n'est-il possible de noter curieusement — comme un peintre qui ébauche en trois coups de fusain l'impression soudaine du paysage — le peu que l'on surprend ainsi, même les choses banales cent fois écoutées, les calinotades précieuses et les rengaines exquises des amoureux !

Toute la comédie humaine, toute la vie parisienne racontées en blagues d'une ligne ! Les marchés débattus fiévreusement, l'honneur d'un homme tenant à un oui ou à un non distrait, les nostalgiques soupirs de ceux qui furent quelque chose et qui ne sont plus rien, le suppliant appel de l'amour qui craque, les sonores propos des officiers commentant l'Annuaire ou remuant

des souvenirs de garnison, les calembours pâteux débités d'une voix exotique par les lanceurs d'affaires véreuses, les mensonges subtils des filles qui ne vous laissent aucune croyance intacte au cœur, les conseils du baron Hulot à son fils, les aveux divinement naïfs des fiancés, et ces boutades cruelles d'Alceste qui grattent les meilleurs replâtrages. Que sais-je encore, car on entend tout cela, le long de cette allée élégante.

L'heure s'avance. On revient lentement...

Au carrefour du Pré Cate-lan, des voitures stationnent, alignées contre les troncs gris des arbres et toutes pleines de jolies indolentes et de bébés bruyants. Les ombrelles de couleur vive flambent sur le fond vert, ainsi que des coquelicots en fleurs.

Il se dégage comme une fraîcheur reposante de ces toilettes claires de printemps sous lesquelles frissonne l'idéale chair féminine. Les « village-cart » attelés de poneys font rêver de grands parcs et d'allées solitaires où des faunes de marbre rient dans les bosquets ténébreux. On dirait un salon en plein air où l'on flirte, où l'on bavarde, où l'on égratigne son prochain à coups d'ongles roses. Les cavaliers s'attardent autour des voitures et se penchent sur l'encolure de leur bête. Les enfants courent dans l'herbe.

Et l'on songe avec peine à revenir, à quitter ce petit coin parfumé et d'une mondanité toute moderne, à remonter l'interminable avenue, balayée de soleil, où l'Arc de Triomphe ouvre à l'horizon son grand œil bleu...



Dimanche.

Le tournoi international donné par la Société française d'encouragement de l'escrime, au Grand-Hôtel, a été des plus réussis.

Dans la salle de l'assaut se pressaient la plupart des hommes d'épée que notre spirituel confrère, le baron de Vaux, a si bien portraiturés dans son livre et quelques élégantes sportswomen qui ne manqueraient pour rien au monde un spectacle pareil.

Italiens, Belges, Suisses, Anglais, Français de la province et de Paris ont rivalisé d'entrain et de talent, ce qui a donné à cette fête de l'épée un éclat inaccoutumé.

Parmi le nombreux et brillant public qui se dispose à applaudir les tireurs, nous remarquons, auprès de M. de Villeneuve, président, MM. d'Ariste, de Borda, des Haulles, Laroze, Dollfus, Conrad, prince Ruspoli, Molier, Magnier, Casimir Périer, Léouzon Le Duc, Alexandre Hepp, Kœchlin, duc de Perdifumo, prince Soutzo, généraux Pittié, Verger, Rebillot, de Geslin, Philippi, Dietz-Monin, Gidels, comte d'Algarra, Wilson, Gamescasse, Récipon, Merwast, etc., et un grand nombre d'officiers, de polytechniciens et de saint-cyriens.

Dans l'élégant public féminin, qui fréquente tous les grands assauts, on remarque Mmes la vicomtesse d'Espagne, comtesse d'Algarra, Mitford, Armengaud, Puget, de Lurcy, baronne de Grandmaison, baronne d'Ariste, comtesse de la Baume.

Enfin, le général de Menabrea et le baron de Beyens, ambassadeurs d'Italie et de Belgique, les deux pays représentés surtout à l'assaut, se trouvent au premier rang des spectateurs.

Le tournoi a débuté par un assaut intéressant entre MM. *Thomeguex*, Suisse, et *Pasquet*, amateur bordelais.

Ensuite le capitaine *Derué* a tiré contre M. *Vonstow*, un amateur anglais.

Puis sont venus les assauts de *Paul Ruzé* contre M. *Petit*, *Frey* contre *Belle*, le marquis de *Ginori*, Italien, contre le comte de *l'Angle-Beaumanoir*, assaut très remarquable et très applaudi, et *Selderclagt*, Belge, contre *Hottelet*.

La seconde partie a été remplie par les assauts de MM. *Polonini* contre *Fierlands*, Belge; de *Wille*, jeune amateur belge et le comte *Emmery*; *Rossi*, professeur italien, contre *Rue*; *Sauze*, du 6^e hussards, contre *Lafond*, et le clou de la soirée, *Mérignac*, le grand professeur français, contre *Pecoraro*, professeur d'escrime à l'École militaire de Modène, passe d'armes qui a été certainement un régal pour tous les assistants comme pour les tireurs qui avaient déjà paru en lice.

Somme toute, belle journée pour l'escrime et pour la Société d'encouragement.

*
***Lundi.*

Il y a tout un sujet de feuilleton tragique et mystérieux dans le procès de cet assassin que les jurés ont bien inutilement condamné à mort. Est-ce que la guillotine n'est pas reléguée désormais dans l'armoire aux vieilles lunes? Est-ce que l'état de bourreau ne ressemble point maintenant, grâce à la clémence incurable de M. Grévy, à l'une de ces sinécures comiques qu'inventèrent les vaudevillistes, à l'emploi de vétérinaire de chevaux de bois ou de paveur en chambre?

Quelle énigme rouge se cache sous le meurtre de ces deux pauvres vieux qui vivaient si tranquilles, si en dehors du monde, dans la calme rue du Regard? Quel secret garde la bouche obsti-

nément close de ce gremlin qui a railleusement secoué les balances rouillées de l'austère Thémis, nargué les juges et les témoins, comme si sa tête n'eût pas été en jeu?

Campi appartiendrait, paraît-il, à une excellente famille. Condamné jadis, pendant qu'il était au service, à plusieurs années de compagnie de discipline, on l'avait renié comme on coupe une branche pourrie! Qu'était-il devenu? Dans quel pays crevait-il la faim, roulait-il abandonné à son malheureux sort? Ses deux sœurs et son cadet, qui est officier, l'ignoraient ou ne cherchaient pas à le savoir, lorsque l'avocat du prévenu leur a dévoilé la lugubre vérité, leur a porté le coup de grâce. Mais, comme s'il flambait enfin une leur d'honnêteté dans son cerveau détraqué, comme s'il tenait à ne pas déshonorer à jamais le nom qu'il n'est plus digne de porter et que d'autres soutiennent hautement, Campi n'arrachera pas son masque, ne prononcera pas une parole, ne laissera, jusqu'à la dernière heure, rien deviner de ce qui fut son passé. L'homme qui ne faiblit pas, qui tient sans reculer une pareille résolution, n'est pas le premier venu. Cette histoire, que d'aucuns ont colportée, est-elle vraie?

A quand le roman « Bouche close » par Alexis Bouvier ou Xavier de Montépin?

*
***Mardi.*

On a enterré à la Comédie-Française une pièce de Dumas fils qui eut jadis quelques succès, quand Croizette — cette Parisienne entre les Parisiennes dont rayonnaient les cheveux blonds et qui avait dans les yeux la câlinerie féline des chattes — y brûlait les planches avec Sarah Bernhardt plus étrange, plus fantaisiste qu'elle, ne l'avait jamais été dans un rôle de ratasquinère hautaine et pervertie, toujours prête à ensorceler et à faire du mal.

Parties toutes les deux, hélas! L'une est mariée ou presque mariée et cherche l'ombre où l'on s'aime mieux quand on s'aime bien. L'autre, emportée dans les remous d'une existence bohème, ayant besoin de gagner encore et toujours de l'argent pour payer ses dettes et celles des autres, se tue à un métier écrasant, dépense ses forces chaque soir, comme si elle en avait à revendre, et finira par tomber sur cette scène de la Porte-Saint-Martin comme elle est tombée l'autre semaine, — épuisée, jouant au naturel son rôle de poitrinaire, — mais pour ne plus se relever. Où sont les neiges d'antan?

Mlle Pierson et Mlle Bartet, qui sont de plus en plus de placides et ternes petites bourgeoises, ont conduit péniblement le deuil de l'*Etrangère*.

Aux Nouveautés, au contraire, une opérette très amusante qui a mis cette adorable gamine de Milly-Meyer une fois de plus en vedette. Quelle drôle et spirituelle rieuse que ce bout de femme qui se déhanche en des gestes heurtés, comiques de marionnettes, qui sauve les morceaux les plus bêtes par ses mines inimitables, la mobilité perpétuelle de ses traits, l'endiablement de ses audaces. Cela ne ressemble à rien. C'est de l'inédit saupoudré d'une pincée de carry. C'est plus cocasse que tout ce qu'on a vu. Et l'on rit et l'on applaudit la fantochinette qui a fait son trou sans crier gare, qui, du train où elle marche, sera bientôt l'une des divettes à la mode et remplacera les éternelles artistes dont nous connaissons les sourires, les moues, les gestes, comme une flore étiquetée dans un herbier.

VALRÉAS





Il était une fois... — commença ce soir-là le cavalier Campistron, — un lieutenant qui perdait facilement le Nord.

Les méchantes langues disaient même qu'il n'avait inventé ni la craie pour marquer le pas, ni les yeux artificiels pour donner de l'aspect au bouillon de l'ordinaire.

Vous vous rappelez la réflexion du colonel de l'adjudant Folligoulas : « Dieu, en créant des emplois subalternes, créa nécessairement des intelligences bornées pour les occuper », et vous me demandez comment cet excellent homme avait pu devenir officier ?

C'est la guerre qui lui avait joué ce bon tour-là. Resté au dépôt, où il était chargé de la haute surveillance de l'infirmerie des chevaux, il avait reçu un beau matin une épaulette de sous-lieutenant en pleine figure, sans savoir pourquoi.

Alors il avait voulu, comme il disait, se mettre à hauteur, et il s'était pris à lire, sans méthode, sans ordre, tous les bouquins de la bibliothèque, si bien que sa pauvre cervelle n'y avait pas résisté. Le malheureux se croyait maintenant un érudit, et ses tirades, dont il abusait à tout propos, faisaient la joie de ses camarades en général et, en particulier, du commandant de la Bryme, qui avait dit un jour, avec son flegme habituel :

— Parlez-moi de la conversation de Pompafaux. Voilà qui est intéressant et instructif ! Au milieu de chaque phrase, un bouquet, deux ou trois fleurs... de rhétorique : autour de l'agréable, l'utile. Une bonne citation de physique, un peu de géométrie, au besoin, de la cuisine bourgeoise. Tel est, messieurs, le résultat de la combinaison de l'intelligence et du travail.

Depuis ce moment, il n'y avait plus moyen de brider le lieutenant Pompafaux.

Il cherchait et trouvait à tout les synonymes les plus réjouissants. Il appelait les sous-officiers des décorions et voulait absolument qu'une carabine fût une manipule.

— Prenez constamment, disait-il au garde d'écurie, ce trident à manche cylindrique, soulevez délicatement les tiges dorées sur lesquelles reposent ces marrons de la digestion, et faites tomber ces derniers dans votre récipient voyageur.

— Corollaire : Portez constamment le résultat de vos additions à l'ex-matelas du nommé Job.

Il adorait les adverbes et ne manquait jamais de crier au moment de l'abreuvoir : « Faites constamment sortir les chevaux simultanément, c'est-à-dire l'un après l'autre. »

On ne le prenait pas sans vert.

Le colonel ayant fait observer qu'il rencontrait souvent des dragons dont les plumets étaient mal plantés, le lieutenant Pompafaux avait le soir même passé une revue de casques, et il avait assuré l'ajustage de ses plumets au moyen d'un fil à plomb.

Voilà ce que c'est que d'être calé en géométrie.

Une seule chose le chagrînait, c'était l'orientation. Il n'avait jamais pu trouver le Nord que dans la cour du quartier, parce qu'il y avait une girouette au-dessus de l'horloge.

Aussi, se trouva-t-il très perplexe le jour où il lut à la Décision : « Messieurs les capitaines commandants profiteront des belles soirées d'avril pour conduire leurs hommes à l'extérieur et les instruire dans les détails du service de nuit, orientation, jalonnage, etc... »

Se ferait-il porter malade ? Impossible : chacun savait qu'il jouissait d'une santé de fer.

Pendant deux jours, cependant, il fut radieux. La pluie ne cessa

pas de tomber, et le ciel couvert de nuages noirs ne se prêtait guère aux leçons d'orientation ; aussi le lieutenant Pompafaux, tout en traçant sur un tableau, et cent fois de suite, la Grande Ourse et la Petite Ourse, ne cessait-il de répéter :

Pompez, pompez, Seigneur, pour les biens de la terre
Et le repos du militaire !

Mais le troisième jour le temps devint splendide. La terrible épreuve était imminente. Enfin, n'y tenant plus, au moment de monter à cheval, le lieutenant s'adressant au chef de son escadron, lequel était proposé pour Saumur, lui dit d'un air malin :

— Eh bien, marchef, sommes-nous ferré sur les procédés d'orientation ? Voyons cela. — Montrez-moi donc un peu l'étoile polaire ?

— La voilà, mon lieutenant, répondit le chef après avoir levé la tête.

— Où donc cela ? interrogea le lieutenant Pompafaux.

— Là, mon lieutenant, exactement au-dessus du coin du bâtiment.

— Très bien, jeune homme, très bien ! finit par dire le lieutenant qui se crut sauvé.

On partit, chaque peloton marchant isolément. Tant que le 4^e peloton suivit la rue de Lille, cela alla bien. Le lieutenant, en arrêt, les yeux au ciel, ne perdait pas de vue la bienheureuse étoile : mais il fallait passer sous la porte de Lille, et après avoir franchi le pont-levis, quand il voulut la retrouver, autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

On marcha longtemps, le lieutenant Pompafaux morne et suant à grosses gouttes. Enfin, après s'être voué à tous les saints, il arrêta son peloton et commença d'une voix étranglée :

— S'orienter, cela veut dire non point trouver l'orient, mais trouver constamment le Nord. Le jour, on s'oriente au moyen du Soleil et de la mousse des arbres ; la nuit, au moyen de la Lune et, quand il n'y a pas de Lune, au moyen des Étoiles. Parmi les Étoiles il y en a une qui marque le Nord. On l'appelle l'étoile Polaire. Elle fait partie de la Grande Ourse, non, de la Petite Ourse, c'est-à-dire qu'en prolongeant les roues de la Grande Ourse de cinq fois la longueur de la Petite, on tombe... on tombe...

Et le malheureux qui avait récité tout d'une haleine le petit boniment qu'il avait préparé, le cou tendu, les yeux dans la vague, se sentant complètement embourbé, finit brusquement en criant tout à fait en colère :

— Cré nom de nom ! elle fait donc exprès de se cacher, cette bourrique-là ? Enfin, elle est facile à reconnaître : vous la trouverez tous les soirs à huit heures au-dessus du bureau de l'escadron.

— Par quatre — au trot — ma... arche !

Pourtant, le lieutenant Pompafaux retrouva le Nord.

Ce fut le jour où il profita de la loi qui lui permit de prendre sa retraite à vingt-cinq ans de service.

Maintenant, il est retiré à Conchy-les-Pots et c'est lui qui fait le discours au comice agricole.

Très influent, il a déjà fait changer quatre fois l'instituteur à la suite de discussions très chaudes sur l'orientation.

FOLARÇON.



LES ENFANTS DE TROUPE

« Que deviennent ces pauvres petits orphelins de soldats, ces enfants de troupe que l'armée semble adopter? Ils demandent des soins maternels, on leur jette les miettes des pains de munition; ils demandent une éducation et de bons exemples, on les pousse aux portes de la caserne et on les lance sur les places publiques; ils pleurent de tant de misère et d'abandon, on ouvre alors ce livre qui tient lieu de tout, le règlement, et on leur montre avec le doigt, qu'il n'est point dit dans ce livre: *Tu aimeras et protégeras la faiblesse.*

« Ces enfants, cependant, sont nombreux dans l'armée, et méritent bien de fixer l'attention du législateur.

« A défaut de règlements, quelques chefs de corps ont été assez éclairés, assez humains et assez généreux pour s'occuper de ces jeunes infortunés; il serait à désirer qu'une main plus puissante vint partout en aide aux enfants de troupe.

« Ils figurent, il est vrai, sur les manuels administratifs pour les allocations qui leur sont accordées; mais leur police, leur instruction, leur organisation, sont laissées au caprice des maîtres. »

Voilà bien près de cinquante ans que celui qui est aujourd'hui le général Ambert écrivait, dans ses remarquables esquisses de l'armée française, ces lignes tellement vraies encore aujourd'hui, que je n'ai pas cru pouvoir mieux peindre la situation de nos enfants de troupe dans nos régiments.

Quelle promiscuité dangereuse, malsaine pour ces enfants, que ce frottement perpétuel avec l'homme de troupe de la chambrée, à l'atelier. Quelles leçons, quels exemples! Et si leur âme et leur esprit sont à détestable école, leur corps n'est pas à meilleur gîte ni régal dans ces chambres mal ou trop aérées, dans ces quartiers bondés où l'épidémie tombe si fréquemment à cet ordinaire de la troupe, nourriture si peu en rapport avec les exigences d'une maturité naissante.

Quelles garanties pour les parents contraints par la dure nécessité d'abandonner ainsi leurs enfants!

Qui les surveille? qui s'en occupe? Un brigadier en est souvent chargé quand leur nombre motive cet emploi. Sinon ils vont, abandonnés dans le quartier, livrés à des emplois vulgaires, inutiles dans l'avenir pour l'Etat comme pour eux-mêmes.

Sont-ils envoyés à quelque école? Le colonel, chaque dimanche à l'issue du rapport, se fait présenter leurs notes et leurs cahiers, dit: « c'est bien » ou « c'est mal » et en voilà pour huit jours. Jolis encouragements! joli contrôle!

Et quand même un colonel, plein de zèle et de cœur pour ces intéressants enfants, apporterait à leur direction morale et intellectuelle tout le soin possible, quels moyens trouverait-il dans son régiment en rapport avec les soins délicats qu'exige l'éducation de l'enfant?

La vie de l'enfant de troupe au régiment est donc absolument préjudiciable à ses intérêts propres, aux désirs de sa famille. Elle n'est pas davantage utile, comme elle devrait l'être, à l'Etat qui leur donne le peu de leurs droits.

En effet, dans ces enfants de l'armée, instruits, élevés pour elle, quelle pépinière ne trouverait-on pas pour le recrutement si difficile de nos cadres?

Il y a donc lieu sans retard de trouver le moyen qui, satisfaisant aux intérêts de tous, donnerait à l'enfant de troupe l'éducation morale, saine, intelligente que sa famille, qui vous le confie, a le droit d'exiger; et alors, pour l'intérêt de l'armée, vous pourrez préparer parmi les meilleurs de ceux-ci vos bons sous-officiers, qui pourront devenir d'excellents officiers.

Nous n'apprenons rien de nouveau; nous n'inventons rien. Le moyen est tout trouvé. C'est l'école des enfants de troupe qu'il y a lieu de créer; non pas une, comme celle insuffisante de Rambouillet dont les bons résultats sont absolument connus, mais deux, mais quatre, mais dix s'il le faut.

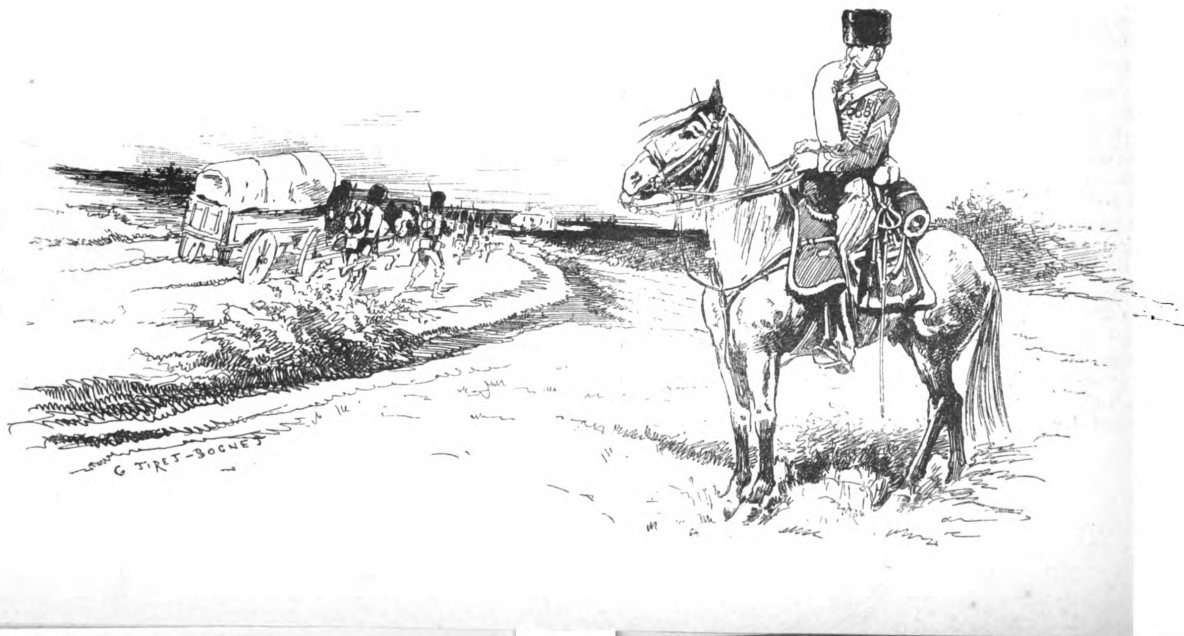
L'enfant y entrera en sortant de sa famille, à l'âge où il se culotte sans peine et cire ses souliers décemment. Il aura l'éducation obligatoire de cet âge. Il recevra l'instruction en rapport avec ce qu'il est et ce qu'il doit être; engagé à dix-huit ans pour cinq ans, ayant fait ses classes à l'école, il devra en sortir sous-officier s'il a satisfait aux examens qu'il y aura lieu d'exiger à la fin des cours. Dans cet ordre d'idées il serait bon de grouper les enfants par arme; il pourrait y avoir par exemple une école pour ceux du génie et de l'artillerie, une ou deux pour la cavalerie, cinq ou six ou plus pour l'infanterie. C'est un calcul à faire et à arrêter par le législateur. Ici nous n'exposons que l'idée générale du projet.

Ce projet est parmi ceux à la veille d'être discutés. Par grâce, messieurs de la Chambre, faites vite et bien. Il y a hâte à arracher ces enfants aux périls de la vie du quartier. S'occuper des enfants est un des grands soucis du jour. Nous voyons s'élever à l'envi des palais pour la grande joie de l'instruction aussi gratuite qu'obligatoire. Il est bon de penser au fils de l'ouvrier; mais il ne serait pas mauvais de songer à l'enfant du soldat. Je demande pour lui quelques sous de votre budget et une bonne pensée, s'il vous plaît.

Elle n'est pas nouvelle cette idée des écoles d'enfants de troupe. En 1786 nous trouvons établie, à Liencourt, sous l'inspection du duc de La Rochefoucauld, une école d'éducation militaire, en faveur de cent enfants de soldats invalides. Cette école portait le nom d'*Ecole des enfants de l'armée*. Les enfants y étaient reçus à sept ans révolus; ils en sortaient à seize pour être incorporés dans l'armée. On leur enseignait l'écriture, la lecture et le calcul. En outre, détail bien intéressant à noter dans le décret d'organisation, on devait leur apprendre *un métier utile au service de l'armée afin que le défaut de taille ou quelque infirmité ne les empêchent pas d'y servir utilement.*

Aurons-nous toujours de l'entrain pour les seuls exemples d'outre-mer ou d'outre-Rhin? Mais relisons donc notre histoire et nous y trouverons, avec de glorieux souvenirs, de précieux et pratiques enseignements. C'est le cas ici de traduire le *majores et posterios cogitate*: Imitons nos ancêtres et pensons à nos enfants.

Hix.





Léon Couturier

Atout! — Dessin de Léon Couturier.

LE CONCOURS HIPPIQUE

Mardi.



Les épreuves pour chevaux sautant des obstacles ont commencé aujourd'hui par le concours des sous-officiers de cuirassiers, de dragons et d'artillerie.

Sur 42 chevaux inscrits, 23 se sont présentés pour accomplir le parcours.

Comme toujours, nombre de jolies femmes, de sportsmen et d'officiers venus pour applaudir la vigueur, l'entrain et la crânerie de nos jeunes sous-officiers, dont la plupart iront cette année compléter leur instruction à l'École de cavalerie, avant de recevoir l'épaulette ou la hongroise de sous-lieutenant.

Evidemment, tous les concurrents n'ont pas témoigné dans leur monte d'une correction et d'une tenue parfaites, mais tous ont montré une grande vigueur et beaucoup de solidité.

A notre avis, il faut attribuer les nombreuses fautes qui ont été commises à la difficulté du parcours. Nos jeunes cavaliers, un peu nerveux, un peu émus malgré tout devant ce public qu'ils savent pourtant très bienveillant, se sont un peu embrouillés dans les détours que comportait le tracé qu'on leur avait indiqué. L'incident gai de la journée a été fourni par la jument *Gaité*, montée par M. Presseccq, maréchal des logis chef au 23^e dragons. Une première erreur de parcours lui en fait commettre plusieurs de suite, car les membres du jury, agitant leurs programmes, se le renvoient d'un obstacle à l'autre. Complètement ahuris par les conseils, les cris et les gestes, cheval et cavalier galopent dans tous les sens, hors de leur train, renversant tantôt un obstacle, tantôt un cavalier de remonte, et faisant de temps en temps un saut splendide.

Il fallait sauter la claie, puis la barre, puis la rivière, le mur et la haie. Ensuite laisser la rivière à droite, recommencer sur les cinq obstacles et finir sur la rivière, en remontant.

Tout cela n'est pas facile, étant donné que cette année la rivière est au milieu de l'enceinte, que par conséquent elle est au centre des deux boucles du huit, qu'il faut rapidement redresser son cheval après la barre ou la haie pour l'aborder, et surtout le reprendre très vite après l'avoir sauté, pour arriver calme et droit sur le mur. En outre, plus large que les années précédentes, la rivière est loin d'être aussi coulante. Bordée seulement de quelques brins d'ajoncs sur chacun de ses côtés, elle n'est pas suffisamment indiquée, et ce qui le prouve, c'est que beaucoup de chevaux l'ont admirablement franchie, après l'avoir refusée en s'arrêtant net dessus, quoique amenés bon train et la tête bien tenue.

Nous avons particulièrement remarqué :

Antilope, montée par M. Fichet, maréchal des logis au 22^e d'artillerie. Grande silhouette, de l'origine, une belle action et beaucoup de vigueur. Montée très énergiquement.

Babiote, une jument montée par M. de Béru, maréchal des logis au 10^e cuirassiers, qui eût accompli un parcours sans faute sans un refus à la rivière, refus provenant d'étonnement à la vue d'un obstacle qui a plutôt l'air d'un abreuvoir que d'une douve.

La jument est d'un beau modèle, a été amenée en parfaite condition, très droite, et s'est montrée aussi belle sauteuse que bien montée.

Quarte, présentée par M. Delhayé, maréchal des logis chef au 14^e dragons. Beaucoup de mouvement, grande ampleur de saut. Menée très vigoureusement.

Boléro, piloté avec tact et beaucoup de vigueur par M. du Manoir, maréchal des logis chef au 14^e dragons.

Mitraille, une bête commune mais sauteuse adroite, montée par M. de Guilhemauson, adjudant au 7^e cuirassiers.

Bourrasque, jument irritable mais très puissante qui a sauté très violemment, tâtant plusieurs fois pendant le parcours son cavalier, M. Gense, adjudant au 19^e escadron du train.

Quinquet, *Bélisaire*, *Latone* et *Provende* qui ont montré qu'ils aimaient l'obstacle, et dont les cavaliers ont fait preuve de solidité et d'habileté.



Les prix ont été décernés dans l'ordre suivant :

1^{er} prix. — *Antilope*, à M. Fichet, maréchal des logis au 22^e d'artillerie;

2^e prix. — *Mitraille*, à M. de Guilhemauson, adjudant au 7^e cuirassiers;

3^e prix. — *Quarte*, à M. Delhayé, maréchal des logis chef au 14^e dragons;

4^e prix. — *Bourrasque*, à M. Gense, adjudant au 19^e escadron du train;

5^e prix. — *Quinquet*, à M. Lardinois, maréchal des logis au 14^e dragons;

6^e prix. — *Bélisaire*, à M. Choquet, maréchal des logis au 14^e dragons.

Flots de rubans : *Babiote*, à M. de Béru, du 10^e cuirassiers; *Latone*, à M. Blacque-Belair, du 21^e dragons; et *Provende*, à M. Delhayé, du 14^e dragons.

Quelques chevaux ont été amenés sans préparation suffisante, plusieurs étaient bas de condition et tiraient ferme, ce qui indiquait qu'on les avait trop galopés; mais, en général, les animaux qui ont fait le parcours étaient des montures honorables et ayant de la qualité.

Il ne faut pas se montrer sévère ou trop exigeant pour des cavaliers qui n'ont pour la plupart que deux ou trois ans de cheval, et il nous semble que le jury aurait dû se contenter, comme autrefois, d'un parcours moins difficile.

Dans presque tous les régiments la préparation au concours hippique est faite très sérieusement, malgré les exigences de l'instruction à laquelle, avec juste raison, on sacrifie tout.



Tous les jours les chevaux reçoivent un travail régulier et vont à l'exercice sauter des obstacles analogues à ceux du concours. C'est donc une excellente école pour ceux qui y sont admis, car ils apprennent là des officiers qui sont chargés de l'entraînement, non seulement à sauter, mais encore à amener un cheval en santé et en bon état de préparation au jour de l'épreuve.

En outre, cela excite au plus haut point l'émulation des sous-officiers et influe puissamment sur les progrès de tous en général.

Voilà pourquoi nous considérons le concours hippique comme une des véritables causes des progrès effectués chaque année par nos cavaliers militaires, et s'il est vrai que l'ensemble des concurrents n'ait pas été aujourd'hui aussi brillant que nous l'espérons, nous avons la certitude de voir, à partir du 2 avril, nos officiers se présenter plus remarquablement encore que l'année dernière.



Nous pouvons affirmer que dans aucune cavalerie étrangère, excepté en Angleterre, où les officiers, remontés à leurs frais en animaux d'une classe bien supérieure, peuvent affronter les difficultés des steeple-chases de Croydon ou de Liverpool, on ne trouvera un aussi grand nombre d'officiers montant sur les obstacles avec la correction, le calme et l'habileté dont font preuve chaque année nos élèves de l'École de cavalerie.

C'est le meilleur éloge qu'on puisse rendre publiquement à leurs maîtres, les écuyers de Saumur.

Enfin, si la cause du concours avait besoin d'être plaidée, nous ajouterions qu'il est un puissant stimulant non seulement pour les concurrents d'un même régiment, mais encore pour les régiments entre eux.

On ne saurait trop chercher à développer l'esprit de corps, et nous avouons que la joie que témoignaient les artilleurs en acclamant le vainqueur, comme les braves bruyants prodigués par les gros-frères à leurs camarades qui sautaient, nous ont causé un réel plaisir.

Un seul point noir à signaler, c'est la tenue de nos sous-officiers. Tout le monde remarquait en effet combien ces longues tuniques à pans voltigeant en l'air, ces pantalons d'une largeur démesurée, ces cravates bleues, ces képis étaient peu faits pour les faire paraître à leur avantage.

Nous sommes les adversaires acharnés de la fantaisie poussée jusqu'au ridicule, et nous comprenons qu'on ne tolère pas le képi-accordéon ou le pantalon-aponévrose : mais en attendant que la culotte et la botte soient réglementées, ne pourrait-on autoriser les sous-officiers à se présenter avec un pantalon un peu moins ample, comme on leur permet le harnachement anglais ; avec un képi de forme moins bizarre que ces produits de la maison Godillot, bas et pointus, et qui ne tiennent pas sur la tête ?

Le meilleur moyen d'avoir de bons sous-officiers et de les attacher à l'armée, c'est de les rehausser à leurs yeux et à ceux de leurs hommes. En première ligne vient la distinction dans la tenue.

On aura beau dire, l'élégance et la coquetterie sont de grandes qualités militaires, et nous souhaitons vivement les voir encourager chez nos sous-officiers.

Encore et toujours, vive la cocarde !

ÉTENDARD.



CHIFFONS



Le soleil nous fait la nique. Les inévitables giboulées sont revenues et, avec elles, le petit air frisquet des derniers jours d'hiver où l'on pressent le printemps. Aussi a-t-on agi sagement en n'abandonnant pas complètement les fourrures.

Cela a été un vrai coup de folie que cette semaine tiède où les arbres commençaient à fleurir, où il semblait que le bonhomme hiver fût à jamais enterré. Les couturières ont été prises d'assaut, les modistes mises sur les dents!

Allez donc porter un chapeau de feutre avec

vingt degrés de chaleur! Les malheureuses n'en pouvaient plus, ne savaient à quel saint se vouer. On commandait dare dare n'importe quoi et à n'importe quel prix, pourvu que cela fût nouveau et soi-disant à la mode. Que d'attrapées lorsqu'elles se verraient dans quelques semaines à la tête d'une collection de chiffons et de chapeaux démodés, après les changements qui vont nécessairement se produire!

Le feutre a été repris et peut parfaitement se porter encore une quinzaine de jours afin de laisser à la mode le temps de se bien décider.

Je sais des femmes raisonnables et pourtant fort coquettes et fort élégantes qui, au milieu de tout ce brouhaha du renouveau, se sont contentées de rajouter un ou deux chapeaux de la saison dernière en y faisant épingleur par leurs femmes de chambre une botte ou un paquet de fleurs fraîches de la saison, telles que giroflées, coucous ou anémones avec, bien en haut de la passe, un pompon de ruban habilement chiffonné.

Voilà de quoi attendre les événements et recevoir gaiement les giboulées!

Dans la ribambelle de chapeaux qu'une Parisienne qui se respecte possède, il est rare d'en voir de vraiment fanés. Ils sont presque toujours aussi frais que s'ils n'avaient pas été portés. La chose est donc des plus simples.

Sous une coiffure qui vous va bien, avec laquelle on est habituée à plaire, on est bien plus à l'aise pour choisir de sang-froid sans se presser et pour rire surtout des fantaisistes polichinades que les modistes essaient de lancer. C'est une grosse affaire que de jeter son dévolu parmi les innovations que l'on voit défiler chaque jour.

A ce propos que de casse-cou charitables on pourrait crier aux unes et aux autres depuis les petites erreurs impardonnables que tant de femmes commettent, portant une toilette de voiture, par exemple, en pleine rue Montmartre, ou une affreuse robe de voyage négligée à la « trotterrie » de l'allée des Acacias, un énorme chapeau rond et lourd au théâtre et une petite capote pomponnée de dentelles pour promener les caniches et les bébés avant dix heures du matin!

Une mode adoptée dans tel ou tel pays sera déplacée dans tel ou tel autre. Ce qui sera toléré aux bains de mer fera crier au scandale à Paris. Ce qui est permis dans un quartier ne l'est pas dans l'autre.

En voiture, où l'on est chez soi, ou au théâtre dans sa loge, on a le droit d'être aussi extravagante qu'on le veut, à la condition de ne pas se mêler à la foule dont on fait partie par ce seul fait qu'on la coudoie. N'est-ce pas la comique histoire arrivée à la marquise de P... qui, allant voir une de ses amies et ayant renvoyé son coupé, eut le caprice original de prendre l'omnibus, poudrée, chaussée de satin prune avec des bas à jour couleur chair et une robe couverte de cascades de vieux Bruges?

Ce qu'elle a reçu de déclarations empressées!

Les modes ont, comme toutes les choses graves, des lois à subir des règles à suivre, des droits à établir. Cette législation en vaut bien une autre et — qu'on me permette ce rapprochement — de même que les ministres proposent, que la Chambre des députés adopte et que le Sénat consacre et exécute, en fait de mode, les rastaquouères lancent, le faubourg Saint-Honoré accepte avec quelques réformes, le faubourg Saint-Germain consacre et le Marais, enfin, exécute et enterre...

..

Reprise de l'*Etrangère* à la Comédie-Française, pour les débuts de Mlle Pierson:

1^{er} acte. — Une adorable robe de bal d'une distinction et d'un goût parfaits en peluche rose très tendre drapée sur une tunique de tulle pampillé d'or.

3^e acte. — Déshabillé forme blouse en algérienne blanche, rayée de perles, tombant sur un haut volant de blonde blanche, des manches longues, flottantes, fendues jusqu'à l'épaule, se rattachant sur une traîne de blonde soyeuse; grosse cordelière de soie autour de la taille.

Dernier acte. — Celle-ci est toute noire entièrement brodée de jais. Une cuirasse étincelante moule le buste avec un collet de velours noir descendant en pointe sur la poitrine.

Toilettes de Mlle Bartet :

1^{er} acte. — Une robe vieille broderie d'argent ancien et ornée de pierreries antiques sur une seconde jupe de velours bleu pâle. Corsage ancien en dentelle d'argent.

2^e acte. — Jupe unie en moire grise, deuxième traîne en veloutine grise, le tout agrémenté de velours rouge; mantelet velours rouge garni de passementeries rouges.

4^e acte. — Robe d'intérieur en velours épinglé blanc entièrement unie relevée d'un côté par un gros bouquet d'anémones, corsage en crêpe blanc croisé à la vierge retenu par un second bouquet d'anémones; très large ceinture de satin blanc.

BRÉZETTE.

EN BOURSE

Qui veut trop prouver ne prouve rien.

Messieurs les baissiers par tempérament ou par système, les deux genres existent, avaient entrepris de démontrer, par le cours des rentes, que la prise de Bac-Ninh était un mince succès. Pour un peu plus, ils en auraient fait une défaite!

Heureusement, il y a toujours quelqu'un qui a plus de bon sens qu'eux, c'est tout le monde. On ne réagit pas facilement contre les grands courants d'opinion basés sur des faits tangibles. Aussi, malgré toute leur mauvaise humeur du succès de nos armes, les matadors du camp allemand rachèteront et iront peut-être de leur belle monnaie. Déjà la

bataille est engagée en vue de la liquidation, et jusqu'à présent les vendeurs ont beau se défendre, ils paraissent acculés.

On chemine lentement, mais sûrement, sur nos Rentes: 3 0/0, 75 fr. 90; 4 1/2 0/0, 106 fr. 90; Amortissable, 77 fr. 65.

La Banque de France est à 5025 fr.

Le Crédit Foncier participe à la hausse: nous le laissons demandé à 1262 fr.

Nos Chemins ont une excellente attitude: Est, 740 fr.; Lyon, 1240 fr.; Midi, 1175 fr.; Nord, 1695 fr.; Orléans, 1330 fr.; Ouest, 818 fr. 75.

L'Italien varie peu dans les cours de 93 fr. 75. L'Egyptienne est tantôt offerte, tantôt demandée: elle clôture à 343 fr. Le Turc finit à 8 fr. 75.

BANKNOTE.

ANCIENNE MAISON ROUART

JULES MARIA ^{NC} Successeur

14, rue du 4-Septembre, 14

PARIS

**Equipements, Habillements
et Harnachements militaires**

Maison de premier Ordre

Le Gérant: PAUL GENAY.

PARIS. — IMPRIMERIE CHARLES SLOD, RUE BLEUE, 7.



COURRIER DE PARIS

Dimanche.

Le roi de Sparte, — comme lord Lytton appelle plaisamment le président du fameux dîner des Spartiates. — Arsène Houssaye, cet Athénien de Paris qui semble avoir pris un interminable bain dans la fontaine de Jouvence, a donné enfin, dans son hôtel de la rue du Bel-Respiro, la redoute qui mettait depuis trois semaines toutes les têtes féminines à l'évent.

Dieu sait ce que l'on a griffonné de billets suppliants, ce que l'on a fait de visites intéressées pour avoir une de ces invitations satinées

sur lesquelles Henry de Montaut avait esquissé une adorable silhouette de domino souriant à quelque tendre madrigal, et où s'étalait cette recommandation brève qui promettait une soirée exquise : *la Beauté sous le masque est de rigueur !*

Fête charmante et ordonnée à miracle, où l'on s'est souvenu du passé, du beau temps frivole et doux qu'illustrèrent tant de belles coquettes qui sont aujourd'hui presque des grand'mères ! Qu'ils en ont vu passer des blondes et des brunes, ces pastels de l'autre siècle, ces portraits galants signés de Nattier et de Fragonard, qui transforment le logis en un musée princier ; qu'ils ont entendu débiter de joyeuses folies par des lèvres accoutumées à se moquer de tout — depuis la première fois où la princesse de Metternich risqua le bout de son pied dans la mascarade, jusqu'au bal d'hier où la Zucchi papillonnait au milieu des habits noirs empressés !

Quel âge a l'amphitryon ? Qui le sait ?

Il ne vieillit pas. Il ne vieillira jamais, comme cet effronté maréchal de Richelieu qui mettait encore à mal les jolies Bordelaises à quatre-vingts ans bien sonnés et reconnaissait hardiment leurs enfants sans que personne eût la tentation de railler cette fatuité surannée. Il a baisé les doigts de Mme Récamier et respiré des violettes dans le corsage de Mlle Mars, et l'on n'est pas étonné aujourd'hui en le voyant offrir son bras à des gamines qui sentent encore le Conservatoire. Son esprit alerte pétille comme lorsqu'il

écrivit le « Quarante et unième fauteuil », ce petit chef-d'œuvre où se retrouve comme un reflet de Rivarol.

Et sa plume pirouette, égratigne le papier, s'emballe en des galopades aventureuses aussi follement que lorsqu'il racontait l'histoire du duc de Paris et de la belle Mme d'Entraygues.

La taille garde sa cambrure élégante de dandy qui a descendu la Courtille avec lord Seymour et jeté les chaises et les assiettes du Café Anglais par les fenêtres du grand Seize en compagnie de Grammont-Caderousse et du vertueux gendre de M. Grévy, qui ne songeait guère alors à devenir un personnage de marque politique. La main est effilée — une main d'évêque qui devrait émerger de manchettes de vieux Bruges. Les yeux bleus se voilent un peu comme s'ils étaient fatigués, blasés d'avoir entrevu tant de jolies frimousses de femmes. Et la barbe blanche qui encadre ce visage à peine rayé de rides paraît une coquetterie d'homme raffiné qui veut donner le change et se vieillir quand même. Pomponnez le portrait de poudre de riz, de fanfreluches virant à tous les vents, d'odeurs subtiles de femmes, et cela ressemblera assez fidèlement au grand seigneur de lettres qui disait un soir à ses nombreux amis :

— C'est bien simple et bien agréable de recevoir comme je le fais puisque ce sont les invités qui font les frais de la fête, celui-ci par son esprit, celle-là par sa beauté. On ne paye pas en entrant ni en sortant, mais que de beaux mots et de beaux sourires on a dépensés !

La superbe chambrée ! Voici Théodore de Banville avec sa face spirituelle et blême de pierrot, qui cause avec Ludovic Halévy et Camille Doucet. Serait-il question du fauteuil que vient d'abandonner pour l'autre monde l'académicien Mignet ? Georges Ohnet, un des bossus les plus chanceux qu'on ait connus jusqu'ici ; Henry Meilhac ; Barbey d'Aurevilly, qui vieillit diablement et serre de plus en plus son corset ; Edmond de Goncourt, qui publie en ce moment une adorable étude de jeune fille ; Henri Rochefort, qui ne semble guère se soucier des mineurs d'Anzin et du bon peuple ; Cherbuliez (de Genève) ; Ch. Monselet, qui engraisse de plus en plus et ressemblera bientôt à un tonnelet de Bordeaux ; le maréchal Canrobert, toujours souriant et frisé en coup-de-vent ; le général Fleury, qui profite de ses loisirs pour achever ses Mémoires ; le général Schmidt ; le marquis de Bois-Hébert, qui a peur de rencontrer sa femme dans la mêlée des dominos ; Jules Claretie, qui est de toutes les fêtes comme de tous les enterrements ; Coppée, qui commence à regretter son immortalité et songe amèrement qu'il a encore une douzaine de banquets sur la planche ; Henry Fouquier, Albéric Second, Cassagnac, général Pittié, prince de Sagan, comte de Lariboisière, baron de Vaux ; de nombreux peintres : Clairin, Gervex, Cabanel, Chaplin, Hébert, Madrazzo et, parmi les artistes Gayarré et Jean Richepin, de la Porte-Saint-





Martin. Beaucoup, beaucoup de femmes — de vraies mondaines qui se cachent jalousement sous leurs masques — et toutes les actrices connues, Sarah Bernhardt, Marie Sass, Thérèse, qui a chanté ses plus amusantes et plus égrillardes chansons ; Léonide Leblanc, Valtesse, sous une cagoule blanche de pénitente ; Bianca, la Zucchi, en polonaise — le présent et le passé !
Ce qu'on s'est amusé !

Mardi.

C'est presque une « première » que cette reprise de *Sapho*, car Gounod a retouché et élargi le cadre de son œuvre ancienne qu'il préférait entre toutes les autres, comme si elle était imprégnée de sa jeunesse, comme si elle lui rappelait les jours lointains où il cherchait sa voie, où, à la villa Médicis, perdu dans son rêve, regardant ces couchants de là-bas qui embrasaient de leurs magiques la Ville éternelle, il murmurait avec une émotion poignante : « Est-ce qu'on ne dirait pas de la poussière de béatitude ? »

Quel charmeur incomparable que ce maître dont la tête mystique et calme a l'on ne sait quoi de visionnaire et qui a su, l'un des premiers, parler aux femmes, faire vibrer leurs nerfs comme un clavier précieux, qui a mis en sa musique toute la grâce flottante et molle de Lamartine et écrit les actes d'amour de Mireille et de Juliette ! L'Hellade antique, le temps divin que l'on regrette avec des nostalgies amères, revit en ces pages lumineuses et tendres, en ces décors merveilleux dorés de soleil, en ce ballet où se déploie la splendeur pompeuse des fêtes sacrées de Bacchus. La Krauss, dont le masque tourmenté et un peu commun ne rappelle guère, malheureusement, l'éblouissante beauté de la prêtresse de Lesbos ; Mlle Richard, dont les formes sculpturales s'accusent en un péplos gracieux, Gailhard, avec sa voix cuivrée et Dereims ont vaillamment soutenu la partition du maître. Et l'on a surtout applaudi la chanson du père, — ce poème exquis, aussi parfumé que les idylles du divin Syracusain, et qui monte vers le ciel rosé par l'aurore avec les appels des alouettes réveillées, avec les odeurs d'après de la lande et de la grande mer calme, et les stances ardentes que Sapho chante sur le promontoire de Leucade avant de chercher le repos éternel, l'oubli de son amour dans la profondeur des gouffres verts.

Mercredi.

La triste mine qu'avait le prince Soïnoff au Concours hippique ! Renfrogné, morose, ne soufflant mot, pareil à un décafé qui ne sait, au lendemain d'une grande culotte, à quel encler se vouer, le pauvre cher faisait vraiment peine à voir. Serré dans un pardessus de drap clair étriqué correctement, il grimait à chaque mouvement et son œil gauche semblait, sous le monocle, maquillé de taches jaunes et violettes.

— Suites de Mi-carême ? chuchotaient les uns.

— Histoires de femmes ! disaient les autres.

Et Régine Lange, qui a fréquenté des grands ducs à Biarritz, parlait déjà d'un complot nihiliste.

— Vous croyez ? bredouilla le vieux Saint-Paon d'un accent effaré. Où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous ? De mon temps, on tirait sur les souverains, mais on les manquait...

Il allait recommencer l'énumération des attentats commis contre Louis-Philippe,

lorsque l'incorrigible Taupinac l'interrompit sans le moindre respect :

— La suite au prochain numéro, s'il vous plaît, baron !

Puis, baissant la voix, il ajouta :

— Vous vous trompez tous. Soïnoff a été rossé par son tapissier, rossé de maîtresse façon, et il pourrait télégraphier à son gouvernement comme cet amiral Matamoros de je ne sais plus quelle opérette : « Reçu pile épouvantable ! »

On se rapprocha curieusement.

Le prince continuait ses grimaces et ne se doutait guère qu'il servait de cible aux moqueries de ses amis.

Alors, Taupinac raconta indiscrètement ce que deux lèvres roses de jolie femme lui avaient confié derrière un éventail, à la redoute d'Arènes Houssaye. Il y a deux ou trois mois, Soïnoff s'était emballé à grandes guides et avait perdu les deux sous d'intelligence qu'il possède de naissance après une soirée aux Bouffes-de-l'Ouest, où, dans une revue stupide, il avait entendu piailler la blonde Liline Avril. Il couvrit la belle de bouquets. Il dévalisa pour elle les vitrines des bijoutiers. Il lui envoya de la prose fulgurante. Il copia des sonnets amoureux dans les meilleurs poètes. Il la pourchassa. Il l'obséda.

Lilina Avril, qui a reçu d'excellents principes et une éducation pratique dans la loge de sa vénérable mère, Mme Michemouche, se garda bien d'écouter les galanteries du prince. Elle le laissa carillonner à sa porte, user du papier et vider ses poches durant plusieurs semaines.

Elle acceptait tous les cadeaux et n'accordait rien. Elle tenait savamment la dragée haute à Soïnoff et celui-ci n'en était que plus gourmand de mordre le bonbon défendu. Cependant elle finit par s'humaniser, comprenant que le moment était venu de jouer le dernier acte de cette longue comédie.

Soïnoff monta au cinquième ciel. Il roula de joies en joies, de dépenses en dépenses.

Lilina triomphait. Elle éblouissait ses anciennes amies des Bouffes-de-l'Ouest. Ses steppers étaient cités dans l'allée des Acacias. Ses toilettes éblouissaient.

Et certain soir, plus épris que jamais, Soïnoff lui donna la ravissante bonbonnière qu'il venait de se faire construire dans un coin de l'avenue de Villiers. Lilina, qui ne se contentait pas de promesses et songeait au lendemain, pas toujours drôle dans la vie des femmes, emmena le prince chez son notaire et le cadeau fut ratifié sur du beau papier à vignettes, signé, parafé, en bonne et due forme. Soïnoff n'en resta pas là.

Il chargea l'un des premiers tapissiers de Paris de meubler l'hôtel, de l'emplier de bibelots, de le capitonner comme un vrai nid de tourtereaux.

La chambre de Lilina fut meublée d'abord. Et ravie d'être propriétaire, de posséder un « home » bien à elle, la blonde enfant s'installa aussitôt dans l'hôtel malgré le brouhaha des coups de marteau, l'odeur des peintures fraîches et le désordre des meubles.

Soïnoff venait chaque jour passer quelques heures au milieu des ouvriers, gourmandant, criant, discutant, gênant, remuant comme une mouche du coche.

Le tapissier venait aussi chaque jour surveiller les travaux, mais par un étrange hasard, il arrivait invariablement après le départ du prince. C'était d'ailleurs un vrai tapissier de cocottes, tiré à quatre épingle, avec des cheveux frisés et une tête de cabotin bellâtre. Lilina le trouva charmant. Elle s'amusait de ses blagues et de ses calembours. Il était entreprenant. Elle était femme. Puis le bonheur de tromper cet idiot de Soïnoff ! Ils furent bientôt les meilleurs amis de la terre.

Aussi l'installation n'en finissait plus. Le prince bougonnait, se plaignait de la lenteur des travaux. Lilina excusait le tapissier, persuadait tout ce qu'elle voulait à son trop crédule amant.

Enfin, comme tout a un terme, le dernier clou fut enfoncé un beau matin, les ouvriers disparurent et, tout à son bonheur, le prince paya la note.

Mais, peut-être pour parachever son œuvre, le galant tapissier continua comme devant ses visites journalières dans le petit hôtel. Lilina Avril le recevait à bras ouverts. Et une nuit, le prince ayant perdu en deux heures, au club des *Grecs-Réunis*, une formidable liasse de banknotes, désireux de se consoler de la guigne aux genoux de sa maîtresse, revint malencontreusement au moment où on l'attendait le moins. Ce fut épique. Lilina agonisa le malheureux de sottises.

Il voulut crier. Le tapissier le jeta dehors à coups de poing comme un ballot de marchandises.

Et le pauvre prince, meurtri, malade, en est aujourd'hui pour son hôtel...

Si l'on savait où cela mène d'adorer les horizontales de grande et de petite marque !

VALBÉAS.



A la Foire aux Jambons. — Dessin d'Eugène Chaperon.

AU PETIT BATON BLEU

Je vois à l'horizon un petit point bleu qui grandit.

Je te reconnais, ô prestigieux emblème de gloire, gage d'espérance !

Ta forme est celle d'un bâton habillé de velours et tour à tour brodé de fleurs de lis, d'étoiles ou d'abeilles.

Un jour qui n'est pas encore trop loin de nous, l'une des mains qui te tenaient t'a laissé tomber dans la fange ; mais vingt générations de héros t'ayant fait d'une matière plus pure que le diamant, tu n'as pas pu te souiller, et, dans cette triste aventure, c'est la main seule qui s'est salie !

Tu es le signe populaire du commandement, frère du sceptre et de la crose.

Plus noble encore que l'épée, tu supportes dans les écussons les lourds plis du manteau d'hermine ; symbole de l'honneur national, tu es taillé dans le même bois que la hampe de nos drapeaux !

Sur tes cercles d'or, je lis cette devise ancienne : *Terror belli, Decus pacis*. Oui, ta fonction est double, et ton prestige en temps de paix n'est pas moins utile que ton autorité en temps de guerre.

L'ennemi sur qui ta gainé éclatante se braque, héroïque joujou qui ressemble à un canon d'enfant, est plus intimidé par ton étincelle que par l'éclair des sabres nus.

Mais si tu sèmes la terreur sur les champs de bataille, tu es, dans les périodes pacifiques, l'image vivante et rassurante de l'honneur du Pays toujours debout et toujours prêt.

Tu es l'insigne de la plus haute dignité que l'on puisse conquérir à force de bravoure. Autrefois, quand on te décernait à l'un des membres de l'armée, c'était un brevet donné à l'armée entière, quelque chose comme une mise solennelle à l'ordre du jour.

Qu'étais-tu devenu depuis quatorze ans ? Quel vœu d'aus-térité puérile et funeste avait-on formé ? Pourquoi t'avait-on rayé de nos pompes militaires ? De quel droit, réduisant l'espérance et rabaisant l'ambition de quiconque est disposé à donner son sang contre de la gloire, t'avait-on supprimé de la giberne du conscrit ? Par quel manque de foi en l'avenir, par quel sombre découragement, par quel consentement aux humiliations subies avait-on renoncé à trouver des mains dignes de te porter ?

Oh ! qu'il avait raison celui qui écrivait hier :

« Le culte, la superstition de l'épaulette, le respect du grade, l'amour du beau bataillon qui reluit et claironne au soleil, — toutes ces faiblesses des foules pour le panache sont pleines d'entraînements et d'inspirations fécondes !

» L'armée grave et de tenue sobre, — mais avec une co-carde joyeuse ; l'officier instruit, réfléchi, discipliné, — mais avec du galon.

» Si demain nos soldats défilaient comme des croque-morts, si plus rien ne brillait dans ces masses, si rien ne flottait plus fièrement sur elles, on se laisserait peut-être aller à penser qu'il faut mettre aussi un crépe éternel au drapeau et qu'il faut chanter à jamais la *Marseillaise* en mineur !

» L'armée n'est pas uniquement la résistance, elle est encore à cette heure la joie et l'espoir ; elle peut porter autre chose qu'un habit de deuil et de résignation.

• Le rouge lui sied toujours et le panache aussi.

• Le régiment qui passe doit passer encore à la française.

• C'est une vieille tradition qu'en cet enthousiaste pays on

acclame le général superbe sur son pur-sang avec ses grandes bottes et ses éperons d'or. La mise en scène est permise, — nécessaire même, quand il s'agit de Patrie. »

Petit bâton fleurdé d'or, tu résumes ce que nous aimons le plus, ce qui nous charme, nous enlève et nous entraîne, et tu es la baguette de fée qui peut accomplir des prodiges.

••

Petit bâton bleu, le premier qui te porta fut un brave entre les braves. C'était l'illustre La Palice, dont la gloire en son temps balança celle de Bayard et de Gonzalve de Cordoue ; un lion qui combattait au premier rang, mêlé aux plus humbles soldats. La sottise complainte de La Monnoye lui a fait une réputation légendaire de naïveté. Était-il si naïf, celui qui ne voulait pas que Lautrec hasardât les troupes françaises dans le désastre de La Bicoque ?

Avant lui, les maréchaux les plus célèbres s'appelèrent Trivulce, Comminges, Xaintrailles, Sancerre, les deux Boucicault et Miles de Noyers. Le plus ancien fut un certain Albéric Clément, seigneur de Metz, tué au siège de Saint-Jean-d'Acre. Mais le premier qui eut les honneurs du bâton fut La Palice. Depuis, on vit des colonels devenir par intrigue maréchaux de camp ou lieutenants généraux ; mais l'insigne du maréchalat de France ne fut donné qu'à la bravoure. Son premier possesseur avait fondé la tradition. Même dans des temps où l'on pouvait naître avec le droit à porter une épée, il fallut, fût-on de la plus illustre naissance, ramasser sur le champ de bataille le bâton de commandement. C'est ce que firent les Montmorency, les Strozzi, les Tavannes, les Montluc, les Bassompierre, les Schomberg, les Turenne, les Fabert, les Luxembourg, les Boufflers, les Créquy, les Catinat, les Broglie, les Fitz-James et les Rochambeau. C'est ce qu'avaient fait les dix-huit héros de la grande promotion de mil huit cent quatre : Berthier, Moncey, Masséna, Murat, Jourdan, Augereau, Bernadotte, Brune, Mortier, Lannes, Soult, Ney, Davoust, Kellermann, Bessières, Pérignon, Lefebvre et Sérurier. C'est ce que firent, en pleine épopée impériale : Perrin, Macdonald, Marmont, Oudinot, Suchet, Gouvion Saint-Cyr et Poniatowski. C'est ce qui s'est fait toujours, c'est ce qui se fera encore, n'est-ce pas, petit bâton bleu, puisqu'on veut te faire revivre, puisqu'on veut te revoir à la tête de nos armées, dirigeant le terrible orchestre des clairons et de la mitraille ?

••

Petit bâton bleu, quand des mains nouvelles auront le droit de te porter, il ne faudra pas rester dans ton étui comme un bijou de famille. Les maréchaux de l'ancien régime avaient la coquetterie et peut-être la superstition de ne jamais se séparer de toi pendant une campagne ; tous les mouvements des batailles d'alors, c'était toi qui les commandais.

Aussi, qu'ils sont superbes, ces chefs de la vieille armée, tels qu'on les voit dans les tableaux de Versailles, bien campés sur leurs chevaux blancs, tournant la tête vers les soldats prêts à charger et désignant avec un geste souverain le point de mire de l'action ! De la manche brodée que termine un

flot de dentelles sort la main longue et fine trahissant la race ; elle brandit le sceptre de velours qui conduisit plus de cent fois nos armes à la victoire.

Les maréchaux plébéiens de Napoléon, bombardés ducs et princes malgré eux, méprisèrent comme un objet de parade inutile le bâton de commandement. Ces vaillants, insatiables d'exploits personnels, lui préférèrent l'épée. Ils eurent tort. Ce fut un prestige qui s'en alla et qu'il importe de rappeler. *Hoc signo vinces!*

On raconte qu'un seul maréchal de notre temps resta jusqu'à son dernier jour fidèle à son glorieux insigne. C'était Castellane, l'original célèbre. « Il était, dit un biographe, inséparable de ses décorations, de son chapeau à plumes blanches, de son habit brodé, et même de ce bâton *que les maréchaux ne portent guère ailleurs que dans leurs portraits*. Une visite non officielle ne retranchait rien du cérémonial accoutumé ; seulement, il se contentait de confier le fameux bâton à un officier qui l'attendait à la porte. Non content de ressusciter le port du bâton de commandement, le maréchal avait fini par lui faire accomplir des exercices particuliers. Ainsi, aux jours de grande revue, quand les officiers généraux et supérieurs placés sous ses ordres défilaient à la tête de leurs corps respectifs, il répondait au salut de chacun en faisant bondir adroitement son bâton dans la main. Le saut était proportionné à l'importance du grade, et rappelait, dans des proportions infiniment restreintes, les évolutions savantes que les tambours-majors de la grande école faisaient exécuter à leur canne. »

Quoique susceptible de plaire à l'état de fait isolé, cette manière de tenir l'emblème de la plus haute dignité militaire n'est pas précisément celle de nos rêves. Il est vrai que l'illustre fantasque n'eut point d'imitateurs.

Non, petit bâton bleu, tu n'es pas fait pour exécuter des voltiges sur le front d'un régiment ; non, tu n'es pas un hochet de parade. Je vois en toi tout autre chose : la souveraineté des commandements suprêmes, la majesté des guerres justes et nationales !

Petit bâton bleu, tu réapparaîs à l'heure climatérique où l'on te désirait sans oser t'appeler tout haut ; et notre belle et sage armée, qui maintenant se sent digne de toi, se demande avec un frisson d'impatience et d'orgueil : Qui donc méritera de continuer la série glorieuse ? Après le dernier, qui fut malheureux, qui sera le premier maréchal de France ?

Dieu seul le sait.

Petit bâton bleu, un grand soldat, mort trop tôt, car il était lui-même de taille à te conquérir, a dit qu'il faudrait aller te chercher de l'autre côté du Rhin.

C'est un vœu bien patriotique, mais vraiment trop sévère, trop exclusif.

Ne peut-on pas, en attendant, faire des preuves de bravoure ailleurs que dans les plaines où sont passés déjà Turenne et Napoléon ? N'en avons-nous fait aucune depuis quatre ans ?

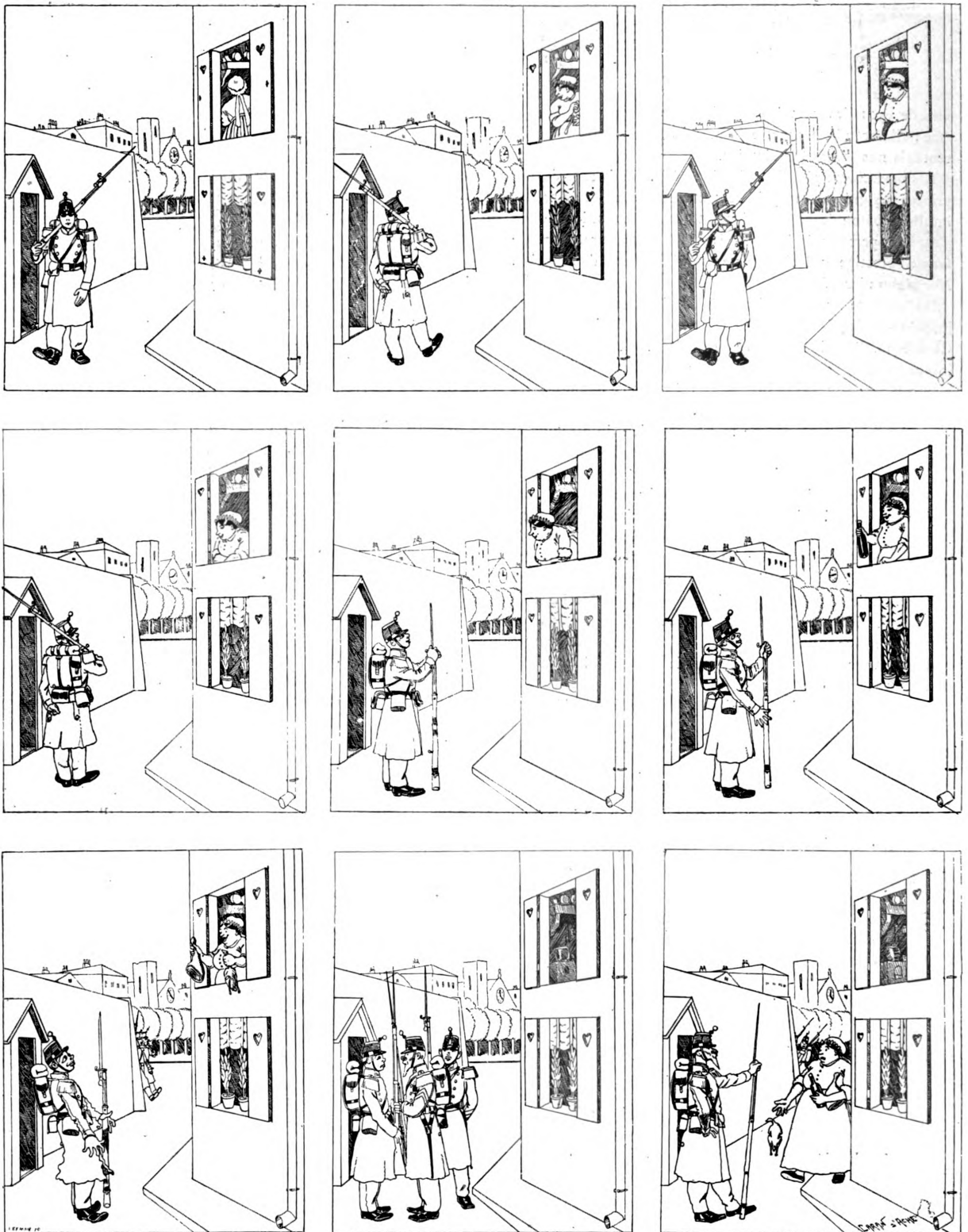
Subordonner le prestige que réclame l'armée et dont elle est bien digne de jouir à l'éventualité d'une guerre avec l'Allemagne, qui tantôt semble imminente et tantôt se recule indéfiniment, ce serait manquer de justice.

Qu'on se hâte de rendre à tout conscrit français le droit au petit bâton bleu qu'on avait si imprudemment aboli, et il se trouvera un général capable de l'aller chercher n'importe où.

Et quand nous tiendrons ce talisman, qui pourra devenir notre labarum, ce sera bien le diable si quelque jour, ô petit bâton bleu, nous ne te faisons pas mirer dans les eaux du Rhin !

LE CHASTELLIER DE GÉRARD.





Sic vos non vobis. — Dessin de Caran d'Ache.



« Moi, devant ces choses-là, ça me pince là. »

Dessin de G. TIRÉT-BOGNET

L'HÉRITAGE

PAR GUY DE MAUPASSANT

(Suite.)

Suivait une série interminable de noms de communautés, de chiffres, d'ordres et de recommandations.

Puis maître Belhomme remit poliment le papier entre les mains de Cachelin, ahuri de saisissement.

Il crut même devoir ajouter quelques explications : « Mlle Cachelin, dit-il, lorsqu'elle me fit l'honneur de me parler pour la première fois de son projet de tester dans ce sens, m'exprima le désir extrême qu'elle avait de voir un héritier de sa race. Elle répondit à tous mes raisonnements par l'expression de plus en plus formelle de sa volonté, qui se basait d'ailleurs sur un sentiment religieux, toute union stérile, pensait-elle, étant un signe de malédiction céleste. Je n'ai pu modifier en rien ses intentions. Croyez que je le regrette bien vivement. » Puis il ajouta, en souriant vers Coralie : « Je

ne doute pas que le *desideratum* de la défunte ne soit bien vite réalisé. »

Et les trois parents s'en allèrent, trop effarés pour penser à rien. Ils regagnaient leur domicile, côte à côte, sans parler, honteux et furieux, comme s'ils s'étaient mutuellement volés. Toute la douleur même de Cora s'était soudain dissipée, l'ingratitude de sa tante la dispensant de la pleurer. Lesable, enfin, dont les lèvres pâles étaient serrées par une contraction de dépit, dit à son beau-père : « Passez-moi donc cet acte, que j'en prenne connaissance *de visu*. » Cachelin lui tendit le papier, et le jeune homme se mit à lire. Il s'était arrêté sur le trottoir et, tamponné par les passants, il restait là, fouillant les mots de son œil perçant et pratique. Les deux autres l'attendaient, deux pas en avant, toujours muets.

Puis il rendit le testament à Cachelin en déclarant : « Il n'y a rien à faire. Elle nous a joliment floués ! »

Cachelin, que la déroute de son espérance irritait, répondit : « C'était à vous d'avoir un enfant, sacrebleu ! Vous saviez bien qu'elle le désirait depuis longtemps. »

Lesable haussa les épaules sans répliquer.

En rentrant, ils trouvèrent une foule de gens qui les attendaient, ces gens dont le métier s'exerce autour des morts. Lesable rentra chez lui, ne voulant plus s'occuper de rien, et Cachelin rudoya tout le monde, criant qu'on le laissât tranquille, demandant à en finir au plus vite avec tout ça, et trouvant qu'on tardait bien à le débarrasser de ce cadavre.

Cora, enfermée dans sa chambre, ne faisait aucun bruit. Mais Cachelin, au bout d'une heure, alla frapper à la porte de son gendre : « Je viens, dit-il, vous soumettre quelques réflexions, car, enfin, il faut s'entendre. Mon avis est de faire tout de même des funérailles convenables, afin de ne pas donner l'éveil au ministère. Nous nous arrangerons pour les frais. D'ailleurs, rien n'est perdu. Vous n'êtes pas mariés depuis longtemps, et il faudrait bien du malheur pour que vous n'eussiez pas d'enfants. Vous vous y mettez, voilà tout. Allons au plus pressé. Vous chargez-vous de passer tantôt au ministère ? Je vais faire les adresses des lettres de faire-part. »

Lesable convint avec aigreur que son beau-père avait raison, et ils s'installèrent face à face aux deux bouts d'une table longue, pour écrire les suscriptions des billets encadrés de noir.

Puis ils déjeunerent. Cora reparut, indifférente, comme si rien de tout cela ne l'eût concernée, et elle mangea beaucoup, ayant jeûné la veille.

Aussitôt le repas fini, elle retourna dans sa chambre. Lesable sortit pour aller à la Marine, et Cachelin s'installa sur son balcon pour fumer sa pipe, à cheval sur une chaise. Le lourd soleil d'un jour d'été tombait d'aplomb sur la multitude des toits, dont quelques-uns garnis de vitres brillaient comme du feu, jetaient des rayons éblouissants que la vue ne pouvait soutenir.

Et Cachelin, en manches de chemise, regardait, de ses yeux clignotants sous ce ruissellement de lumière, les coteaux verts, là-bas, là-bas, derrière la grande ville, derrière la banlieue poudreuse. Il songeait que la Seine coulait, large, calme et fraîche, au pied de ces collines qui ont des arbres sur leurs pentes, et qu'on serait rudement mieux sous la verdure, le ventre sur l'herbe, tout au bord de la rivière, à cracher dans l'eau, que sur le plomb brûlant de sa terrasse. Et un malaise l'oppressait, la pensée harcelante, la sensation douloureuse de leur désastre, de cette infortune inattendue, d'autant plus amère et brutale que l'espérance avait été plus vive et plus longue ; et il prononça tout haut, comme on fait dans les grands troubles d'esprit, dans les obsessions d'idées fixes : « Sale rosse ! »

Derrière lui, dans la chambre, il entendait les mouvements des employés des pompes funèbres, et le bruit continu du marteau qui clouait le cercueil. Il n'avait point revu sa sœur depuis sa visite au notaire.

Mais peu à peu, la tiédeur, la gaité, le charme clair de ce grand jour d'été lui pénétrèrent la chair et l'âme, et il songea que tout n'était pas désespéré. Pourquoi donc sa fille n'aurait-elle pas d'enfant ? Elle n'était pas mariée depuis deux ans encore ! Son gendre paraissait vigoureux, bien bâti et bien portant, quoique petit. Ils auraient un enfant, nom d'un nom ! Et puis, d'ailleurs, il le fallait !

Lesable était entré au ministère furtivement et s'était glissé dans son bureau. Il trouva sur sa table un papier portant ces mots : « Le chef vous demande. » Il eut d'abord un geste d'impatience, une révolte contre ce despotisme qui allait lui retomber sur le dos, puis un désir brusque et violent de parvenir l'aiguillonna. Il serait chef à son tour, et vite, et il irait plus haut encore.

Sans ôter sa redingote de ville, il se rendit chez M. Torchebeuf. Il se présenta avec une de ces figures navrées qu'on prend dans les occasions tristes, et même quelque chose de plus, une marque de chagrin réel et profond, cet involontaire abatement qu'impriment aux traits les contrariétés violentes.

La grosse tête du chef, toujours penchée sur le papier, se redressa et il demanda d'un ton brusque : « J'ai eu besoin de vous toute la matinée. Pourquoi n'êtes-vous pas venu ? » Lesable répondit : « Cher maître, nous avons eu le malheur de perdre ma tante, Mlle Cachelin, et je venais même vous demander d'assister à l'inhumation, qui aura lieu demain. »

Le visage de M. Torchebeuf s'était immédiatement rasséréné. Et il répondit avec une nuance de considération : « En ce cas, mon cher ami, c'est autre chose. Je vous remercie, et je vous laisse libre, car vous devez avoir beaucoup à faire. »

Mais Lesable tenait à se montrer zélé : « Merci, cher maître, tout est fini et je compte rester ici jusqu'à l'heure réglementaire. »

Et il retourna dans son cabinet.

La nouvelle s'était répandue, et on venait de tous les bureaux pour lui faire des compliments plutôt de congratulation que de doléance, et aussi pour voir quelle tenue il avait. Il supportait les phrases et les regards avec un masque résigné d'acteur, et un tact dont on s'étonnait. « Il s'observe fort bien », disaient les uns. Et les autres ajoutaient : « C'est égal, au fond, il doit être rudement content. » Maze, plus audacieux que tous, lui demanda, avec un air insouciant d'homme du monde : « Savez-vous au juste le chiffre de la fortune ? » Lesable répondit avec un ton parfait de désintéressement : « Non, pas au juste. Le testament dit douze cent mille francs environ. » Et il ajouta : « Je sais cela parce que le notaire a dû nous communiquer immédiatement certaines clauses relatives aux funérailles. »

De l'avis général, Lesable ne resterait pas au ministère. Avec soixante mille livres de rentes, on ne demeure pas gratte-papier. On est quelqu'un ; on peut devenir quelque chose à son gré. Les uns pensaient qu'il visait le conseil d'Etat ; d'autres croyaient qu'il songeait à la députation. Le chef s'attendait à recevoir sa démission pour la transmettre au Directeur.

Tout le ministère vint aux funérailles, qu'on trouva maigres. Mais un bruit courait : « C'est Mlle Cachelin elle-même qui les a voulues ainsi. C'était dans le testament. »

Dès le lendemain, Cachelin reprit son service, et Lesable, après une semaine d'indisposition, revint à son tour, un peu pâli, mais assidu et zélé comme autrefois. On eût dit que rien n'était survenu dans leur existence. On remarqua seulement qu'ils fumaient avec ostentation de gros cigares, qu'ils parlaient de la rente, des chemins de fer, des grandes valeurs,



en hommes qui ont des titres en poche ; et on sut, au bout de quelque temps, qu'ils avaient loué une campagne dans les environs de Paris, pour y finir l'été.

On pensa : « Ils sont avarés comme la vieille ; ça tient de famille ; qui se ressemble s'assemble : n'importe, ça n'est pas chic de rester au ministère avec une fortune pareille. »

Au bout de quelque temps on n'y pensa plus. Ils étaient classés et jugés.

IV

En suivant l'enterrement de la tante Charlotte, Lesable songeait au million, et, rongé par une rage d'autant plus violente qu'elle devait rester secrète, il en voulait à tout le monde de sa déplorable mésaventure.

Il se demandait aussi : « Pourquoi n'ai-je pas eu d'enfant depuis deux ans que je suis marié ? » Et la crainte de voir son ménage demeurer stérile lui faisait battre le cœur.

Alors, comme le gamin qui regarde au sommet du mât de cocagne haut et luisant la timbale à décrocher et qui se jure à lui-même d'arriver là à force d'énergie et de volonté, d'avoir la vigueur et la ténacité qu'il faudrait, Lesable prit la résolution désespérée d'être père. Tant d'autres le sont : pourquoi ne le serait-il pas, lui aussi ? Peut-être avait-il été négligent, insoucieux, ignorant même de quelque chose, par suite d'une indifférence complète. N'ayant jamais éprouvé le désir violent de laisser un héritier, il n'avait jamais mis tous ses soins à obtenir ce résultat. Il y apporterait désormais des efforts acharnés ; il ne négligerait rien, et il réussirait puisqu'il le voulait aussi.

Mais lorsqu'il fut rentré chez lui il se sentit mal à son aise, et il dut prendre le lit. La déception avait été trop rude, il en subissait le contre-coup.

Le médecin jugea son état assez sérieux pour prescrire un repos absolu, qui nécessiterait même ensuite des ménagements assez longs. On craignait une fièvre cérébrale.

En huit jours cependant il fut debout, et il reprit son service au ministère.

Mais il n'osait point, se jugeant encore souffrant, approcher de la couche conjugale. Il hésitait et tremblait, comme un général qui va livrer bataille, une bataille dont dépendait son avenir ; et chaque soir il attendait au lendemain, espérant une de ces heures de santé, de bien-être et d'énergie où on se sent capable de tout. Il se tâtait le pouls à chaque instant, et, le trouvant faible ou agité, prenait des toniques, mangeait de la viande crue, faisait, avant de rentrer chez lui, de longues courses fortifiantes.

Comme il ne se rétablissait pas à son gré, il eut l'idée d'aller finir la saison chaude aux environs de Paris. Et bientôt la persuasion lui vint que le grand air, l'air des champs, aurait sur son tempérament une influence souveraine. Dans sa situation, la campagne produit des effets merveilleux, décisifs. Il se rassura par cette certitude du succès prochain et il répétait à son beau-père, avec des sous-entendus dans la voix : « Quand nous serons à la campagne, je me porterai mieux, et tout ira bien. »

Ce seul mot de « campagne » lui paraissait comporter une signification mystérieuse.

Ils louèrent donc dans le village de Bezons une toute petite maison et vinrent tous trois y loger, les deux hommes partant à pied chaque matin, à travers la plaine, pour la gare de Colombes, et revenant à pied tous les soirs.

Cora, enchantée de vivre ainsi au bord de la douce rivière, allait s'asseoir sur les berges, cueillait des fleurs, rapportait de gros bouquets d'herbes fines, blondes et tremblotantes.

Chaque soir ils se promenaient tous trois le long de la rive, et ils entraient boire une bouteille de bière au restaurant des Tilleuls. Le fleuve, arrêté par la longue file de piquets, s'élançait entre les joints, sautait, bouillonnait, écumait, sur une largeur de cent mètres et le ronflement de la chute faisait frémir le sol tandis qu'une fine buée, une vapeur humide flottait dans l'air, s'élevait de la cascade comme une fumée légère, jetant aux environs une odeur d'eau battue et une saveur de vase remuée.

La nuit tombait. Là-bas, en face, une grande lueur indiquait Paris, et faisait répéter chaque fois à Cachelin : « Hein ! quelle ville, tout de même ! » De temps en temps, un train passant

sur le pont de fer qui coupe le bout de l'île faisait un roulement de tonnerre et disparaissait bientôt, soit vers la gauche, soit vers la droite, vers Paris ou vers la mer.

Ils revenaient à pas lents, regardant se lever la lune, s'asseyant sur un fossé pour voir plus longtemps tomber dans le fleuve tranquille sa molle et jaune lumière qui semblait couler avec l'eau et que les rides du courant remuaient comme une moire de feu. Les crapauds poussaient leur cri métallique et court. Des appels d'oiseaux de nuit passaient dans l'air. Et parfois une grande ombre muette glissait sur la rivière, troublant son cours lumineux et calme. C'était une barque de maraudeurs qui jetaient soudain l'épervier et ramenaient sans bruit sur leur bateau, dans le vaste et sombre filet, leur pêche de goujons luisants et frémissants, comme un trésor tiré du fond de l'eau, un trésor vivant de poissons d'argent.

Cora, émue, s'appuyait tendrement au bras de son mari dont elle avait deviné les desseins, bien qu'ils n'eussent parlé de rien. C'était pour eux comme un nouveau temps de fiançailles, une seconde attente du baiser d'amour. Parfois il lui jetait une caresse furtive au bord de l'oreille sur la naissance de la nuque, en ce coin charmant de chair tendre où frisent les premiers cheveux. Elle répondait par une pression de main ; et ils se désiraient, se refusant encore l'un à l'autre, sollicités et retenus par une volonté plus énergique, par le fantôme du million.

Cachelin, apaisé par l'espoir qu'il sentait autour de lui, vivait heureux, buvait sec et mangeait beaucoup, sentant naître en lui, au crépuscule, des crises de poésie, cet attendrissement naïf qui vient aux plus lourds devant certaines visions des champs : une pluie de lumière dans les branches, un coucher de soleil sur les coteaux lointains, avec des reflets de pourpre sur le fleuve. Et il déclarait : « Moi, devant ces choses-là, je crois à Dieu. Ça me pince là, » — il montrait le creux de son estomac, — « et je me sens tout retourné. Je deviens tout drôle. Il me semble qu'on m'a trempé dans un bain qui me donne envie de pleurer. »

Lesable cependant allait mieux, saisi soudain par des ardeurs qu'il ne connaissait plus, des besoins de courir comme un jeune cheval, de se rouler sur l'herbe, de pousser des cris de joie.

Il jugea les temps venus. Ce fut une vraie nuit d'épousailles.

Puis ils eurent une lune de miel, pleine de caresses et d'espérances.

Puis ils s'aperçurent que leurs tentatives demeuraient infructueuses et que leur confiance était vaine.

Ce fut un désespoir, un désastre. Mais Lesable ne perdit pas courage, il s'obstina avec des efforts surhumains. Sa femme, agitée du même désir, et tremblant de la même crainte, plus robuste aussi que lui, se prêtait de bonne grâce à ses tentatives, appelait ses baisers, réveillait sans cesse son ardeur défaillante.

Ils revinrent à Paris dans les premiers jours d'octobre.

La vie devenait dure pour eux. Ils avaient maintenant aux lèvres des paroles désobligeantes ; et Cachelin, qui flairait la situation, les harcelait d'épigrammes de vieux troupiier, envenimées et grossières.

Et une pensée incessante les poursuivait, les minait, aiguillonnait leur rancune mutuelle, celle de l'héritage insaisissable. Cora maintenant avait le verbe haut, et rudoyait son mari. Elle le traitait en petit garçon, en moutard, en homme de peu d'importance. Et Cachelin, à chaque dîner, répétait : « Moi, si j'avais été riche, j'aurais eu beaucoup d'enfants... Quand on est pauvre, il faut savoir être raisonnable. » Et se tournant vers sa fille, il ajoutait : « Toi, tu dois être comme moi, mais voilà... » Et il jetait à son gendre un regard significatif accompagné d'un mouvement d'épaules plein de mépris.

Lesable ne répliquait rien, en homme supérieur tombé dans une famille de rustres. Au ministère on lui trouvait mauvaise mine. Le chef même, un jour, lui demanda : « N'êtes-vous pas malade ? Vous me paraissez un peu changé. »

Il répondit : « Mais non, cher maître. Je suis peut-être fatigué. J'ai beaucoup travaillé depuis quelque temps, comme vous l'avez pu voir. »

Il comptait bien sur son avancement à la fin de l'année, et il avait repris, dans cet espoir, sa vie laborieuse d'employé modèle.

Il n'eut qu'une gratification de rien du tout, plus faible que toutes les autres. Son beau-père Cachelin n'eut rien.

Lesable, frappé au cœur, retourna trouver le chef, et, pour la première fois, il l'appela « monsieur » : — « A quoi me sert donc, monsieur, de travailler comme je le fais si je n'en recueille aucun fruit ? »

La grosse tête de M. Torchebeuf parut froissée : « Je vous ai déjà dit, monsieur Lesable, que je n'admettais point de discussions de cette nature entre nous. Je vous répète encore que je trouve inconvenante votre réclamation, étant donnée votre fortune actuelle comparée à la pauvreté de vos collègues.... »

Lesable ne put se contenir : « Mais je n'ai rien, monsieur ! Notre tante a laissé sa fortune au premier enfant qui naîtrait de mon mariage. Nous vivons, mon beau-père et moi, de nos traitements. »

Le chef, surpris, répliqua : « Si vous n'avez rien aujourd'hui, vous serez riche, dans tous les cas, au premier jour. Donc cela revient au même. »

Et Lesable se retira, plus atterré de cet avancement perdu que de l'héritage imprenable.

Mais comme Cachelin venait d'arriver à son bureau, quelques jours plus tard le beau Maze entra avec un sourire sur les lèvres, puis Pitolet parut, l'œil allumé, puis Boissel poussa la porte et s'avança d'un air excité, ricanant, et jetant aux autres des regards de connivence. Le père Savon copiait toujours, sa pipe de terre au coin de la bouche, assis sur sa haute chaise, les deux pieds sur le barreau, à la façon des petits garçons.

Personne ne disait rien. On semblait attendre quelque chose et Cachelin enregistrerait les pièces, en annonçant tout haut, suivant sa coutume : « Toulon. Fourniture de gamelles d'officiers pour le *Richelieu*. — Lorient. Scaphandres pour le *Desaix*. — Brest. Essais sur les toiles à voiles de provenance anglaise ! »

Lesable parut. Il venait maintenant chaque matin chercher les affaires qui le concernaient, son beau-père ne prenant plus la peine de les lui faire porter par le garçon.

Pendant qu'il fouillait dans les papiers étalés sur le bureau du commis d'ordre, Maze le regardait de coin en se frottant les mains, et Pitolet, qui roulait une cigarette, avait des petits plis de joie sur les lèvres, ces signes d'une gaieté qui ne se peut plus contenir. Il se tourna vers l'expéditionnaire : « Dites donc, papa Savon, vous avez appris bien des choses dans votre existence, vous ? »

Le vieux, comprenant qu'on allait se moquer de lui et parler encore de sa femme, ne répondit pas.

Pitolet reprit : « Vous savez toujours bien le secret pour faire des enfants, puisque vous en avez eu plusieurs ? »

Le bonhomme releva la tête : « Vous savez, monsieur Pitolet, que je n'aime pas les plaisanteries sur ce sujet. J'ai eu le malheur d'épouser une compagne indigne. Lorsque j'ai acquis la preuve de son infidélité, je me suis séparé d'elle. »

Maze demanda d'un ton indifférent, sans rire : « Vous l'avez eue plusieurs fois, la preuve, n'est-ce pas ? »

Et le père Savon répondit gravement : « Oui, monsieur. »

Pitolet reprit la parole : « Cela n'empêche que vous êtes père de plusieurs enfants, trois ou quatre, m'a-t-on dit ? »

Le bonhomme, devenu fort rouge, bégaya : « Vous cherchez à me blesser, monsieur Pitolet ; mais vous n'y parviendrez point. Ma femme a eu, en effet, trois enfants. J'ai lieu de supposer que le premier est de moi, mais je renie les deux autres. »

Pitolet reprit : « Tout le monde dit, en effet, que le premier est de vous. Cela suffit. C'est très beau d'avoir un enfant, très beau et très heureux. Tenez, je parie que Lesable serait enchanté d'en faire un, un seul, comme vous ? »

Cachelin avait cessé d'enregistrer. Il ne riait pas, bien que le père Savon fût sa tête de Turc ordinaire et qu'il eût épuisé sur lui la série des plaisanteries inconvenantes au sujet de ses malheurs conjugaux.

Lesable avait ramassé ses papiers ; mais sentant bien qu'on l'attaquait, il voulait demeurer, retenu par l'orgueil, confus et irrité, et cherchant qui donc avait pu leur livrer son secret.

Puis le souvenir de ce qu'il avait dit au chef lui revint, et il comprit aussitôt qu'il lui faudrait montrer tout de suite une grande énergie, s'il ne voulait point servir de plastron au ministère tout entier.

Boissel marchait de long en large en ricanant toujours. Il imita la voix enrouée des crieurs des rues et beugla : « Le secret pour faire des enfants, dix centimes deux sous ! Demandez le secret pour faire des enfants, révélez par monsieur Savon avec beaucoup d'horribles détails ! »

Tout le monde se mit à rire, hormis Lesable et son beau-père. Et Pitolet, se tournant vers le commis d'ordre : « Qu'est-ce que vous avez donc, Cachelin ? Je ne reconnais pas votre gaieté habituelle. On dirait que vous ne trouvez pas ça drôle, que le père Savon ait eu un enfant de sa femme. Moi je trouve ça très farce, très farce. Tout le monde n'en peut pas faire autant ! »

Lesable s'était remis à remuer des papiers, faisait semblant de lire et de ne rien entendre ; mais il était devenu blême.

Boissel reprit avec la même voix de voyou : « De l'utilité des héritiers pour recueillir les héritages, dix centimes deux sous, demandez ! »

Alors Maze, qui jugeait inférieur ce genre d'esprit et qui en voulait personnellement à Lesable de lui avoir dérobé l'espoir de fortune qu'il nourrissait dans le fond de son cœur, lui demanda directement : « Qu'est-ce que vous avez donc, Lesable, vous êtes fort pâle ? »

Lesable releva la tête et regarda bien en face son collègue. Il hésita quelques secondes, la lèvre frémissante, cherchant quelque chose de blessant et de spirituel, mais ne trouvant pas à son gré, il répondit : « Je n'ai rien. Je m'étonne seulement de vous voir déployer tant de finesse. »

Maze, toujours le dos au feu et relevant de ses deux mains les basques de sa redingote, reprit en riant : « On fait ce qu'on peut, mon cher. Nous sommes comme vous, nous ne réussissons pas toujours.... »

Une explosion de rires lui coupa la parole. Le père Savon, stupéfait, comprenant vaguement qu'on ne s'adressait plus à lui, qu'on ne se moquait pas de lui, restait bouche bée, la plume en l'air. Et Cachelin attendait, prêt à tomber à coups de poings sur le premier que le hasard lui désignerait.

Lesable balbutia : « Je ne vous comprends pas. A quoi n'ai-je point réussi ? »

Le beau Maze laissa retomber un des côtés de sa redingote pour se friser la moustache et, d'un ton gracieux : « Je sais que vous réussissez d'ordinaire à tout ce que vous entreprenez. Donc j'ai eu tort de parler de vous. D'ailleurs il s'agissait des enfants de papa Savon et non des vôtres, puisque vous n'en avez pas. Or, puisque vous réussissez dans vos entreprises, il est évident que si vous n'avez pas d'enfants, c'est que vous n'en avez pas voulu. »

Lesable demanda rudement : « De quoi vous mêlez-vous ? »

Devant ce ton provocant, Maze, à son tour, haussa la voix : « Dites donc, vous, qu'est-ce qui vous prend ? Tâchez d'être poli, ou vous aurez affaire à moi ! »

Mais Lesable tremblait de colère, et perdant toute mesure : « Monsieur Maze, je ne suis pas comme vous un grand fat, ni un grand beau. Et je vous prie désormais de ne jamais m'adresser la parole. Je ne me soucie ni de vous ni de vos semblables. » Et il jetait un regard de défi vers Pitolet et Boissel.

Maze avait soudain compris que la vraie force est dans le calme et l'ironie, mais blessé dans toutes ses vanités, il voulut frapper au cœur son ennemi, et il reprit d'un ton protecteur, d'un ton de conseiller bienveillant, avec une rage dans les yeux : « Mon cher Lesable, vous passez les bornes. Je comprends d'ailleurs votre dépit ; il est fâcheux de perdre une fortune et de la perdre pour si peu, pour une chose si facile, si simple.... Tenez, si vous voulez, je vous rendrai ce service-là, moi, pour rien, en bon camarade. C'est l'affaire de cinq minutes.... » Il parlait encore, il reçut en pleine poitrine l'encrier du père Savon que Lesable lui lançait. Un flot d'encre lui couvrit le visage, le métamorphosant en nègre avec une rapidité surprenante. Il s'élança, roulant des yeux blancs, la main levée pour frapper. Mais Cachelin couvrit son gendre, arrêtant à bras-le-corps le grand Maze, et, le

bousculant, le secouant, le bourrant de coups, il le rejeta contre le mur. Maze se dégagea d'un effort violent, ouvrit la porte, cria vers les deux hommes : « Vous allez avoir de mes nouvelles ! » et il disparut.

Pitolet et Boissel le suivirent. Boissel expliqua sa modération, par la crainte qu'il avait eue de tuer quelqu'un en prenant part à la lutte.

(A suivre.)

GUY DE MAUPASSANT.



Il était une fois... il y a bien longtemps de cela,—se mit à nous conter le brigadier Malancel, — un capitaine qui savait *se mettre à couvert*.

Pareil à ces chevaux qui se tracassent continuellement dans le rang, son existence était abreuvée d'inquiétudes, car dans les plus petites actions de sa vie militaire, il voyait se dresser devant lui, avec un aspect que la peur rendait terrible, *le spectre de l'auto-rité*.

C'est ainsi que le pauvre capitaine Dutrac appelait le général, le colonel, etc... tous ceux enfin qui étaient, comme nous disons nous autres, *quelque chose dans les légumes*.

Le seul aspect d'un képi à quatre galons, la simple lecture de l'ordre le plus inoffensif lui donnaient instantanément la colique.

Aussi, se tournant vers son chef qui ne le quittait pas d'une semelle, lui disait-il dix fois par jour : « Cré nom de nom ! je m'en f...iche, je vais me mettre à couvert. »

Voici ce qu'il entendait par là.

Un jour, à la baignade, un homme s'étant aventuré, malgré la défense, hors des limites du bain, avait perdu pied et, entraîné par le courant, il appelait à l'aide.

Aussitôt le maître baigneur avait détaché le bateau de sauvetage et se portait à son secours.

Sur la rive, le capitaine Dutrac, les yeux égarés, la face congestionnée, épouvanté des conséquences de l'accident, criait en gesticulant comme un fou :

— Mais il va se noyer ! Que dira le colonel ? Vite, avant qu'il disparaisse, flanquez-lui un bon coup d'aviron sur la tête. Comme cela on ne pourra pas dire qu'il s'est noyé.

C'est ainsi que ce brave homme qui n'eût pas fait de mal à une mouche, voulait faire assommer un cavalier qui se noyait, pour se mettre à couvert.

L'homme fut retiré de l'eau évanoui, ayant bu un bon coup. Pendant que ses camarades, après l'avoir étendu sur l'herbe, le frottaient vigoureusement pour le réchauffer, le capitaine Dutrac l'apostropha furieusement :

— Bougre d'animal, ah ! tu te mêles de te noyer pour me faire avoir des reproches. Ah ! bon Dieu ! va, je vais me mettre à couvert. Tu feras huit jours de prison pour avoir essayé de te noyer, malgré la défense.

Une autre fois, le major ayant annoncé une revue de comptabilité, le capitaine Dutrac n'en dormit plus.

Pendant une semaine, il ne sortit pas du bureau du maréchal des logis chef, collationnant lui-même matricules, livre de détail et livrets. Il geignait pour un compte mal bâtonné, jurant pour une rature et poussant des hurlements pour l'omission de quelques guillemets.

Mais au moins il serait à couvert : il avait tout vu par lui-même, il en était bien sûr.

Pas tout à fait cependant, car le matin même de la revue, s'adressant à son chef, il lui dit :

— Êtes-vous bien certain de n'avoir rien oublié ?

— Ma foi, mon capitaine, je l'espère.

— Comment, vous l'espérez ? Vous n'en êtes pas plus sûr que ça ? Mais alors votre comptabilité est dans un état déplorable ! Tout cela est très mal tenu ! Vous serez consigné quinze jours. Ah ! bon Dieu ! va, au moins je serai à couvert.

Mais le major ayant trouvé toutes les écritures admirablement tenues en témoigné sa satisfaction au capitaine Dutrac, celui-ci lui répondit d'un air convaincu :

— Une perle, mon commandant, que le maréchal des logis chef Hapoigne, une perle. Justement, ce matin, je lui disais que j'allais demander en sa faveur une permission de quinze jours.

Eh bien, mes enfants, à force de se mettre à couvert, le capitaine Dutrac finit par en mourir.

Un beau jour, surpris par un orage pendant un service en campagne, il ne voulut pas, malgré la pluie qui tombait à torrents, faire rentrer son escadron.

— On se mouillera, tant pis ! dit-il, après avoir fait dérouler les manteaux, mais le colonel n'aime pas qu'on rentre avant l'heure. Ah ! bon Dieu ! va, au moins je serai à couvert.

Et pour être à couvert plutôt deux fois qu'une, il fut s'installer à l'abri sous le feuillage d'un pommier.

Dix minutes plus tard, il était foudroyé.

Pauvre capitaine Dutrac !

Partout dans ses papiers on retrouva la trace de la préoccupation de toute sa vie. Entre autres ordres, projets ou discours qu'il avait préparés pour parer à toutes les éventualités, on trouva une harangue intitulée ainsi : « *Discours d'un capitaine commandant à ses hommes, pour se mettre à couvert en cas de changement de gouvernement.* »

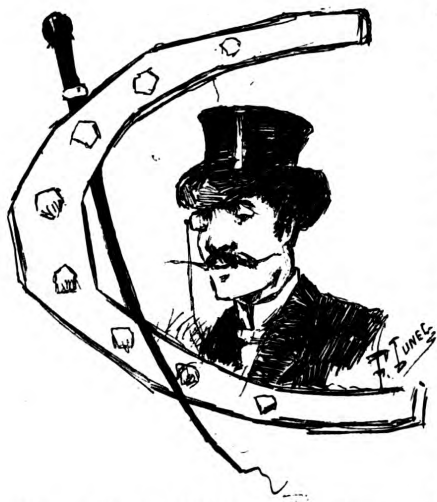
Il avait pensé à tout.

FOLARÇON.



LE CONCOURS HIPPIQUE

Mardi, 1^{er} avril.



ETTE semaine le résultat des épreuves est venu nous donner raison. Nous disions mardi dernier que nous trouvions trop sévères les appréciations portées sur les sous-officiers de la 1^{re} catégorie, et nous affirmions que la plupart des fautes commises par eux provenaient de l'émotion d'abord, ensuite de l'hé-

sitation résultant de la bizarrerie du parcours et de l'étonnement des chevaux sur une rivière mal indiquée par des balais insuffisants.

Les chevaux ne sautent bien que ce qui leur semble naturel. Il faudrait donc, pour que l'obstacle qui nous occupe encore ressemblât à une rivière, que l'eau dont il est rempli ne fût pas au niveau du sol environnant et que les ajoncs des abords marquent au cheval qu'il faut sauter.

La preuve c'est que, malgré la qualité des chevaux présentés par les gentlemen, chevaux d'une classe bien supérieure à celle de nos chevaux d'armes, malgré leur parfaite condition et leur grande franchise, car presque tous viennent de terminer leur saison de chasse, malgré l'habileté de leurs cavaliers, ces chevaux ont accompli le premier jour un parcours tout aussi défectueux que nos sous-officiers de la grosse.

Depuis, chevaux et cavaliers ont fait connaissance avec le fameux huit et le pénible *lavabo*, et le Prix des Dames comme le Prix de la Coupe ont été montés et sautés avec une véritable maestria et dans un grand style par nos *Red-Coats*.

Les plus remarquables ont été, ainsi qu'il était facile de le prévoir, MM. Thorn, Raoul de Gontaut-Biron, Gaston de la Motte, Crémieu-Foa et Saint-André.

Quand on voit passer le premier sur *Vivandière*, une jument d'un modèle tout séduisant appartenant à M. Torrance, son cousin, on pense de suite aux belles gravures anglaises de Fore « *Fore's hunting accomplishments* ». C'est la même correction dans la tenue du cavalier, le même calme et la même parfaite régularité dans l'action et le saut du cheval.

Quand on voit M. de la Motte entamer une lutte avec ce mauvais caractère de *Boisseloup* et le forcer à sauter malgré ses répugnances, on admire sans réserve la solidité et l'adresse de celui que les entraîneurs de Chantilly appelaient autrefois « le petit », sans doute pour le distinguer de son père, qui sut se faire autrefois une si brillante réputation avec *Franc-Picard*, *The Colonel* et *Paddy*. On se rappelle que ce dernier sautait un fil de laine tendu à une hauteur de 1^m75.

Quand on voit M. de Gontaut monter quatre chevaux différents et faire sur *Lansquenet*, *Black* et *French* des parcours sans faute, irréprochable dans sa manière d'aborder tous les obstacles, maintenant ses chevaux au petit galop du cadre, comme on dit à Saumur, on se rappelle avec plaisir que l'armée peut revendiquer celui-là comme un des siens. M. de Gontaut fut en effet longtemps attaché à l'École de cavalerie en qualité de sous-écuyer avant de donner sa démission.

Comme toujours il y a eu des incidents comiques. Il faut bien rire un peu.

C'est un gentleman, M. Goujon, qui les a fournis. A chaque

séance, il a procuré à la foule des jolies femmes qui emplissent les tribunes, l'émotion qu'elles aiment, en se laissant tomber avec grâce.

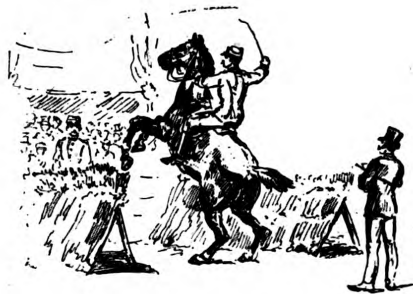
Le malheureux est que sa première chute a eu lieu dans la rivière. M. Goujon, qui semble aimer l'eau par nature, a des chevaux qui la détestent. D'où arrêt brusque de ces derniers devant la rivière, démonstration du fameux principe de l'inertie, et plongeon du cavalier.

Alors mille réflexions joyeuses sur le nom de celui-ci. Je n'en citerai qu'une, au hasard : « Le Prix de la Coupe étant évidemment destiné au meilleur nageur, c'est M. Goujon qui le gagnera. »

Si cette chute gaie se fût produite le 1^{er} avril!

En tous cas, M. Goujon, qui a spirituellement ri le premier de sa mésaventure, a fait preuve de beaucoup de goût pour l'obstacle et d'une grande ténacité en remontant chaque fois plusieurs chevaux.

Parmi les chevaux dont l'aspect nous a le plus frappé, il faut citer : *Black*, au comte de Bari, le vrai modèle du hunter; *Vivandière*, à M. Torrance, le type de ces chevaux adroits et pleins de cœur qui passent partout et qui marchent jusqu'au dernier souffle; *Lansquenet*, à M. de Gontaut (voir les aquarelles de Coudamy), qui serait une merveille s'il n'avait pas pour soutenir son avant-main des jambes de laine; *Albumine*, à M. Crémieu-Foa, une sauteuse d'une puissance inouïe, une de ces vaillantes bêtes qui ne savent pas refuser un effort; *René*, à M. Woittier, un des chevaux les plus puissants que nous ayons vus et qui sera un sauteur hors ligne quand son dressage et son expérience sur l'obstacle auront été un peu améliorés. Enfin *French*, *Good-Boy*, *Melrose II*, *Siebelle*, *Tancredi*, et *Sir Peter*, qui sont de magnifiques bêtes de chasse.



PREMIÈRE JOURNÉE

1 ^{er} prix :	<i>Good-Boy</i>	MM. de Gontaut
2 ^e —	<i>Tancredi</i>	Couzin
3 ^e —	<i>Alerte</i>	O. Gallice
4 ^e —	<i>Vivandière</i>	Thorn

Flots de rubans : *Siebelle*, *Lansquenet*, *Baronne*, *Melrose II*, *Albumine*, *Mi-Carême* et *Clara*.

PRIN DES DAMES

1 ^{er} prix :	<i>Vivandière</i>	MM. Thorn
2 ^e —	<i>Black</i>	de Gontaut
3 ^e —	<i>Tancredi</i>	Couzin
4 ^e —	<i>Good-Boy</i>	de Gontaut
5 ^e —	<i>Sir Peter</i>	Goujon
6 ^e —	<i>Baronne</i>	de Saint-Germain

Flots de rubans :	<i>Hébé</i>	MM. A. d'Eschery
	<i>Mi-Carême</i>	Henri d'Hespel
	<i>René</i>	Woittier
	<i>Albumine</i>	Crémieu-Foa

PRIN DE LA COUPE

1 ^{er} prix :	<i>Lansquenet</i>	MM. de Gontaut
2 ^e —	<i>Black</i>	de Gontaut
3 ^e —	<i>Vivandière</i> (prix créé)	Thorn

Flots de rubans :	<i>Albumine</i>	MM. Crémieu-Foa
	<i>French</i>	de Gontaut
	<i>Sir Peter</i>	Thorn
	<i>Caribou</i>	Thorn

Les sous-officiers de la légère et les sous-maitres de Saint-Cyr et de l'Ecole de guerre ont pris une éclatante revanche du demi-échec subi le premier jour par leurs camarades de la lourde et de l'artillerie.

C'est toujours ainsi dans la vie, et pour consoler ces derniers, nous leur citerons la phrase suivante, qui est une vérité indéniable :

« Le premier escadron charge... il est massacré ; le deuxième escadron charge... il est décimé, mais il entame l'ennemi ; le troisième escadron charge... l'ennemi est enfoncé et tout le troisième est décoré. »

Instruits par l'exemple, les sous-officiers de la 2^e catégorie ont pu étudier le tracé du parcours : vite, dans les régiments, on a construit des rivières pareilles à celle du concours, on les a fait passer aux chevaux et le résultat a été extrêmement brillant.

Au reste, les chevaux de la légère qui se sont présentés jeudi dernier accusaient presque tous de l'origine, et c'est là encore une preuve de plus qu'il faut donner à nos chevaux de cavalerie du sang et encore du sang.

Il est rare de voir un cheval qui a du *gentilhomme* dans les veines manquer de cœur, tandis qu'on compte à la douzaine les lourdauds lymphatiques qu'un effort rebute et qui opposent à l'obstacle un entêtement idiot dont la cause n'est évidemment que le manque d'influx nerveux.

Témoins les chevaux de Saint-Cyr et de l'Ecole de guerre, presque tous de pur-sang, et qui ont passé par-dessus tout comme des oiseaux. Il n'y a pas eu un refus.

En outre, la tenue beaucoup plus coquette des hussards, des chasseurs et des sous-maitres les a fait paraître très heureusement tout à leur avantage. Il y a là encore un bon enseignement à prendre.

Dans les sous-officiers de la deuxième section, il faut accorder une mention particulière à MM. Cretin, du 15^e chasseurs, de Neuflyze, du 18^e chasseurs, de Lespars, du 20^e chasseurs, Blay, du 12^e chasseurs, Loir, du 20^e chasseurs, Baroux, du 11^e chasseurs, Nambride, du 1^{er} chasseurs, qui ont montré par leur calme, leur vigueur, leur entrain et leur tact qu'ils avaient eu de bons maîtres.

Quant aux sous-maitres, il faut tous les comprendre dans les mêmes félicitations. On reconnaît vite la monte signée de Bellegarde, Poulléau ou de Piolant.

Le succès de ces deux journées a donc été complet, les braves les plus enthousiastes et les plus sympathiques ont salué les vainqueurs.

Les prix ont été décernés dans l'ordre suivant :

2^e DIVISION. — 2^e SECTION.

Sous-officiers de Cavalerie légère.

1^{er} prix. — *Duvel*, à M. Cretin, maréchal des logis au 15^e chasseurs ;

2^e prix. — *Castel*, à M. de Neuflyze, maréchal des logis chef au 18^e chasseurs ;

3^e prix. — *Anita*, à M. Risch, maréchal des logis au 11^e chasseurs ;

4^e prix. — *Péniche*, à M. Nambride, maréchal des logis au 1^{er} chasseurs ;

5^e prix. — *Bague*, à M. Cretin ;

6^e prix. — *Pie*, à M. Leclerc, maréchal des logis au 20^e chasseurs ;

7^e prix. — *Allemande*, à M. de Lespars, maréchal des logis au 20^e chasseurs ;

8^e prix. — *Chambellan*, à M. Peltier, maréchal des logis au 15^e chasseurs.

Flots de rubans pour *Breda*, à M. Loir, maréchal des logis au 20^e chasseurs, et pour *Acrobate*, à M. Baroux, adjudant au 11^e chasseurs.

Saint-Cyr et Ecole de guerre.

1^{er} prix. — *La Malle*, à M. d'Aueroche, sous-maitre à Saint-Cyr ;

2^e prix. — *Lahire*, à M. de Loynes, sous-maitre à Saint-Cyr ;

3^e prix. — *Junon*, à M. de La Cour, sous-maitre à Saint-Cyr ;

4^e prix. — *Destrier*, à M. Ravet, maitre de manège à l'Ecole supérieure de guerre ;

5^e prix. — *Hélène*, à M. Ravet.

Un flot de ruban pour *Folie*, à M. d'Aueroche.

Chaque jour, les tribunes se remplissent davantage, et il faudrait la fine plume de Brézette pour décrire les ravissantes toilettes qui nous ont ébloui. Mais pourquoi donc les brunes les plus délicieuses,

et des châtaines aussi, comme dit la chanson, se transforment-elles avec rage en blondes, qu'on dirait sorties d'un tableau de Véronèse ? Nous avons entendu le capitaine Verdegry qui grinçait : « C'est emb...nuyeux, rien que des alezanes. Je n'ai jamais eu que des chevaux noirs, moi. Voilà mon caractère. »

Entre deux chevaux, on entend les propos les plus drôles échangés entre camarades venus, les uns de Carcassonne ou de Saint-Omer de Tarascon ou de Pontivy, et tout heureux de se rencontrer :

— Prêntes-tu quelque chose ?

— Mais oui, mercredi.

— Ça saute ?

— Oui, mais pas cette rivière-là.

— ?... ?

— Alors, mon bon, depuis mardi j'en ai fait faire une semblable, et comme ce vieux carottier de *Bombardeau* n'en voulait pas, j'ai habillé mon garde-manège en membre du jury. Je le place, avec un vieux paletot à moi et un tube réformé à droite de la rivière, un papier dans la main gauche, une chambrière derrière le dos. Je lance *Bombardeau*, et lorsque je passe devant lui, il assène un formidable coup de chambrière sur la croupe du cheval. Alors, tu comprends, lorsque *Bombardeau* apercevra le mon-ieur chargé de lui marquer des fautes, il allumera pour éviter la correction, et voilà !

Dans un autre coin :

— Méfie-toi, voilà le sinistre. Le turban de ton képi a quatre centimètres au lieu de trois centimètres et demi : il va l'expulser.

— Bah ! Je lui répondrai : Mon commandant, je suis le frère de Campi, et puisque vous me forcez à dévoiler mon nom, inutile de me mettre aux arrêts, je vais de ce pas me brûler la cervelle.

A propos du frère de Campi, nous sommes prié d'annoncer que le lancier Campi...stron, notre joyeux collaborateur, n'a rien de commun avec le sphinx de la Roquette.

..

On avait annoncé un concours de lauréats pour les sous-officiers des deux sections ; cela eût remplacé le Prix des Selles anglaises couru les années précédentes, et nous eussions vu avec plaisir *Antilope* se mesurer avec *Babiote*, *Péniche* avec *Quarte*, *Castel* avec *Mitraille*, *Allemande* avec *Bourrasque*.

Malheureusement le programme des opérations de la Société est tellement bien rempli qu'il a été impossible de donner suite à cette bonne idée.

Notre prochain numéro relatara tous les détails du concours des officiers, dont la première épreuve a été courue mercredi 2 avril.

Un grand nombre de chevaux vont se disputer le Prix des Dames, le Prix des Lauréats, celui des Steeple-chases et enfin la Coupe, et nous savons qu'ils seront montés par des cavaliers de bonne marque, « double vanille » comme, dit ce bon M. Moulinet du *Maitre de forges*.

Voulez-vous que nous vous indiquions *notre* gagnant de la Coupe ? Le voici :

Palissandre, à M. de Quincey, sous-lieutenant au 21^e dragons.

Ce n'est pas simplement parce qu'il l'a déjà gagnée l'année dernière que nous y croyons ; mais parce qu'on nous a affirmé que le cheval était si bien et si droit en ce moment qu'il aurait sauté *monté* une barre placée à une hauteur de 1^m 80, dans le manège de l'Ecole Militaire. Son propriétaire est prêt, dit-on, à tenir le pari à qui voudra.

ÉTENDARD.



CHIFFONS



HAGENE de nous a parmi les fêtes de la religion une fête de prédilection, à laquelle se rattache en général un souvenir d'enfance. Les unes préfèrent le jour de la Fête-Dieu et regrettent les belles processions qui existent encore cependant dans quelques villes de province, — ces processions qui demeurent, avec leur lumière et leurs senteurs après de fleurs effeuillées, dans l'esprit des tout petits.

Puis c'est l'Assomption, Noël, les Rois, l'Épiphanie. Dimanche, ce sont les Rameaux, que l'on appelait autrefois « Pâques demandé », que l'on appelle encore « Pâques fleuries ».

Pâques fleuries, en effet, n'est-ce pas la saison bénie du renouveau ? Ce jour-là, Paris sera encombré de ces petites branchettes de buis dont tout le monde se parera. Les femmes en toilettes claires, trotinant, une grosse bottelée sous le bras — le porte-bonheur que les plus incrédules accrochent avec attendrissement dans un coin de leur logis !

A Rome, les rameaux sont des palmes que l'on envoie par charrettes de Bordighera et de Gènes. Ces grandes palmes, bénies par le Saint-Père, qui rappellent la triomphale entrée du Christ dans Jérusalem, sont d'un merveilleux effet décoratif sous le soleil éclatant de là-bas, avec la grande pompe de ces fêtes, le ciel bleu, les costumes chamarrés d'or ! Mais combien est préférable, à mon avis, la plus petite branche de l'humble buis parisien !

Après Pâques c'est le signal. Avec la dernière envolée de cloches s'en iront les fourrures, les lourds manteaux et les sombres costumes.

Avril fera sa rentrée radieuse, traînant après lui la ribambelle de ses fêtes qui ne cesseront qu'après le Grand Prix. Alors Paris deviendra cette succursale de Carpentras que l'on connaît, en proie aux provinciaux de toutes espèces et d'Anglais mirifiques qui viennent suer sang et eau pour leur satisfaction personnelle.

Dans l'attente des modes nouvelles, le costume genre tailleur est devenu la coqueluche de la saison. Les femmes, à cet effet, s'empressent le cou dans de hauts cols appelés *carcans* pour la circonstance. Avec cela la jupe à grands plis tombant droits et la jaquette homme flottante ouvrant sur un gilet de même étoffe.

Des souliers excessivement pointus et plats comme ceux de ces messieurs. Le petit chapeau gris ou noir bien campé sur la tête. La cravate et l'épingle aussi bien masculine, les gants Derby à piqûres noires. Avec cela la femme a un petit air garçonnière très drôle qui ne manque pas de « pschutt ».

Quelques élégantes à outrance poussent la chose encore plus loin en complétant et en masculinisant tout à fait le costume.

Pour cela on supprime toute espèce de linge fin, excepté la chemise et le corset. On remplace le pantalon de batiste par une petite culotte courte de drap pareil à la jupe, se bouclant aux genoux. De longues guêtres emprisonnent complètement la jambe en montant jusqu'au pantalon, celles-ci en drap foncé ou en Jersey. Un seul petit jupon de drap pareil au pantalon avec une large piqûre venant à mi-jambe et bien juponné derrière par des ressorts afin de tenir le costume.

Tel est le comble du « v'lan » !

* *

Comme antithèse je veux citer une adorable robe de jeune fille aperçue chez une de nos grandes couturières.

Un nuage de tulle illusion blanc posé en plissé sur un fond de satin merveilleux, le tout chiffonné à miracle, le tulle superposé en double et enfin retenu sur le côté par de longs rubans de satin blanc qui viennent se nouer, partant de la taille, sous un bouquet de fleurs rosées de pêcher. Le corsage en tulle, plissé dans sa longueur à la vierge, couvrant les épaules et ne s'ouvrant que sur la poitrine et dans le dos, est retenu à la taille par une large ceinture de satin blanc à longs pans. Comme dessous, un corsage décollé en satin merveilleux, bouquet de fleurs de pêcher à la taille fermant le nœud, et sur les deux épaules de toutes petites cascades de ruban étroit de satin retenant le tulle qui, par cela, forme une merveille de décolletage. Ruban noué à l'enfant dans les cheveux. Signé : RODRIGUES.

BRÉZETTE.

BIBLIOGRAPHIE

Sonneries d'ordonnance. — M. Ikclmer, éditeur de musique, 23, rue des Mathurins, a eu l'heureuse idée de publier les Sonneries d'ordonnance officielles et réglementaires de l'infanterie et de la cavalerie avec paroles par Antonin Louis.

Aujourd'hui qu'il existe en France un si grand nombre de Sociétés de tir et de gymnastique, sans compter les bataillons scolaires, ce recueil a un but véritablement utile, car les enfants et les grandes personnes même retiennent bien plus facilement la musique lorsqu'un texte y est adapté.

Chaque cahier, *sonneries d'infanterie* et *sonneries de cavalerie*, se vend 0 fr. 60 c.

L'Annuaire des Sociétés de tir vient de paraître ; il contient :

- 1° Un calendrier indiquant les dates des concours qui auront lieu en 1884 ;
 - 2° Avant-propos ;
 - 3° Articles sur les Sociétés de tir mentionnant toutes les circulaires ministérielles parues jusqu'à ce jour ;
 - 4° Les bataillons scolaires ;
 - 5° Fédération des Sociétés de tir ;
 - 6° Conseils aux tireurs, par M. le lieutenant-colonel Trinquier ;
 - 7° Étude sur la Société de tir du XVIII^e arrondissement de Paris ;
 - 8° Des armes et des munitions ;
 - 9° Notices sur toutes les Sociétés de tir civiles et militaires de France et d'Algérie ;
 - 10° Tableau indiquant les résultats des concours en 1883 ;
 - 11° Table raisonnée des matières.
- Prix : 5 fr. et 5 fr. 60 par la poste.
En vente aux bureaux du journal *L'Armée territoriale*, 42, rue Grange-Batelière.

EN BOURSE

Enfin ! nous sommes maîtres de toutes les positions et nous allons gaiement de l'avant. Il était bien temps d'en finir, et nous ne sommes surpris que d'une chose, c'est que l'attente ait été si longue.

Ce succès va-t-il ramener la confiance ? Nous le croyons, car tout paraît l'indiquer. Ce prudent mais indispensable éclaircisseur financier qui a nom Sa Majesté l'Argent, devient moins timide. Comme le beau soleil de ces derniers jours, il se montre un peu partout. Les pieds de bas commencent à se vider : c'est bon signe.

Saluons cette reprise printanière, et sans trop

précipiter le mouvement, de peur de laisser des traînards, ne nous arrêtons pas en route.

La charge sonne, messieurs les haussiers !

Nos Rentes se cantonnent carrément sur les positions conquises : 3 0/0, 76 fr. 42 ; 4 1/2 0/0, 106 fr. 47 ; Amortissable, 77 fr. 43.

La Banque de France seule fait tache au tableau : elle reste en baisse à 4920 fr.

Par contre, le Crédit Foncier s'élève à 1267 fr.

Beaucoup de demandes sur les actions de nos grandes lignes : Est, 747 fr. 50 ; Lyon, 1256 fr. ; Midi, 1175 fr. ; Nord, 1705 fr. ; Orléans, 1335 fr. ; Ouest, 820 fr.

Malgré les mauvaises nouvelles du Soudan, l'Égyptienne est assez convenablement tenue à 346 fr. 25. Le Turc cote 8 fr. 67 et l'Italien 94 fr. 15.

BANKNOTE.

ANCIENNE MAISON ROUART

JULES MARIA ^{NC} Successeur

14, rue du 4-Septembre, 14

PARIS

Equipements, Habillements
et Harnachements militaires

Maison de premier Ordre

Le Gérant : M. AIRAULT AVOUSTE.

PARIS. — IMPRIMERIE CHARLES DROT, RUE BLEUE, 7.



COURRIER DE PARIS

Dimanche.

— ...Rameaux bénits, rameaux bénits! J'en ai des frais et des jolis!... Allons, ma bonne dame, achetez-moi du rameau... Deux sous partout... autant à moi qu'à un autre!...

Aux abords des églises, — les élégantes églises modernes, pareilles à des théâtres, — les pauvresses enrôlées, vêtues de leurs loques propres du dimanche, harcèlent, poursuivent d'un incessant appel les belles dévotes qui passent distraitemment, tenant un livre de messe, bavardant entre elles avec des rires discrets du dernier sermon et des derniers scandales.

— Rameaux bénits, rameaux bénits!

Le trottoir disparaît sous les bottelées de buis dont les brindilles pressées s'enchevêtrent et se défeuilleent. On dirait de ces verdure artificielles aux couleurs fausses, aux feuilles frottées d'un glacis luisant, de ces bouquets odieux que les bourgeois recourent, sur une cheminée, de globes ternes.

Et tandis que les vendeuses accroupies cassent les rameaux, les offrent, les remuent sans trêve, une odeur pénétrante — l'acre arôme qu'on respire à travers les ténébreuses allées d'un vieux parc seigneurial — s'évapore du trottoir et se mêle à l'haleine forte de la grande ville...

— Rameaux bénits, rameaux bénits!

La recette est bonne. Tous ceux qui ont deux sous dans la poche achètent un brin de buis. Les marchandes des quatre saisons en accrochent des touffes à leurs lourdes bagnoles. Les cochers de fiacre les attachent aux œillères de leurs rosses. Et cette chose verte qu'on rencontre à chaque pas, qu'on voit danser partout, jette aux quatre coins de Paris comme une joie de fête, comme une douceur de printemps revenu.

— Rameaux bénits, rameaux bénits!

Ah! les chers souvenirs que cela vous remet au cœur, les souvenirs d'enfance où l'on croyait à tant de belles religions, où l'on ne connaissait pas l'inquiète angoisse du combat vital, où l'on était bête et heureux, comme les bœufs qui se gavent d'herbes parfumées, qui dorment à l'ombre des arbres et ne doivent penser à rien!

Je me rappelle le solennel dimanche des Rameaux, tel qu'on le célébrait chez nous. Je revois les crucifix cachés sous des housses violettes, l'autel nu, le portail tendu d'antiques tapisseries à personnages, déteintes, trouées par les mites et qui représentaient des batailles terribles de dieux. La messe était-elle longue ce jour-là! L'évangile de la Passion durait une heure, et les vieux s'endor-

maient tranquillement sur leurs bancs, pendant que le curé marmottait très vite le poème douloureux.

Et après le *Benedicat vos*, lentement, psalmodiant avec les chœurs je ne sais quel psaume monotone, le prêtre descendait jusqu'au portail, entouré par une ribambelle d'enfants de chœur. Les marches effritées, polies par l'égouttement des gargouilles, semblaient ensevelies dans les plis onduleux d'un tapis aux nuances changeantes où éclatait toute la gamme des verts.

Dès l'aube, les jardins avaient été pillés. Et les branches de lauriers, sombres, découpées comme des lames aiguës, le feuillage argenté des oliviers, les buis arrachés aux bordures épaisses des massifs, les palmes superbes cueillies dans les serres étaient entassés pêle-mêle, ainsi que ces jonchées triomphales dont la foule enthousiaste sème parfois la route des victorieux.

Alors, d'un geste large, le prêtre secouait par trois fois son goupillon d'argent autour de lui, puis chacun emportait un rameau au logis, comme une relique familière en laquelle on a confiance, et qui soutient dans les heures les plus mauvaises.

Qu'il est loin, le temps où l'on s'agenouillait naïvement, où l'on rêvait d'une béatitude divine, d'une paix éternisée, d'apothéoses fabuleuses quelque part, au delà de l'horizon, du bleu que les oiseaux connaissent, au delà des soleils éblouissants, où la mort qui nous trouble et que nous craignons lâchement apparaissait dans un mythe radieux comme le commencement d'une nouvelle vie!

Qu'il est loin, le temps où l'on gardait un rameau de buis pendu au-dessus de son lit — un de ces lits monumentaux de province dont les draps sentent la lessive fraîche, et dans lesquels on dort de si calmes sommeils; — où ses feuilles fanées, tachées de poussière nous paraissaient un talisman précieux, le talisman qui protégeait la maison, qui empêchait la camarde implacable de faire des places vides à la table de famille et donnait du bonheur aux vieux et aux petits!

Combien d'échos pareils n'a-t-il pas réveillés hier, le cri famélique des marchandes de rameaux:

— Rameaux bénits! rameaux bénits! J'en ai de frais et de jolis...

Lundi.

Si vous voulez vous amuser et rire à ventre déboutonné, comme disaient nos pères, allez voir la nouvelle pièce du Palais-Royal,



Mardi.

une bouffonnerie extravagante, sans queue ni tête, bourrée de quiproquos, saupoudrée de gros sel et qui a par instants des allures de vraie comédie.

Rien n'est drôle comme l'ahurissement désespéré de cette bande de boutiquiers batignollais partis pour Monaco par le train de plaisir et qui, brusquement, se trouvent en panne dans un pays

où ils ne connaissent personne, ayant les poches vidées parla roulette comme un plat qu'ont léché les chiens, et ne pouvant pas profiter de leur billet de retour. Par quels hasards incohérents se trouvent-ils brusquement enrôlés dans la valetaille d'une auberge, puis arrêtés comme de dangereux malfaiteurs et jetés en prison, je ne saurais vous l'expliquer. Doit-on chercher la petite bête dans ces sortes de parades joyeuses qui n'ont d'autre but que de faire rire ?

La jolie prison que ce « carcere nuovo » de Monaco, avec ses fenêtres treillagées d'où l'on aperçoit la grande mer bleue entre les pampres, et comme on comprend, en la voyant, l'histoire, légendaire là-bas, du criminel qui ne voulut pas accepter sa grâce et démentager de ce logis où il n'avait aucun terme à payer.

Pour avoir quelque peu entrelardé de coups de couteau la peau d'une malheureuse vieille, le Monégasque en question avait été condamné à mort par le jury des Alpes-Maritimes. Mais, au dernier moment, l'on recula devant les dépenses extraordinaires qu'entraînerait l'exécution. Les frais de déplacement du monsieur de Paris eurent absorbé toutes les finances de l'Etat et le prince commua alors la peine capitale en un emprisonnement à perpétuité. Il fallut repeindre la prison, payer des gardiens, nommer un directeur, et comme l'incarcéré mangeait et buvait comme quatre, comme tous ces parasites touchaient des appointements, l'on commença bientôt à trouver fort lourde cette charge nouvelle.

Il n'y avait qu'un moyen d'en finir : laisser le prisonnier prendre la clef des champs. Mais celui-ci n'entendait pas de cette oreille, il refermait lui-même soigneusement la porte qu'on lui ouvrait à plaisir ; et engraisant, satisfait de ne plus rien faire que ses diverses digestions, ne demandait qu'à subir sa peine jusqu'à la fin de ses jours. Et le compte montait, montait de semaine en semaine sans que les conseillers désespérés entrevissent un terme à cette situation lamentable. On lui envoya une députation pour le supplier de partir. Le prisonnier refusa avec un mâle entêtement et l'on ne parvint à lui faire passer la frontière qu'en lui garantissant une rente viagère et un tas d'avantages plus onéreux les uns que les autres.

Maintenant il vit à Nice comme un honnête bourgeois et touche régulièrement chez un notaire la pension gouvernementale.

Voilà ce que l'on m'a conté à Monte-Carlo, — en ce pays enchanteur comme ces coins de féeries que rêvent les poètes épris de décors fabuleux et où le pape va, dit-on, se réfugier. Pourquoi les auteurs du *Train de Plaisir*, Arnold Mortier et Saint-Albin, ces deux spirituels compères, n'ont-ils pas intercalé dans leur vaudeville ce joyeux épisode ?

Quelqu'un qui s'est rebiffé presque autant que le marquis de Caux lorsqu'on lui a annoncé le retour inespéré de sa femme désabusée des cabots en général et du sieur Nicolini en particulier, c'est ce pauvre Barbey d'Aureville.

Ne l'avait-on pas accusé de briguer la succession académique de feu Mignet, lui qui malmena si rudement les Quarante de sa plume fringante qui cingle parfois comme une houssine ?

On ne le voit guère, en effet, engoncé dans l'habit à palmes vertes, cet irrégulier incorrigible qui cache son âge comme une douairière coquette, qui redresse encore sa tête hautaine de vieux Gaulois et, malgré le ridicule de sa figure fardée, de ses cheveux teints, de ses cravates roses et de ses boutons de chrysocale, garde on ne sait quelle allure crâne et superbe de gentilhomme toujours prêt à mettre l'épée au clair ou à baiser dévotement les doigts roses et effilés des femmes. Comme il l'écrivait, il n'est ni au-dessus ni au-dessous de l'Académie, il est « à côté » et ne s'enrégimentera jamais dans aucune compagnie. Il aime mieux la solitude calme de son petit appartement meublé de la rue Rousselet, — les deux chambres où il s'installa en arrivant à Paris lorsque le siècle était encore en nourrice, et auxquelles il est resté fidèle dans les bons comme dans les mauvais jours.

On peut railler ses travers, contester ce talent fougueux, à l'emporte-pièce, qui brûle comme un acide et ne relève de personne. Mais parmi les maîtres écrivains qui illustrèrent notre temps, il a en sa pauvreté, en son mépris obstiné du public, en sa foi littéraire qui ne transige pas, quelque chose de grand et de glorieux qui impose le respect.

Il y a des mots de ce Don Quichotte égaré dans notre modernité pratique — qui sonnent comme une fanfare batailleuse.

C'est lui qui au plus fort du bombardement de Paris, tandis que dans son quartier les obus s'abattaient et crevaient les toits, achevait tranquillement le livre où il démolit la gloire de Goethe avec une verve haineuse et s'écriait en montrant à des amis les pages noircies d'une fine écriture serrée : « Ils peuvent nous bombarder, les canailles, je le leur rends, messieurs ! »

Est-ce que cela ne le peint pas mieux que tous les portraits et même que l'irrévérencieuse charge d'atelier décrivant l'entrevue au Paradis du bon Dieu et de l'auteur de *l'Ensorcelée* :

— Vous êtes Barbey d'Aureville ?

Barbey, avec une extrême politesse, s'inclina :

— Oui, monsieur.

— Je sais que vous souteniez les bonnes doctrines, mais vous avez mené une vie de bâtons de chaise et écrit des livres... des livres...

Et le romancier vexé l'interrompait alors d'un ton aigu :

— J'aurais bien voulu vous y voir, monsieur ! Si vous descendiez maintenant sur la terre, si vous écoutiez tout ce qu'on dit, vous seriez capable, au bout de deux jours, de douter vous-même de votre existence !

..

Mercredi.

Les Menus-Plaisirs, où l'on n'assistait depuis plusieurs mois qu'à des agonies de puce et à des idylles de microbes, viennent de donner un mauvais mélodrame de M. Pierre Barbier où, sous des noms de fantaisie — des masques transparents comme de la gaze — revit la lutte acharnée que soutint la pauvre petite duchesse de Chaulnes contre sa belle-mère. Il est regrettable de mettre au théâtre des personnalités connues et de ne pas respecter le paisible sommeil des morts, et l'on a accueilli comme elle le méritait cette pièce vide qui n'aura même pas un succès de scandale.

Entendu à la sortie entre deux boudinés étriqués selon la dernière mode :

— Moi, avant d'aimer une femme mariée, je tiens à voir son mari... Je ne veux pas m'encanailler !

VALRÉAS.

1825, 28 et 13 jours

On appelle les *territoriaux*.

Vous me direz que c'est un fait banal qui se représente chaque année en vertu de la simple application d'un article de loi. Cela n'empêche que, chaque fois qu'elle se produit, cette chose toute naturelle prend à mes yeux une importance particulière, je ne sais quoi d'un ordre supérieur qui ressemble à une prestation de serment et, plus encore, à un vœu de sacrifice accompagné d'un commencement d'exécution.

En dépit des nombreux changements introduits dans son organisme, le grand corps de l'armée active a gardé l'esprit de métier et les traditions de carrière.

La première période de service sous les drapeaux s'effectue à un âge où l'homme n'a pas eu encore le temps de se créer des attaches bien sérieuses avec la vie et les devoirs civils. Le conscrit à la jeunesse, l'enthousiasme, les illusions ; il entre en chantant dans le chemin qu'ont parcouru les

ainés et il offre gaiement à la Patrie les plus belles années de son existence. Sait-il seulement que ce sont les plus belles ? Comment le saurait-il ? Son sacrifice à lui est, pour ainsi dire, inconscient. Le plus souvent il regarde la conscription comme une délivrance, comme l'affranchissement temporaire d'obligations qui seraient beaucoup plus pénibles à remplir et qui sont, en effet, bien austères pour les jeunes gens empressés de jeter leur gourme. Je ne parle pas évidemment pour les fils de famille, mais pour les autres, les plus nombreux. Quoiqu'en disent les énergumènes, je soutiens que la grande majorité des Français arrivés en âge de tirer au sort n'envisagent pas d'un œil trop morose la perspective de quelques années de garnison ou de campagne. Ils savent qu'il y a un moment douloureux à passer : celui où il faut faire connaissance avec la discipline ; mais le prestige ancien de la vie de soldat n'est pas encore si disparu, qu'ils ne se fassent d'agréables chimères sur les prérogatives et les jouissances de ce beau métier. On se dit qu'on voyagera, qu'on verra du pays, qu'on n'aura le souci d'aucune affaire, qu'on gagnera de cent pour cent dans l'estime du beau sexe et qu'en somme, après la corvée, on saura trouver du plaisir.

N'exigeons pas de ces enfants des préoccupations plus hautes. N'ayons pas la naïveté prudhommesque ou la confiance paradoxale de croire qu'en nos temps — trop positifs, hélas ! — le conscrit ne caresse pas d'autre rêve que de s'offrir en holocauste sur l'autel de la Patrie. On n'est pas tous les jours en 1792, et permettez-moi

d'ajouter : Dieu merci ! Nos jeunes soldats sont, quoique jeunes, des fils du siècle ; ils chantent le *Beau Nicolas* au lieu des hymnes de Chénier, et ils préfèrent avoir les pieds chaussés que les pieds nus. Cela ne les empêche pas d'être de bons soldats et d'« entrer » fort résolument « dans la carrière, lorsque leurs aînés n'y sont plus ».

Il y a du reste un argument vainqueur à opposer à ces pessimistes de bonne ou de mauvaise foi qui vont disant d'un air navré : L'esprit militaire se meurt ! L'esprit militaire est mort ! — Les officiers vous diront au contraire que chaque jour l'esprit du soldat s'améliore, en même temps que le devoir militaire se popularise et entre plus avant dans nos mœurs. Il est certain — et nous ne faisons aucune difficulté de le reconnaître — qu'il y a sept ou huit ans le moral de nos troupes laissait beaucoup à désirer. La nouvelle loi militaire, qui atteignait tous les citoyens de vingt et un à quarante ans et supprimait l'aimable faculté du remplacement, était chose nouvelle pour la France et pour l'esprit français.

De plus, on avait encore le frisson de terreur des épouvantables désastres de 70, après lesquels le plus chauvin avait le droit de penser que nos fastes guerriers étaient à jamais clos et que notre pays devrait songer à se relever par une autre voie que celle des armes. Mais, depuis cette époque-là, nous avons parcouru un rude chemin, et ce qui était vrai alors a cessé de l'être aujourd'hui. Le Pays a fini par accepter l'ordre de choses que son amour-propre national et ses intérêts économiques bien entendus lui avaient imposé ; l'habitude a fait le reste ; la loi, si cruelle au début, n'a plus rien de vexatoire ; elle est mieux qu'obéie, elle est révéree.

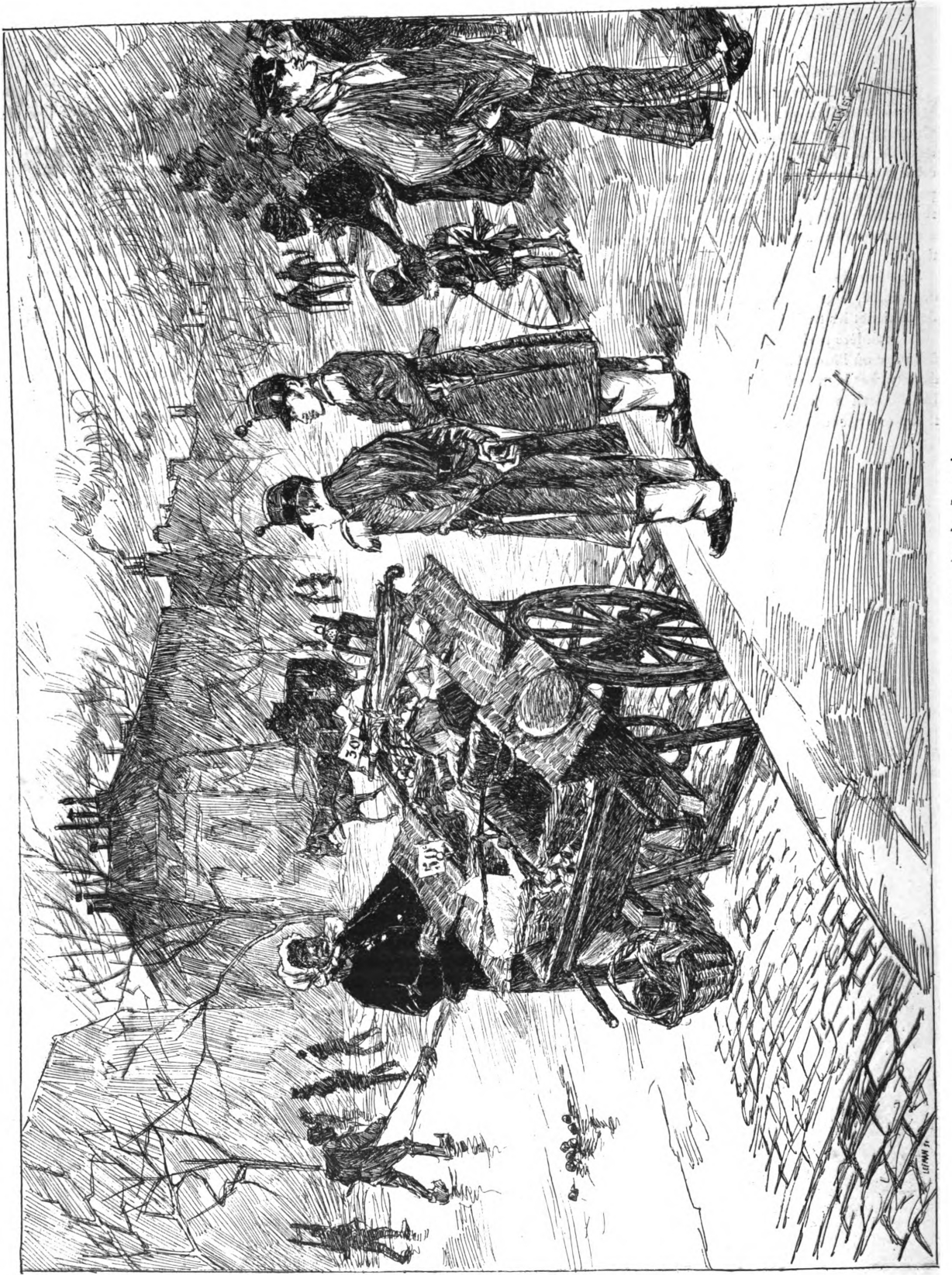
Et nous l'avons bien vu depuis trois mois. Nous avons eu la satisfaction immense de les enregister, ces progrès de l'esprit militaire. Demandez à nos vieux généraux ; demandez-leur où, quand, à quelle époque de notre histoire nous avons mis en ligne de bataille de plus admirables soldats que la poignée de braves qui opère au Tong-kin ?

..

Après la période du service actif vient celle de la réserve.

Ah ! le réserviste... Celui-ci, il faut bien en convenir, n'est plus tout à fait l'homme qu'il était cinq ans auparavant. Il a jeté sa gourme et il a perdu un peu de ses illusions, car elles passent, au régiment comme partout. En rentrant dans son foyer, il a eu quelques jours de douce





Ils sont trop verts! — Dessin de Lunel.

émotion; il a mangé le veau gras tué pour son retour; il a retrouvé, grande et sérieuse, une jeune fille qui l'attendait; il a fait sensation dans le village et son amour-propre s'en est trouvé flatté; enfin, les premières bouffées d'air natal qu'il a respirées dès en arrivant l'ont pénétré de sensations nouvelles, quoique déjà vécues et, tout à coup, ont effacé, comme le souvenir d'une lointaine aventure, le temps d'exil passé sous les drapeaux. Puis, il n'a pas tardé à s'apercevoir que, pendant ces cinq années, son père et sa mère avaient bien vieilli. Allons! ami, l'heure de la besogne a sonné. Il va falloir remplacer le vieux et la vieille qui n'en peuvent plus, te marier, faire des mômes à ton tour, et nourrir tout ce monde-là!

Et il se met à l'œuvre courageusement, et déjà tout va bien depuis quelques mois lorsque, soudain, un coup de clairon se fait entendre. Il tressaille; il reconnaît cette sonnerie. Que de fois, avec les anciens compagnons, il en a rythmé la cadence sur des paroles qui n'avaient pas été précisément empruntées

aux Méditations de Lamartine, mais qui étaient diablement entraînant! Et il se répète tout bas en riant les refrains familiers de la caserne. Mais le clairon continue son appel et se transforme prosaïquement en une invitation à tout planter là et à retourner au service pour une pièce de vingt-huit jours. Sacré nom! Il n'y pensait plus. Voilà une tuile dont on se serait bien passé.

Oui, certes, c'est un lourd impôt que les vingt-huit jours du réserviste; et il a fallu que la Patrie en eût bien besoin pour que le Législateur ait osé nous le demander.

.

Mais qu'est encore ce sacrifice à côté de celui qu'on exige des hommes d'âge plus mûr, presque tous établis et pères de famille?

Cependant nul ne proteste, et la loi s'exécute au milieu du respect universel!

Pour passer aussi rapidement de l'ancien au nouvel état de choses, il faut que la France soit un pays admirable. Ce que l'Allemagne avait mis soixante ans à faire, nous l'avons fait, nous autres, en dix ans! Et nous l'avons fait malgré ces énergumènes dont je parlais plus haut et qui pullulent dans notre pays de liberté, où la plume et la parole ne connaissent plus aucun frein.

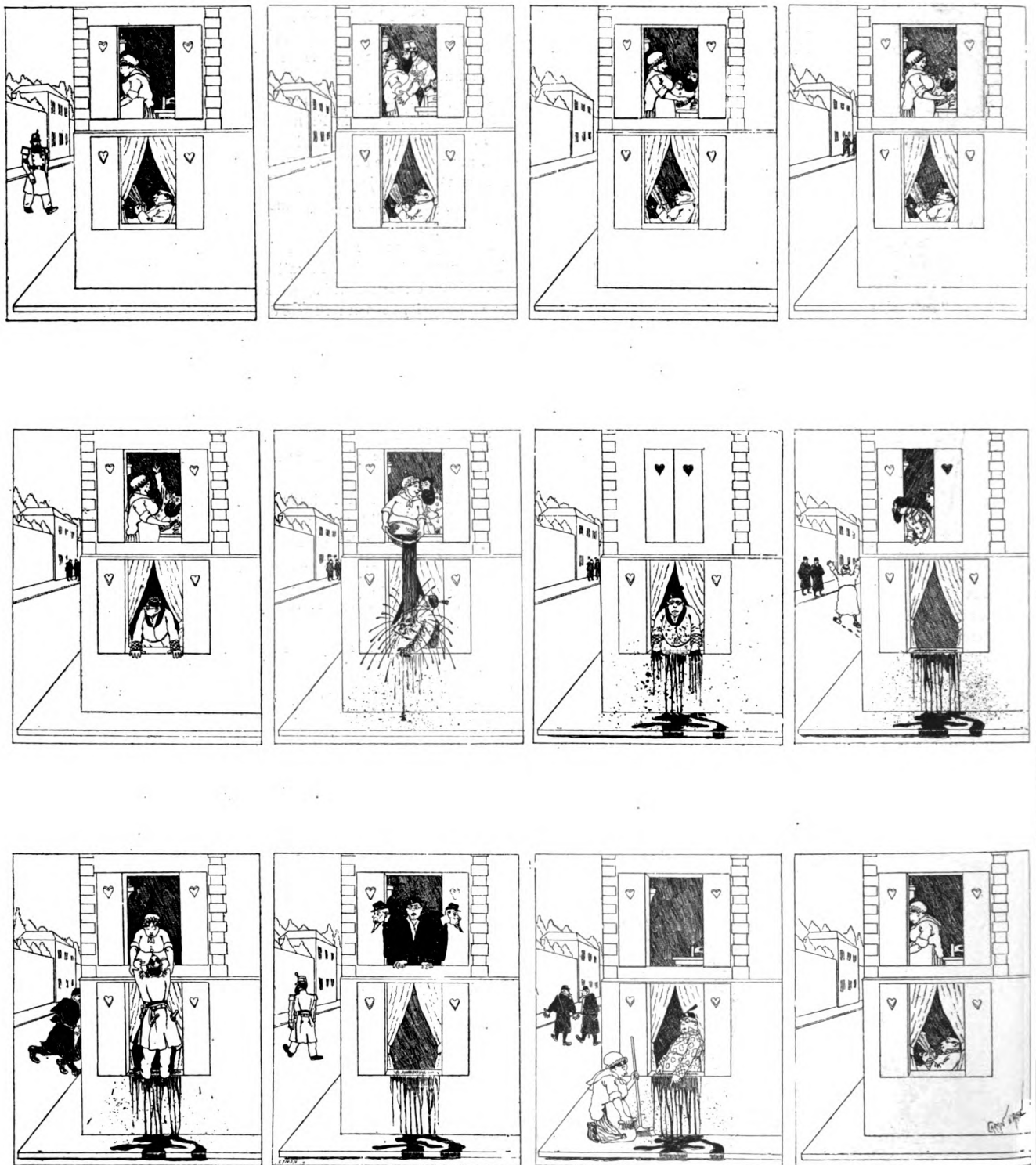
Remarquez combien ceci est significatif: c'est seulement depuis notre réorganisation militaire que les socialistes ont osé prêcher ouvertement la guerre à l'armée; or, à partir de ce moment-là, l'esprit militaire de la nouvelle France n'a fait que se développer et pénétrer plus profondément dans les masses. Les agitateurs, les utopistes en ont été pour leurs frais de style et d'éloquence. Le soldat de tous bans n'a jamais mieux obéi qu'aujourd'hui et, dans leur empressement à remplir leur devoir, les territoriaux français rivalisent avec la landsturm allemande. Notre nouvelle armée a subi une épreuve plus concluante que le baptême du feu.

Aussi ma conviction intime est-elle qu'en cas de guerre l'ennemi, quel qu'il fût, aurait à compter avec nos territoriaux autant qu'avec l'armée active. Je dirai plus, nos places fortes seront peut-être mieux gardées par ces pères de famille soldats que par les premières couches de l'armée, composées d'une jeunesse impatiente et faite pour toutes les ardeurs de l'action.

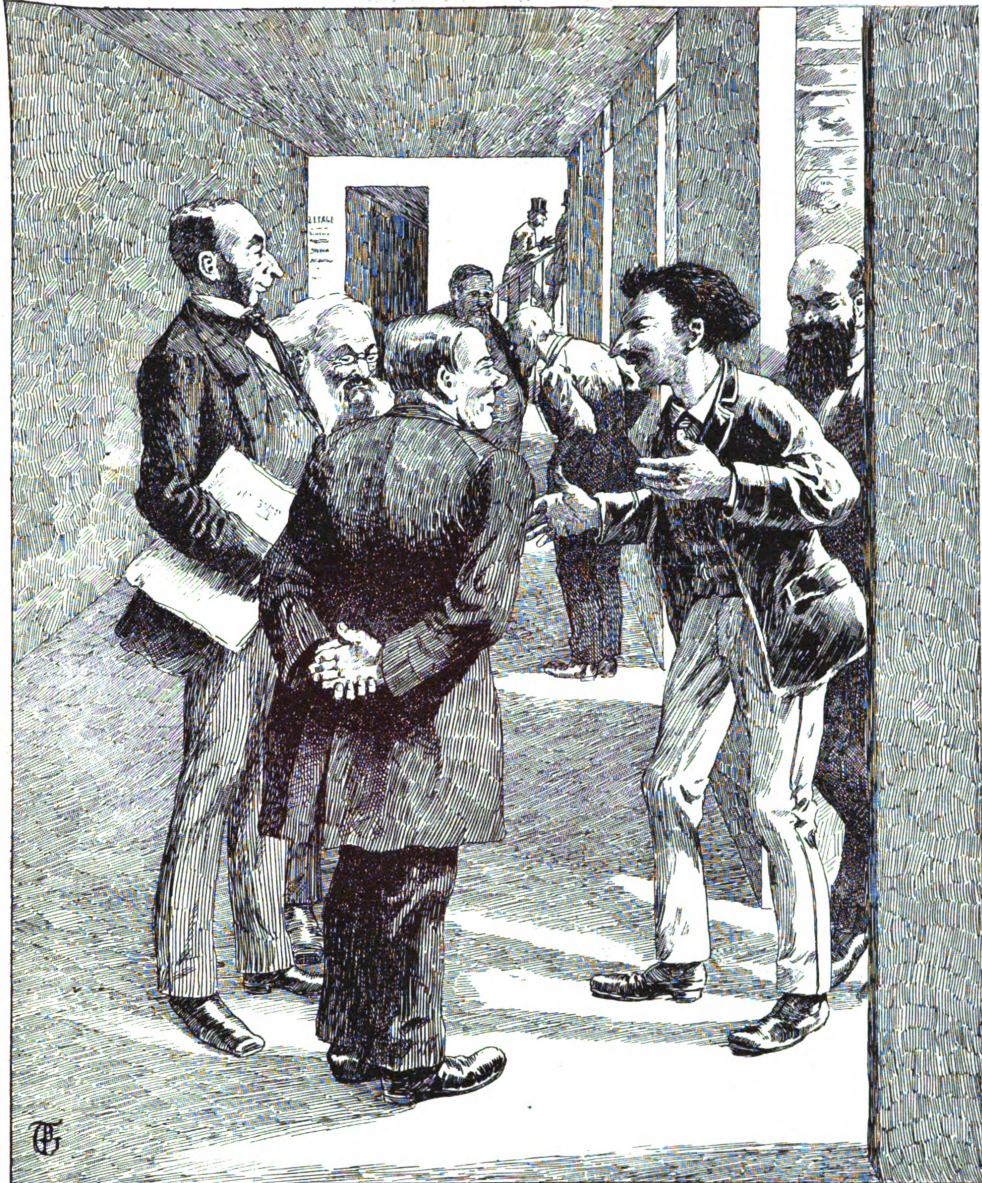
La territoriale est le suprême espoir de la Défense nationale. C'est la sécurité absolue en cas de victoire; c'est, en cas de défaite, le rempart inexpugnable de cent citadelles bien servies! Elle est la gardienne du sol, la sentinelle postée au seuil de chaque foyer, la phalange sacrée chargée de défendre pied à pied chaque morceau de la Patrie!

LE CHASTELLIER DE GHÉRARD.





En bonne fortune. — Dessin de Caran d'Ache.



« Ça ne fait toujours pas un enfant à Lesable. »

Dessin de G. TIRÉT-BOGNET

L'HÉRITAGE

PAR GUY DE MAUPASSANT

(Suite.)

Aussitôt rentré dans son bureau, Maze tenta de se nettoyer, mais il n'y put réussir, il était teint avec une encre à fond violet, dite indélébile et ineffaçable. Il demeurait devant sa glace, furieux et désolé, et se frottait la figure, rageusement, avec sa serviette roulée en bouchon. Il n'obtint qu'un noir plus riche, nuancé de rouge, le sang affluant à la peau.

Boissel et Pitolet l'avaient suivi et lui donnaient des conseils. Selon celui-ci, il fallait se laver le visage avec de l'huile d'olive pure ; selon celui-là on réussirait avec de l'ammoniaque. Le garçon de bureau fut envoyé pour demander conseil à un pharmacien. Il rapporta un liquide jaune et une pierre ponce. On n'obtint aucun résultat.

Maze, découragé, s'assit et déclara : « Maintenant il reste à vider la question d'honneur. Voulez-vous me servir de

témoins et aller demander à M. Lesable, soit des excuses suffisantes, soit une réparation par les armes ? »

Tous deux acceptèrent et on se mit à discuter la marche à suivre. Ils n'avaient aucune idée de ces sortes d'affaires, mais ne voulaient pas l'avouer, et, préoccupés par le désir d'être corrects, ils émettaient des opinions timides et diverses. Il fut décidé qu'on consulterait un capitaine de frégate détaché au ministère pour diriger le service des charbons. Il n'en savait pas plus qu'eux. Après avoir réfléchi, il leur conseilla néanmoins d'aller trouver Lesable et de le prier de les mettre en rapport avec deux amis.

Comme ils se dirigeaient vers le bureau de leur confrère, Boissel s'arrêta soudain : « Ne serait-il pas indispensable d'avoir des gants ? »

Pitolet hésita une seconde : « Oui, peut-être. » Mais pour se procurer des gants il fallait sortir, et le chef ne badinait pas. On renvoya donc le garçon de bureau chercher un assortiment chez un marchand. La couleur les arrêta longtemps. Boissel les voulait noirs ; Pitolet trouvait cette teinte déplacée dans la circonstance. Ils les prirent violets.

En voyant entrer ces deux hommes gantés et solennels, Lesable leva la tête et demanda brusquement : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Pitolet répondit : « Monsieur, nous sommes chargés par notre ami M. Maze de vous demander, soit des excuses, soit une réparation par les armes, pour les voies de fait auxquelles vous vous êtes livré sur lui. »

Mais Lesable, encore exaspéré, cria : « Comment ! il m'insulte, et il vient encore me provoquer ? Dites-lui que je le méprise, que je méprise ce qu'il peut dire ou faire. »

Boissel, tragique, s'avança : « Vous allez nous forcer, monsieur, à publier dans les journaux un procès-verbal qui vous sera fort désagréable. »

Pitolet, malin, ajouta : « Et qui pourra nuire gravement à votre honneur et à votre avancement futur. »

Lesable, atterré, les regardait. Que faire ? Il songea à gagner du temps : « Messieurs, vous aurez ma réponse dans dix minutes : voulez-vous l'attendre dans le bureau de M. Pitolet. »

Dès qu'il fut seul, il regarda autour de lui, comme pour chercher un conseil, une protection. Un duel !

Il restait palpitant, effaré, en homme paisible qui n'a jamais songé à cette possibilité, qui ne s'est point préparé à ces risques, à ces émotions, qui n'a point fortifié son courage dans la prévision de cet événement formidable. Il voulut se lever et retomba assis, le cœur battant, les jambes molles. Sa colère et sa force avaient tout à coup disparu. Mais la pensée de l'opinion du ministère et du bruit que la chose allait faire à travers les bureaux réveillèrent son orgueil défaillant, et, ne sachant que résoudre, il se rendit chez le chef pour prendre son avis.

M. Torchebeuf fut surpris et demeura perplexe. La nécessité d'une rencontre armée ne lui apparaissait pas ; et il songeait que tout cela allait encore désorganiser son service. Il répétait : « Moi, je ne puis rien vous dire. C'est là une question d'honneur qui ne me regarde pas. Voulez-vous que je vous donne un mot pour le commandant Bouc ? C'est un homme compétent en la matière et il pourra vous guider. »

Lesable accepta et alla trouver le commandant qui consentit même à être son témoin ; il prit un sous-chef pour le seconder.

Boissel et Pitolet les attendaient, toujours gantés. Ils avaient emprunté deux chaises dans un bureau voisin afin d'avoir quatre sièges.

On se salua gravement, on s'assit. Pitolet prit la parole et exposa la situation. Le commandant, après l'avoir écouté, répondit : « La chose est grave, mais ne me paraît pas irréparable ; tout dépend des intentions. » C'était un vieux marin sournois qui s'amusait.

Et une longue discussion commença, où furent élaborés successivement quatre projets de lettres, les excuses devant être réciproques. Si M. Maze reconnaissait n'avoir pas eu l'intention d'offenser, dans le principe, M. Lesable, celui-ci s'empresserait d'avouer tous ses torts en lançant l'encrier, et s'excuserait de sa violence inconsidérée.

Et les quatre mandataires retournèrent vers leurs clients. Maze, assis maintenant devant sa table, agité par l'émotion du duel possible, bien que s'attendant à voir reculer son adversaire, regardait successivement l'une et l'autre de ses joues dans un de ces petits miroirs ronds, en étain, que tous les employés cachent dans leur tiroir pour faire, avant le départ du soir, la toilette de leur barbe, de leurs cheveux et de leur cravate.

Il lut les lettres qu'on lui soumettait et déclara avec une satisfaction visible : « Cela me paraît fort honorable. Je suis prêt à signer. »

Lesable, de son côté, avait accepté sans discussion la rédaction de ses témoins, en déclarant : « Du moment que c'est là votre avis, je ne puis qu'acquiescer. »

Et les quatre plénipotentiaires se réunirent de nouveau. Les lettres furent échangées ; on se salua gravement et, l'incident vidé, on se sépara.

Une émotion extraordinaire régnait dans l'administration. Les employés allaient aux nouvelles, passaient d'une porte à l'autre, s'abordaient dans les couloirs.

Quand on sut l'affaire terminée, ce fut une déception générale. Quelqu'un dit : « Ça ne fait toujours pas un enfant à Lesable. » Et le mot courut. Un employé fit une chanson.

Mais, au moment où tout semblait fini, une difficulté surgit, soulevée par Boissel : « Quelle devait être l'attitude des deux adversaires quand ils se trouveraient face à face ? Se salueraient-ils ? Feindraient-ils de ne se point connaître ? » Il fut décidé qu'ils se rencontreraient, comme par hasard, dans le bureau du chef et qu'ils échangeraient, en présence de M. Torchebeuf, quelques paroles de politesse.

Cette cérémonie fut aussitôt accomplie ; et Maze, ayant fait demander un fiacre, rentra chez lui pour essayer de se nettoyer la peau.

Lesable et Cachelin remontèrent ensemble, sans parler, exaspérés l'un contre l'autre, comme si ce qui venait d'arriver eût dépendu de l'un ou de l'autre. Dès qu'il fut rentré chez lui, Lesable jeta violemment son chapeau sur la commode et cria vers sa femme :

« J'en ai assez, moi. J'ai un duel pour toi, maintenant ! »

Elle le regarda, surprise, irritée déjà :

« Un duel, pourquoi cela ? »

— Parce que Maze m'a insulté à ton sujet. »

Elle s'approcha : « A mon sujet ? Comment ? »

Il s'était assis rageusement dans un fauteuil. Il reprit : « Il m'a insulté... Je n'ai pas besoin de t'en dire plus long. » Mais elle voulait savoir : « J'entends que tu me répètes les propos qu'il a tenus sur moi. »

Lesable rougit, puis balbutia : « Il m'a dit... il m'a dit... C'est à propos de ta stérilité. »

Elle eut une secousse, puis une fureur la souleva, et la rudesse paternelle transperçant sa nature de femme, elle éclata : « Moi !... Je suis stérile, moi ? Qu'est-ce qu'il en sait, ce manant-là ? Stérile avec toi, oui, parce que tu n'es pas un homme ! Mais si j'avais épousé quelqu'un, n'importe qui, entends-tu, j'en aurais eu des enfants. Ah ! je te conseille de parler ! Cela me coûte cher d'avoir épousé une chiffe comme toi !... Et qu'est-ce que tu as répondu à ce gueux ? »

Lesable, effaré devant cet orage, bégaya : « Je l'ai... souffleté. »

Elle le regarda, étonnée : « Et qu'est-ce qu'il a fait, lui ? »

— Il m'a envoyé des témoins. Voilà ! »

Elle s'intéressait maintenant à cette affaire, attirée, comme toutes les femmes, vers les aventures dramatiques, et elle demanda, adoucie tout à coup, prise soudain d'une certaine estime pour cet homme qui allait risquer sa vie : « Quand est-ce que vous vous battez ? »

Il répondit tranquillement : « Nous ne nous battons pas ; la chose a été arrangée par les témoins. Maze m'a fait des excuses. »

Elle le dévisagea, outrée de mépris : « Ah ! on m'a insultée devant toi, et tu as laissé dire, et tu ne te bats point ! Il ne te manquait plus que d'être un poltron ! »

Il se révolta : « Je t'ordonne de te taire. Je sais mieux que toi ce qui regarde mon honneur. D'ailleurs, voici la lettre de M. Maze : tiens, lis, et tu verras. »

Elle prit le papier, le parcourut, devina tout, et ricanant : « Toi aussi tu as écrit une lettre ? Vous avez eu peur l'un de l'autre. Oh ! que les hommes sont lâches ! Si nous étions à votre place, nous autres... Enfin, là-dedans, c'est moi qui ai été insultée, moi, ta femme, et tu te contentes de cela ! Ça ne m'étonne plus si tu n'es pas capable d'avoir un enfant. Tout se tient. Tu es aussi... aussi... molasse devant les femmes que devant les hommes. Ah ! j'ai pris là un joli coco ! »

Elle avait trouvé soudain la voix et les gestes de Cachelin, des gestes canailles de vieux trouper et des intonations d'homme.

Debout devant lui, les mains sur les hanches, haute, forte, vigoureuse, la poitrine ronde, la face rouge, la voix profonde et vibrante, le sang colorant ses joues fraîches de belle fille, elle regardait, assis devant elle, ce petit homme pâle, un peu chauve, rasé, avec ses courts favoris d'avocat. Elle avait envie de l'étrangler, de l'écraser. Et elle répéta : « Tu n'es capable de rien, de rien. Tu laisses même tout le monde te passer sur le dos comme employé ! »

La porte s'ouvrit ; Cachelin parut, attiré par le bruit des voix, et il demanda : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle se retourna : « Je lui dis son fait, à ce pierrot-là ! »

Et Lesable, levant les yeux, s'aperçut de leur ressemblance. Il lui sembla qu'un voile se levait qui les lui montrait tels qu'ils étaient, le père et la fille, du même sang, de la même race commune et grossière. Il se vit perdu, condamné à vivre entre les deux, toujours.

Cachelin déclara : « Si seulement on pouvait divorcer. Ça n'est pas agréable d'avoir épousé un chapon. »

Lesable se dressa d'un bond, tremblant de fureur, éclatant à ce mot. Il marcha vers son beau-père, en bredouillant : « Sortez d'ici !... Sortez !... Vous êtes chez moi... entendez-vous... Je vous chasse... » Et il saisit sur la commode une bouteille pleine d'eau sédative qu'il brandissait comme une massue.

Cachelin, intimidé, sortit à reculons en murmurant : « Qu'est-ce qui lui prend, maintenant ? »

Mais la colère de Lesable ne s'apaisa point ; c'en était trop. Il se tourna vers sa femme, qui le regardait toujours, un peu étonnée de sa violence, et il cria, après avoir posé sa bouteille sur le meuble : « Quant à toi... quant à toi... » mais, comme il ne trouvait rien à dire, n'ayant pas de raisons à donner, il demeurait en face d'elle, le visage décomposé, la voix changée.

Elle se mit à rire.

Devant cette gaieté qui l'insultait encore, il devint fou, et s'élançant, il la saisit au cou de la main gauche, tandis qu'il la gifflait furieusement de la droite. Elle reculait, éperdue, suffoquant. Elle rencontra le lit et s'abattit dessus à la renverse. Il ne la lâchait point et frappait toujours. Tout à coup il se releva, essouffé, épuisé ; et, honteux soudain de sa brutalité, il balbutia : « Voilà... voilà... voilà ce que c'est. »

Mais elle ne remuait point, comme s'il l'eût tuée. Elle restait sur le dos, au bord de la couche, la figure cachée maintenant dans ses deux mains. Il s'approcha, gêné, se demandant ce qui allait arriver et attendant qu'elle découvrit son visage pour voir ce qui se passait en elle. Au bout de quelques minutes, son angoisse grandissant, il murmura : « Cora ! dis, Cora ! » Elle ne répondit point et ne bougea pas. Qu'avait-elle ? Que faisait-elle ? Qu'allait-elle faire surtout ?

Sa rage passée, tombée aussi brusquement qu'elle s'était éveillée, il se sentait odieux, presque criminel. Il avait battu une femme, sa femme, lui l'homme sage et froid, l'homme bien élevé et toujours raisonnable. Et dans l'attendrissement de la réaction, il avait envie de demander pardon, de se mettre à genoux, d'embrasser cette joue frappée et rouge. Il toucha, du bout du doigt, doucement, une des mains étendues sur ce visage invisible. Elle sembla ne rien sentir. Il la flatta, la caressant comme on caresse un chien grondé. Elle ne s'en aperçut pas. Il dit encore : « Cora, écoute, Cora, j'ai eu tort, écoute. » Elle semblait morte. Alors il essaya de soulever cette main. Elle se détacha facilement, et il vit un œil ouvert qui le regardait, un œil fixe, inquiet et troublant.

Il reprit : « Écoute, Cora, je me suis laissé emporter par la colère. C'est ton père qui m'avait poussé à bout. On n'insulte pas un homme ainsi. »

Elle ne répondit rien, comme si elle n'entendait pas. Il ne savait que dire, que faire. Il l'embrassa près de l'oreille, et, en se relevant, il vit une larme au coin de l'œil, une grosse larme qui se détacha et coula vivement sur la joue ; et la paupière s'agitait, se fermait coup sur coup.

Il fut saisi de chagrin, pénétré d'émotion, et, ouvrant les bras, il s'étendit sur sa femme ; il écarta l'autre main avec ses lèvres, et lui baisant toute la figure, il la pria : « Ma pauvre Cora, pardonne-moi, dis, pardonne-moi. » Elle pleurait toujours, sans bruit, sans sanglots, comme on pleure des chagrins profonds.

Il la tenait serrée contre lui, la caressant, lui murmurant dans l'oreille tous les mots tendres qu'il pouvait trouver. Mais elle semblait insensible. Cependant elle cessa de pleurer. Ils restèrent longtemps ainsi, étendus et enlacés. La nuit venait, emplissant d'ombre la petite chambre ; et lorsque la pièce fut bien noire, il s'enhardit et sollicita son pardon de manière à raviver leurs espérances.

Lorsqu'ils se furent relevés, il avait repris sa voix et sa figure ordinaires, comme si rien ne s'était passé. Elle paraissait au contraire attendrie, parlait d'un ton plus doux que de coutume, regardait son mari avec des yeux soumis, presque caressants, comme si cette correction inattendue eût détendu ses nerfs et amolli son cœur. Il prononça tranquillement : « Ton père doit s'ennuyer, tout seul chez lui ; tu devrais bien aller le chercher. Il serait temps de diner, d'ailleurs. » Elle sortit.

Il était sept heures, en effet, et la petite bonne annonça la soupe, puis Cachelin, calme et souriant, reparut avec sa fille. On se mit à table et on causa, ce soir-là, avec plus de cordialité qu'on n'avait fait depuis longtemps, comme si quelque chose d'heureux était arrivé pour tout le monde.

V

Mais leurs espérances toujours entretenues, toujours renouvelées, n'aboutissaient jamais à rien. De mois en mois leurs attentes déçues, malgré la persistance de Lesable et la bonne volonté de sa compagne, les enflétraient d'angoisse. Chacun sans cesse reprochait à l'autre leur insuccès et l'époux désespéré, amaigri, fatigué, avait à souffrir surtout de la grossièreté de Cachelin qui ne l'appelait plus, dans leur intimité guerroyante, que « M. Lecoq » en souvenir sans doute de ce jour où il avait failli recevoir une bouteille par la figure pour avoir prononcé le mot « chapon ».

Sa fille et lui, ligués d'instinct, enragés par la pensée constante de cette grosse fortune si proche et impossible à saisir, ne savaient qu'inventer pour humilier et torturer cet impotent d'où venait leur malheur.

En se mettant à table, Cora, chaque jour, répétait : « Nous avons peu de chose pour le dîner. Il en serait autrement si nous étions riches. Ce n'est pas ma faute. »

Quand Lesable partait pour son bureau, elle lui criait du fond de sa chambre : Prends ton parapluie pour ne pas me revenir sale comme une roue d'omnibus. Après tout ce n'est pas ma faute si tu es encore obligé de faire ce métier de gratte-papier. »

Quand elle allait sortir elle-même, elle ne manquait jamais de s'écrier : « Dire que, si j'avais épousé un autre homme, j'aurais une voiture à moi. »

A toute heure, en toute occasion elle pensait à cela, piquait son mari d'un reproche, le cinglait d'une injure, le faisait seul coupable, le rendait seul responsable de la perte de cet argent qu'elle aurait possédé.

Un soir enfin, perdant encore patience, il s'écria : « Mais, nom d'un chien ! te tairas-tu à la fin ? D'abord c'est ta faute, à toi seule, entends-tu, si nous n'avons pas d'enfant, parce que j'en ai un, moi... »

Il mentait, préférant tout à cet éternel reproche et à cette honte de paraître impuissant.

Elle le regarda étonnée d'abord, cherchant la vérité dans ses yeux, puis ayant compris et pleine de dédain : « Tu as un enfant, toi ? »

Il répondit effrontément : « Oui, un enfant naturel que je fais élever à Asnières. »

Elle reprit avec tranquillité : « Nous irons le voir demain pour que je me rende compte comment il est fait. »

Mais il rougit jusqu'aux oreilles en balbutiant : « Comme tu voudras. »

Elle se leva, le lendemain, dès sept heures, et comme il s'étonnait : « Mais n'allons-nous pas voir ton enfant ? Tu me l'as promis hier soir. Est-ce que tu n'en aurais plus aujourd'hui, par hasard ? »

Il sortit de son lit brusquement : « Ce n'est pas mon enfant que nous allons voir, mais un médecin ; et il te dira tout fait. »

Elle répondit, en femme sûre d'elle : « Je ne demande pas mieux. »

Cachelin se chargea d'annoncer au ministère que son gendre était malade, et le ménage Lesable, renseigné par un pharmacien voisin, sonnait à une heure précise à la porte du docteur Lefilleul, auteur de plusieurs ouvrages sur « l'hygiène de la génération ».

Ils entrèrent dans un salon blanc à filets d'or, mal meublé,

qui semblait nu et inhabité malgré le nombre des sièges. Ils s'assirent. Lesable se sentait ému, tremblant, honteux aussi. Leur tour vint et ils pénétrèrent dans une sorte de bureau où les reçut un gros homme de petite taille, cérémonieux et froid.

Il attendit qu'ils s'expliquassent, mais Lesable ne s'y hasarda point, rouge jusqu'aux oreilles. Sa femme alors se décida, et, d'une voix tranquille, en personne résolue à tout pour arriver à son but : « Monsieur, nous venons vous trouver parce que nous n'avons pas d'enfants. Une grosse fortune en dépend pour nous. »

La consultation fut longue, minutieuse et pénible. Seule Cora ne semblait point gênée, se prêtait à l'examen attentif du médecin en femme qu'anime et que soutient un intérêt plus haut.

Après avoir étudié pendant près d'une heure les deux époux, le praticien ne se prononça pas.

« Je ne constate rien, dit-il, rien d'anormal, ni rien de spécial. Le cas, d'ailleurs, se présente assez fréquemment. Il en est des corps comme des caractères. Lorsque nous voyons tant de ménages disjoints pour incompatibilité d'humeur, il n'est pas étonnant d'en voir d'autres stériles pour incompatibilité physique. Madame me paraît particulièrement bien constituée et apte à la génération. Monsieur, de son côté, bien que ne présentant aucun caractère de conformation en dehors de la règle, me semble affaibli, peut-être même par suite de son excessif désir de devenir père. Voulez-vous me permettre de vous ausculter ? »

Lesable, inquiet, ôta son gilet et le docteur colla longtemps son oreille sur le thorax et dans le dos de l'employé, puis il le tapota obstinément depuis l'estomac jusqu'au cou et depuis les reins jusqu'à la nuque.

Il constata un léger trouble au premier temps du cœur, et même une menace du côté de la poitrine.

« Il faut vous soigner, monsieur, vous soigner attentivement. C'est de l'anémie, de l'épuisement, pas autre chose. Ces accidents, encore insignifiants, pourraient, en peu de temps, devenir incurables. »

Lesable, blême d'angoisse, demanda une ordonnance. On lui prescrivit un régime compliqué. Du fer, des viandes rouges, du bouillon dans le jour, de l'exercice, du repos et un séjour à la campagne pendant l'été. Puis le docteur leur donna des conseils pour le moment où il irait mieux. Il leur indiqua des pratiques usitées dans leur cas et qui avaient souvent réussi.

La consultation coûta quarante francs.

Lorsqu'ils furent dans la rue, Cora prononça, pleine de colère sourde et prévoyant l'avenir : « Me voilà bien lotie, moi ! »

Il ne répondit pas. Il marchait dévoré de craintes, recherchant et pesant chaque parole du docteur. Ne l'avait-il pas trompé ? Ne l'avait-il pas jugé perdu ? Il ne pensait guère à l'héritage, maintenant, et à l'enfant ! Il s'agissait de sa vie !

Il lui semblait entendre un sifflement dans ses poumons et sentir son cœur battre à coups précipités. En traversant les Tuileries, il eut une faiblesse et désira s'asseoir. Sa femme exaspérée resta debout près de lui pour l'humilier, le regardant de haut en bas avec une pitié méprisante. Il respirait péniblement, exagérant l'essoufflement qui provenait de son émotion, et, les doigts de la main gauche sur le poulx du poignet droit, il comptait les pulsations de l'artère.

Cora, qui piétinait d'impatience, demanda : « Eh bien ! est-ce fini, ces manières-là ? Quand tu seras prêt ? » Il se leva, comme se lèvent les victimes, et se remit en route sans prononcer une parole.

Quand Cachelin apprit le résultat de la consultation, il ne modéra point sa fureur. Il gueulait : « Nous voilà propres, ah bien ! nous voilà propres ! » Et il regardait son gendre avec des yeux féroces comme s'il eût voulu le dévorer.

Lesable n'écoutait pas, n'entendait pas, ne pensant plus qu'à sa santé, à son existence menacée. Ils pouvaient crier, le père et la fille, ils n'étaient pas dans sa peau, à lui, et sa peau, il la voulait garder.

Il eut des bouteilles de pharmacien sur sa table, et il dosait à chaque repas les médicaments, sous les sourires de sa femme et les rires bruyants de son beau-père. Il se regardait dans la glace à tout instant, posait à tout moment la

main sur son cœur pour en étudier les secousses, et il se fit faire un lit dans une pièce obscure qui servait de garde-robe, ne voulant plus se trouver en contact charnel avec Cora.

Il éprouvait pour elle, maintenant, une haine apeurée, mêlée de mépris et de dégoût. Toutes les femmes, d'ailleurs, lui apparaissaient à présent comme des monstres, des bêtes dangereuses, ayant pour mission de tuer les hommes, et il ne pensait plus au testament de tante Charlotte que comme on pense à un accident passé dont on a failli mourir.

Des mois encore s'écoulèrent. Il ne restait plus qu'un an avant le terme fatal.

Cachelin avait accroché dans la salle à manger un énorme calendrier dont il effaçait un jour chaque matin, et l'exaspération de son impuissance, le désespoir de sentir de semaine en semaine lui échapper cette fortune, la rage de penser qu'il lui faudrait trimer encore au bureau, et vivre ensuite avec une retraite de deux mille francs, jusqu'à sa mort, le poussaient à des violences de paroles qui, pour moins que rien, seraient devenues des voies de fait.

Il ne pouvait regarder Lesable sans frémir d'un besoin furieux de le battre, de l'écraser, de le piétiner. Il le haïssait d'une haine désordonnée. Chaque fois qu'il le voyait ouvrir la porte, entrer, il lui semblait qu'un voleur pénétrait chez lui, qui l'avait dépouillé d'un bien sacré, d'un héritage de famille. Il le haïssait plus qu'on ne hait un ennemi mortel, et il le méprisait en même temps pour sa faiblesse, et surtout pour sa lâcheté depuis qu'il avait renoncé à poursuivre l'espoir commun par crainte pour sa santé.

Lesable, en effet, vivait plus séparé de sa femme que si aucun lien ne les eût unis. Il ne l'approchait plus, ne la touchait plus, évitait même son regard, autant par honte que par peur.

Cachelin, chaque jour, demandait à sa fille : « Eh bien, ton mari s'est-il décidé ? »

Elle répondait : « Non, papa. »

Chaque soir, à table, avaient lieu des scènes pénibles. Cachelin sans cesse répétait : « Quand un homme n'est pas un homme, il ferait mieux de crever pour céder la place à un autre. »

Et Cora ajoutait : « Le fait est qu'il y a des gens bien inutiles et bien gênants. Je ne sais pas trop ce qu'ils font d'autre sur la terre que d'être à charge à tout le monde. »

Lesable buvait ses drogues et ne répondait pas. Un jour enfin, son beau-père lui cria : « Vous savez, vous, si vous ne changez pas d'allures, maintenant que vous allez mieux, je sais bien ce que fera ma fille ?... »

Le gendre leva les yeux, pressentant un nouvel outrage, interrogeant du regard. Cachelin reprit : « Elle en prendra un autre que vous, parbleu ! Et vous avez une rude chance que ce ne soit pas déjà fait. Quand on a épousé un paltoquet de votre espèce, tout est permis. »

Lesable, livide, répondit : « Ce n'est pas moi qui l'empêche de suivre vos bons conseils. »

Cora avait baissé les yeux. Et Cachelin, sentant vaguement qu'il venait de dire une chose trop forte, demeura un peu confus.

(A suivre.)

GUY DE MAUPASSANT.





Il était une fois... — commença ce soir-là le lancier Champignon — un colonel qui avait une voix énorme.

Quand, à la tête de son régiment, superbe dans ses cuirasses, gigantesque sur son cheval Porthos, il commandait: *Garde à vous!* cela ressemblait d'abord à un sourd grondement parti de ses talons, puis cela prenait des vibrations métalliques en traversant la poitrine pour éclater enfin comme une fanfare.

Ga...ardavô! Vous voyez cela d'ici.

Naturellement, on aime à faire souvent ce qu'on fait bien, et le colonel de Kaverneu, très fier de sa voix, ne perdait point les occasions de la faire entendre.

Au contraire, il les faisait naître.

Ne pouvant guère montrer la puissance de *son creux*, comme il disait, tant que l'instruction de son régiment ne dépassait pas l'École de l'escadron, il avait organisé des théories d'intonation.

Tous les jours, pendant une heure, sous-officiers et brigadiers réunis s'époumonaient à crier successivement tous les commandements de l'ordonnance. Le colonel ne manquait pas une séance, enchanté qu'il était de pouvoir dire :

— Ce n'est pas cela. Ecoutez-moi :

— *Vers la gauche en bataille — au galop — marche!* —

Mille tonnerres! C'est facile, cependant. Vous commandez comme une mauviette. Comment feriez-vous donc s'il vous fallait commander comme autrefois, par exemple :

— *Sur le quatrième peloton — du sixième escadron — la gauche en tête — en masse serrez la colo...onne!* —

Et les malheureux pris à partie par leur colonel s'évertuaient à faire mieux et recommençaient dix fois de suite.

En peu de temps cela était devenu de l'hystérie.

Dans les cours, dans les chambres, dans les écuries, c'était un feu roulant de commandements variés.

Les habitants voisins du quartier se sentaient devenir enragés sous l'influence de cette étrange cacophonie. Seul, M. Ducérat, le pharmacien, se frottait les mains. Encore deux ans de ce régime et sa fortune serait faite, grâce aux pastilles, pâtes, sirops ou juleps dont tous les gradés du 20^e cuirassiers faisaient une effrayante consommation pour guérir leurs fréquentes extinctions de voix.

Mais, dès qu'on arrivait à l'École de régiment, le colonel de Kaverneu ne se sentait plus de joie. Tous les matins, pendant deux heures, sa voix roulait comme un tonnerre sur le terrain de manœuvres. C'est à peine s'il consentait à accorder un petit quart d'heure tantôt au lieutenant-colonel, tantôt à un chef d'escadrons, pour leur permettre de se préparer à l'inspection générale.

Car il était jaloux de son autorité, le colonel de Kaverneu, et il n'aimait pas voir commander son régiment par un autre. Chacun a ses faiblesses.

Un jour, aux grandes manœuvres, le général de Viphargean lui ayant dit :

— Eh bien! colonel, l'ennemi est là. Voici le moment de vous porter en avant, d'aller apprécier par vous-même les conditions du terrain et les phases du combat.

— Quitter mon régiment! mon général, avait répondu le colonel de Kaverneu avec une indignation respectueuse. Quitter mon régiment! Mais que deviendrait-il, sans moi?

Alors le général de Viphargean avait éperonné son pur-sang et était parti au galop en disant à son état-major des choses dont on n'avait entendu que quelques mots apportés par le vent :

« ... Rien à faire... antédiluvien... »

Un soir, au mess, le capitaine Lafronde, parieur enragé et farceur fini, s'étant échauffé dans une de ces discussions interminables et quotidiennes qu'il engageait avec le capitaine Dutrac, finit par dire à ce dernier :

— Vous m'avez fait rire avec votre terreur perpétuelle. Le colonel n'a jamais avalé personne. Il fait la grosse voix, mais au fond il n'est pas méchant. Je vous parie, moi, de faire exécuter un mouvement au régiment, en sa présence, et sans qu'il puisse rien dire, et cela pas plus tard que demain matin avant neuf heures.

— Ah! par exemple! put à peine dire le capitaine Dutrac, suffoqué. Comment! vous... vous oseriez... commander... le régiment... devant... le... colonel?

— Je ne dis pas commander, répliqua le capitaine Lafronde, mais, sûrement, je ferai obéir le régiment à un autre qu'au colonel.

Le lendemain, pendant le repos, à la manœuvre, il n'était question que du pari extravagant du capitaine Lafronde.

— C'est insensé! disait-on. C'est ce matin, avant neuf heures. Et il est adjudant-major... Comment fera-t-il? Et patati, et patata.

La manœuvre finie, le régiment, trompettes et colonel en tête, revenait au quartier. Il allait entrer dans la Grande Rue, et c'était là que toujours le colonel faisait mettre le sabre à la main, afin de pouvoir produire son petit effet sur la foule des pékins venus pour admirer les cuirassiers.

A quelques pas de la porte du quartier le capitaine Lafronde, plus souriant que jamais, parlait à deux bouchers, des fournisseurs du régiment sans doute, lesquels tenaient attachés par des cordes, l'un une magnifique vache, l'autre un jeune veau.

— *Sabre...* — commande le colonel de Kaverneu d'une voix tonnante.

A ce moment, le capitaine Lafronde fait un signe, et le boucher qui conduisait le jeune veau s'éloigne aussitôt.

— *Méééé!* — mugit la mère, désolée de se voir séparer de son nourrisson.

Et à ce mugissement qui ressemble à s'y méprendre au commandement : « *Main!* » du colonel, toutes les lames sortent du fourreau.

On rit encore au 20^e cuirassiers de la farce du capitaine Lafronde, et maintenant, quand le colonel aperçoit des bêtes à cornes, il fait mettre le sabre à la main à la sonnerie de son trompette.

FOLARÇON.





LE CONCOURS HIPPIQUE

C'est fini !

Le dernier flot de rubans est distribué et la voûte du vieux Palais de l'Industrie vibre encore des derniers accents des honneurs sonnés par les trompes au vainqueur de la Coupe, et des bravos enthousiastes prodigués à tous, vainqueurs ou vaincus.

Belle semaine, qui nous a permis de constater avec joie que nos officiers de cavalerie et d'artillerie savaient conserver ces vieilles traditions d'élégance, d'entrain, de crânerie et de vigueur qui sont les notes brillantes de l'Ecole française.

On pouvait craindre, après avoir vu des sauteurs de l'ordre de *Black* et de *Vivandière*, que les chevaux d'armes de nos officiers fissent moins bonne figure. Au contraire, nous avons eu le plaisir de voir présenter des sauteurs hors ligne, remarquablement montés, et le succès du Concours a été incontestablement pour nos jeunes cavaliers militaires.

Ceux-ci, du reste, savent prouver que lorsqu'ils ont l'occasion d'affronter de réelles difficultés, ils s'en tirent à leur honneur. Témoin la journée du 27 mars à Auteuil, où, dans le Prix des Champs-Élysées, les trois premiers étaient : vicomte de Jumilhac, sous-lieutenant au 13^e dragons, montant *Varaville*, à M. Blanc ; M. de Vésian, sous-lieutenant au 10^e hussards, montant *Inca* ; M. Foache, sous-lieutenant au 21^e dragons, montant *Price*.

Ces trois officiers ont monté dans un style parfait et montré qu'il n'était pas besoin d'aller en Angleterre chercher des gentlemen-riders pour piloter des chevaux français.

D'un bout à l'autre, le concours militaire a été parfaitement réussi et le public n'a cessé de témoigner, par des applaudissements frénétiques, sa sympathie et son enthousiasme.

Dans les tribunes, réunion très *selected*, toujours. Le tout Paris des premières, depuis la belle duchesse d'Uzès, la première, sans contredit, de nos sportswomen et la duchesse de Bisaccia, jusqu'à l'éternelle Mme Gauthereau ; depuis le duc de Nemours, les généraux du Preuil, d'Espéuilles, de Biré, Loizillon, de Miribel jusqu'au jeune duc de Morny, qui vient de lancer, dit on, un habit groselle, la dernière contorsion du *vlan*.

Quant aux horizontales de grande marque, comme les appelle le *Gil Blas*, elles étaient représentées par les chiffonnées les plus élégantes, les plus jolies et les plus gourmandes, depuis *Valtesse* elle-même jusqu'à Mimi Pêché.

Et toutes ces jolies mains, pures ou impures, se sont bien souvent choquées l'une contre l'autre en voyant *Défiance*, *Aida*, *Goujon*, *Fourchambault*, *Silencieuse*, *Secte* ou *Juliette* se promener par-dessus les obstacles en faisant des bonds prodigieux.

Je viens de citer *Goujon*. Il y a eu en effet le *goujon* militaire comme il y a eu le *goujon* gentleman. On a même cru, en lisant tout d'abord le programme, à un poisson d'avril—dame ! étant donné le succès de la semaine précédente !

— Pas possible ! disait-on, en lisant : *Goujon*, monté par M. de Montbeillard, sous-lieutenant au 10^e cuirassiers.

C'était vrai, pourtant, et le vieux cheval, un azean d'une admirable silhouette, que nous avons applaudi l'année dernière, admirablement monté par son propriétaire, M. le capitaine Courmet, du 10^e cuirassiers, piloté avec un calme et un tact parfaits par M. de Montbeillard, a ajouté un fleuron de plus à sa couronne de succès en s'adjugeant le second prix de la *Première journée*.

Le premier prix a été pour *Défiance*, à M. Chénier, vétérinaire en premier au 10^e cuirassiers, montée par M. Abonneau, capitaine instructeur au même régiment.

Cette jument, extrêmement brillante et chaude, frappe à première vue par l'ampleur de sa poitrine et le développement de ses biceps. Elle bondit par-dessus les obstacles comme une balle élastique, et malgré son caractère, qui est, paraît-il, un peu fantasque, elle a fait un parcours splendide.

Quant à son cavalier, nous avons entendu M. le comte du Passage lui dire, après le parcours :

— Permettez-moi, monsieur, de vous féliciter. Vous venez de monter trois chevaux d'un style absolument différent et vous les avez montés avec une égale perfection.

Et, en effet, la véritable ovation faite au capitaine Abonneau a

bien ratifié les paroles du sportsman et grand artiste. Malheureusement, le jeune capitaine s'est donné une entorse dans son étrier en sautant pour la dernière fois la rivière avec son troisième cheval, et cet accident l'a empêché de prendre part aux épreuves des jours suivants.

Le second prix a été pour *Goujon*. Le troisième pour *Aida*, une jument assez nerveuse, menée avec beaucoup de finesse par M. Domenech de Cellès, lieutenant instructeur à l'Ecole de Saint-Cyr.

Le quatrième pour *Fourchambault*, au vicomte de Montarby, capitaine au 11^e d'artillerie, monté par le capitaine Abonneau.

Ce cheval a grand air. Présenté en superbe état, il a fait un parcours irréprochable, sautant magistralement le large et la hauteur et étonnant ainsi beaucoup de ceux qui, connaissant sa répugnance pour la rivière, s'attendaient à la lui voir mal franchir.

Le cinquième pour *Turquie*, une ravissante petite jument accusant beaucoup d'origine, très bonne sauteuse et très bien présentée par M. Menuau, capitaine au 14^e dragons.

Flots de rubans : *Cerise*, une bête qui tire ferme, montée très énergiquement par M. van Assche, sous-lieutenant au 10^e cuirassiers ; *Secte* (ex-*Elouville*), très vigoureusement menée par M. de la Jonquière, lieutenant au 22^e d'artillerie ; *Gallien*, un vieux routier des concours du Nord, à M. Lemut, sous-lieutenant au 16^e dragons ; *Justice*, au capitaine Menuau ; *Palissandre*, à M. de Quincey, sous-lieutenant au 21^e dragons.

Palissandre, complètement énérvé, a perdu la tête dès le premier tour. Énergiquement maintenu tout d'abord par son cavalier, il a fini par s'emballer et, franchissant la rivière d'un bond fantastique, il renversait le mur et rentrait à l'écurie, bousculant plusieurs personnes qui s'étaient obstinées à rester devant la porte.

— C'est la troisième fois que cela m'arrive, psalmodiait un petit monsieur en se relevant.

Ramené par M. de Quincey, *Palissandre* sautait splendidement les deux derniers obstacles et son cavalier voyait applaudir avec frénésie son énergie et sa vigueur.

En dehors des vainqueurs, parmi les cavaliers qui ont monté avec le plus d'aisance et qui ont montré le plus de savoir et de tenue, nous citerons :

M. de Ribanis, sous-lieutenant au 10^e cuirassiers, montant *Comédien*, un cheval qui semble très brutal ;

M. Foache, sous-lieutenant au 21^e dragons, montant *Pléonasme* ;

M. Vigogne, lieutenant au 10^e cuirassiers, montant *Caprice*.

Un accident est malheureusement venu attrister cette première journée.

Au saut de la barre, la jument *Laïs* a fait une faute grave et a roulé sur son cavalier, M. du Garreau de la Méhenic, lieutenant au 8^e cuirassiers détaché à l'Ecole de guerre. Il y a eu fracture simple de l'avant-bras au-dessus du poignet. Tous nos vœux de prompt guérison à M. du Garreau.

La *Seconde journée*, réservée à la cavalerie légère, a été moins brillante. Non pas que les cavaliers aient moins bien monté ; mais il n'a pas été présenté un lot de chevaux aussi remarquables que ceux de la veille.

La note émouvante a été fournie par M. Devanley, lieutenant au 11^e chasseurs, qui a fait une véritable reprise de sauteur en liberté avec sa jument *Léona*, une bête quinteuse, douée de très grands moyens de saut, mais n'aimant pas l'obstacle et se défendant violemment. La lutte a été longue et mouvementée et s'est terminée tout à l'honneur du cavalier, qui a fait preuve d'une ténacité et d'une solidité dignes de tout éloge. M. le marquis de Mornay a tenu à féliciter lui-même M. Devanley de son énergie et lui a fait remettre une cravache d'honneur.

Le 1^{er} prix a été pour *Persane*, montée par M. Labbé, sous-lieutenant au 20^e chasseurs.

M. Labbé, qui n'en est pas à son premier succès, a fait récemment une chute assez grave sur la tête. Il n'est donc pas en forme et, malgré cela, il a su déployer toutes ses brillantes qualités.

Aussi pendant le parcours de *Persane*, un jeune officier placé à côté de nous, un ami de M. Labbé sans doute, témoignait de sa satisfaction à chaque saut de la jument par ces paroles : « Bravo, *Bridaine* ! »



Nous nous sommes souvenu des *Mousquetaires au Couvent* et nous avons compris.

LE 2^e PRIX pour *Fameuse*, montée par M. Mérat, sous-lieutenant au 18^e chasseurs.

Fameuse, qui a été très bien montée, est une sauteuse dont nous avons déjà remarqué l'année dernière la grande adresse. La jument est des plus franches et sait calculer très justement son effort. Un vrai cheval de concours.

LE 3^e PRIX pour *Elda*, une bête très brillante, présentée par M. Seguin, lieutenant au 12^e chasseurs, qui monte de premier ordre, et qui a amené deux chevaux en excellente condition et parfaitement droits. M. Seguin est aussi vigoureux qu'élégant cavalier, et nous savons que plus d'une fois déjà il avait décroché la timbale au concours de Lille.

Cette fois-ci encore, grand et légitime succès.

LE 4^e PRIX pour *Fidelio*, monté par M. le capitaine Lhuillier, du 18^e chasseurs, encore un friand de l'obstacle.

LE 5^e PRIX pour *Little-Dolly*, un ravissant petit fil de fer, monté par M. Seguin.

Flots de rubans : *Léona*, à M. le capitaine Michel, du 11^e chasseurs, présentée par M. Devanley.

Une mention spéciale de solidité à M. de Rascas, sous-lieutenant au 1^{er} chasseurs et qui a dû se rappeler jeudi, en faisant un vigoureux rétablissement après la rivière, le temps où il en faisait de semblables avec *Elégante*, sur la piste de Verrie-Saumur.

Nous avons entendu dire merveilles d'*Artiste*, l'ancien cheval de Heslop, actuellement la propriété de M. Lhuillier, capitaine instructeur au 1^{er} chasseurs d'Afrique, un ancien sous-écuyer que nous eussions été bien aise d'applaudir, mais le cheval, malade sans doute, n'a pas paru.

Les concurrents des deux premières journées se sont disputé avec acharnement le PRIX DES DAMES.

C'est en effet, de tous les prix du Concours, celui qui, avec la Coupe, est le plus et le mieux couru. Et ce qui lui donnait autrefois un attrait de plus, c'était le bouquet présenté par le marquis de Mornay à l'une des ravissantes femmes qui peuplent la tribune du Comité, et offert gracieusement par elle à l'heureux vainqueur. Qui donc a eu la malheureuse idée de jouer les Calchas ? Nous sommes de ceux qui ne trouvent jamais : « Trop de fleurs ! » et nous demandons le rétablissement du vrai Prix des Dames.

Cette année, on peut l'appeler le Prix des Dames savantes, car c'est un officier d'arme spéciale, M. de la Jonquière, lieutenant au 22^e d'artillerie, qui l'a vigoureusement enlevé avec *Secte*, une jument d'une puissance inouïe qui a fait son parcours avec un entrain du diable, ricochant par-dessus tous les obstacles comme un boulet lancé en cercle par le fameux canon-coudé inventé pour tirer dans les coins.

Cheval et cavalier ont eu un véritable succès. Mais pourquoi donc a-t-on débaptisé cette brave *Etouppille* (un nom de cheval d'artillerie, celui-là !) pour l'appeler *Secte* ? Bien mystérieux souvent sont les desseins des trésoriers !

LE 2^e PRIX a été décerné à *Aïda*, à M. Domenech de Cellès ;

LE 3^e PRIX à *Gallien*, à M. Lemut ;

LE 4^e PRIX à *Fidelio*, au capitaine Lhuillier.

Prix créé : *Pléonasme*, à M. Foache.

Flots de rubans : *Elda*, à M. Seguin ;

Cameline, à M. Masquelier, sous-lieutenant au 2^e dragons ;

Cerise, à M. van Assche ;

Parsi, à M. de Tréveneuc, sous-lieutenant au 18^e chasseurs.

Nous avons beaucoup remarqué la monte calme et correcte de ce dernier. Vrai chic et bonne pince.

LES PRIX-COUPLES ont, comme toujours, excité l'enthousiasme des spectateurs, mais il a été facile de constater, en voyant le petit nombre de concurrents qui se sont présentés, que les officiers qui ont de bons chevaux ne partagent pas cet enthousiasme et ne tiennent pas à compromettre le dressage et la manière de leurs *jumpers*.

En effet, quels que soient le coup d'œil et l'expérience des membres du jury, il est impossible d'arriver à un accouplement parfait, et alors, pour que l'ensemble n'en souffre pas, l'un des deux cavaliers est obligé de régler son train sur l'autre, ce qui change ses habitudes et gêne son cheval. En outre, si l'un des deux chevaux renverse un obstacle ou dérobo, c'est une déplorable leçon pour son voisin.

Nous nous contenterons d'enregistrer les résultats d'une épreuve qui ne pouvait en donner que de mauvais.

1^{er} PRIX. — *Gallien*, à M. Lemut et *Magie*, à M. Grasset, sous-lieutenant au 7^e cuirassiers.

2^e PRIX. — *Fidelio*, au capitaine Lhuillier et *Fameuse*, à M. Mérat.

3^e PRIX. — *Turquie*, au capitaine Menuau et *Elda*, à M. Seguin.

4^e PRIX. — *Tartare*, à M. Delacroix, sous-lieutenant au 18^e chasseurs et *Parsi*, à M. de Tréveneuc.

5^e PRIX. — *Justice*, au capitaine Menuau et *Léona*, à M. Devanley.

Flots de rubans : *Quenotte*, à M. Roussel, sous-lieutenant au 14^e dragons et le *Drôle*, monté par M. Boullenger, lieutenant au 12^e d'artillerie ;

Magnolia, à M. Grasset et *Néant*, à M. Gianettini, sous-lieutenant au 7^e cuirassiers ;

Cameline, à M. Masquelier et *Inès*, à M. Devanley.

LE PRIX DES STEEPLE CHASES avait amené à Paris la plupart des lauréats des concours de province et des gagnants de « Military ».

Le prix a été couru dans un style différent des autres, sensiblement plus vite. Au lieu de soigner leur obstacle en ralentissant leurs chevaux afin de les faire sauter aussi fort que possible, les concurrents ont presque pris le *tr* du steeple. L'aimable M. Collière lui-même se donnait un air de *starter* qui lui allait très bien.

C'est donc appuyés et dans leur train que les chevaux ont sauté, et c'était plaisir de les voir s'allonger bien détendus.

LE PREMIER PRIX a été pour *Silencieuse*, au vicomte de Jumilhac, remarquablement présentée par M. Magnier, sous-lieutenant au 13^e dragons.

La jument est une des sauteuses les plus sûres que nous ayons jamais vues et ne compte plus ses succès. Depuis quatre ans elle fait partie, en quelque sorte, du matériel de la Société hippique.

2^e PRIX. — *Juliette*, au marquis d'Arcangues, lieutenant au 15^e dragons. C'est le grand favori du concours de Bordeaux.

3^e PRIX. — *Bèche*, au comte de Briey, lieutenant-colonel au 17^e dragons, montée par M. Dilschneider, lieutenant au même régiment.

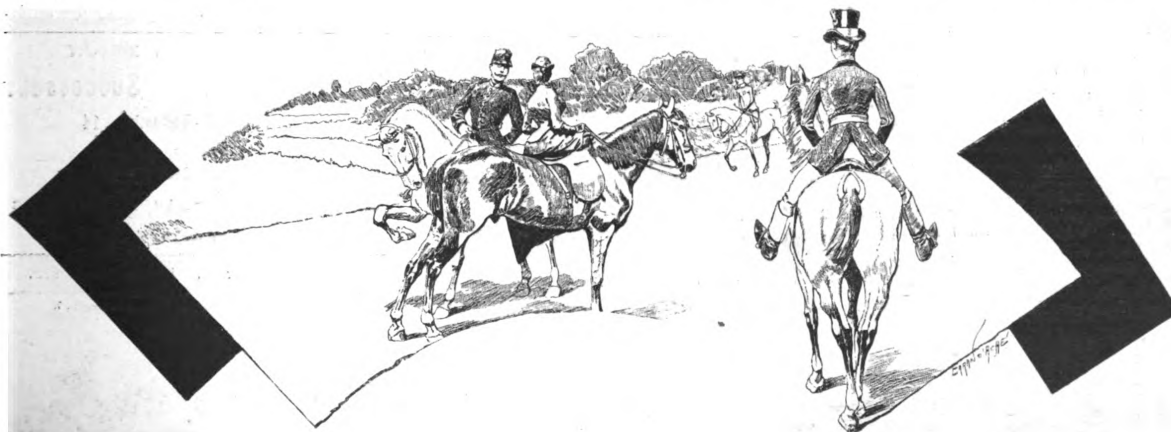
Grande ampleur de saut. Parfaitement montée.

Une nouvelle victoire qui fera du bruit à Carcassonne.

Prix créés : *Little-Dolly*, à M. Seguin ; *Secte*, montée par le capitaine de Fraville, du 22^e d'artillerie ; *Tartane*, montée par M. Delacroix, sous-lieutenant au 18^e chasseurs ; *Ugolin*, à M. de la Salle, lieutenant au 6^e dragons.

Flots de rubans : *Fidelio*, au capitaine Lhuillier ; *Dalmatic*, au vicomte de l'Hermitte, sous-lieutenant au 15^e dragons ; *Persane*, à M. Labbé ; *Florentine*, cette vieille coquette sur le retour toujours élégante, montée par le capitaine Hérisant, du 8^e dragons ; *Métal*, à M. de Saint-Cérans, sous-lieutenant au 11^e chasseurs ; *Pléonasme*, à M. Foache ; *Ronce*, à M. de Baquencourt, sous-lieutenant au 3^e dragons.

Tout le monde remarquait que *Fourchambault*, monté par M. Perrier, lieutenant au 12^e chasseurs, avait repris sa mauvaise ha-



bitude du bain de pieds à la rivière. Nous aurions aimé lui voir lâcher la tête. Le cheval, tout contracté, était méconnaissable pour ceux qui avaient assisté à son parcours sans faute du premier jour.

LE PRIX DES LAURÉATS a réuni à peu près les mêmes partants. Il a été très bien couru. Quelques chevaux cependant paraissaient un peu fatigués ou écourés. Les épreuves se succèdent à des intervalles trop rapprochés, et à force de sauter les mêmes obstacles, les chevaux finissent par les renverser une fois et ne les prennent plus au sérieux.

1^{er} PRIX. — *Aphélie*, à M. Testot-Ferry, sous-lieutenant au 5^e chasseurs. Très bien montée et sauteuse hors ligne.

2^e PRIX et 3^e PRIX (*ex æquo*). — *Défiante*, à M. Chénier, vétérinaire en premier au 10^e cuirassiers et *Fameuse*, à M. Mérat.

4^e et 5^e PRIX (*ex æquo*). — *Dalmatic*, au vicomte de l'Hermitte et *Ronce*, à M. de Bacquencourt.

6^e PRIX. — *Elda*, à M. Seguin.

7^e et 8^e PRIX (*créés*). — *Paulette*, à M. Aigoin du Rey, sous-lieutenant au 8^e dragons et *Tortue*, à M. de Bacquencourt.

Flots de rubans : *Juliette*, *Silencieuse*, *Fourchambault*, *Palissandre*, *Aaron* et *Ampoule*.



— Qui va gagner la Coupe? se demande-t-on pendant que les cavaliers disposent les obstacles.

— C'est *Palissandre*. — Mais non, il est plus énervé que jamais.

— C'est *Fourchambault*. — Allons donc! depuis qu'il a changé de monte, on lui sonne toujours le *bat-l'eau*.

— C'est *Secte*. — Peut-être, s'il n'y avait pas de double obstacle; mais il y en aura un, voilà le chienlent.

— C'est *Défiante*. — Je n'y crois pas; qui la montera? Le capitaine Abonneau a une entorse.

— C'est *Little-Dolly*, c'est *Fameuse*...

Enfin le parcours est indiqué et, à la stupéfaction générale, on voit qu'il n'y a pas de double obstacle. On sautera la rivière à chaque tour en descendant et en remontant.

C'est *Elouille*, aliàs *Secte*, qui a renouvelé sa performance du Prix des Dames.

La trajectoire, il n'y a que cela : « *Étant donné la hauteur des obstacles et un cheval, déterminer la flèche de la trajectoire moyenne minima que doit décrire l'animal pour que l'obstacle ne se trouve pas dans la zone dangereuse.* » Ce n'est pas plus malin que cela. On met la hausse à 1^m 50 et « *En action!* »

La vaillante jument, qui saute à merveille les obstacles simples, a fait un parcours sans faute, se montrant infatigable. Son cavalier, M. de la Jonquière, a affirmé une fois de plus sa grande solidité et récolté encore d'unanimes bravos.

C'est l'adroite petite *Fameuse* qui a été placée seconde, montée par M. Mérat, sous-lieutenant au 18^e chasseurs.

La troisième place est échue à *Gallien*, à M. Lemut; la quatrième à *Tartane*, à M. de Fayolle, lieutenant au 18^e chasseurs, montée par M. Delacroix, sous-lieutenant au même régiment.

Venaient ensuite :

Aïda, à M. Domenech de Cellès; *Elda*, à M. Seguin, et *Cerise*, à M. van Assche.

Un grand nombre de chevaux ont sauté d'une façon presque irréprochable, mais étant données les brillantes qualités dont ils avaient fait preuve en courant le Prix des Lauréats, nous ne comprenons guère pourquoi le jury a décidé un parcours aussi facile et n'a pas adopté pour les officiers celui de la Coupe des gentlemen. Cela eût interverti bien des chances et eût permis d'apprécier surtout le cavalier. Si l'on ne doit coter que les chevaux, pourquoi ne pas les faire tout simplement sauter en liberté?

C'est fini.

Le dernier flot de rubans est distribué, et pendant que les trompes sonnent les honneurs, mondaines gentlemen et rieuses se pressent autour des vainqueurs pour leur crier une dernière fois : Bravo!

All is well that ends well.

ÉTENDARD.



EN BOURSE

Les positions conquises sont excellentes et, n'étaient certains côtés faibles de la situation, elles deviendraient certainement inexpugnables.

Quand nous disons inexpugnables, nous n'entendons nullement douter de la solidité du marché. Nous voulons simplement prémunir les vainqueurs d'hier contre les entraînements de la conquête. Il n'est pas de beau ciel sans nuages, à la Bourse surtout. Or, il y a les grèves d'Anzin.

Ca n'est peut-être pas aussi grave que certains le prétendent, et tout s'arrangera bientôt probablement. Mais prenons garde; l'ennemi veille et, si désarmés qu'ils soient, nos bons baissiers pourraient bien entraîner quelques poltrons à l'aide d'un canard bien lancé.

Donc, poussons des reconnaissances sans trop engager l'action avant d'avoir assuré carrement nos derrières.

Le cours de 108 est tour à tour perdu et regagné sur le 4 1/2, qui reste aujourd'hui à 107 fr. 90, avec le 3 0/0 à 76 fr. 80 et l'Amortissable à 77 fr. 85.

La Banque de France, toujours molle, cote 4880 fr. Le Foncier, mieux tenu, finit à 1285 fr.

Nos Chemins sont fermes : Est, 755 fr.; Lyon, 1272 fr.; Midi, 1180 fr.; Nord, 1705 fr.; Orléans, 1302 fr.; Ouest, 805 fr.

Italien, 94 fr. 45; Turc, 9 fr. 17; Egyptienne Unifiée, 343 fr. 75.

BANKNOTE.

Voyages à prix réduits entre la France et l'Angleterre.

1^o *Paris et l'Ouest de la France* en communication directe avec Bristol, Liverpool, Manchester, Birmingham et l'Ouest de l'Angleterre, par un service quotidien (dimanches exceptés) entre Cherbourg et Weymouth.

Billets simples, valables pour sept jours. — Billets d'aller et retour, valables pour un mois.

2^o *Paris à Londres*, par Dieppe et Newhaven. Service quotidien (dimanches compris).

Billets simples, valables pour sept jours : 1^{re} cl., 41 fr. 25; 2^{me} cl., 30 fr.; 3^{me} cl., 21 fr. 25

Billets d'aller et retour, valables pour un mois : 1^{re} cl., 68 fr. 75; 2^{me} cl., 48 fr. 75; 3^{me} cl. 37 fr. 50

Chemins de fer de Paris à Orléans. — En signant sa convention du mois de juin dernier avec M. le ministre des Travaux publics, la Compagnie d'Orléans s'est engagée à donner une large extension aux billets d'aller et retour. En exécution de cet engagement, elle vient de soumettre à l'homologation ministérielle un nouveau tarif pour les billets d'aller et retour qui réalise d'importantes améliorations.

Déjà, depuis plusieurs années, il est délivré des billets d'aller et retour en 1^{re}, 2^{me} et 3^{me} classes, avec réduction de 25 0/0, de toutes les stations du réseau à Paris, et réciproquement. Le nouveau tarif augmente la durée de validité de ces billets. Cette durée sera, à l'avenir, d'un

jour par 100 kilomètres ou fraction de 100 kilomètres jusqu'à 500 kilomètres, et de 6 jours au delà de 500 kilomètres.

Le nouveau tarif étend la faveur des billets d'aller et retour aux relations de toute gare du réseau avec toute gare située dans un rayon de 100 kilomètres. En outre, en vue de faciliter les relations locales, la délivrance de billets réduits de ce genre est autorisée entre un très grand nombre de points pour des distances supérieures à 100 kilomètres.

Ces billets d'aller et retour comportent une réduction uniforme de 25 0/0 en 1^{re}, 2^{me} et 3^{me} classes sur le double du prix des billets simples; ils ont une durée de validité d'un jour. Par exception, ils sont valables depuis la veille jusqu'au lendemain des dimanches et jours fériés.

ANCIENNE MAISON ROUART

JULES MARIA ^{NC} Successeur

14, rue du 4-Septembre, 14

PARIS

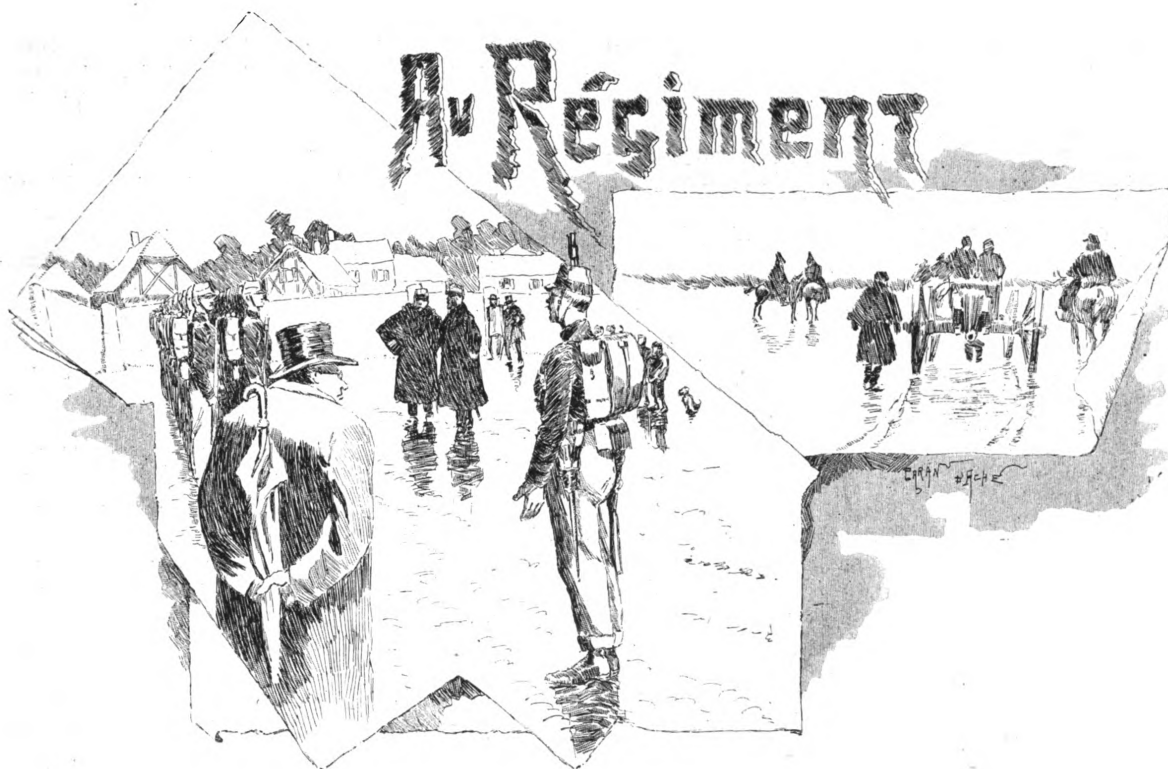
Equipements, Habillements

et Harnachements militaires

Maison de premier Ordre

Le Gérant : M. AIRAULT AUGUSTE.

PARIS. — IMPRIMERIE CHARLES BLOT, RUE BLEUE, 7.



AQUARELLES MILITAIRES

A Villiers de l'Isle-Adam.

XI. — LES SAINT-MARTIN

..... Que de fois — au bon temps enfui des écoles buissonnières — il nous est arrivé de suivre les vieux retraités !

C'était surtout par ces après-midi limpides, trempés de bleu où flottent dans l'air d'impalpables poussières, où les feuilles brûlées retombent, les après-midi de juillet sereins, ensommeillants, où — comme on dit là-bas en Languedoc, — il fait très soleil. Dans le coup de lumière aveuglante qui flambait entre les platanes immobiles, la longue allée du Mail semblait la nappe figée d'un étang et les bancs de pierre fouillés d'inscriptions et de dates amoureuses luisaient ainsi que des marbres ambrés. Les moineaux ne pépiaient plus et, à travers la promenade déserte, il ne sonnait que l'assourdissante crécelle des cigales pâmées.

Toutes ces impressions d'enfance me reviennent comme d'hier avec leurs étonnements naïfs et leur franche saveur. Je revois tous ces vieux, pareils à des jumeaux sexagénaires qui, cahin-caha, dévalaient sur le Mail, les uns après les autres — chaque jour — à l'heure invariable de l'exercice, lorsque dans les rues voisines les roulements des tambours et le pas alourdi des troupiers secouaient les vitres des maisons de vibrations folles.

Nous les regardions sans oser sourire, attirés machinalement par ces faces d'âeux parchemineuses, tailladées de balafres farouches et que ridait déjà l'implacable coup d'aîle des suprêmes angoisses. Il rayonnait en effet, au fond de leurs prunelles éteintes, je ne sais quelle vague douceur, quelle tendresse immense quand elles s'abaïssaient vers les petits. Ils passaient appuyés sur une canne à bec de corbin, sanglés en des redingotes noires, râpées, méticuleusement brossées, boutonnées jusqu'au cou et que la rosette de la Légion d'hon-

neur éclaboussait d'une tache rouge. Ils avaient l'air éternel, ces processionnaires macabres, raidis, droits, la tête au vent et les moustaches cirées.

Ils parlaient entre eux toujours des mêmes choses, revivant le passé, évoquant avec des gestes larges les épiques batailles dont le tumulte emplissait encore leurs oreilles. Leur voix cassée avait des résonnances métalliques de clairon en prononçant certains mots. Souvent ils s'interrompaient piteusement au milieu d'une enthousiaste litanie de gloire pour se plaindre de leurs rhumatismes, de leurs blessures, ou lire un faire-part mortuaire. Alors commençait le morne chapitre des disparus, l'énumération cruelle des amis tombés un à un dans le grand trou d'oubli et glacés, frissonnants malgré eux comme s'ils eussent entrevu le lit d'agonie aux draps bouleversés, le crucifix, les bougies qui grésillent sur une chaise et l'adieu poignant, le serrement de mains désespéré qu'avant de fermer les paupières le moribond échange avec ceux qui restent ici-bas, les vieux se serraient coude à coude et changeaient de conversation.

— Comme on marche maintenant ! s'écriaient-ils en voyant manœuvrer les compagnies d'infanterie qui se déployaient d'un bout à l'autre du Mail. Comme on marche ! De notre temps, sacrebleu ! vous vous en souvenez, une, deux, une, deux, les armes hautes sur l'épaule, les bras balancés en cadence... On aurait dit un seul homme, quoi !

Et se séparant, ils allaient se planter en face des troupiers, les mains derrière le dos, approuvant de la tête, haussant les épaules, creusant le sable de la promenade d'un piétinement incessant. Ils interrompaient parfois l'instructeur, lui donnant des conseils, citant des fragments de théorie qui dataient du père Bugeaud. Ils jetaient brusquement une gailarde épithète de caserne aux soldats qui commettaient des bévues.

Ils gesticulaient de la canne comme s'ils eussent tenu un sabre. Ils s'animaient. Ils demeuraient des heures entières au

soleil, heureux, dédaignant le monde entier, guéris de leurs rhumatismes, de leurs rancœurs amers. Ils se croyaient à nouveau officiers, commandant des hommes, ne portant plus la grotesque défroque des pékins. Les soldats les connaissaient bien et de loin, dès qu'ils les apercevaient arpentant le Mail à grandes enjambées, ils répétaient d'un accent gouailleur :

— Tiens bon, Madelon ! V'là les Saint-Martin qui s'abourent !

Dans la ville, chacun dénommait les retraités de ce surnom générique depuis la lointaine année où ils s'étaient réunis en société pour s'entraider charitablement les uns les autres et où ils avaient pris pour patron Saint-Martin, le guerrier nimbé d'une gloire d'or qui se cambre sur les lumineux vitraux des cathédrales, taillant du glaive son manteau d'outremeur pour le donner à un mendiant haillonneux qui tend la main.

Ils tenaient des séances. Ils avaient un président, du papier écussonné de trophées d'armes, sur lequel était imprimé en larges lettres : *Société de Saint-Martin*.

On eût dit d'une famille nouvelle étroitement unie, vivant dans le passé et ne songeant qu'à s'endormir en paix quand l'heure du dernier voyage tinterait funèbrement.

Les principaux articles de leurs statuts ne parlaient que de cela.

— *Tous les membres, disaient-ils, seront enterrés aux frais de la Société de Saint-Martin.*

— *Le président ou un membre désigné à son défaut lira les états de service du défunt sur sa tombe.*

— *Les tombes seront entretenues par les soins de la Société.*

Ainsi de suite jusqu'à la fin.

Les Saint-Martin ne se quittaient pas. Il semblait qu'une claironnée inoubliable réglât méthodiquement chacun de leurs actes : la promenade de neuf heures au marché, l'absinthe qu'ils mélangeaient avec une volupté lente, au café militaire, en lisant leur journal et les interminables stations au soleil, devant les soldats qui faisaient l'exercice. Et d'année en année, les rangs s'éclaircissaient. Les Saint-Martin man-

quaient à l'appel et ne retournaient plus sous les platanes du Mail. Ils mouraient de ce mal d'ennui, de ce désœuvrement inaccoutumé qui décompose fatalement les vieux travailleurs condamnés au repos.

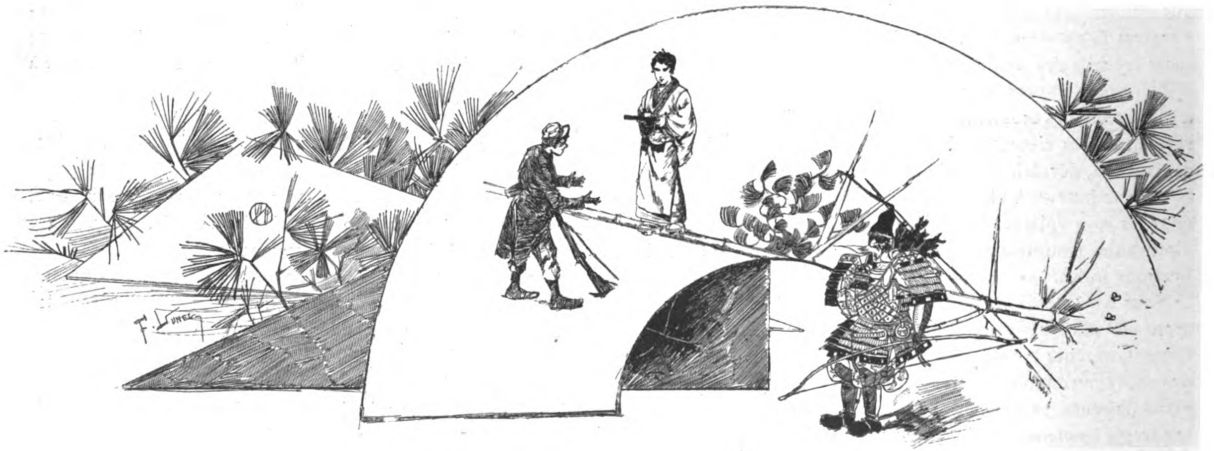
Les croque-morts venaient épingler sur une bière modeste l'uniforme démodé et les décorations du retraité, et le corbillard partait, cahotant, grinçant de tous ses ressorts rouillés.

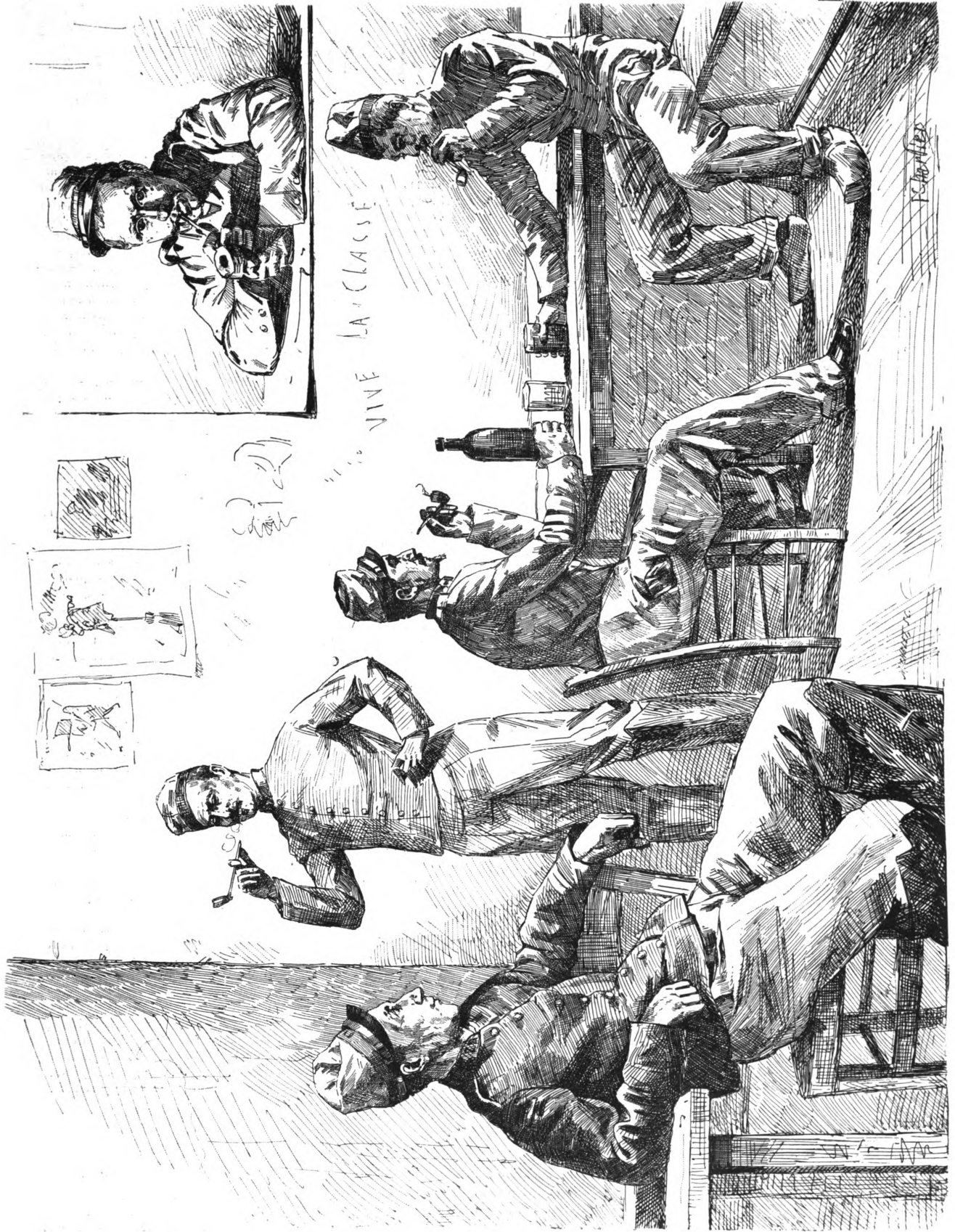
Quels enterrements ! Trois ou quatre parents inconnus qui suivaient distraitemment, des officiers commandés et regardant vers les fenêtres entr'ouvertes. A droite et à gauche du corbillard, des soldats portant l'arme d'un mouvement lassé, traînant leurs godillots. Puis les uns tenant les cordons du poêle, les autres clopinant derrière le cortège, toute la ribambelle des Saint-Martin, graves, silencieux, se voûtant comme si la terre les attirait. Les Saint-Martin habillés de noir, le crêpe au chapeau, mordillant leurs moustaches blanches pour ne pas pleurer et se demandant quand ce serait leur tour !

Et là-haut au cimetière — les « requiescat in pace » psalmodiés, — le président, s'avançant jusqu'à la fosse béante, lisait les états de service du mort. Il commençait d'un ton ferme, cassant, militaire et peu à peu la voix s'affaiblissait, les phrases s'étranglaient en des sanglots bruyants. Il ne pouvait terminer la lecture de son papier et, la tête basse, les Saint-Martin redescendaient dans la ville sans avoir prononcé l'adieu traditionnel.

L'autre mois, j'ai voulu revoir le Mail planté de platanes et les bancs de pierre où mon nom est entrelacé parmi tant d'autres qui furent bien aimés ! Le lieu n'avait point changé, et sous le soleil qui brûlait les feuilles, la longue allée semblait la nappe lumineuse d'un étang assoupi. Les troupiers faisaient l'exercice à la même heure qu'autrefois, et les Saint-Martin allaient, venaient, s'arrêtaient, gesticulaient devant les rangs immobiles. Mais ce n'étaient plus les bons vieux retraités que j'avais suivis tant de fois. Les morts vont vite ! Tous sommeillent là-haut dans l'ombre noire des cyprès...

RENÉ MAIZEROT.





A la Cantine. — Dessin de Chartier.

COURRIER DE PARIS

Dimanche.



H! les belles journées bleues et douces où l'on se sent au cœur comme un besoin de vivre et d'aimer et dans la cervelle des chansons tourbillonnantes de rêves, où l'on commence à songer au départ, à chercher à travers cette banlieue qui enserme la grande ville comme d'une ceinture fleurie la petite maison tranquille dans laquelle on se reposera, on oubliera pendant

quelques mois les fatigues et les déceptions de la vie inquiète et fiévreuse, où en voyant les cerisiers en fleurs qui argentent le bois, en respirant l'odeur musquée des lilas, l'on ne pense plus qu'à commander les toilettes claires, l'on a hâte — comme une femme qui bâcle impatiemment les dernières visites inscrites sur sa liste — d'en avoir fini avec toutes les corvées obligatoires, l'on attend impatiemment le vernissage et le Grand Prix pour pouvoir s'enfuir vers la mer, la forêt ou la montagne!

Qu'il est amusant de flâner en ce moment, de badauder à l'aventure, aussi bien à la foire populacière de la barrière du Trône qu'au parc Monceaux, où les arbres de Judée sont déjà roses et donnent on ne sait quel aspect d'aquarelle japonaise à la pièce d'eau où se poursuivent des canards et des cygnes!

Que les femmes sont jolies dans ce soleil et ces verdure nouvelles, avec leurs chapeaux de paille où des papillons aux ailes nacrées sont épinglés parmi des giroflées et des anémones, avec leurs tournures qui ondulent en marchant, leurs petits souliers pointus et leurs corsages courts. Elles ont l'air de partir en conquête, de savoir qu'on les regardera, qu'on les suivra peut-être et qu'on retournera la tête bien des fois pour les admirer un peu plus longtemps — souvent en regrettant d'être qu'un passant, de ne pouvoir leur dire qu'on donnerait tout ce qu'on a et ce qu'on n'a pas pour les aimer et en être aimé!

C'est au marché de la Madeleine surtout qu'il est amusant de les observer, tandis que, tenant d'un geste indolent leurs ombrelles aux reflets changeants, elles se courbent sur les plantes étalées, soulèvent les gerbes fleuries, les respirent, comme perdues en une ivresse heureuse.

Pensent-elles quelquefois, au milieu de ce flux de parfums et de ces éventaires éblouissants, aux fleurs qui ne fleurissent pas, qui ne fleuriront jamais, aux arbrisseaux souffreteux, débiles, qui s'étiolent dans les sombres cours; aux lilas qui grelottent contre des margelles de puits, aux pots de violiers qui se meurent lentement au fond des loges de concierges, aux rosiers qui agonisent en des caisses que les ouvriers accrochent aux volets de leurs fenêtres? Tristes fleurs qui ne connaissent ni le soleil ni la lumière, qui ne sentent pas dans leurs feuilles rougies par la poussière passer les frissons salubres du plein air et ne voient qu'un maigre carré de bleu comme effiloqué entre les arêtes droites des toits, qui se dessèchent lentement et gardent la même silhouette morne et malade jusqu'au jour où on les jette dans les boîtes réglementaires!

Il n'y a qu'un peintre qui ait compris la profonde mélancolie de ces choses de misère, qui ait étudié dans leur réalité poignante les bas-fonds de Paris, le fumier qui grouille et les masures où l'on crève autant la faim que là-bas, au pays noir, où de mauvais gargoniers prolongent par leurs discours malsains une grève inutile et absurde.

C'est Rafaëlli.

Son exposition de l'avenue de l'Opéra renferme de véritables petits chefs-d'œuvre d'une modernité et d'une virtuosité étonnantes. Ce sont les jardinets larges comme un mouchoir où un bourgeois bêche des salades mangées de chenilles, les talus pelés des fortifications où paissent des rosses maigres, les horizons gris où pointent les hautes cheminées noires des usines, les mastroquets borgnes de banlieue où les rôdeurs se grisent de vitriol; tous ces personnages surpris dans leurs attitudes familières sont comme vivants. L'hébètement machinal, les rides de fatigue, l'allumement de joie, les sensations diverses qui tour à tour assombrissent et irradiant les physionomies, sont minutieusement et admirablement observés et rendus dans cette série de tableaux que les amateurs s'arracheront plus tard, comme on s'arrache aujourd'hui les maîtres hollandais.

Rafaëlli a eu raison de ne briguer aucune médaille, de présenter lui-même son œuvre au public. Il est quelqu'un et ne doit pas faire la queue dans la foule.

..

Lundi.

Pourquoi les chroniqueurs mondains n'ont-ils pas adopté la rubrique « Suites du concours hippique » pour classer les nombreux mariages qu'on commence à enregistrer?

On ne s'imagine pas, en effet, ce qu'il s'ébauche de tendres romans, ce qu'il naît de « passionnettes » charmantes, ce qu'il se prend de cœurs à la pipée durant cette semaine tout à fait sportive et militaire. Les petites pensionnaires qui sont lasses de jouer à la poupée et des bals blancs — des monotones et éternelles sauteries — ne manqueraient pas une séance pour rien au monde. Les uniformes les attirent, toute cette piaffe étincelante, ces courses difficiles, ce défilé de cavaliers jeunes et solides en selle les emploient comme une pièce féérique.

Et chacune choisit dans le tas son prince Charmant, le suit des yeux d'obstacles en obstacles avec une anxiété mal déguisée, l'applaudit follement de ses petites mains gantées et pense tout bas qu'elle ne serait pas longue à se décider, à dire oui, s'il se présentait bientôt, s'il lui offrait comme la plupart des officiers beaucoup d'amour, de véritable amour et peu de rentes, hélas! car le métier est de ceux où l'on travaille pour la gloire. Elle l'accompagnerait de garnison en garnison, elle tâcherait à le rendre bien heureux, à lui faire même dans les trous lointains de province un nid bien tiède où l'on s'engourdit, où l'on savoure ensemble le bonheur comme une liqueur rare et précieuse.

M. de Foy n'avait certes pas prévu cette concurrence déloyale et finira peut-être par envoyer du papier timbré au marquis de Mornay, le sympathique président du jury.

Vous verrez que désormais les Chapuzot et les Durand vont envahir les tribunes du Palais de l'Industrie comme ils avaient envahi l'Opéra-Comique lorsqu'on jouait de l'Auber, d'autant que les mariages « Suites du concours hippique » passent pour être bâtis à chaux et à sable, ce qui est rare par le temps de séparations qui court.

On affirme même que, l'année prochaine, le groupe attendrissant de Philémon et de Baucis, doucement appuyés l'un contre l'autre comme de bons vieux qui s'aiment malgré le poids des années, remplacera sur son socle de marbre la statue de pur-sang dont les formes grêles et fines se cambrent devant le vaste portail du Palais. Sous toutes réserves.

..

Mardi.

La police s'est décidée à balayer d'un seul coup tous les book-makers marrons qui, depuis quelque temps, dévalisaient les malheureux petits parieurs du commun avec trop de sans-gêne. Et cette exécution que réclamaient plus que les autres les gros per-



sonnages du « book » donne un aspect navrant aux rues voisines de la Bourse, où s'étaient multipliées les agences interlopes.

Ces magasins avec leurs volets clos, ces trottoirs vides, ce silence morne de solitude qui succède au tapage des disputes et des paris, ont quelque chose de funèbre. On dirait que le choléra s'est abattu par là comme un oiseau de proie et n'a fait qu'une bouchée de tous les boutiquiers du quartier.

Que vont devenir ces industriels d'occasion ?

Ce qu'ils étaient déjà pour la plupart, des croupiers de tripot ou des Alphonse de barrière. Gibier de potence et d'égoût qui reparait en dépit des édits et nargue perpétuellement ces braves « sergots », qu'un humoriste définissait ainsi avec tant d'ironie : « Sergent de ville. La société leur doit son salut et ne le leur rend pas. » N'avons-nous donc pas quelque île lointaine à coloniser, — une île d'où l'on ne reviendrait pas ?

Les bookmakers sont une force et tiennent la corde dans notre société décadente qui accepte si facilement les promiscuités les plus hétéroclites et ne gratte ni les parchemins ni les blasons. Ils protègent les artistes. Ils fondent des journaux. Ils reçoivent. Ils se marieront un jour ou l'autre dans le Faubourg dès qu'ils le voudront. Ils ont leur loge aux Italiens, leur table chez Bignon. Ils s'habillent chez Poole, et bien qu'ils soient laids, gros et rouges, se carrent avec les plus jolies Parisiennes de Paris.

Leurs écuries de courses luttent avec les plus vieilles et les plus chanceuses du turf. Et ils sont les créanciers de bien des clubmen en vue qu'ils pourraient, d'un mot, faire afficher au tableau du Jockey ou de l'Impérial.

Un de nos confrères racontait dernièrement que Saffery — le millionnaire Saffery — avait au bout de l'année pour plus de trente mille louis de paris impayés, ce qui ne l'empêchait pas de

réaliser, bon an mal an, un million tout rond de bénéfices nets. Ce Saffery qui, avant de planter son piquet au pesage et de faire la cote, n'était qu'un pauvre petit calicot à douze cents francs par an, et Gédéon et Wright, sortis aussi qui sait d'où, et cet autre qui ramassait le « poulet d'Inde » dans les écuries de la Compagnie des Omnibus.

Cela fait rêver, en vérité, comme un conte invraisemblable d'Hoffmann, et l'art d'élever des lapins et d'en tirer cinquante mille livres de rente est distancé de vingt longueurs par ce nouveau moyen qu'on ne saurait assez recommander aux décaqués et aux désespérés.

A la cote ! A la cote ! Il n'y a là-dedans que la différence d'un accent !

Mercredi.

On continue à « interviewer » tout le monde, et les « gens qui montent dans les maisons », comme Xavier Aubryet appelait les reporters, implantent peu à peu dans nos mœurs cette vilaine mode américaine. Après Campi, qui a reçu d'ailleurs ses visiteurs comme un chien dans un jeu de quilles, c'est Monvoisin, le garçon du petit cercle, relâché sur caution, qu'on interroge assez naïvement et qui se pose en victime, puis Renan, auquel on fait raconter pour la cent et unième fois le dîner gras du Vendredi-Saint chez le « père Beuve ».

Demain, ce sera Mlle Nevada, qui analysera complaisamment les sensations de sa première communion chez les pères de l'avenue de Friedland.

Après-demain, les vétérinaires de « Fra-Diavolo », qui expliqueront ou n'expliqueront pas pourquoi le beau poulain de M. Aumont a ainsi claqué en chemin et fait perdre la forte somme à son propriétaire et à quelques autres. On peut s'attendre à lire les confidences des babies dont on prépare une exposition tout à fait « selected » — un moyen de lancer un nouveau biberon.

Puis les doléances de l'Opéra-Populaire, qui a mis la clef sous la porte sans payer ses artistes et s'aperçoit un peu tard que Paris n'est pas la succursale de Carpentras ou Quimper-Corentin ; les imprécations de William Busnach contre la fantasque actrice qui ne trouve plus le rôle de Gatienna à sa taille, les révélations du Mahdi, etc., etc.

Où s'arrêtera-t-on ?

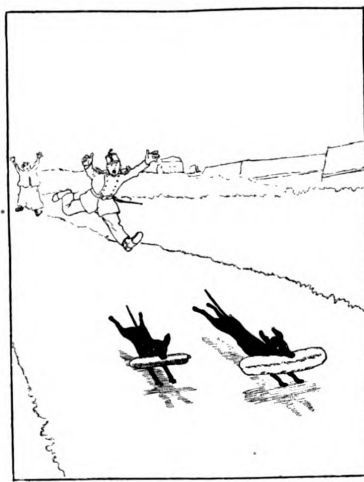
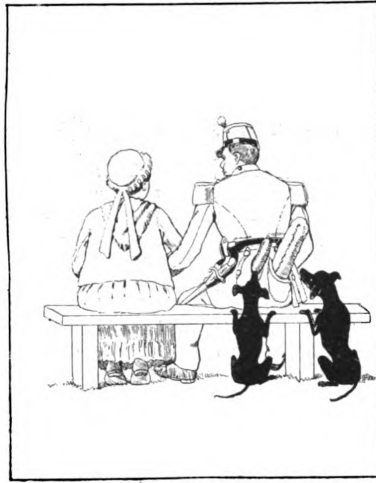
Aujourd'hui on ne peut plus faire un pas, regarder une femme qui traverse le boulevard, dire quatre mots, se moucher, acheter un bibelot, rire ou pleurer, sans que tout cela soit relaté, commenté et dénaturé.

Comme l'on comprend Alphonse Karr qui s'est réfugié au bord de la mer dans une Thébaïde en miniature, qui greffe tranquillement ses rosiers, pêche à la ligne et écoute ses rossignols, loin des vains bruits du monde !

Les Américains ont importé en France la trichine, le puffisme et le reportage. C'est trop !

VALRÉAS.





Un Balthazar manqué. — Dessin de Caran d'Ache.



« Du reste, monsieur, il suffit de la voir une seconde... »

Dessin de G. TIRÉT-BOGNET

L'HÉRITAGE

PAR GUY DE MAUPASSANT

(Suite.)

VI

Au ministère, les deux hommes semblaient vivre en assez bonne intelligence. Une sorte de pacte tacite s'était fait entre eux pour cacher à leurs collègues les batailles de leur intérieur. Ils s'appelaient « mon cher Cachelin » — « mon cher Lesable » et feignaient même de rire ensemble, d'être heureux et contents, satisfaits de leur vie commune.

Lesable et Maze, de leur côté, se comportaient l'un vis-à-vis de l'autre avec la politesse cérémonieuse d'adversaires qui ont failli se battre. Le duel raté dont ils avaient eu le frisson mettait entre eux une politesse exagérée, une considération plus marquée, et peut-être un désir secret de rapprochement venu de la crainte confuse d'une complication

nouvelle. On observait et on approuvait leur attitude d'hommes du monde qui ont eu une affaire d'honneur.

Ils se saluaient de fort loin, avec une gravité sévère, d'un grand coup de chapeau tout à fait digne.

Ils ne se parlaient pas, aucun des deux ne voulant ou n'osant prendre sur lui de commencer.

Mais un jour, Lesable, que le chef demandait immédiatement, se mit à courir pour marquer son zèle, et, au détour du couloir, il alla donner de tout son élan dans le ventre d'un employé qui arrivait en sens inverse. C'était Maze. Ils reculèrent tous les deux, et Lesable demanda avec un empressement confus et poli : « Je ne vous ai point fait mal, monsieur ? »

L'autre répondit : « Nullement, monsieur. »

Depuis ce moment, ils jugèrent convenable d'échanger quelques paroles en se rencontrant. Puis, entrant en lutte de courtoisie, ils eurent des prévenances l'un pour l'autre, d'où naquit bientôt une certaine familiarité, puis une intimité que tempérait une réserve, l'intimité de gens qui s'étaient méconnus, mais dont une certaine hésitation craintive retient encore l'élan, puis, à force de politesses et de visites de pièce à pièce, une camaraderie s'établit.

Souvent ils bavardaient maintenant, en venant aux nouvelles dans le bureau du commis d'ordre. Lesable avait perdu de sa morgue d'employé sûr d'arriver, Maze mettait de côté sa tenue d'homme du monde; et Cachelin se mêlait à la conversation, semblait voir avec intérêt leur amitié. Quelquefois, après le départ du beau commis, qui s'en allait la taille droite, effleurant du front le haut de la porte, il murmurait en regardant son gendre : « En voilà un gaillard, au moins! »

Un matin, comme ils étaient là tous les quatre, car le père Savon ne quittait jamais sa copie, la chaise de l'expéditionnaire, sciée sans doute par quelque farceur, s'écrouta sous lui, et le bonhomme roula sur le parquet en poussant un cri d'effroi.

Les trois autres se précipitèrent. Le commis d'ordre attribua cette machination aux communards et Maze voulait à toute force voir l'endroit blessé. Cachelin et lui essayèrent même de déshabiller le vieux pour le panser, disaient-ils. Mais il résistait désespérément, criant qu'il n'avait rien.

Quand la gaieté fut apaisée, Cachelin, tout à coup, s'écria : « Dites donc, monsieur Maze, vous ne savez pas, maintenant que nous sommes bien ensemble, vous devriez venir dîner dimanche à la maison. Ça nous ferait plaisir à tous, à mon gendre, à moi, et à ma fille qui vous connaît bien de nom, car on parle souvent du bureau. C'est dit, hein? »

Lesable joignit ses instances, mais plus froidement, à celles de son beau-père : « Venez donc, vous nous ferez grand plaisir. »

Maze hésitait, embarrassé, souriant au souvenir de tous les bruits qui couraient.

Cachelin le pressait : « Allons, c'est entendu ?

— Eh bien ! oui, j'accepte. »

Quand son père lui dit, en rentrant : « Tu ne sais pas, M. Maze vient dîner ici, dimanche prochain », Cora, surprise d'abord, balbutia : « Monsieur Maze ? — Tiens ! »

Et elle rougit jusqu'aux cheveux, sans savoir pourquoi. Elle avait si souvent entendu parler de lui, de ses manières, de ses succès, car il passait dans le ministère pour entreprenant avec les femmes et irrésistible, qu'un désir de le connaître s'était éveillé en elle depuis longtemps.

Cachelin reprit en se frottant les mains : « Tu verras, c'est un rude gars, et un beau garçon. Il est haut comme un carabinier, il ne ressemble pas à ton mari, celui-là ! »

Elle ne répondit rien, confuse comme si on eût pu deviner qu'elle avait rêvé de lui.

On prépara ce dîner avec autant de sollicitude que celui de Lesable autrefois. Cachelin discutait les plats, voulait que ce fût bien, et comme si une confiance inavouée, encore incertaine, eût surgi dans son cœur, il semblait plus gai, tranquilisé par quelque prévision secrète et sûre. Son esprit de vieux troupier blagueur, pratique et peu scrupuleux, se réveillait. Il riait tout seul au souvenir de ses farces passées, et il en racontait de roides au père Savon, tout en enregistrant ses dépêches.

Toute la journée du dimanche, il surveilla les préparatifs avec agitation, tandis que Lesable traitait une affaire urgente apportée la veille du bureau. On était dans la première semaine de novembre et le jour de l'an approchait.

A sept heures, Maze arriva, plein de bonne humeur. Il entra comme chez lui et offrit, avec un compliment, un gros bouquet de roses à Cora. Il ajouta, de ce ton familier des gens habitués au monde : « Il me semble, madame, que je vous connais un peu, et que je vous ai connue toute petite fille, car voici bien des années que votre père me parle de vous. »

Cachelin, en apercevant les fleurs, s'écria :

« Ça, au moins, c'est distingué. » Et sa fille se rappela que Lesable n'en avait point apporté le jour de sa présentation. Le beau commis semblait enchanté, riait en bon enfant qui vient pour la première fois chez de vieux amis, et lançait à

Cora des galanteries discrètes qui lui empourpraient les joues.

Il la trouva fort désirable. Elle le jugea fort séduisant. Quand il fut parti, Cachelin demanda : « Hein ! quel bon zig, et quel sacripant ça doit faire ! Il paraît qu'il enjôle toutes les femmes. »

Cora, moins expansive, avoua cependant qu'elle le trouvait « aimable et pas si poseur qu'elle aurait cru ».

Lesable, qui semblait moins las et moins triste que de coutume, convint qu'il l'avait « méconnu » dans les premiers temps.

Il revint avec réserve d'abord, puis plus souvent. Il plaisait à tout le monde. On l'attirait, on le soignait. Cora lui faisait les plats qu'il aimait. Et l'amitié des trois hommes fut bientôt si vive qu'ils ne se quittaient plus guère. Maze emmenait la famille au théâtre, en des loges obtenues par les journaux.

On retournait à pied, la nuit, le long des rues pleines de monde, jusqu'à la porte du ménage Lesable, Maze et Cora marchaient devant, d'un pas égal, hanche à hanche, balancés d'un même mouvement, d'un même rythme comme deux êtres créés pour aller côte à côte dans la vie. Ils parlaient à mi-voix, car ils s'entendaient à merveille, en riant d'un rire étouffé; et parfois la jeune femme se retournait pour jeter derrière elle un coup d'œil sur son père et son mari.

Cachelin les couvrait d'un regard bienveillant, et souvent, sans songer qu'il parlait à son gendre, il déclarait : « Ils ont bonne tournure tout de même, ça fait plaisir de les voir ensemble. » Lesable répondait tranquillement : « Ils sont presque de la même taille », et heureux de sentir que son cœur battait moins fort, qu'il soufflait moins en marchant vite et qu'il était en tout plus gaillard, il laissait s'évanouir peu à peu sa rancune contre son beau-père dont les quolibets méchants avaient d'ailleurs cessé depuis quelque temps.

Au jour de l'an il fut nommé commis principal. Il en éprouva une joie si véhémement, qu'il embrassa sa femme en rentrant, pour la première fois depuis six mois. Elle en parut toute interdite, gênée comme s'il eût fait une chose inconvenante; et elle regarda Maze qui était venu pour lui présenter, à l'occasion du premier janvier, ses hommages et ses souhaits. Il eut l'air lui-même embarrassé et il se tourna vers la fenêtre, en homme qui ne veut pas voir.

Mais Cachelin bientôt redevenait irritable et mauvais, et il recommença à harceler son gendre de plaisanteries. Parfois même il attaquait Maze, comme s'il lui en eût voulu aussi de la catastrophe suspendue sur eux et dont la date inévitable se rapprochait à chaque minute.

Seule, Cora paraissait tout à fait tranquille, tout à fait heureuse, tout à fait radieuse. Elle avait oublié, semblait-il, le terme menaçant, et si proche.

On atteignit mars. Tout espoir semblait perdu, car il y aurait trois ans, au dix-neuf août, que tante Charlotte était morte.

Un printemps précoce faisait germer la terre; et Maze proposa à ses amis de faire une promenade au bord de la Seine, un dimanche, pour cueillir des violettes dans les buissons.

Ils partirent par un train matinal et descendirent à Maisons-Laffitte. Un frisson d'hiver courait encore dans les branches nues, mais l'herbe reverdie, luisante, était déjà tachée de fleurs blanches et bleues, et les arbres fruitiers sur les coteaux semblaient enguirlandés de roses, avec leurs bras maigres couverts de bourgeons épanouis.

La Seine lourde coulait, triste, et boueuse des pluies dernières, entre ses berges rongées par les crues de l'hiver; et toute la campagne trempée d'eau semblait sortir d'un bain, exhalait une saveur d'humidité douce sous la tiédeur des premiers jours de soleil.

On s'égara dans le parc. Cachelin, morne, tapait de sa canne des mottes de terre, plus accablé que de coutume, songeant plus amèrement, ce jour-là, à leur infortune bientôt complète. Lesable, morose aussi, craignait de se mouiller les pieds dans l'herbe, tandis que sa femme et Maze cherchaient à faire un bouquet. Cora, depuis quelques jours, semblait souffrante, lasse, et pâle.

Elle fut tout de suite fatiguée et voulut rentrer pour déjeuner. On gagna un petit restaurant contre le vieux moulin croulant; et le déjeuner traditionnel des Parisiens en sortie

fut bientôt servi sous la tonnelle, sur la table de bois vêtue de deux serviettes, et tout près de la rivière.

On avait croqué les goujons frits, mâché le bœuf entouré de pommes de terre, et on passait le saladier plein de feuilles vertes quand Cora se leva brusquement, et se mit à courir vers la berge, en tenant à deux mains sa serviette sur sa bouche.

Lesable inquiet demanda : « Qu'est-ce qu'elle a donc ? » Maze troublé rougit, balbutia : « Mais... je ne sais pas... elle allait bien tout à l'heure ! » et Cachelin demeura éffaré, la fourchette en l'air avec une feuille de salade au bout.

Il se leva, cherchant à voir sa fille. En se penchant il l'aperçut la tête contre un arbre, malade. Un soupçon rapide lui coupa les jarrets et il s'abattit sur sa chaise, jetant des regards éffarés sur les deux hommes qui semblaient maintenant aussi confus l'un que l'autre. Il les fouillait de son œil anxieux, n'osant plus parler, fou d'angoisse et d'espérance.

Un quart d'heure s'écoula dans un silence profond. Et Cora reparut, un peu pâle, marchant avec peine. Personne ne l'interrogea d'une façon précise ; chacun paraissait deviner un événement heureux, pénible à dire, brûler de le savoir et craindre de l'apprendre. Seul Cachelin lui demanda : « Ça va mieux ? » Elle répondit : « Oui, merci, ce n'était rien. Mais nous rentrerons de bonne heure, j'ai un peu de migraine. »

Et pour repartir, elle prit le bras de son mari comme pour signifier quelque chose de mystérieux qu'elle n'osait avouer encore.

On se sépara dans la gare Saint-Lazare. Maze prétextant une affaire dont le souvenir lui revenait, il s'en alla après avoir salué et serré les mains.

Dès que Cachelin fut seul avec sa fille et son gendre, il demanda : « Qu'est-ce que tu as eu pendant le déjeuner ? »

Mais Cora ne répondit point d'abord ; puis, après avoir hésité quelque temps : « Ce n'était rien. Un petit mal de cœur. »

Elle marchait d'un pas alangui, avec un sourire sur les lèvres. Lesable, mal à l'aise, l'esprit troublé, hanté d'idées confuses, contradictoires, plein d'appétits de luxe, de colère sourde, de honte inavouable, de lâcheté jalouse, faisait comme ces dormeurs qui ferment les yeux au matin pour ne point voir le rayon de lumière glissant entre les rideaux et qui coupe leur lit d'un trait brillant.

Dès qu'il fut rentré, il parla d'un travail à finir et s'enferma. Alors Cachelin, posant les deux mains sur les épaules de sa fille : « Tu es enceinte, hein ? »

Elle balbutia : « Oui, je le crois. Depuis deux mois. » Elle n'avait point fini de parler qu'il bondissait d'allégresse, puis il se mit à danser autour d'elle un cancan de bal public, vieux ressouvenir de ses jours de garnison. Il levait la jambe, sautait malgré son ventre, secouait l'appartement tout entier. Les meubles se balançaient, les verres se heurtaient dans le buffet, la suspension oscillait et vibrait comme la lampe d'un navire.

Puis il prit dans ses bras sa fille chérie et l'embrassa frénétiquement : « Ah ! ça y est, enfin ! L'as-tu dit à ton mari ? »

Elle murmura, intimidée tout à coup : « Non... pas encore... je... j'attendais. »

Mais Cachelin s'écria : « Bon, c'est bon. Ça te gêne. Attends, je vais lui dire, moi ! »

Et il se précipita dans l'appartement de son gendre. En le voyant entrer, Lesable, qui ne faisait rien, se dressa. Mais l'autre ne lui laissa pas le temps de se reconnaître : « Vous savez que votre femme est grosse ? »

Lesable, interdit, perdait contenance, et ses pommettes devinrent rouges.

« Quoi ? Comment ? Cora ? Vous dites ?
— Je dis qu'elle est grosse, entendez-vous ? En voilà une chance ! »

Et dans sa joie il lui prit les mains, les serra, les secoua, comme pour le féliciter, le remercier ; il répétait : « Ah ! enfin ! Ça y est. C'est bien ! c'est bien ! Songez donc, la fortune est à nous. » Et, n'y tenant plus, il le serra dans ses bras. Il cria : « Plus d'un million, songez, plus d'un million ! » Il se remit à danser, puis soudain : « Mais venez donc, elle vous attend : venez l'embrasser au moins ! » et le

prenant à plein corps, il le poussa devant lui et le lança comme une balle dans la salle où Cora était restée, debout, inquiète, écoutant.

Dès qu'elle aperçut son mari, elle recula, étranglée par une brusque émotion. Il restait devant elle, pâle et torturé. Il avait l'air d'un juge, elle, d'une coupable.

Enfin il dit : « Il paraît que tu es enceinte ? » Elle balbutia d'une voix tremblante : « Ça en a bien l'air. » Mais Cachelin les saisit tous les deux par le cou et il les colla l'un à l'autre, nez à nez, en criant : « Embrassez-vous donc, nom d'un chien ! Ça en vaut bien la peine. »

Et, quand il les eut lâchés, il déclara, débordant d'une joie folle : « Enfin, c'est partie gagnée ! Dites donc, Léopold, nous allons acheter tout de suite une propriété à la campagne. Là, au moins, vous pourrez remettre votre santé. »

A cette idée, Lesable tressaillit. Son beau-père reprit : « Nous y inviterons M. Torchebeuf avec sa dame, et comme le sous-chef est au bout de son rouleau, vous pourrez prendre sa succession. C'est un achèvement. »

Lesable voyait les choses, à mesure que parlait Cachelin : il se voyait lui-même, recevant le chef, devant une jolie propriété blanche, au bord de la rivière. Il avait une veste de coutil, et un panama sur la tête.

Quelque chose de doux lui entra dans le cœur à cette espérance, quelque chose de tiède et de bon qui semblait se mêler à lui, le rendre léger et déjà mieux portant.

Il sourit, sans répondre encore. Cachelin, grisé d'espoirs, emporté dans les rêves, continuait : « Qui sait ? nous pourrions prendre de l'influence dans le pays. Vous serez peut-être député. Dans tous les cas, nous pourrions voir la société de l'endroit, et nous payer des douceurs. Vous aurez un petit cheval et un panier pour aller chaque jour à la gare. »

Des images de luxe, d'élégance et de bien-être s'éveillaient dans l'esprit de Lesable. La pensée qu'il conduirait lui-même une mignonne voiture, comme ces gens riches dont il avait si souvent envié le sort, détermina sa satisfaction. Il ne put s'empêcher de dire : « Ah ! ça, oui, c'est charmant, par exemple. »

Cora, le voyant gagné, souriait aussi, attendrie et reconnaissante ; et Cachelin, qui ne distinguait plus d'obstacles, déclara :

« Nous allons dîner au restaurant. Sacristi ! il faut nous payer une petite noce. »

Ils étaient un peu gris en rentrant tous les trois, et Lesable, qui voyait double et dont toutes les idées dansaient, ne put regagner son cabinet noir. Il se coucha, peut-être par mégarde, peut-être par oubli, dans le lit encore vide où allait entrer sa femme. Et toute la nuit il lui sembla que sa couche oscillait comme un bateau, tanguait, roulait et chavirait. Il eut même un peu le mal de mer.

Il fut bien surpris en s'éveillant de trouver Cora dans ses bras.

Elle ouvrit les yeux, sourit, et l'embrassa avec un élan subit, plein de gratitude et d'affection. Puis elle lui dit, de cette voix douce qu'ont les femmes dans leurs câlineries : « Si tu veux être bien gentil, tu n'iras pas aujourd'hui au ministère. Tu n'as plus besoin d'être si exact puisque nous allons être très riches. Et nous partirions encore à la campagne, tous les deux, tout seuls. »

Il se sentait reposé, plein de ce bien-être las qui suit les courbatures des fêtes, et engourdi dans la chaleur de la couche. Il éprouvait une envie lourde de rester là longtemps, de ne plus rien faire que de vivre tranquille dans la mollesse. Un besoin de paresse inconnu et puissant paralysait son âme, envahissait son corps. Et une pensée vague, continue, heureuse, flottait en lui : « Il allait être riche, indépendant ! »

Mais tout à coup, une peur le saisit et il demanda tout bas, comme s'il eût craint que ses paroles fussent entendues par les murs : « Es-tu bien sûre d'être enceinte, au moins ? »

Elle le rassura tout de suite : « Oh ! oui, va. Je ne me suis pas trompée. »

— Mais, tu ne seras pas accouchée avant la date. On contestera peut-être notre droit. »

A cette supposition une colère la prit. Ah ! mais non, par exemple, on n'allait pas la chicaner maintenant, après tant

de misères, de peines et d'efforts, ah, mais non ! Elle s'était assise, bouleversée par l'indignation.

« Allons tout de suite chez le notaire, » dit-elle. Mais il fut d'avis de se procurer d'abord un certificat de médecin. Ils retournèrent donc chez le docteur Lefilleul.

Il les reconnut aussitôt et demanda : « Eh bien ! avez-vous réussi ? »

Ils rougirent tous deux jusqu'aux oreilles, et Cora, pendant un peu contenance, balbutia : « Je crois que oui, monsieur. »

Le médecin se frottait les mains : « Je m'y attendais, je m'y attendais. Le moyen que je vous ai indiqué ne manque jamais, à moins d'incapacité radicale d'un des conjoints. »

Quand il eut examiné la jeune femme il déclara : « Ça y est, bravo ! »

Et il écrivit sur une feuille de papier : « Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, certifie que Madame Léopold Lesable, née Cachelin, présente tous les symptômes d'une grossesse datant de trois mois environ. »

Puis se tournant vers Lesable : « Et vous ? Cette poitrine, et ce cœur ? » Il l'ausculta et le trouva tout à fait guéri.

Ils repartirent, heureux et joyeux, bras à bras, d'un pied léger. Mais en route, Léopold eut une idée : « Tu ferais peut-être bien, avant d'aller chez le notaire, de passer une

ou deux serviettes dans la ceinture, ça tirera l'œil et ça vaudra mieux. Il ne croira pas que nous voulons gagner du temps. »

Ils rentrèrent donc, et il déshabilla lui-même sa femme pour lui ajuster un flanc trompeur. Dix fois de suite il changea les serviettes de place, et il s'éloignait de quelques pas afin de constater l'effet, cherchant à obtenir une vraisemblance absolue.

Lorsqu'il fut content du résultat, ils repartirent, et dans la rue il semblait fier de promener ce ventre en bosse qui attestait sa virilité.

Le notaire les reçut avec bienveillance. Puis il écouta leur explication, parcourut de l'œil le certificat, et comme Lesable insistait : « Du reste, monsieur, il suffit de la voir une seconde... » il jeta un regard convaincu sur la taille épaisse et pointue de la jeune femme. Ils attendaient, anxieux ; l'homme de loi déclara : « Parfaitement. Que l'enfant soit né ou à naître, il existe, et il vit. Donc nous surseoirons à l'exécution du testament jusqu'à l'accouchement de madame. »

En sortant de l'étude, ils s'embrassèrent dans l'escalier, tant leur joie était véhémence.

(A suivre.)

GUY DE MAUPASSANT.

LA PLUME & L'ÉPÉE

LA RENAISSANCE

Renaissance ! Après trois siècles, ce nom a encore un retentissement magique qui éveille en nous une indéfinissable idée de splendeur, de grâce, de poésie. Nous songeons à ces châteaux merveilleux, véritables bijoux artistiques, qui ornent les riantes rives de la Loire. Nous revoiyons cette cour des Valois si sympathique, en dépit de sa corruption, par son charme, sa délicatesse et sa suprême élégance. Notre imagination se reporte aux somptuosités de Chambord ou du Camp du Drap d'or, et dans ce cadre féerique, dont il nous reste, hélas ! trop peu de débris, elle fait revivre les curieuses et attachantes figures de François I^{er}, des Guise, de la duchesse d'Etampes, de Diane de Poitiers.

A cette époque, l'armée féodale a complètement disparu. Charles VII a posé les premières bases d'une organisation régulière ; Louis XI, le puissant et inexorable réformateur, les a développées, et quand Charles VIII franchit les Alpes et pénètre en triomphateur jusqu'à Naples, quand plus tard Louis XII et François I^{er} remportent les victoires d'Agnadel et de Marignan, leurs troupes ont déjà la constitution des armées modernes, leurs généraux sont vraiment les agents du pouvoir royal et non plus de fiers vassaux le servant, en quelque sorte, par condescendance.

Sans être bien grands clercs, ces hommes de guerre du seizième siècle ne restent pas indifférents au mouvement intellectuel qui s'est produit dans la société. Ils ont vu, pendant les expéditions d'Italie, l'honneur dont les Lettres et les Arts sont entourés à Milan, à Florence, à Rome ; aussi, plusieurs d'entre eux, rentrés en France, consacrent-ils les loisirs de la paix à conter leurs campagnes ou à tirer des enseignements militaires des faits qu'ils ont observés.

Ces Mémoires sont bien le reflet de ces natures énergiques, transformées déjà par une civilisation assez avancée, mais conservant en même temps une rudesse naïve et une certaine simplicité dont la franchise ne cherche pas à se dissimuler.

Au premier rang mérite de figurer *La très joyeuse et très plaisante histoire composée par le Loyal Serviteur des faits, gestes, triomphes et prouesses du bon chevalier sans peur et sans reproche le gentil seigneur de Bayart*. Jacques Joffrey, écuyer du héros, a voulu élever à la mémoire de celui-ci un pieux monument de reconnaissance et d'admiration ; témoin fidèle, il s'est borné à relater les détails de cette vie sublime, sans art ni recherche, et grâce à ce naturel même, à force de bonne foi, de sentiment chevaleresque, d'affection pour son maître, il a composé un chef-d'œuvre.

Plus sujet à caution, surtout quand il narre ses exploits, est Robert de la Marck, seigneur de Fleurange, le fils du célèbre

Sanglier des Ardennes. C'était l'un des plus valeureux compagnons de François I^{er}, méritant par son audace le surnom de Jeune Adventureux, recevant quarante-six blessures à la bataille de Novare et, l'année qui précéda sa mort, défendant héroïquement Pavone contre les Impériaux. Fait prisonnier à Pavie et enfermé au fort de l'Ecluse, en Flandre, il écrivit l'*Histoire mémorable des choses advenues en France, Italie et Allemagne de 1499 à 1521*. Son récit est plein d'intérêt et d'originalité, semé d'anecdotes piquantes, de particularités curieuses ; ses défauts mêmes, partialité, exagération, sont bien dans le caractère de ce hardi soldat qui ne reculait devant aucune témérité et portait avec assurance l'étrange devise de sa race : Si Dieu ne me veut, le diable me pry !

Guillaume du Bellay, l'oncle du poète de la Pléiade, n'a pas l'impétuosité de Fleurange. Il allie la prudence à la bravoure, et une parfaite honnêteté à une grande finesse d'esprit. Vice-roi du Piémont sous François I^{er}, il se montre général consommé et diplomate de premier ordre ; il est le conseiller du prince, d'autant plus écouté qu'il ne se mêle jamais aux intrigues de cour et que son crédit n'a d'autre fondement que son mérite et ses services. « Il ne sçait quand le roi se lève ni quand il se couche, mais il sçait bien où sont les ennemis. » Il nous a laissé, dans des Mémoires d'un style facile et élégant, le récit de ses guerres et de ses ambassades ; il a fait plus : il en a dégagé un enseignement théorique et, dans l'*Instruction sur le fait de la guerre*, a formulé les règles que lui suggérait son expérience. Une telle variété de talents justifie cette épithète :

Ci git Langey, dont la plume et l'épée
Ont surmonté Cicéron et Pompée.

Bien d'autres noms ont été conservés à notre souvenir. C'est Blaise de Montluc, le farouche adversaire des protestants, entré presque enfant au service du duc de Lorraine, mestre de camp à la bataille de Cerisoles, écrivant ses *Commentaires* avec sa verve intarissable de Gascon, toujours vivant et coloré, affichant ses opinions et ses haines avec cette même fougue qui l'animait encore, à soixante-douze ans, au siège de la Rochelle où il recevait le bâton de maréchal. C'est, du côté des huguenots, La Noue, émule de Bayard par ses sentiments chevaleresques, et l'auteur de *Discours politiques et militaires* ; c'est Coligny, qui, au dire de Brantôme, avait noté chaque jour « les choses dignes de mémoire qui étaient arrivées dans les troubles ». Après sa mort, l'ouvrage qu'il avait composé fut brûlé par ordre de Charles IX et il ne nous est resté



Au pays du soleil. — Dessin de F. Lunel.

de l'illustre amiral qu'un Discours sur le siège de Saint-Quentin, écrit avec une précision toute militaire, une scrupuleuse exactitude et une grande vigueur de style.

Nommons encore les deux Tavanne, le maréchal de Vieilleville, Régnier de la Planche, tous ayant pris part aux guerres de François I^{er}; d'Aubigné, sectaire passionné qui combat avec distinction sous le prince de Condé contre les catholiques, puis trouve dans la plume une arme redoutable, avec laquelle il continua la lutte dans ses *Tragiques*, à la poésie sombre, dans ses *Mémoires*, dans son *Histoire universelle*, pamphlets éloquentes mais haineux.

Laissons ces pénibles images des guerres civiles et « esbaudissons » nous avec Pierre de Bourdeilles, abbé de Brantôme (1527-1614). Malgré le bénéfice dont il est pourvu, il est homme d'épée et de plaisir, ayant fréquenté les diverses cours de l'Europe, guerroyé un peu partout sans s'inquiéter beaucoup de la cause qu'il défendait, aimant les aventures guerrières ou galantes, en ayant rapporté un peu de fortune, beaucoup d'expérience et assez piétre estime pour le genre humain. Brantôme fut gentilhomme de la Chambre de Charles IX et de Henri III; puis, la faveur royale l'ayant abandonné, il alla terminer ses jours dans ses terres du Périgord. Dans cet exil, loin de la Cour où il avait brillé, il rassembla ses souvenirs, trouvant sans doute, à peindre un passé malheureusement trop éloigné, un adoucissement à sa condition actuelle. La *Vie d's hommes illustres*, la *Vie des Dames galantes*, les *Ancedotes touchant les duels*, les *Rodomontades* offrent un tableau bien exact de l'époque; nulle préoccupation de déguiser la vérité; le cynisme même du conteur, sa complète indifférence à l'égard du vice et de la vertu sont des gages d'impartialité; sa plume ne connaît pas la pudeur qui tait les scandales et s'arrête devant certains détails trop intimes. Aucun nom ne pouvait mieux que celui de Valet de chambre de l'Histoire convenir à ce maître en l'art de révéler les caractères, les faiblesses, les aventures de ses contemporains et surtout de ses contemporaines.

Pendant ce temps, la poésie française continue la tradition de Charles d'Orléans. Elle trouve asile à la cour de François I^{er} en la personne de Clément Marot (1495-1544). Ce gracieux écrivain résume les qualités de l'esprit gaulois, verve, finesse, légèreté; mais il ajoute aux charmes de ses prédécesseurs une élégance, une pureté que ceux-ci n'avaient point connues. Valet de chambre de Marguerite de Valois, puis de François I^{er}, ces fonctions, qui n'impliquaient nullement alors l'idée de domesticité que nous y attachons, lui attirent de hautes protections. Le roi daigne encourager le poète et sourire à ses épigrammes; il ouvre généreusement sa bourse au pauvre Marot volé par un coquin de valet

Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart à cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde.

Ces faveurs n'ont point été accordées à un ingrat. Pendant l'expédition de 1525 en Italie; Marot combat courageusement avec la maison du roi, à la bataille de Pavie, il est blessé au bras et fait prisonnier à côté de son maître.

Si le protégé sait à l'occasion être brave soldat, le protecteur a ses moments d'inspiration poétique. On cite de lui quelques madrigaux, l'épithaphe de Laure et le fameux distique, gravé sur une vitre de Chambord, si impertinent pour les femmes, mais si vrai.... malheureusement pour les hommes!



ETUY conte est une histoire vraie.

Il était une fois, comme dit mon ami Folarçon, quatre sous-lieutenants beaux gaillards et bons vivants.

Ah! c'était un bien beau régiment que celui qui avait changé son titre pétillant de Royal-Champagne pour celui de 30^e dragons. Les vieilles traditions y étaient religieusement gardées et entretenues avec le même amour que le feu sacré, faute de vestales, par tous les officiers, depuis le colonel de Gardavaux jusqu'au jeune de Clampyn, le chef de calotte des sous-lieutenants-

Le principal titre de gloire littéraire de François I^{er} n'est du reste pas d'avoir rimé quelques pensées plus ou moins spirituelles; c'est d'avoir compris et favorisé le grand mouvement intellectuel de son époque, d'avoir attiré les artistes, les savants de l'Italie, d'avoir fondé le Collège de France et l'Imprimerie royale, d'avoir protégé Rabelais. C'est lui qui, par l'ordonnance de Villers-Cotterets en 1539, prescrivit l'usage du français pour les actes de l'État; c'est son puissant rival, Charles-Quint, qui, rendant ainsi un éclatant hommage à notre langue, la déclara langue d'État, acte à la suite duquel le français est devenu la langue des congrès et des conventions diplomatiques.

Le nom de Père des Lettres méritait donc bien d'être décerné au prince qui a tant eu leur gloire à cœur, qui a pressenti le rôle à elles réservé dans le monde moderne, qui a ainsi contribué à étendre l'influence française.

Ses successeurs continuèrent son œuvre. Parmi eux nous ne rappellerons que Charles IX, prince éclairé, esprit délicat et cultivé, mais caractère faible, emporté, irrésolu, dont la mémoire ne serait l'objet que d'éloges si, au lieu de faire la Saint-Barthélemy, il avait toujours fait d'aussi beaux vers que dans sa célèbre épître à Ronsard :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner...
Je puis donner la mort; toi, l'immortalité!

Cette fin du seizième siècle voit le grand effort de réforme poétique essayée par Ronsard et la Pléiade. Hommes d'érudition, se consacrant à leurs études, paraissant quelquefois à la Cour, mais jamais dans les camps, ces écrivains n'ont point à trouver place ici. Nous nous bornerons à faire observer que leur littérature était trop savante pour être vraiment nationale : les rudes et infatigables capitaines de François I^{er} et de Henri II avaient bien appris à lire et même à écrire, mais non à parler grec et latin comme la muse de Dubartas.

Clercs et gens de plume sont transformés en combattants par les guerres de religion. On voit théologiens ou hellénistes laisser à leurs recherches, fermer les Pères de l'Église ou Homère et courir aux armes, comme avait fait le pape Jules II à Ravenne. Ces soldats improvisés ne sont pas les moins intrépides; ils ont l'élément principal du succès dans ces luttes intestines, l'enthousiasme et la haine fanatique de leurs adversaires.

Heureusement, au milieu de ces déchirements, les idées de modération finissent par triompher. Elles ont pour champion un prince qui a le plus de bravoure et le plus d'esprit du royaume. Après avoir battu ses adversaires, il achève de les désarmer par ses négociations habiles; toujours supérieur aux hommes et à la fortune, il accomplit son œuvre réparatrice avec sa bonhomie maligne de Gascon et son entrain de diable à quatre. Ses harangues, ses lettres pétillent de cette verve qui l'animait; à chaque ligne se révèle ce caractère enjoué et charmant, si sympathique parce qu'il est si français.

Comme Mme de Sévigné, Henri IV, en burinant certaines de ces pages, a fait des chefs-d'œuvre parce qu'il n'a pas cherché à en faire. Il a doublement ainsi ouvert les voies à la grande époque, riche en toutes les gloires, à laquelle Louis XIV attachera son nom.

LÉON DE JAQUIER-

LES QUATRE FILS AYMON

— « Perce! Perce! » telle a été et sera toujours la devise du régiment, avait dit le colonel en prenant possession de son commandement. Ne négligeons donc rien, messieurs, pour le maintenir à la hauteur de sa brillante réputation. Et en attendant le grand jour, dans le service, sur le turf ou dans le monde, que chacun de vous se dise : Perce! Perce!

Qui donc ne fût devenu fanatique et endiablé avec un pareil chef de corps?

Aussi tous, après avoir rivalisé de zèle sur le terrain de manœuvres, rivalisaient d'entrain en galopant derrière la bête et criant : « Rallye » dans la forêt de Séraucalais.

Le soir les trouvait réunis chez la vieille douairière de la Tour-

Joyeuse ou chez la jeune marquise de Sévénier, et là, toute la joyeuse jeunesse de Royal-Champagne, la moustache hardie et parfumée, entraînait d'un bras robuste les jolies femmes de Saint-Trou dans le rythme troublant d'une valse de Gung'l. Alors, dans la griserie de la musique et des fleurs, sous la caresse du regard, sous le frôlement des franges d'or de l'épaulette, plus d'un petit cœur s'était ému, et

Du haut du ciel,
Sa demeure dernière,

le grand saint Georges avait pu maintes fois assister à son tour à la victoire du dragon.

Parmi les plus fringants et les plus fous, les premiers au quartier et à l'hallali, comme les derniers au cotillon, on remarquait les sous-lieutenants de Sonhaut et Vertujean, Beauregard et d'Emballay.

Unis par la plus étroite amitié, ils étaient inséparables, et quand on apercevait la silhouette gigantesque de de Sonhaut ou la moustache en croc de d'Emballay, on pouvait jurer que la tête fine de Vertujean ou les grands yeux de Beauregard n'étaient pas loin.

Naturellement, ils habitaient ensemble.

Ils avaient loué une grande maison de la rue du Commandeur qu'ils avaient baptisée par analogie l'*Hôtel des Trois-Mousquetaires*, lesquels aussi étaient quatre, Athos, Porthos, Aramis, d'Artagnan, comme chacun sait.

L'*Hôtel des Mousquetaires* jouissait à Saint-Trou de la même réputation que la Tour de Nesle, et les bons bourgeois du quartier Sainte-Gudule racontaient là-dessus des histoires à faire frémir. Souvent à minuit, disaient-ils, on entendait comme des détonations pendant que des ombres fantastiques passaient en tournoyant devant les rideaux. Tout cela aux accords d'une musique infernale interrompue souvent par des cris et des rires de damnés. Et quand les lumières s'éteignaient, ceux du quartier que la crainte tenait éveillés, cachés derrière les volets, pouvaient voir sortir du vieil hôtel des diabolotins se glissant comme des spectres sous les arcades de la place, au bras de quatre démons vêtus de longs manteaux noirs et armés d'épées flamboyantes.

Aussi les vieilles dévotes de Saint-Trou obligées de passer par là le soir, en rentrant du sermon, pressaient le pas en se signant. Quant aux petites commerçantes de la rue Tournebride, lorsqu'on en parlait devant elles, elles rougissaient et détournaient la tête, en souriant.

..

Depuis un mois, la tranquillité la plus absolue régnait à l'*Hôtel des Trois-Mousquetaires*. Il y avait un secret entre ces quatre amis qui ne s'étaient jamais rien caché.

Tantôt l'un, tantôt l'autre disparaissait le soir, évitant avec soin les questions de ses camarades.

Les habitants de la rue du Commandeur dormaient maintenant les poings fermés, mais, chaque matin, le vaguemestre pliait sous le poids de lettres portant le timbre du bureau de la rue Tournebride et remplies d'amers reproches à l'adresse des infidèles.

— Que penses-tu de Mme de Courcolet? avait demandé un jour Vertujean à d'Emballay.

— Capiteuse, mon cher, capiteuse en diable, avait répondu celui-ci; des yeux, des lèvres, des... mais vertueuse, voilà le chiendent. Si tu m'en crois, tu chercheras ailleurs.

— Comment trouves-tu Mme de Courcolet? interrogeait de Sonhaut au même instant.

— Délirante, mon ami, affolante, répondait Beauregard; des épaules, un pied, un... mais vertueuse, pour sûr. A ta place je n'y songerais point.

Celle que les habitants de Saint-Trou appelaient la belle Mme de Courcolet n'avait vingt-huit ans que depuis trois ans déjà. Grande, élancée, avec ses splendides cheveux noirs qui tranchaient sur la blancheur des chairs, avec ses yeux bleu-pensée, ses lèvres friandes estompées d'un fin duvet, sa gorge sculpturale, elle était bien vraiment affolante, comme le disait Beauregard.

Comment avait-elle donc épousé M. de Courcolet, le vilain banquier Carotte?

Un mystère.

On savait seulement que celui-ci avait l'air parfaitement heureux.

Le petit de Blasy avait beau dire, comme son professeur de rhétorique, que cette enveloppe de glace devait receler un volcan, personne n'avait jusqu'alors ajouté foi à ce méchant propos.

Et cependant, chacun des mousquetaires, après avoir longtemps

hésité, s'était dit : « Il est impossible que cette femme aime Courcolet — de Blasy a raison. En avant, Royal-Champagne! Perce! Perce! »

..

Il obtint chaque année un franc succès, le petit hippodrome de Saint-Trou, dont M. de Courcolet, le banquier-sportsman, est l'un des fondateurs les plus autorisés.

Ce jour-là, sous un soleil radieux, ce n'était qu'un éclat de rire sur la pelouse ou dans les tribunes. La grande toile rayée blanc et rouge, les mâts à orillammes, tranchaient gaiement sur le vert de la prairie, et c'était un coup d'œil ravissant que celui des pelotons de chevaux disparaissant derrière les buissons d'aubépine, tirant à pleins bras sur la piste élastique, et bondissant par-dessus le ruban d'argent de la Mignonne, la petite rivière de Saint-Trou.

Le steeple-chase militaire venait d'être gagné par d'Emballay qui avait fini dans un rush splendide, et Mme de Courcolet, après avoir remis au vainqueur un magnifique bronze de du Passage offert en prix par la Société des courses, s'était retirée, prétextant une insupportable migraine.

Elle était à peine rentrée, que d'Emballay se faisait annoncer.

— C'est moi, disait-il tout joyeux, moi qui viens chercher le prix du triomphe. Vous voyez que j'ai compris votre départ.

— Croirez-vous à présent que je vous aime, lui disait, dix minutes plus tard, Mme de Courcolet, et serez-vous encore jaloux?

— Je vous adore et... répondait d'Emballay, lorsqu'ils entendirent sonner.

— Vite, derrière ce paravent: je vais dire que je ne reçois plus, interrompit la jeune femme.

Mais on montait déjà: la porte s'ouvrit et Beauregard, s'avançant les mains tendues, s'écria:

— Qui a du nez? C'est le petit Beaubeau, pas vrai? Je vous ai vue partir, j'ai compris et me voilà.

— Comment? toi aussi, cria d'Emballay, qui sortit de derrière son paravent en éclatant de rire.

Mme de Courcolet seule ne riait pas. Elle comprit vite qu'il ne lui restait plus qu'un parti à prendre et... elle s'évanouit.

Au même moment le valet de chambre annonçait: Monsieur le sous-lieutenant Vertujean!

— Complet, mon bon, lui soufflèrent les deux amis en se retirant.

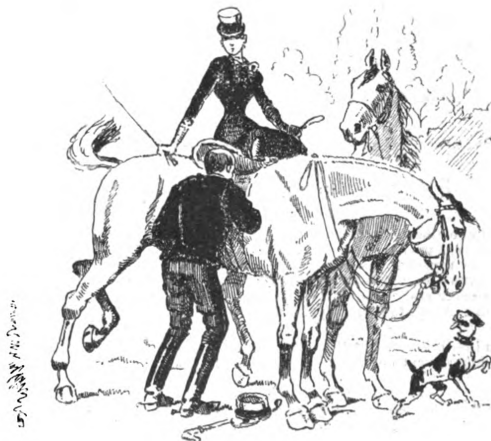
En sortant, ils tombèrent juste sur de Sonhaut qui allait sonner.

— Va vite, lui dirent-ils, on t'attend.

..

Le lendemain, les bons bourgeois du quartier Sainte-Gudule étaient tout étonnés de voir écrit en lettres d'or sur la porte de l'*Hôtel des Mousquetaires*: *Hôtel des Quatre fils Aymon*.

FANCY.





A LA CROIX-DE-BERNY

Pour tous les cavaliers militaires, la réunion de la Croix-de-Berny est la grande attraction de l'année.

Les steeple-chases militaires qui y sont courus sont aux « Military » de province ce qu'est le prix des lauréats du concours de Paris

aux épreuves des autres concours.

Tous les gagnants se retrouvent là pour se disputer en quelque sorte le prix du *Championnat* militaire.

Avoir un cheval pour la Croix-de-Berny, tel est le rêve de tous les sous-lieutenants, dès leur sortie de l'École de cavalerie. Aussi les voit-on s'enquérir des pur-sang à vendre, les rencontre-t-on souvent au Tattersall ou chez Chéri. Peu importe que ce soit une « *moraise bête* » pourvu que cela galope. Quelques-uns vont même jusqu'en Angleterre, et ramènent des chevaux d'une classe supérieure. Témoin : *Violette*, à M. Hély d'Oïssel, sous-lieutenant au 13^e dragons.

Mardi dernier, le *TOUT SAUMUR*, le colonel Danloux, commandant de l'École, en tête, se retrouvait sur cet hippodrome, unique en France par son originalité.

Cette année, les parcours présentaient une difficulté de plus. Les pistes passaient sur un nouveau remblai à terre très meuble où les chevaux enfonçaient jusqu'aux genoux, ce qui a déterminé plusieurs chutes.

Les champs étaient très nombreux et les chevaux qui ont euru leur engagement, en forme parfaite, ce qui témoignait du soin et de l'habileté apportés à leur préparation.

Foule de jolies femmes et de toilettes ravissantes. Partout ce rire joyeux de la bonne humeur et du Moët.

Et quelle curieuse étude il y avait à faire sur les véhicules, depuis le *four-in-hands* irréprochable jusqu'aux *tape...* d'occasion exhumés pour la circonstance.

Très remarqués les breaks de l'artillerie amenés par des attelages de pièces et dirigés par un brigadier à cheval trottant à côté du premier conducteur.

Très amusant aussi le sergent de ville philanthrope qui parlait au peuple et dont le cœur saignait, disait-il à l'avance, des accidents qui allaient inévitablement arriver.

LE STEEPLE-CHASE DE DEUXIÈME SÉRIE a réuni onze partants. Quelques chutes sans gravité. *Vulcain* a affirmé une fois de plus son mauvais caractère en restant au poteau et ne s'est décidé à partir qu'après avoir reçu pas mal de coups de fouet. Grâce à sa qualité il eût fini par rejoindre, mais il est tombé à l'avant-dernière rivière.

C'est la jolie *Little-Dolly*, applaudie si souvent au concours hip-

gique, qui, magistralement montée par M. Seguin, lieutenant au 12^e chasseurs, a gagné facilement. La petite jument a sauté dans la perfection les gros obstacles du parcours et a montré beaucoup de cœur en finissant. Son cavalier a été chaleureusement applaudi et félicité par ses nombreux amis.

Second à trois longueurs, venait *Zénon* qui, parfaitement monté par M. Crémieux-Foa, lieutenant au 5^e dragons, a étonné tout le monde en accomplissant le parcours avec un entrain dont ne l'auraient jamais cru capable ceux qui avaient entendu parler de sa paresse et de son entêtement. Autrefois, paraît-il, il fallait des fouets et des fourches pour le forcer à prendre son galop dans les prairies de Rollencourt. Tous nos compliments à M. Crémieux-Foa pour le parti qu'il a su tirer de ce fils de *Cymbal*, têtue et mauvais cœur.

Ensuite venaient *Bellone*, montée par M. Domenech de Cellès, lieutenant à l'école de Saint-Cyr et *Arcadius*, à M. Martin du Nord, lieutenant au 18^e dragons.

LE STEEPLE-CHASE DE PREMIÈRE SÉRIE a été pour *Vertion*, piloté par M. de Jumilhac, sous-lieutenant au 13^e dragons, dont l'éloge n'est plus à faire et qui a monté, comme toujours, incomparablement bien.

La seconde place est échue à *Retriever*, un cheval de l'École de cavalerie, très bien monté par M. Aubineau, lieutenant au 23^e d'artillerie. Troisième, *Phalène*, à M. Lafourcade, sous-lieutenant au 5^e escadron du train.

Cette dernière a fait preuve d'une qualité surprenante. C'est une sauteuse hors ligne et une bête d'un fonds inépuisable. Venaient ensuite *Republic*, très énergiquement secouée par M. de Vesian, sous-lieutenant au 10^e hussards, puis *La Fête*, au capitaine de Fraville, qui est tombé sans se faire de mal, après avoir passé le poteau; les autres, loin derrière.

Il y avait eu bien des preneurs pour *Meunière*, montée par M. Hoche, lieutenant écuyer à l'École de cavalerie, en raison de la vigueur de la jument et des glorieuses performances de son cavalier; mais, heurtée au saut d'une claie, elle a fait une chute et n'a pu être remontée assez tôt pour repartir.

En somme, réunion très réussie et grand succès pour tous les officiers qui ont monté, car tous, vainqueurs ou non, ont abordé les obstacles sévères de la piste avec autant de savoir que de cranerie.

ÉTENDARD.



EN BOURSE

Qui veut che niner loin, ménage sa monture. Voilà un vieil adage que nos amis les boursiers devraient se rappeler souvent. C'est très joli de marcher devant soi après la victoire, mais encore faut-il conserver ses communications avec sa base d'opérations. Avant tout, il importe de ne pas être tourné.

Eh bien! le croirait-on? Bien que les gros meneurs du mouvement de hausse actuel soient certainement gens d'expérience, ils ont tant soit peu subi la fièvre de l'entraînement. Heureusement que si la note a été un peu trop forcée, le gros public, qui après tout est le maître, les a rappelés à la vulgaire prudence. Les réalisations obligatoires sur-

venues, le temps de recul, sans se dessiner nettement, n'en reste pas moins significatif.

Avis à qui de droit. Après avoir largement dépassé le cours rond de 108 fr., le 4 1/2 0/0 finit à 107 fr. 97, avec le 3 0/0 à 76 fr. 70 et l'Amortissable à 77 fr. 95.

Dans le cours de 4935 fr., la Banque de France ne se relève guère.

Le Crédit Foncier étrenne, tout comme les camarades, mais un peu moins que la plupart d'entre eux. Ce n'est pas étonnant: une situation si belle!

Pas beaucoup d'affaires sur les actions de nos Chemins: Est, 755 fr.; Lyon, 1265 fr.; Midi, 1195 fr.; Nord, 1715 fr.; Orléans, 1290 fr.; Ouest, 805 fr.

L'Italien cote 94 fr. 60; le Turc, 9 fr. 15, et l'Égyptienne, 34 1/2 fr.

BANKNOTE.

ANCIENNE MAISON ROUART

JULES MARIA Successeur

14, rue du 4-Septembre, 14

PARIS

Equipements, Habillements et Harnachements militaires

Maison de premier Ordre

Le Gérant: M. AIRAULT AUGUSTE.

PARIS. — IMPRIMERIE CHARLES BLOT, RUE BLEUE, 7.

COURRIER DE PARIS

Samedi.

A pêche à la ligne est fermée et les pêcheurs désorientés, ne sachant comment tuer les heures lentes, regardent avec des bâillements d'ennui l'eau jaune qui coule sous les ponts. Ils reviennent machinalement s'accouder le long des quais à leurs places accoutumées. Tels les marins bloqués au port par le gros temps ne peuvent rester au coin de l'âtre et sans une parole, sans un geste, les mains dans les poches et la pipe à la bouche, s'en vont écouter le monotone bruit du ressac et contempler la grande mer, leur éternelle

ennemie et leur maîtresse préférée. Je ne sais quel est l'imbécile anonyme qui formula naguère cette définition narquoise de l'aligne :

— Un instrument ayant une bête à chaque bout !

Celui-là n'a jamais goûté la douceur des longues flâneries au bord de l'eau, parmi les roseaux qui bruissent et les saules qui étendent leurs branches délicates comme un dais de soie fanée. Ah ! les bons souvenirs qui me reviennent des paresseux après-midis d'été où, couché dans l'herbe parfumée des berges, le front caressé par la fraîcheur humide qui montait de la rivière assoupie, je regardais la tache rouge du bouchon que les demoiselles effleuraient de leurs ailes légères. Le ciel rayonnait. Les feuilles pendaient immobiles. Des mugissements de troupeaux se répandaient au loin dans les prairies. Et il y avait ensuite de majestueux silences comme si la nature se recueillait sous une invisible bénédiction. On ne pensait à rien. On sommeillait à demi réveillé parfois par le clair bonjour d'une gardeuse d'oies qui se campait derrière vous et jacassait insoucieuse. De ci, de là, le bouchon s'enfonçait brusquement et l'on tirait tout heureux une chevanne dont les écailles d'argent reluisaient dans la lumière. L'eau vous hypnotisait de ses étincellements aveuglants. On ne pouvait partir. Et jusqu'au crépuscule où les buées blanches s'enlevaient comme des écharpes de gaze entre les rives, on demeurait à la même place...

Les vrais pêcheurs sont des êtres à part qui vivent à côté de la vie réelle sans s'y mêler, sans en connaître les désillusions et les joies. Ils n'ont qu'une chimère et qu'une passion tenace et placide. Ils vieillissent sans s'en apercevoir. Ils ignorent la politique et le reste. Ils se moquent de l'amour, une autre façon de pêcher cependant aussi aventureuse, aussi illusionnante que l'autre. Ils bravent les édits comme ce sociétaire de la Comédie-Française que Paul Arène — le fantaisiste conteur — surprit, un matin de mai, les pieds nus au fil de l'eau et sous prétexte de bain, pêchant avec une ligne nouée au bout de son orteil.

Pourquoi ne fonde-t-on pas une Société destinée à favoriser en France le développement de la pêche à la ligne ? Cela éviterait bien des crimes et bien des révolutions.

Dimanche.

Un temps gris et triste. L'hiver reviendrait-il au moment où l'on croque les premières fraises, où les jeunes feuilles, les bagnoles remplies de lilas et de roses vous chantent l'invitation au départ ?

On a enterré Dentu, l'éditeur célèbre qui laisse une rondelette fortune de quatre-vingt-dix mille livres de rente à ses héritiers, ce qui prouve une fois de plus qu'il vaut autant publier des livres que vendre du drap.

Que d'écrivains sont passés dans ce petit cabinet mal éclairé de la galerie d'Orléans où renversé au fond de sa chaise, ayant quelque chose de burlesque et d'hallucinant avec son ventre énorme, ses cheveux de romantique et ses yeux au regard aigu, où l'on ne parvenait pas à deviner l'ombre d'une impression, le défunt recevait les manuscrits qu'on lui apportait des quatre coins du pays, ne disait jamais ni oui, ni non et faisait signer aux uns et aux autres des traités dont plus tard, quand le succès était enfin venu, on se mordait rageusement les doigts !

Si quelques romanciers de ce temps écrivaient leurs Mémoires, on y trouverait à coup sûr quelques curieuses et édifiantes pages sur ce marchand de livres qui n'accueillit jamais aucune tentative hardie, ne sut découvrir aucun talent nouveau et n'aura été mêlé, ni au mouvement romantique de nos aînés, ni à l'évolution bataillieuse du naturalisme.

Ne dirait-on pas à entendre certaines oraisons funèbres, à lire certains articles, à voir toutes les statues qui sortent de terre comme des champignons, qu'on observe maintenant les hommes et les choses à travers un verre grossissant de lanterne magique ?

Villiers de l'Isle-Adam prévoyait-il cette pléthore soudaine de grands hommes quand il décrivit dans ses contes cruels l'étonnante machine à gloire que transporte de ville en ville un impresario cravaté de blanc comme un parfait notaire.

Et à côté de cela, lorsqu'il s'agit de jeter tardivement une couronne de lauriers à des artistes puissants que la misère ne rebuta pas, d'inaugurer un pauvre médaillon de marbre incrusté dans une roche de Barbizon, à l'ombre des vieux arbres de la forêt, d'honorer la mémoire de Jean-François Millet et de Théodore Rousseau, l'on ramasse un ridicule orphéon de village et cinq ou six peintres perdus dans une cohue de paysans venus pour entendre la musique.

Voilà où nous en sommes !

Ce furent cependant des vaillants que ces deux peintres courageusement attelés à leur tâche pénible et dédaigneux des succès éphémères, des modes qui passent comme les fanfreluches changeantes des femmes. Ils avaient compris la mystérieuse et robuste poésie de la terre. Ils ne maquillaient pas leurs paysages ou leurs laboureurs courbés sur la glèbe. Ils mettaient une sorte de foi ardente et résignée dans leur labeur sans espoir. Ils se cloîtrèrent dans ce hameau perdu au milieu des bois ; se serrant la courroie quand il n'y avait pas de pain dans la huche, coudoyant leurs modèles, vivant en sabots et en blouse et ne se doutant pas qu'après leur mort, ces tableaux sincères et superbes qu'ils lâchaient alors pour une aumône dérisoire seraient en des ventes publiques payés au poids des banknotes. Et bien qu'ils n'aient pas été membres de l'Institut, ils méritaient mieux que ces flonflons de fanfares et cette cérémonie manquée !

Lundi.

On a repris *Antony* à l'Odéon — le théâtre des jeunes. Mais que le drame noir et farouche d'Alexandre Dumas paraît puéril auprès de cette tragédie récente dont on jouera prochainement le dernier acte en cour d'assises. Y a-t-il jamais eu au théâtre une situation aussi poignante que celle de ce malheureux mari qui, au retour d'un voyage obligatoire — une de ces missions vagues dont on ne comprend que trop tard le but, — ne trouve au logis qu'une caisse ratissée jusqu'au dernier sou et deux bébés qui piaillent en appelant leur mère qui a pris la clef des champs ? Alors Sganarelle voit rouge, il emmène avec lui le plus petit, il part à la poursuite de l'infidèle, la tête perdue, les poings crispés. En route, l'enfant meurt dans ses bras, du croup. Il ne ramène à Paris qu'un cadavre raidi. Il n'a même plus la force de pleurer, tant il a



sangloté dans le train, dont la marche trop lente prolongeait ses souffrances. Et quelques jours après, à la porte d'une brasserie, le pauvre diable se heurte à un couple familial, reconnaît sa femme qui s'appuie sur le bras d'un homme, qui rit aux éclats de ce que l'autre lui propose à l'oreille.

Vous connaissez la suite.

M. Savary a échappé miraculeusement à cette vengeance qu'on approuverait presque dans ces circonstances particulièrement odieuses.

Echappera-t-il de même aux procès dont on le menace depuis si longtemps pour avoir dupé avec tant d'impudence tout ce qu'il y a de gogos à Paris et à Lyon ?

Encore une épave de la vie parisienne qui disparaîtra un jour ou l'autre dans tous ces ballottements aventureux. Je le vois toujours à la Chambre, lorsqu'il était secrétaire d'Etat, avec sa figure précocement grave de magistrat et ses phrases cassantes qui soulevaient des interruptions furieuses. Beau masque d'homme honnête et intègre, mais qui ne tenait que par des fils usés ! Où sombrera-t-il de naufrage en naufrage ?

La place de Guyot-Montpayroux — cet autre dégringolé — est vacante dans la maison de santé où le pauvre fou rédigeait ses protocoles funambulesques et des listes d'élection.

Et n'est-ce pas les trois quarts du temps la dernière halte des chasseurs avides de millions qui brûlèrent trop vite la vie par les deux bouts ?

Mardi.

« Maintenant toi, petite Chérie, toi pauvre dernier volume du » dernier des Goncourt, va où sont allés tous tes aînés, depuis les » *Hommes de lettres* jusqu'à la *Faustin* ; va t'exposer aux mépris, » aux dédains, aux ironies, aux injures, aux insultes dont le labueur » obstiné de ton auteur, sa vieillesse, les tristesses de sa vie solitaire ne le défendaient pas encore hier et qui, cependant, lui » laissent entière malgré tout et tous une confiance à la Stendhal » dans le siècle qui va venir. »

Ainsi se termine, avec une mélancolie profonde, l'espèce de testament littéraire qu'Edmond de Goncourt a placé en tête de son nouveau roman. C'est une page superbe et fière que cette préface. Elle nous montre le bon chemin. Elle nous apprend qu'il ne faut pas reculer d'un pas, et sans trêve marcher en avant, apporter du neuf dans l'art moderne. On se sent plus fort, plus décidé après l'avoir lue. Elle est l'acte de foi viril et plein de sérénité d'un écrivain qui a bataillé durant vingt ans et, revenu de tous les orgueils, de tous les rêves, voit maintenant les choses de haut, compte autour de lui ceux qui l'aiment, qui l'admirent comme leur chef, et ayant semé le bon grain, attend patiemment l'été reposant où les moissons ondulent à perte de vue.

Tout l'homme apparaît entre ces lignes hautaines. Le grand seigneur dont l'aïeul présidait aux États généraux la noblesse des Trois-Évêchés et qui s'est enfermé avec ses chers souvenirs et ses bibelots japonais au fond de sa coquette petite maison d'Auteuil. Le Lorrain aux épaules robustes, à la face fière et songeuse où il y a du rêve dans les prunelles étrangement dilatées, qui ne s'est jamais consolé de ne pas être parti avant le frère qu'il aimait, qui nargue avec un beau dédain tranquille les jalousies mesquines, les ambitions bêtes, les élans avortés dont il est le témoin involontaire.

Quel adorable livre que cette étude de « Chérie » !

Comme il a fouillé subtilement l'enfance et la jeunesse de cette petite fille mondanisée avant même de savoir habiller une poupée ! Les femmes se regarderont dans ces chapitres légers et odorants comme en un miroir magique où l'on se revoit gamine. Il a analysé avec une délicatesse quasi-féminine les sensations les plus intimes, les passionnettes furtives, tout ce qui est la vie d'une jeune fille jusqu'à son mariage ; la première communion, le premier trouble des sens, le premier essayage d'une robe du bon faiseur, la première valse, la comédie de l'amour, la promiscuité dangereuse des amies qui se marient avant les autres, tout, même cette langueur étrange dont meurt Chérie peu à peu, parce que son cœur est demeuré vide, parce qu'elle n'a pu trouver aucun mari.

L'écrivain qui a produit un livre pareil vaut qu'on le respecte et qu'on le salue. C'est un maître dans toute l'acception du terme.

Mercredi.

Frédéric Mistral, le doux félibre de Provence, vient de publier son poème de « Nerto ». Un conte fabuleux du vieux temps où les papes tenaient cour plénière en Avignon, où les carrosses des cardinaux passaient dans la poussière blanche des routes au galop de leurs mules ferrées d'argent, où les princes des Baux, engourdis dans leurs palais de marbre, ne songeaient qu'à aimer et à écouter les virelais des chanteurs errants, plus joyeux encore que les cigales, où les belles filles étaient folles de leur corps, sachant bien qu'on ne leur marchanderait pas l'absolution et où un lion gouvernait symboliquement la vieille ville romaine d'Arles.

Cela éblouit et charme à la fois, et l'on rêverait d'entendre psalmodier ces rimes provençales, aussi sonores, aussi tendres qu'une musique, ces mots amoureux languissants, tout imprégnés d'on ne sait quelle paresse heureuse par la seule artiste qui sache encore dire des vers, par Sarah Bernhardt, la nerveuse affinée

qui comprend, qui sent, qui souffre et jouit de ce qu'elle déclame et dont la voix trainante semble la modulation voilée d'une harpe qu'effleuraient des doigts indolents de princesse...

VALRÉAS.





LE GÉNÉRAL SAUSSIER
GOUVERNEUR MILITAIRE DE PARIS
Dessin de DESMOULIN.

Le Général Saussier

Mazarin avait l'habitude de demander à ceux qui lui proposaient un homme : « Est-il heureux ? »

Le général Saussier eût été l'homme de Mazarin.

Heureux, en effet, entre les heureux, car il a toujours été en campagne depuis sa sortie de l'École, son nom se retrouve depuis 1850 à toutes les pages glorieuses de notre histoire militaire, écrit par lui-même, avec son sang.

Partout au premier rang, partout vaillant entre les plus braves, il ne compte plus ses blessures, criblé qu'il est comme le drapeau du 41^e, ce régiment qui se battit si héroïquement sous ses ordres à Borny, à Gravelotte et à Rezonville.

Son nom est resté légendaire au régiment étranger avec lequel il a fait les campagnes d'Afrique, de Crimée, d'Italie et du Mexique.

Pas plus que ses blessures il ne compte ses citations.

A Metz, quand l'heure fatale sonna, quand le colonel Saussier reçut l'ordre de faire porter le drapeau du 41^e à l'arsenal, où la sublime loque devait être brûlée, quand le sacrifice fut accompli et qu'il eut dit adieu à cet emblème de la France, glorieux et déchiré comme elle, qui s'en allait tristement, sans bruit de fanfares, en deuil dans sa gaine noire, le cœur de ce soldat se révolta, et il remit au maréchal Lebœuf une protestation de tous les officiers de son régiment.

Son régiment ! Il ne voulait pas le quitter, et quand les Allemands lui proposèrent cette infamie de se déclarer prisonnier sur parole, il leur répondit : « Jamais ! »

On l'enferma alors en Silésie, dans la forteresse de Graudenz, bâtie autrefois par Frédéric contre les Russes.

Là, il trouva deux officiers du 10^e cuirassiers, deux capitaines d'infanterie et un capitaine du génie—des vaillants qui, comme lui, n'avaient qu'une idée, revoir la France pour se battre à nouveau, à outrance.

Le commandant de la forteresse, le père Kronensturm, après avoir essayé de lui démontrer l'inutilité d'une évasion, lui dit à son tour : « Allons, colonel Saussier, fote barole et che fus laisse libre. Fus le foyez, imbossible sortir de Graudenz. »

Le colonel lui montra la porte et lui répondit : « Jamais. Je m'évaderai. »

Un beau jour, le dragon pris à Spickeren qui lui servait d'ordonnance, et qui, né à Forbach, avait grâce à sa connaissance de la langue allemande gagné la confiance du commandant Kronensturm, lui apporta des effets bourgeois dans une valise.

Tous les deux s'habillèrent sur le rempart où le colonel faisait sa promenade habituelle et, une canne à la main, la tête enfoncée dans les fourrures, fumant tranquillement une grosse pipe allemande, le colonel Saussier passa devant le factionnaire suivi du dragon, déguisé aussi et portant la valise sur l'épaule.

Les soldats du fort ne reconnurent heureusement pas la démarche du colonel, qu'une ancienne blessure obligeait à traîner la jambe.

Il y a 8 milles allemands de Graudenz à Strasburg, le village polonais que les fuyitifs se proposaient d'atteindre. Mais arrivés à moitié chemin, à Roeden, épuisés de fatigue, ils durent chercher une voiture au risque de se faire reconnaître.

Heureusement le bourgmestre de Roeden était ce jour-là ivre de bière et en belle humeur : « Vous voyez partout des officiers français qui s'évadent, dit-il à l'aubergiste qui venait le prévenir, laissez-moi donc finir ma partie. »

A Graudenz, les prisonniers avaient fait un *bonhomme* dans le lit du colonel, et pendant deux jours, quand le sous-officier chargé par la *commandatur* de vérifier la présence des officiers français entra dans la chambre, ils lui disaient tout bas : « Herr oberst Saussier Krank. »

Alors, celui-ci répondait : « Ya, ya » et se retirait lourdement, sur la pointe de ses gros pieds, pour ne pas faire de bruit.

Mais le troisième jour, le commandant Kronensturm vint en personne. Quand il s'aperçut de la fraude, il tournoya sur lui-même, puis, ahuri, affolé, idiot, il se mit à chercher partout, jusque dans le poêle, pendant que les officiers français éclataient de rire, pour la première fois depuis leur captivité.

De retour en France, le colonel Saussier fut nommé général de brigade au commandement de l'armée du Havre ; puis vinrent l'armistice et l'insurrection algérienne.

Il fallait des africains et naturellement le général Saussier fut désigné. Une fois de plus, il put prouver sa haute intelligence, sa rare énergie et ses brillantes qualités d'homme de guerre : aussi, en 1878, était-il récompensé des éminents services qu'il avait rendus par les étoiles de divisionnaire.

Quelques mois plus tard il était appelé au commandement du 19^e corps, qu'il vint de quitter pour prendre possession du gouvernement de Paris.

Grand et beau d'allure, le nouveau gouverneur est jeune : il n'a que cinquante-six ans. Grand-croix de la Légion d'honneur, il s'est vu décerner, après l'expédition de Tunisie, la plus haute distinction que puisse obtenir un officier général : il a été décoré de la médaille militaire.

Jamais la croix du soldat n'a été placée sur un cœur plus généreux.



DE L...

P. L. LUNEL

LA CAVALERIE FRANÇAISE EN 1884

Tel est le titre d'un livre nouveau signé : *Ubiez*.

Sincère, convaincu, vivant et vibrant, l'auteur fait un plaidoyer entraînant en faveur de son arme, et tous les officiers de cavalerie voudront lire l'ouvrage que nous leur signalons aujourd'hui.

Il ne lui manque, comme le dit spirituellement M. Ubiez en terminant, « qu'un élément de sympathie : la *médiance* ».

« Un des traits les plus caractéristiques de notre époque, dit-il encore, c'est un amour immodéré du changement doublé d'une haine instinctive de tout ce qui a l'apparence d'une suprématie.

» Il est rare qu'une personnalité puisse surgir sans être désignée à la malveillance : certains esprits sont, par système, jaloux de tout prestige, impatientes de toute règle, et si une spécialité s'affirme, ils ne lui laissent pas le temps de se justifier par ses œuvres, tant ils sont pressés à la renverser...

» Si bien que les œuvres les plus patriotiques, commencées souvent avec la plus grande vigueur, ne peuvent que rarement être menées à bonne fin. »

En effet, ce que vient réfuter M. Ubiez dans la première partie de son livre, ce sont les attaques violentes dont les chefs les plus marquants de la cavalerie ont été l'objet, en particulier, depuis l'apparition du Règlement de 1882.

Personne n'a trouvé grâce devant la critique : ni le général auquel la haute direction des manœuvres a été confiée ces dernières années, ni les membres du Comité de cavalerie.

Celui-ci, disaient certaines feuilles, n'a même pas pu enfanter le « *ridiculus mus* » de la fable.

D'autres ont entrepris une longue et pénible campagne sous ce titre ronflant : « *La grande maîtrise de la cavalerie* », cherchant à démontrer le danger chimérique de cette situation *exceptionnelle* qui n'existe *nulle part ailleurs*.

Est-ce que le prince Frédéric-Charles n'est pas inspecteur général permanent de toute la cavalerie allemande ?

Le grand-duc Nicolas n'occupe-t-il pas en Russie la même situation exceptionnelle ?

De même, en Autriche, le général Pajcewicz ? Enfin, en Italie, cette charge n'a-t-elle pas été créée par décret royal du 26 juillet dernier ?

On a voulu effrayer l'opinion publique, cette bonne personne, à qui l'on fait dire tout ce qu'on veut, et pour cela on a prononcé le mot de *dictature*.

Nos voisins, plus sages, ont compris qu'il fallait un homme à la tête d'une institution : aussi, chez eux, retrouve-t-on à toute page de l'histoire de leur cavalerie ces trois noms, Wrangel, von Schmidt, Frédéric-Charles.

Toutes ces attaques ont presque enrayé les progrès de la cavalerie française, cette arme qui devrait être, suivant l'énergique expression du général Bonie « altérée de mouvement et buvant l'air ».

Or, dès 1873, M. le lieutenant-colonel Riva, alors capitaine instructeur au 14^e dragons, dans une brochure empreinte du véritable esprit cavalier, disait : « Quand toutes les cavaleries avancent et progressent, ne pas marcher c'est reculer. »

Paroles rééditées par l'empereur Guillaume dans un *Ordre du jour à ses troupes* : « Là où il n'y a point d'efforts, il y a stagnation, et la stagnation produit le mouvement rétrograde et non l'immobilité qui n'existe pas. »

Oui, M. Ubiez a cent fois raison lorsqu'il dit aux adversaires du Comité, après avoir énuméré les éminents services rendus par celui-ci :

« Vous regardez à travers une loupe et avec une certaine complaisance peut-être, vous prenez peur et vous voulez nous faire partager votre effroi.

» Quel est ce monstre horrible, hérissé, cuirassé, armé de piques et de dards ?

» Retirez le verre :

» C'est une simple abeille travailleuse ! »

Quelle a été la conclusion de la brochure allemande : *La France est-elle prête ?* due à la plume d'un officier prussien après les manœuvres de Châlons ?

« Un jugement d'ensemble sur la cavalerie française peut, à notre avis personnel, se résumer ainsi :

» Les progrès et les efforts sont incontestables ; les principes de la

» tactique sur trois lignes sont connus des chefs, mais souvent mal appliqués.

» L'esprit d'offensive a besoin d'être encore développé. La pratique, la précision et la rapidité manquent encore ; la remonte de la cavalerie et de l'artillerie à cheval laisse beaucoup à désirer, de sorte que des années d'un « *travail incessant* » sont encore nécessaires pour que le mot provocant « *archiprêt* » soit vrai pour la cavalerie. »

Il faut donc à la cavalerie un entraîneur infatigable, un fanatique toujours porté vers son idéal, doué de « la plus grande activité intellectuelle basée sur l'instruction de détail la plus minutieuse », comme le dit le major Kœlher, et secondé par tous avec cet entrain, cette foi et cette abnégation qui sont les qualités du véritable officier de cavalerie décrit par Napoléon, de Brack et le prince de Ligne.

La cavalerie est l'arme qui a le plus besoin aujourd'hui d'encouragements, de sollicitude et de sacrifices.

Car c'est elle qui dans la prochaine guerre se jettera dès le début sur la cavalerie adverse, comme un homme sur un homme, et la prendra à la gorge.

Cette idée du duel à outrance des deux cavaleries ennemies est passée de l'autre côté du Rhin à l'état d'article de foi.

En effet, l'armée privée de sa cavalerie se verra privée de l'atmosphère de sûreté nécessaire à la vie, livrée à une incertitude poignante, dépouillée de ressources, et, devenue subitement inerte, cette masse, *sourde et aveugle*, ressemblera en quelque sorte à une forteresse investie.

Chez nous, un général connu, à qui l'on demandait ce qu'il ferait de la cavalerie si on la mettait sous ses ordres au moment d'une déclaration de guerre :

« Si dès le début, répondit-il, on me confiait le commandement de la cavalerie, huit jours après il n'y en aurait plus ! »

Cette réponse prouve un sentiment très exact de la valeur et de l'emploi de l'arme du dévouement et du sacrifice.

Or, depuis la loi du 13 mars 1875, votée comme on sait sous l'impression que le rôle de la cavalerie était désormais fort amoindri, on n'a rien fait pour cette arme.

Qu'on médite donc ces paroles de Raoul Frary (*le Péril national*) : « En matière d'organisation militaire le progrès consiste à être de plus en plus prêt, de plus en plus instruit, à redoubler d'abnégation et d'activité, au moins jusqu'à ce que l'Europe ait retrouvé son équilibre. »

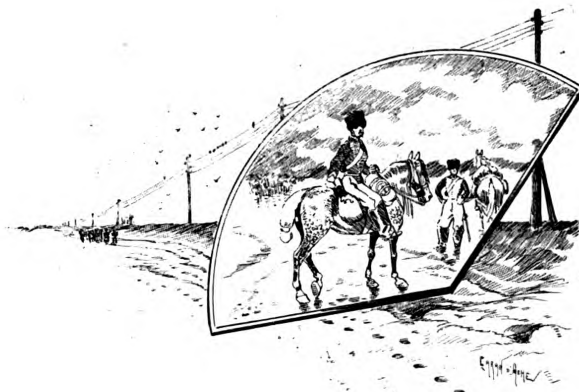
Et celles-ci du baron von der Goltz (*La nation armée*) : « L'effectif de la cavalerie, comme bien d'autres choses de l'organisation militaire des États modernes, est fixé par la comparaison avec l'effectif de celui de ces États qu'on pourra éventuellement avoir à combattre. »

Le livre de M. Ubiez est une œuvre généreuse, marquée au coin d'une conviction chaude et entraînant.

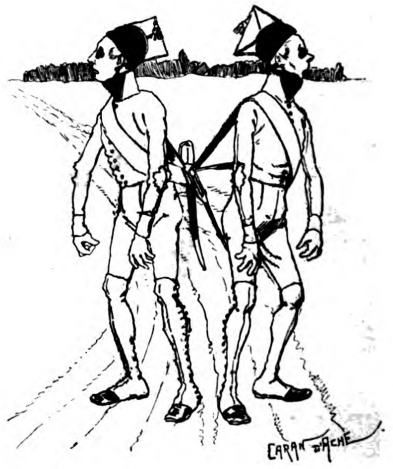
Ses arguments, exempts de parti pris, sont tous assis sur des bases irréfutables : les chiffres et les faits.

Il est souvent difficile de se faire entendre quand on a raison, les gens qui ont tort criant d'ordinaire plus qu'il ne faut : la voix de M. Ubiez sera entendue, car c'est celle d'un cavalier qui aime passionnément son arme, et elle trouvera de l'écho dans le cœur de tous les vrais cavaliers.

ÉTENDARD.



LA VIE MILITAIRE



... Une poule survint... — Dessin de Caran d'Ache.



« Comme ces créatures sont infâmes ! »

Dessin de G. TIRÉ-BOGNET

L'HÉRITAGE

PAR GUY DE MAUPASSANT

(Suite.)

VII

Depuis cette heureuse découverte, les trois parents vivaient dans une union parfaite. Ils étaient d'humeur gaie, égale et douce. Cachelin avait retrouvé toute son ancienne jovialité, et Cora accablait de soins son mari. Lesable aussi semblait un autre homme, toujours content, et bon enfant comme jamais il ne l'avait été.

Maze venait moins souvent et semblait à présent mal à son aise dans la famille ; on le recevait toujours bien, avec plus de froideur cependant, car le bonheur est égoïste et se passe des étrangers.

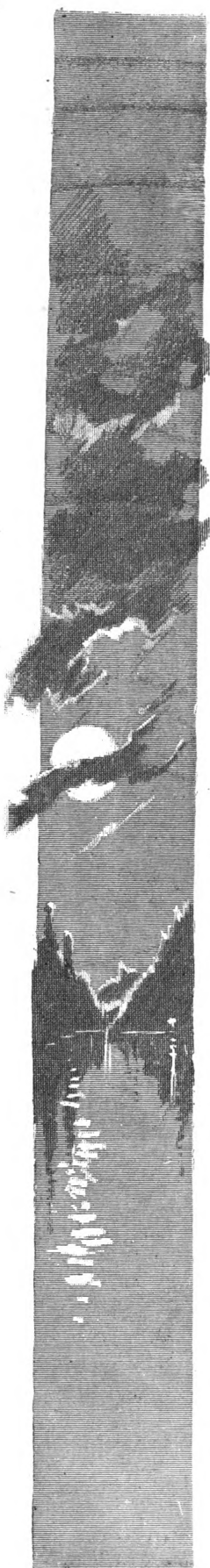
Cachelin lui-même paraissait éprouver une certaine hostilité secrète contre le beau commis qu'il avait, quelques mois

plus tôt, introduit avec empressement dans le ménage. Ce fut lui qui annonça à cet ami la grossesse de Coralie. Il la lui dit brusquement : « Vous savez, ma fille est enceinte ! »

Maze, jouant la surprise, répliqua : « Ah bah ! vous devez être bien heureux. »

Cachelin répondit : « Parbleu ! » et remarqua que son collègue, au contraire, ne paraissait point enchanté. Les hommes n'aiment guère voir en cet état, que ce soit ou non par leur faute, les femmes dont ils sont les fidèles.

Tous les dimanches cependant, Maze continuait à dîner dans la maison. Mais les soirées devenaient pénibles à passer ensemble, bien qu'aucun désaccord grave n'eût surgi ; et cet étrange embarras grandissait de semaine en semaine. Un soir même, comme il venait de sortir, Cachelin déclara d'un



air furieux : « En voilà un qui commence à m'embêter ! » Et Lesable répondit : « Le fait est qu'il ne gagne pas à être beaucoup connu. » Cora avait baissé les yeux. Elle ne donna pas son avis. Elle semblait toujours gênée en face du grand Maze qui, de son côté, paraissait presque honteux près d'elle, ne la regardait plus en souriant comme jadis, n'offrait plus de soirées au théâtre, et semblait porter ainsi un fardeau nécessaire, cette intimité naguère si cordiale.

Mais un jeudi, à l'heure du dîner, quand son mari rentra du bureau, Cora lui baisa les favoris avec plus de câlinerie que de coutume, et elle lui murmura dans l'oreille :

« Tu vas peut-être me gronder ?

— Pourquoi ça ?

— C'est que... M. Maze est venu pour me voir tantôt. Et moi, comme je ne veux pas qu'on jase sur mon compte, je l'ai prié de ne jamais se présenter quand tu ne serais pas là. Il a paru un peu froissé ! »

Lesable surpris demanda :

« Eh bien ! qu'est-ce qu'il a dit ?

— Oh ! il n'a pas dit grand'chose, seulement cela ne m'a pas plu tout de même, et je l'ai prié alors de cesser complètement ses visites. Tu sais bien que c'est papa et toi qui l'aviez amené ici, moi je n'y suis pour rien. Aussi, je craignais de te mécontenter en lui fermant la porte. »

Une joie reconnaissante entra dans le cœur de son mari : « Tu as bien fait, très bien fait. Et même je t'en remercie. »

Elle reprit, pour bien établir la situation des deux hommes qu'elle avait réglée d'avance : « Au bureau, tu feras semblant de ne rien savoir, et tu lui parleras comme par le passé : seulement il ne viendra plus ici. »

Et Lesable, prenant avec tendresse sa femme dans ses bras, la bécota longtemps sur les yeux et sur les joues. Il répétait : « Tu es un ange !... tu es un ange ! » Et il sentait contre son ventre la bosse de l'enfant déjà fort.

Rien de nouveau ne survint jusqu'au terme de la grossesse.

Cora accoucha d'une fille dans les derniers jours de septembre. Elle fut appelée Désirée, mais comme on voulait faire un baptême solennel, on décida qu'il n'aurait lieu que l'été suivant dans la propriété qu'ils allaient acheter.

Ils la choisirent à Bougival, sur le coteau boisé qui va de la Malmaison à Marly-le-Roi.

VIII

De grands événements s'étaient accomplis pendant l'hiver. Aussitôt l'héritage acquis, Cachelin avait réclamé sa retraite, qui fut aussitôt liquidée et il avait quitté le bureau. Il occupait ses loisirs à découper, au moyen d'une fine scie mécanique, des couvercles de boîtes à cigares. Il en faisait des horloges, des coffrets, des jardinières, toutes sortes de petits meubles étranges. Il se passionnait pour cette besogne dont le goût lui était venu en apercevant un marchand ambulancier travailler ainsi ces plaques de bois, sur l'avenue de l'Opéra. Et il fallait que tout le monde admirât chaque jour ses dessins nouveaux, d'une complication savante et puérile.

Lui-même, émerveillé devant son œuvre, répétait sans cesse : « C'est étonnant ce qu'on arrive à faire ! »

Le sous-chef, M. Rabot, étant mort enfin, Lesable remplissait les fonctions de sa charge bien qu'il n'en reçût pas le titre, car il n'avait point le temps de grade nécessaire depuis sa dernière nomination.

Cora était devenue tout de suite une femme différente, plus réservée, plus élégante, ayant compris, deviné, flairé toutes les transformations qu'impose la fortune.

Elle fit, à l'occasion du jour de l'an, une visite à l'épouse du chef, grosse personne restée provinciale après trente-cinq ans de séjour à Paris, et elle mit tant de grâce et de séduction à la prier d'être la marraine de son enfant, que Mme Torchebeuf accepta. Le grand-père Cachelin fut parrain.

La cérémonie eut lieu par un dimanche éclatant de juin. Tout le bureau était convié, sauf le beau Maze qu'on ne voyait plus.

À neuf heures, en gare de Rueil, Lesable attendait le train de Paris, tandis qu'un groom en livrée à gros boutons dorés tenait par la bride un poney dodu devant un petit panier tout neuf.

La machine au loin siffla, puis apparut, traînant son chapelet de voitures d'où s'échappa un flot de voyageurs.

M. Torchebeuf sortit d'un wagon de première classe, avec sa femme en toilette éclatante, tandis que d'un wagon de deuxième Pitolet et Boissel descendaient. On n'avait point osé inviter le père Savon, mais il était entendu qu'on le rencontrerait par hasard, dans l'après-midi, et qu'on l'amènerait dîner avec l'assentiment du chef.

Lesable s'élança au-devant de son supérieur, qui marchait gravement, tout petit dans sa redingote fleurie par sa grande décoration qui avait l'air d'une rose rouge épanouie ; son crâne énorme, surmonté d'un chapeau à larges ailes, écrasait son corps chétif, lui donnait un aspect de phénomène ; et sa femme, en se haussant un rien sur la pointe des pieds, pouvait regarder sans peine par-dessus sa tête.

Léopold, radieux, s'inclinait, remerciait. Il les fit monter dans le panier, puis courant vers ses deux collègues qui s'en venaient modestement derrière, il leur serra les mains en s'excusant de ne les pouvoir porter aussi dans sa voiture trop petite : « Prenez le tramway, il vous dépose devant ma porte : Villa Désirée, la quatrième après le tournant. Dépêchez-vous pour avoir de la place. »

Et, montant dans sa voiture, il prit les guides et partit, tandis que le groom sautait lestement sur le petit siège de derrière.

La cérémonie eut lieu dans les meilleures conditions. Puis on rentra pour déjeuner. Chacun, sous sa serviette, trouva un cadeau proportionné à l'importance de l'invité. La marraine eut un bracelet d'or massif, son mari une épingle de cravate en rubis, Boissel un portefeuille en cuir de Russie, et Pitolet une superbe pipe d'écume. C'était Désirée, disait-on, qui offrait ces présents à ses nouveaux amis.

Mme Torchebeuf, rouge de confusion et de plaisir, mit aussitôt à son gros bras le cercle brillant, et comme le chef avait une mince cravate noire qui ne pouvait porter d'épingle, il piqua le bijou sur le revers de sa redingote, au-dessous de la Légion d'honneur, comme une autre croix d'ordre inférieur.

Par la fenêtre on découvrait un grand ruban de rivière, montant vers Chatou, le long de l'île plantée d'arbres géants. Le soleil tombait en pluie sur l'eau, en faisant un fleuve de feu. Le commencement du repas fut grave, rendu sérieux par la présence de M. et de Mme Torchebeuf. Puis on s'égaya. Cachelin lâchait des plaisanteries de poids, qu'il se sentait permises, étant riche ; et on riait. De Pitolet ou de Boissel, elles auraient certainement choqué.

Au dessert, il fallut apporter l'enfant, que chaque convive embrassa. Noyé dans une neige de dentelles, il regardait ces gens de ses yeux bleus troubles et sans pensée, et il tournait un peu sa tête bouffie où semblait s'éveiller un commencement d'attention.

Pitolet, au milieu du bruit des voix, glissa dans l'oreille de son voisin Boissel : « Elle a l'air d'une petite Mazette. »

Le mot courut au ministère, le lendemain.

Cependant, deux heures et demie venaient de sonner, on

avait bu les liqueurs, et Cachelin proposa de visiter la propriété, puis d'aller faire un tour au bord de la Seine.

Les convives, en procession, circulèrent de pièce en pièce, depuis la cave jusqu'au grenier, puis ils parcoururent le jardin, d'arbre en arbre, de plante en plante, puis on se divisa en deux bandes pour la promenade.

Cachelin, un peu gêné près des dames, entraîna Boissel et Pitolet jusqu'à la Grenouillère, tandis que Mmes Torchebeuf et Lesable, avec leurs maris, remonteraient sur l'autre berge, des femmes honnêtes ne pouvant se mêler au monde débraillé de l'île.

Elles allaient avec lenteur, sur le chemin de halage, suivies des deux hommes qui causaient gravement du bureau.

Sur le fleuve, des yoles passaient, enlevées à longs coups d'aviron par des gaillards aux bras nus dont les muscles roulaient sous la chair brûlée. Les canotières, allongées sur des peaux de bêtes noires ou blanches, gouvernaient la barre, engourdies sous le soleil, tenant ouvertes sur leur tête, comme des fleurs énormes courant sur l'eau, des ombrelles de soie rouge, jaune ou bleue. Des cris passaient sur la rivière, des appels et des engueulades, et un bruit lointain de voix humaines, confus et continu, indiquait, là-bas, sous les arbres, le vaste café flottant.

Quand elles furent en face, les deux femmes s'arrêtèrent. Pareil à un bateau coiffé d'un toit, l'établissement portait une cohue agitée et brillante. C'étaient des canotiers en maillot blanc, qui posaient pour la poitrine, des commis lâchés le dimanche, des hommes de tout genre, de tout poil, de toute tare et de tous les mondes, et des filles de tout ordre, dans tous les costumes.

Des nageurs piquaient des têtes, remontaient sur le bateau et ressautaient dans l'eau, qui jaillissait sur les spectateurs et sur les buveurs du café. Une flotte d'embarcations glissait sur le fleuve. On en voyait toujours venir de nouvelles, minces comme des aiguilles et filant à toute vitesse sous l'effort violent des bras, tandis que les deux grosses barques du passeur, pleines de gens debout, traversaient le fleuve d'une rive à l'autre, de minute en minute, apportant et reportant sans cesse leur chargement de public.

Mme Torchebeuf, surprise, regardait ce grouillement bruyant de vie. Cora lui dit : « C'est ainsi tous les dimanches. Cela me gêne ce charmant pays. »

Un canot venait doucement. Deux femmes, ramant, traînaient deux gaillards couchés au fond. Une d'elles cria vers la berge : « Ohé ! ohé ! les femmes honnêtes ! J'ai un homme à vendre, pas cher, voulez-vous ? »

Cora, se détournant avec mépris, passa son bras sous celui de son invitée : « On ne peut même rester ici, allons-nous-en. Comme ces créatures sont infâmes ! »

Et elles repartirent. M. Torchebeuf disait à Lesable : « C'est entendu pour le 1^{er} janvier. Le directeur me l'a formellement promis. »

Et Lesable répondait : « Je ne sais comment vous remercier, mon cher maître. »

En rentrant, ils trouvèrent Cachelin, Pitolet et Boissel riant aux larmes et portant presque le père Savon, trouvé dans l'île avec une cocotte, affirmaient-ils par plaisanterie.

Le vieux, effaré, répétait : « Ça n'est pas vrai ; non, ça n'est

pas vrai. Ça n'est pas bien, de dire ça, monsieur Cachelin, ça n'est pas bien. »

Et Cachelin, suffoquant, criait : « Ah ! vieux farceur ! Tu l'appelais : « Ma petite plume d'oie chérie. » Ah ! nous le tenons, le polisson ! »

Ces dames elles-mêmes se mirent à rire, tant le bonhomme semblait éperdu.

Cachelin reprit : « Si monsieur Torchebeuf le permet, nous allons le garder prisonnier pour sa peine, et il dinera avec nous ? »

Le chef consentit avec bienveillance : « Mais certainement ! » Et on continua à rire sur la dame laissée dans l'île par le vieux qui protestait toujours, désolé de cette mauvaise farce.

Ce fut là, jusqu'au soir, un sujet à mots d'esprit inépuisable, qui prêta même à des grivoiseries.

Cora et Mme Torchebeuf, assises sous la tente sur le perron, regardaient le soleil se coucher derrière les grands arbres. Il jetait dans les feuilles une poussière de pourpre. Aucun souffle ne remuait les branches ; une paix sereine, infinie tombait du ciel flamboyant et calme.

Quelques bateaux passaient encore, plus lents, rentrant au garage.

Cora demanda : « Il paraît que ce pauvre M. Savon a épousé une gueuse ? »

Mme Torchebeuf, au courant de toutes les choses du bureau, répondit : « Oui, une orpheline beaucoup trop jeune, qui l'a trompé avec un mauvais sujet et qui a fini par s'enfuir avec lui. » Puis la grosse dame ajouta : « Je dis que c'était un mauvais sujet, je n'en sais rien. On prétend qu'ils s'aimaient beaucoup. Dans tous les cas, le père Savon n'est point séduisant. »

Mme Lesable reprit gravement : « Cela n'excuse rien. Le pauvre homme est bien à plaindre. Notre voisin d'à côté, M. Barbou, est dans le même cas. Sa femme s'est éprise d'une sorte de peintre qui passait les étés ici et elle est partie avec lui à l'étranger. Je ne comprends pas qu'une femme tombe jusque-là ; à mon avis, il devrait y avoir un châtement spécial pour de pareilles misérables qui apportent la honte dans une famille. »

Au bout de l'allée, la nourrice apparut, portant Désirée dans ses dentelles. L'enfant venait vers les deux dames, toute rose dans la nuée d'or rouge du couchant. Elle regardait le ciel de feu de ce même œil pâle, étonné et vague qu'elle promenait sur les visages.

Tous les hommes, qui causaient plus loin, se rapprochèrent ; et Cachelin, saisissant sa petite-fille, l'éleva au bout de ses bras comme s'il eût voulu la porter dans le firmament. Elle se profilait sur le fond brillant de l'horizon avec sa longue robe blanche qui tombait jusqu'à terre.

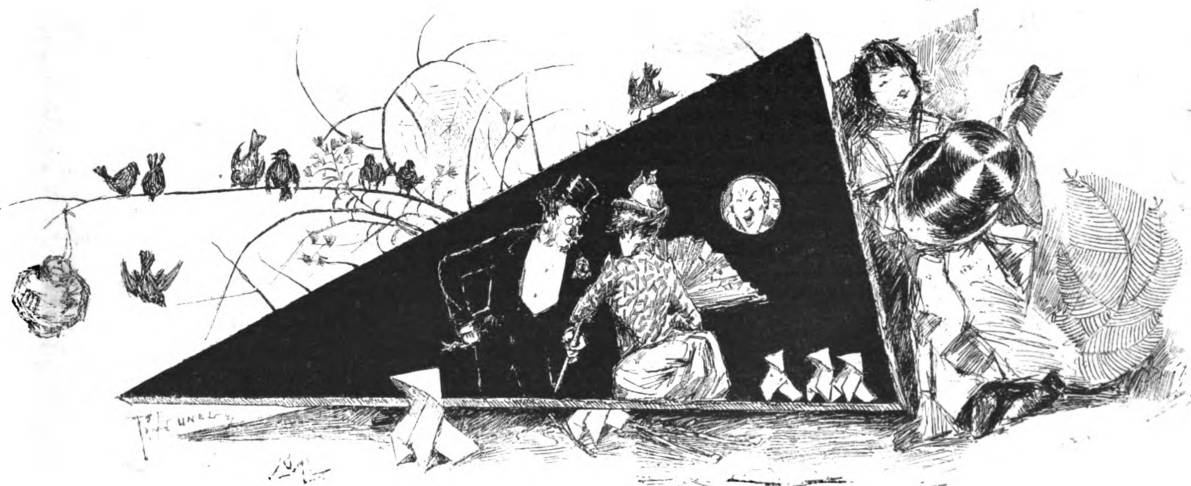
Et le grand-père s'écria : « Voilà ce qu'il y a de meilleur au monde, n'est-ce pas, père Savon ? »

Et le vieux ne répondit pas, n'ayant rien à dire, ou, peut-être, pensant trop de choses.

Un domestique ouvrit la porte du perron, en annonçant : « Madame est servie ! »

Fin

GUY DE MAUPASSANT.





L'arrosage des galons. — Dessin de Eugène Chaperon.



Il était une fois... — commença gaiment le brigadier Malancel — un sous-officier fêtard.

C'était un vrai luron et un bon enfant que le maréchal des logis d'Hinterdy.

Malheureusement, il avait le diable au corps.

A vingt ans, il avait déjà croqué deux oncles, trois tantes et deux grand'mères, et, par-dessus le marché, prodigieusement engagé l'avenir.

Que voulez-vous ? Il ne savait rien refuser aux femmes. Alors, lancé comme il l'était dans le monde où l'on dévore, ç'avait été l'affaire d'un temps, trois mouvements. Crac ! Vidé !

Criblé de dettes, qu'il espérait du reste payer à la mort de son dernier oncle, qu'il appelait un oncle incarné, en raison de l'entêtement avec lequel le vieux tenait au rang, il s'était engagé au 10^e lanciers, le plus beau régiment du monde.

Du premier coup il avait conquis le colonel, un brave homme qui aimait la jeunesse, ayant été lui-même pas mal cerveau brûlé à ses débuts.

— Ainsi, avait demandé ce dernier à d'Hinterdy le jour de son arrivée, vous vous engagez parce que vous aimez notre beau métier des armes ?

— Beaucoup pour cela, mon colonel, mais aussi un peu parce que j'y suis forcé.

— Vous avez fait la fête ? vous avez des dettes, je parie ? Ah ! je n'aime pas cela, et à partir d'aujourd'hui, il faudra dépouiller le vieil homme !

— Oh ! mon colonel, je les paierai... avec le temps.

— Ah çà ! vous en avez donc beaucoup ? Voyons. Dix mille francs ? Plus que cela ? Vingt mille francs ?

— Oh ! mon colonel !

— Trente mille francs ? Cinquante mille francs, peut-être ? Diable ! mauvaise affaire, alors.

— Hélas ! mon colonel, c'est mieux que cela.

— Mais encore ?

— Eh bien, répondit l'engagé après avoir un peu réfléchi, je crois que je m'en tirerais avec trois cent mille francs.

— Hein ! répéta le colonel abasourdi... Trois cent mille... et aussitôt, avec une certaine déférence : Mon ami, donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Six mois après, le lancier d'Hinterdy, qui se conduisait d'une manière exemplaire, était nommé brigadier, et au bout d'un an, je l'appelais maréchal des logis.

Avec plaisir, ma foi, car je vous l'ai déjà dit, c'était un vrai luron et un bon enfant.

— Allons ! mon vieux brave, me disait-il, lorsque nous prenions la garde ensemble, amène un peu ta vieille moustache en face de moi et disons deux mots à cette bouteille de Pomard.

— Et maintenant, continuait-il après m'avoir fait avaler la moitié de son déjeuner et m'avoir offert un cigare long comme un tube à congé, raconte-moi tes campagnes. Parle-moi de tes Bédouins. Plus tu en massacreras, plus cela me fera plaisir.

Mais à peine était-il sous-officier que son oncle mourut. Alors d'Hinterdy, après avoir payé ses dettes, se retrouvant à la tête

d'un nombre respectable de billets de banque larges comme des parapluies, retrouva en même temps toutes ses habitudes d'autrefois. Il prit une permission, puis deux, puis trois et revint de Paris d'abord avec un cheval, ensuite avec des voitures, enfin avec une brune qui se teignait en blond, puis avec une blonde qui se teignait en brun, des caniches, un groom, tout le bataclan, quoi !

Cela dura six mois et la débâcle commença. La blonde partit, la brune ne revint pas, le groom fut chassé, les chevaux vendus, et le pauvre d'Hinterdy resta seul... avec ses créanciers.

Et les réclamations se mirent à pleuvoir dru comme grêle, à tel point que le colonel, après avoir longtemps hésité, finit par donner l'ordre de faire vivre le maréchal des logis d'Hinterdy à l'ordinaire de la troupe.

C'était dur de revenir au rata au lard après les fins soupers à la Maison Dorée et autres lieux circonvoisins, mais notre homme était philosophe.

— La nourriture est saine et abondante, se dit-il. Or, quand l'estomac va, tout va. Attendons des temps meilleurs.

Un jour, de garde à l'une des portes de la ville, il allait attaquer de grand appétit la gamelle qu'on venait de lui apporter, lorsque le factionnaire annonce : *Ronde Major*.

C'était le commandant de place lui-même, un bonhomme qui aimait à fouiller dans les coins et qui, n'ayant rien de mieux à faire ce jour-là, s'offrait une petite tournée de service.

Vite, d'Hinterdy cache sa gamelle derrière la porte, ne voulant pas que le commandant de place s'aperçût de sa mésaventure, et il fait ranger ses hommes.

Le commandant les inspecte, puis il ordonne de faire rentrer la garde et entre lui-même pour visiter le poste. Tout à coup, pendant qu'il vérifie le cahier de rapports, le pauvre d'Hinterdy entend : *Clap ! clap !* Il tourne la tête et aperçoit la chienne du commandant de place qui, en furetant comme son maître, a trouvé la gamelle derrière la porte et s'est mise à la lamper.

D'Hinterdy regarde avec rage cette queue qui frétille de plaisir, il entend le *clap ! clap !* gourmand s'accroître de plus en plus à mesure que la soupe est moins chaude, et, furieux, il ne peut répondre que par monosyllabes aux questions de son supérieur, lequel s'éloigne en disant :

— Vous avez besoin d'étudier votre *Service des places*, maréchal des logis, je donnerai l'ordre qu'on fasse des théories.

Mais d'Hinterdy a fermé la porte du corps de garde : il a saisi la chienne, lui a attaché la gamelle à la queue, puis il la lâche en la saluant d'un vigoureux coup de botte.

— Puisque tu emportes le contenu, lui crie-t-il, emporte au moins le contenant.

Aussi le commandant de place, qui revenait majestueusement par la rue de Famars, devint-il rouge de colère et de dépit quand il vit venir à lui, bondissant affolée dans un fracas épouvantable, sa propre chienne, sa chienne chérie, la chienne du commandant de place enfin, à laquelle on avait osé... Oh !

Et voilà comment, termina le brigadier Malancel, le maréchal des logis d'Hinterdy dina par cœur ce jour-là et pourquoi, le lendemain, il gémissait sur la paille humide des cachots.

C'est ce qui vous explique enfin, jeunes blaireaux, pourquoi, depuis cette époque, on dit toujours de quelqu'un qui se voit infliger une punition par le service de la Place : « Sans doute il a déshonoré la chienne du commandant de place. »

FOLARÇON.



FRAGMENTS D'HISTOIRE MILITAIRE

CARABINIERS

Les *carabiniers* turent à l'origine, dans la cavalerie, ce que les *grenadiers* étaient dans l'infanterie, des soldats d'élite. En 1676, Louis XIV fit prendre des carabines à quatre gardes du corps de chaque brigade. Le nombre des gardes ainsi armés fut porté, en 1677, à quinze, puis bientôt après à dix-sept, toujours par brigade. Ces cavaliers prirent alors le nom de *carabiniers*, à cause de l'arme spéciale qui leur était affectée. Cette institution fut jugée assez favorablement pour être étendue à toute la cavalerie. Par ordonnance du 26 décembre 1679, Louis XIV établit dans chaque compagnie de sa cavalerie, deux carabiniers choisis parmi les plus adroits tireurs.

Pendant la campagne de 1690, le maréchal de Luxembourg les avait réunis en corps. Ils se distinguèrent à la bataille de Fleurus. C'est alors que le Roi ordonna que l'on formât, par régiment de cavalerie, une compagnie de carabiniers. Toutes les compagnies réunies sous le commandement du marquis de Montfort, mestre de camp de Royal-Roussillon, se distinguèrent à Neerwinden. Monsieur de Montfort fut tué en chargeant à leur tête.

Par ordonnance royale du 1^{er} novembre 1693, toutes ces compagnies furent réunies en un régiment. Ce régiment était composé de cinq brigades, chaque brigade de quatre escadrons, chaque escadron de cinq compagnies. Chaque brigade était commandée par un mestre de camp portant le titre de chef de brigade. Le duc du Maine reçut du Roi le commandement du corps.

La tenue des carabiniers était de drap bleu doublé de rouge.

Royal-Carabiniers prit le dix-huitième rang dans la cavalerie. Le corps des carabiniers, malgré son nom et malgré le rang qu'il occupait au milieu des régiments de cavalerie légère, n'était pas un régiment dans le sens strictement défini que ce mot comporte aujourd'hui. C'était plutôt une division de cavalerie composée de cinq régiments, dont l'effectif s'est élevé jusqu'à quinze mille hommes et n'est jamais descendu au-dessous de quinze cents.

La première campagne des carabiniers fut celle de 1694. Les deux premières brigades étaient à l'armée de Flandre, où elles demeurèrent jusqu'à la fin de la guerre. La brigade du Rozel, détachée contre un parti ennemi qui fourrageait aux environs de Liège, le mit en déroute en lui tuant cent hommes et en lui enlevant trois cents chevaux.

Les trois dernières brigades étaient avec le duc de Noailles en Roussillon. Elles débütèrent sur ce terrain de la manière la plus brillante à la prise de Palamos, ainsi qu'à celles de Gironne, Ostalrick, Castelpollit et surtout à la bataille du Ter. Passant la rivière

à gué, sous le feu de trois bataillons espagnols retranchés sur l'autre rive, elles se jetèrent, à la suite du marquis de Chazeron, sur l'ennemi, le mettent en fuite, facilitent le passage de l'armée, et, s'élançant alors sur l'infanterie espagnole, la refoulent, rencontrent sept escadrons, les culbutent et prennent leur général.

En 1697, trois brigades se trouvent au siège de Barcelone et combattent à San-Felice, où fut battu Velasco, vice-roi de Catalogne.

En 1702, trois brigades, étant en Flandre, passèrent en 1704 à l'armée d'Allemagne, après avoir pris part aux combats de Nimègue et d'Ec-

keren. Les deux autres brigades se distinguèrent en Italie au siège d'Asti (1705) et à la bataille de Turin (1707). En 1708, les cinq brigades furent réunies au siège de Lille.

Les carabiniers combattent ensuite à Malplaquet sous les ordres de Villars, qui fut blessé en chargeant à leur tête.

En 1733, quatre brigades partent pour l'armée d'Italie. La cinquième, la brigade La Motte, est envoyée sur le Rhin. En 1734, le corps était réuni et se distinguait d'une façon remarquable aux batailles de Parme et de Guastalla.

A Guastalla, les Impériaux voulurent couper les ponts que nous avions sur le Pô et attaquer notre flanc. Ils firent embarquer dans vingt-cinq grands bateaux de nombreuses compagnies de grenadiers. Cinq cents carabiniers mirent aussitôt pied à terre, coururent au bord du fleuve et firent un feu nourri. Cependant, les grenadiers ennemis voulurent, au milieu des balles, commencer la destruction des ponts. Les carabiniers coururent alors à eux, se jetèrent dans le fleuve, s'accrochèrent aux bateaux, les coulèrent et forcèrent les Impériaux à renoncer à leur entreprise. Les chefs de brigade La Motte et Parabère furent blessés dans cette glorieuse affaire, à la suite de laquelle le fusil des carabiniers fut armé de la baïonnette.

Par commission du 3 mai 1736, le Roi, sur la démission du duc du Maine, donna le régiment royal des carabiniers au fils de celui-ci, le prince de Dombes. Le régiment recula alors au douzième rang, après Royal-Allemand et avant Royal-Polo; ne.

En 1741, les carabiniers font partie de l'armée de Bohême et se distinguent le 25 novembre au siège de Prague.

Une partie des carabiniers met pied à terre, escalade la muraille, s'empare de la porte de Newthor et fait entrer le reste du régiment dans la ville.

Le 22 août 1742, à la sortie de Prague, les carabiniers étaient en tête avec le régiment de Piémont. Ils se prirent corps à corps avec l'ennemi qu'ils culbutèrent.

Ils combattent à Fontenoy (9 mai 1745), où ils chargent avec la maison du Roi la terrible colonne du duc de Cumberland.

En 1747, à Lawfeld, deux escadrons de carabiniers chargent et dispersent huit escadrons de dragons anglais.

Le prince de Dombes étant mort le 1^{er} octobre 1755, le commandement supérieur des carabiniers fut donné le 13 mai 1758 au comte de Provence, second fils du Dauphin. Le corps des carabiniers perdit alors le titre de Royal pour celui des *carabiniers de M. le comte de Provence*. Il recula au vingt-deuxième rang entre Berry et Artois. Il conserva ce rang jusqu'à la Révolution.

Le comte de Provence, né le 17 novembre 1755, n'avait alors que trois ans et demi. Le grade de mestre de camp, dont il était pourvu, ne pouvait donc être pour lui qu'une distinction honorifique et pour le corps qu'un titre d'honneur. Aussi créa-t-on un nouvel emploi de mestre de camp lieutenant, qui fut donné au comte de Gisors, fils du maréchal de Belle-Isle, qui recevait avec ce titre tous les droits attachés au commandement du corps.





Le comte de Gisors ne devait pas conserver longtemps ce commandement. Le 23 janvier 1758, les carabiniers étaient à Crefeld, lorsque l'armée française fut surprise dans son camp. Les carabiniers étaient d'abord restés en réserve à Stocka, où ils avaient eu fort à souffrir du feu des Hanovriens. Quand ils reçurent l'ordre de charger pour sauver l'armée d'une défaite imminente, leur élan fut admirable. Au retour de cette charge, le comte de Gisors reçut presque à bout portant un coup de feu dans les reins; il en mourut trois jours après. Les carabiniers eurent dans cette affaire treize officiers tués et quarante-trois blessés, deux cent dix cavaliers tués et cent quarante-cinq blessés. Le corps avait en outre perdu cinq cent

quarante-deux chevaux.

Par commission du 7 juillet, le marquis de Poyanne remplaça le comte de Gisors dans sa charge de mestre de camp lieutenant inspecteur des carabiniers.

Le 1^{er} août 1759 les carabiniers étaient à Minden, où ils perdirent sept cents hommes et soixante-neuf officiers. Le marquis de Poyanne fut blessé d'un coup de feu et de plusieurs coups de sabre.

À la paix, les carabiniers furent établis à Saumur avec détachements dans les villes d'Angers, La Flèche et Chinon. Leur réputation était devenue telle non seulement pour la bravoure de ce corps dans les combats, mais aussi par sa perfection dans l'équitation et les manœuvres, que, pendant leur séjour à Saumur, chaque régiment de cavalerie dut envoyer quelques officiers, détachés auprès d'eux, pour y parfaire leur instruction militaire et en rapporter à leurs corps les excellents principes.

C'était l'école de cavalerie d'alors et nous y trouvons les premières origines de l'école de Saumur.

L'ordonnance du 17 mars 1788 transforma le corps des carabiniers en une brigade de deux régiments, sous les ordres d'un seul et même chef portant le titre de colonel lieutenant inspecteur.

La Révolution conserva l'arme des carabiniers, mais supprima définitivement et absolument le corps en en formant deux régiments. Le corps des carabiniers est remplacé désormais par les 1^{er} et 2^e régiments de carabiniers qui en garderont les illustres traditions.

Les carabiniers prirent alors l'uniforme suivant : habit bleu national, parements et revers écarlates, collet bleu, bonnet d'oursin, bandoulière et ceinturon jaunes, bordés d'un galon blanc, culotte de peau, plastron en fer bronzé, épauettes galonnées d'argent. Comme armes : la carabine, le sabre et les pistolets.

Les deux régiments formèrent toujours brigade ensemble pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Ils étaient à Valmy en 1792. Pendant l'année 1793, ils assistèrent aux combats d'Arlon et de Wœrth, où ils se distinguèrent. Le colonel Baget, du 1^{er} carabiniers, fut blessé en chargeant à la tête de son régiment.

Les carabiniers firent les campagnes de l'an IV et de l'an V à l'armée du Rhin et de la Moselle; de l'an VI, aux armées de l'Ouest et de Mayence; de l'an VII, aux armées de Mayence, du Danube et du Rhin; de l'an VIII et de l'an IX, à l'armée du Rhin.

Le 19 juin 1800, ils étaient à Hochstœdt. Ils faisaient partie, pendant cette campagne, de la réserve de cavalerie attachée au corps Moreau et commandée par le général d'Hautpoul, dont les régiments se distinguèrent si brillamment pendant cette journée. Le village de Schawaningen était défendu par nos troupes contre des forces ennemies bien supérieures par le nombre. Les nôtres allaient être forcées d'abandonner cette importante position, lors-

que le général Lecourbe lança fort à propos contre l'ennemi la cavalerie du général d'Hautpoul. La charge fut si impétueuse que l'infanterie autrichienne fut entièrement culbutée et s'enfuit en désordre, laissant toute son artillerie et deux mille prisonniers. Vainement deux bataillons de Wurtemberg essayent de se former en carré; les carabiniers pénètrent dans l'épaisseur de leur ligne et vont dans le centre enlever leur colonel et leur drapeau. On entendit, dit-on, pendant cette charge, l'infanterie française battre des mains et crier à plusieurs reprises : *Bravo, les carabiniers!*

En 1804, les carabiniers font partie du corps de cavalerie de la Grande armée, commandé par le prince Murat.

Le 21 octobre 1805, la brigade des carabiniers prend part au combat de Nordlingen. Ils sont le 2 décembre à Austerlitz. Le prince Murat, dans son rapport sur les charges dans lesquelles se distingua sa cavalerie, signale les carabiniers comme ayant soutenu leur vieille réputation.

En 1806, les carabiniers passent au premier corps de cavalerie de la Grande armée. En 1807 et 1808, ils sont au corps de réserve de cavalerie de la Grande armée; en 1809 et 1810, à l'armée du Rhin et au corps de réserve de l'armée d'Allemagne.

En 1810, les carabiniers quittèrent le bonnet à poil pour le casque en cuivre à chenille rouge, le plastron pour la cuirasse jaune avec le soleil blanc.

Les carabiniers font en 1812 la campagne de Russie au 2^e corps de cavalerie. Le général Montbrun est tué à la Moskowa en chargeant à leur tête.

La première Restauration réunit les deux régiments en leur rendant leur ancien titre de corps des carabiniers de Monsieur.

La brigade des carabiniers fait partie aux Cent jours de la réserve de cavalerie commandée par Kellermann. Ils chargent à Waterloo.

La Restauration réunit de nouveau les deux régiments de carabiniers en un seul, avec le titre de carabiniers de Monsieur.

Un deuxième régiment est créé en 1825. Les carabiniers, qui avaient reçu l'habit blanc en 1810, reprennent l'habit bleu, qu'ils conserveront désormais.

Leur existence guerrière est terminée avec le premier Empire. Ils ne reprendront plus la campagne qu'en 1870.

Les carabiniers avaient été fondus en un seul régiment, en 1866, lequel était entré dans la garde impériale. Mobilisé à six escadrons le 21 juillet 70, le régiment forme, avec celui des cuirassiers, la troisième brigade de la division de cavalerie de la garde. Il resta sous Metz jusqu'à la capitulation (28 octobre).

C'était la fin des carabiniers.

Par ordonnance du 4 février 1871, les régiments de l'ex-garde, qui étaient en fait supprimés, l'étaient officiellement et concouraient à la formation de nouveaux régiments, au moyen des régiments de marche et des dépôts et prisonniers des anciens régiments. C'est ainsi que tout ce qui restait des anciens carabiniers était versé au 11^e régiment de marche de cuirassiers, qui devenait le nouveau 11^e cuirassiers.

Les carabiniers français, qui cessaient d'exister, n'avaient jamais cessé, pendant les cent quatre-vingt-quinze années de leur glorieuse carrière, de rester fidèles à leur vieille devise : *Toujours au chemin de l'honneur!*

G. LE LISEUR.



1848

POUR UN POINT...



1881. — nous dit M. Cordato, le vieil interprète de l'annexe d'El-Hétarid, — pour vous prouver combien l'écriture arabe offre de difficultés, je veux vous raconter une histoire.

On battit des mains avec enthousiasme à cette proposition. On était en effet à cette heure ennuyée où la soif est apaisée et l'envie de jouer passée : l'on bâillait, l'on regardait sa montre pour voir si l'heure de se coucher n'arriverait pas bientôt. L'histoire du vieux *bordjmann* était donc la bienvenue.

— Voilà, reprit-il, ce qui arriva au pacha d'Alep, il y a quelque vingt ans. Il termina son audience publique et prescrivait avec

ennui les derniers coups de bâton qu'il faisait administrer aux *délinquants*, à chaque *hakouma*; quand on lui annonça un envoyé du sultan. Le courrier remit au pacha une lettre de son maître. C'était un *iradé* ordonnant.... Non, ce n'était pas possible ! Le gouverneur se frotta les yeux, — mais il avait bien lu : le mot *teletiek* y était bien. « Aussitôt au reçu de cet ordre, tu rassembleras tous les juifs mâles de notre ville d'Alep et tu les hongreras (*teletiek*). »

Le pacha était abasourdi. Rien ne justifiait une mesure aussi... radicale. Les juifs ne donnaient aucun sujet de plainte au sultan,

payaient exactement la capitation, et l'empereur, d'un trait de plume, prescrivait de tarir d'importants revenus...? Mais il n'y avait rien à objecter : les ordres étaient formels.

Le pacha, un peu ennuyé, malgré tout, rassembla les juifs et leur expliqua la sorte d'impôts qu'on exigeait d'eux. Grandes réclamations, comme vous pensez.

— Voyons, mes amis, leur disait le gouverneur, mettez-y un peu du vôtre. Allons ! il n'y a que le premier pas qui coûte : vous vous ferez bien vite à votre nouvelle situation, vous verrez.

— Nous voudrions bien vous y voir, ripostaient les juifs.

Bon gré mal gré, on les livra successivement à l'exécuteur.

On en était au dixième, quand les notables musulmans de la ville exposèrent au pacha le mécontentement excité par cette mesure barbare qui n'était pas indiquée dans le Coran. Ils le supplèrent d'en référer au sultan et de suspendre l'exécution jusqu'à plus ample informé. Le pacha finit par y consentir, et se contenta de retenir les juifs en prison jusqu'au reçu de la réponse de Sa Hautesse.

Elle arriva, cette réponse. Pas agréable pour le pacha, du reste. Il était destitué pour n'avoir rien compris aux ordres impériaux. On lui avait prescrit en effet de rassembler tous les juifs mâles et de les *dénombrer* (*teletbek*).

— Par Allah ! s'écria le gouverneur, me serais-je trompé ? Après tout, c'est bien possible.

Les doutes du brave pacha étaient bien permis. En arabe, le même signe surmontant un ou deux points signifie *b* ou *i*. Il relut la première lettre du sultan, et poussa un cri de joie. Il ne s'était pas trompé. L'*iradé* portait bien *teletiek*, par un *i*. Fort de son innocence, le pacha partit pour Constantinople. Il ne lui fut pas difficile de prouver que, s'il y avait eu erreur, elle ne provenait pas de lui. Mais qui était le coupable ? C'était sans doute le secrétaire du sultan. Ce fonctionnaire eut beau jurer ses grands dieux qu'il était sûr d'avoir bien écrit la phrase en question, il allait être disgracié, quand un *mollah* eut l'idée d'examiner à la loupe l'ordre impérial.

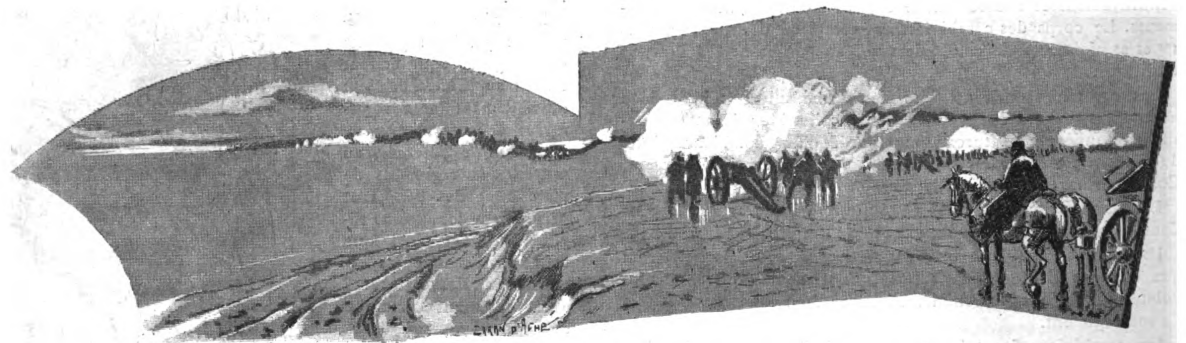
Le fameux point était... une trace de mouche !

On relâcha les juifs, le pacha fut replacé. Mais, c'est égal, c'étaient les neuf hommes lésés qui n'étaient pas contents !

— Que devinrent-ils ? demanda le plus curieux d'entre nous à M. Cordato.

— On leur donna une position stable et peu fatigante qui, cependant, ne les satisfait pas : on les mit dans les harems de la province ! Quelle fumisterie !

MARCEL FRESCALY.



EN BOURSE

Revenus à des idées moins ardentes, nos braves chefs de file ont été bien vite récompensés de leur prudence. Ce bon comptant, excellente réserve de toute armée sérieuse de hausse, n'a pas tardé à rentrer en ligne emmenant avec lui tous les ravitaillements attendus.

Bref, le mouvement a repris plus lent, plus mesuré, mais mieux appuyé, ce qui était indispensable.

Et maintenant où allons-nous ? Va-t-on purger définitivement le temple des vendeurs qui l'ont souillé jusqu'à présent au grand détriment de l'épargne ? Ou bien se bornera-t-on simplement à forti-

fier les positions en avançant tant soit peu au delà des lignes actuelles.

Bien qu'elle offense certains ardents, nous inclinons vers cette dernière alternative. De la tenue, mais pas de folies : tel doit être le mot d'ordre du jour.

Les Rentes restent en progrès : 4 1/2 0/0, 108 fr. 20 ; 3 0/0, 76 fr. 92 ; Amortissable, 77 fr. 95.

La Banque de France s'immobilise dans les environs de 5.000 fr. Le Foncier reprend à 1317 fr. 50.

Toujours du calme sur nos Chemins : E-t, 760 fr. ; Lyon, 1267 fr. 50 ; Midi, 1187 fr. 50 ; Nord, 1718 fr. 75 ; Orléans, 1298 fr. 75 ; Ouest, 802 fr. 50.

L'Italien cote 94 fr. 40, le Turc 8 fr. 90 et l'Egyptienne, 340 fr.

BANKNOTE.

ANCIENNE MAISON ROUART
JULES MARIA ^{NC} Successeur

14, rue du 4-Septembre, 14

PARIS

Equipements, Habillements
et Harnachements militaires

Maison de premier Ordre

Le Gérant : M. AIRAULT AUGUSTE.

PARIS. — IMPRIMERIE CHARLES BLOT, RUE BLEUE, 7.







